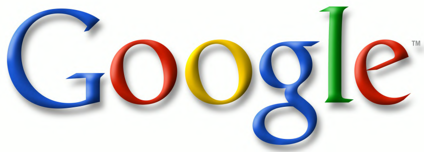
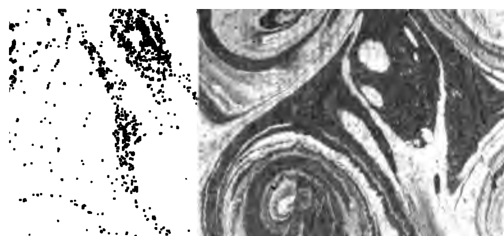
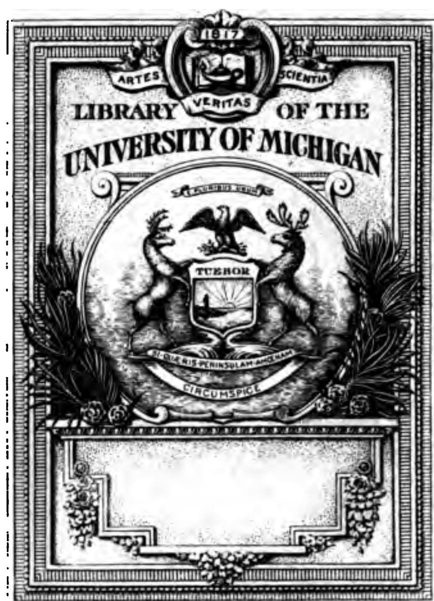
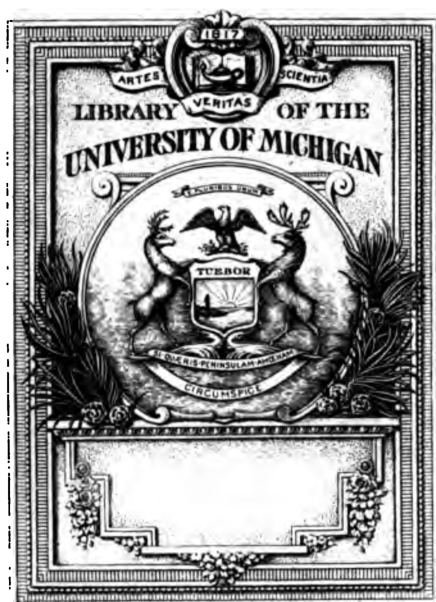


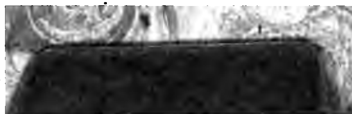




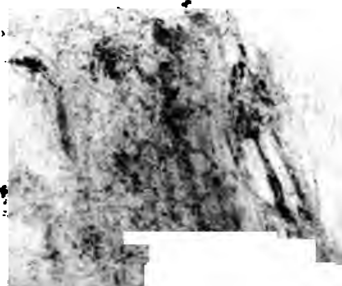

1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE




1817
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE

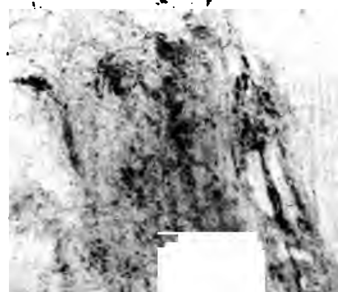






HISTOIRE ANCIENNE.

TOME HUITIEME.

HISTOIRE
ANCIENNE.
TOME HUITIEME.

HISTOIRE
ANCIENNE
DES ÉGYPTIENS,
DES CARTHAGINOIS,
DES ASSYRIENS,
DES BABYLONIENS,
DES MÉDES ET DES PERSES,
DES MACÉDONIENS,
DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Éloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME HUITIEME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXVII.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



LIVRE DIX-SEPTIEME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE renferme l'hiſtoire de dix-ſept ans, qui eſt l'eſpace qu'a duré le régne de Ptolémée Philopator.

§. I.

PTOLÉMÉE PHILOPATOR *régne en Egypte. Court régne de* SELEUCUS CERAUNUS. *Son frere* ANTIOCHUS, *ſurnommé* LE GRAND, *lui ſuccéde. Fidélité d'Achéus à ſon égard. Hermias ſon premier Miniſtre écarte d'abord Epigéne le plus habile des Généraux, puis le faire mourir. Antiochus ſoumet les re-*

belles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une courte tréve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entiérement défait. Colére & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté; il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir.

An. M. 3778. Av. J.C. 226. *Polyb. l. 4. pag. 315. & liq. 5. p. 386. Hieron. in Daniel. Appian. in Syr. pag. 131. Justin. lib. 29 cap. 1.*

J'AI MARQUÉ dans le Livre précédent qu'en Egypte Ptolémée Philopator, avoit succédé à Ptolémée Evergéte son pere. D'un autre côté, Séleucus Callinicus étoit mort chez les Parthes. Il avoit laissé deux fils, Séleucus & Antiochus. Le premier qui étoit l'aîné, lui succéda, & prit le surnom de *Céraunus* ou le *Foudre*, qui lui convenoit très mal. Car c'étoit un Prince très foible de corps & d'esprit, & qui n'a jamais rien fait qui réponde à l'idée que donne ce nom. Son régne fut fort court, & son autorité fut mal établie dans l'armée & dans les provinces. Ce qui l'empécha de la perdre tout à-fait fut qu'Achéus son cousin, fils d'Andromaque



frere de sa mere, homme de cœur & de tête, prit le maniement de ses affaires réduites à un fort triste état par la mauvaise conduite de son pere. Pour Andromaque, il fut pris par Ptolémée dans les guerres qu'il eut avec Callinicus, & retenu prisonnier à Alexandrie pendant tout son régne, & une partie du suivant.

Attale, roi de Pergame, s'étant saisi An.M.3780
de toute l'Asie Mineure, depuis le mont Av. J.C. 224
Taurus jusqu'à l'Hellespont, Séleucus marcha contre lui, & laissa la Régence de la Syrie à Hermias Carien. Achéus l'accompagna dans cette expédition, & lui rendit tous les services que le mauvais état de ses affaires lui permettoit.

Comme il n'y avoit point d'argent An.M. 3781
pour paier l'armée, & que la foi- Av. J.C. 223.
blesse du Roi le faisoit mépriser des soldats, Nicanor & Apaturius, deux des premiers Officiers, firent une conspiration contre lui pendant qu'il étoit dans la Phrygie, & l'empoisonnérent. Achéus vengea sa mort. Il en fit mourir les deux principaux auteurs, & tous ceux qui y avoient trempé avec eux. Il ménagea ensuite l'armée avec tant de prudence & de résolution, qu'il la retint dans le devoir, & empécha Attale de profiter des avantages que lui donnoit cet accident, qui, sans

sa bonne conduite, auroit fait perdre à l'empire de Syrie tout ce qui lui restoit de ce côté-là.

Séleucus étant mort sans enfans, l'armée offrit la Couronne à Achéus: plusieurs des provinces en firent autant. Il fut assez généreux pour la refuser alors, quoique dans la suite il se crut forcé d'en user autrement. Dans la conjoncture présente, non seulement il n'accepta pas la Couronne, mais il la conserva soigneusement à l'héritier légitime, Antiochus frere du défunt Roi, qui n'étoit que dans sa quinziéme année. Séleucus, en partant pour l'Asie Mineure, l'avoit envoié en Babylonie* pour lui procurer une éducation digne de sa naissance. Il y étoit quand son frere mourut. On le fit venir de là à Antioche, où il monta sur le trône, & le remplit pendant trente six ans. A cause de ses grandes actions, on lui a donné le surnom de *Grand*. Achéus, pour lui assurer la succession, fit un détachement de l'armée qu'il lui envoia en Syrie, avec Epigéne, un des plus habiles Généraux du feu Roi. Il garda le reste pour les besoins de l'Etat du côté où lui-même il se trouvoit.

* *A Séleucie, qui étoit dans cette province, & la capitale de l'Orient au lieu de Babylone, qui ne subsistoit plus, ou du moins étoit déserte.*



de l'interrompre, & avec un ton d'aigreur & de suffisance, il dit que de faire marcher le Roi contre Molon avec si peu de troupes, c'étoit livrer sa personne entre les mains des révoltés. Sa véritable raison étoit la crainte qu'il avoit de courir les risques de cette expédition. Ptolémée étoit pour lui beaucoup moins redoutable. On pouvoit, sans rien craindre, attaquer un Prince qui ne s'occupoit que de plaisirs. L'avis d'Hermias l'emporta. Il fit donner la conduite de la guerre contre Molon & d'une partie des troupes à Xénon & à Théodote : & le Roi marcha avec l'autre partie de l'armée du côté de la Célé-Syrie.

En arrivant à Séleucie près du Zeugma, il y trouva Laodice, fille de Mithridate roi de Pont, qu'on lui amenoit pour l'épouser. Il s'y arréta quelque tems pour célébrer ce mariage, dont la joie fut bientôt troublée par la nouvelle qu'on reçut d'Orient, que ses Généraux, trop foibles pour faire tête à Molon & à Alexandre qui s'étoient joints, avoient été obligés de se retirer, & de les laisser maîtres du champ de bataille. Antiochus vit alors la faute qu'il avoit faite de ne pas suivre l'avis d'Epigéne, & vouloit abandonner le dessein de la Célé-Syrie pour aller avec toutes ses forces arréter cette rébellion.

Hermias persista avec opiniâtreté dans son premier sentiment. Il crut dire des merveilles en déclarant d'un ton emphatique & sententieux, *Qu'il convenoit au Roi de marcher en personne contre des Rois, & d'envoier ses Lieutenans contre les rebelles.* Le Roi eut encore la foiblesse de se rendre à l'avis d'Hermias.

On a peine à comprendre combien toutes les expériences sont inutiles à un Prince inappliqué, & qui vit sans réflexion. Ce Ministre adroit, insinuant, artificieux; qui savoit s'accommoder à tous les goûts & à toutes les inclinations de son Maître; inventif & industrieux pour trouver de nouveaux moiens de lui plaire, avoit eu l'art de se rendre nécessaire en le déchargeant du poids des affaires ; de sorte qu'Antiochus ne croioit pas pouvoir se passer de lui : & quoiqu'il entrevît dans sa conduite & dans ses conseils plusieurs choses qui le choquoient, il ne vouloit point se donner la peine de les approfondir, & il n'avoit pas la force de reprendre l'autorité qu'il lui avoit abandonnée. Ainsi se rendant encore ici à son avis, non par conviction, mais par foiblesse & par indolence, il se contenta d'envoier un Général & des troupes dans l'Orient, & reprit l'expédition de la Célé-Syrie.

Le Général qu'il envoia fut Xénétas Achéen, dont la Commiſſion portoit que les deux premiers Généraux lui donneroient leurs troupes, & ſerviroient ſous lui. Xénétas n'avoit jamais commandé en Chef, & tout ſon mérite étoit d'être ami & créature du Miniſtre. Parvenu à une place à laquelle il n'avoit jamais oſé aſpirer, il devint fier à l'égard des autres Officiers,& plein d'audace & de témérité à l'égard des ennemis. Le ſuccès fut tel qu'on devoit l'attendre d'un ſi mauvais choix. En paſſant le Tigre il donna dans une embuſcade où l'ennemi l'attira par un ſtratagême; & il y périt lui & toute ſon armée. Cette victoire ouvrit aux rebelles la province de Babylonie & toute la Méſopotamie, dont ils ſe virent par là les maîtres ſans aucune oppoſition.

Antiochus cependant s'étoit avancé dans la Célé-Syrie juſques à la vallée qui eſt entre les deux chaînes de montagnes du Liban & de l'Anti-Liban. Il trouva les paſſages de ces montagnes ſi bien fortifiés, & ſi bien défendus par Théodote Etolien, à qui Ptolémée avoit confié le Gouvernement de cette Province, qu'il fut obligé de retourner ſur ſes pas, ſans pouvoir paſſer outre. La nouvelle qu'il reçut de la défaite de ſes troupes dans l'O-

rient, hâta encore ſans doute ſa retraite. Il aſſembla ſon Conſeil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigéne, après avoir dit d'un ton modeſte, que le parti le plus ſage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laiſſer le moïen de ſe fortifier comme ils avoient fait, ajouta que c'étoit une nouvelle raiſon maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ſes ſoins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire ſi on la négligeoit. Hermias, qui ſe crut offenſé par ce diſcours, commença par s'emporter violemment contre Epigéne, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entrepriſe de Célé-Syrie, qu'il ne pouvoit abandonner ſans marquer de la légéreté & de l'inconſtance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince auſſi ſage & auſſi éclairé qu'il étoit. Tout le Conſeil baiſſoit les yeux de honte. Antiochus lui-même ſouffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il faloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, qui vit bien que la réſiſtance ſeroit inutile ; changé tout d'un coup en un autre homme, embraſſa le ſentiment commun avec une ſorte d'empreſſement, & ſe montra

plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchérent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paie qui étoit dû aux soldats. Un contre-tems si fâcheux jetta le Roi dans une grande consternation, & dans une mortelle inquiétude. En effet le péril étoit pressant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le rassura, & lui promit de paier sur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée : mais il lui demanda par grace qu'il ne menât pas Epigéne avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandoit. Sa vûe étoit de commencer par refroidir l'estime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigéne par son absence, sachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les services d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine extrême au Roi, qui sentoit le besoin qu'il avoit de retenir auprès de lui, dans une expédition si importante, un Général aussi habile & aussi expérimenté que l'étoit Epi-

rient, hâta encore ſans doute ſa retraite. Il aſſembla ſon Conſeil, & remit de nouveau l'affaire des rebelles en délibération. Epigéne, après avoir dit d'un ton modeſte, que le parti le plus ſage auroit été de marcher d'abord contre eux pour ne leur point laiſſer le moien de ſe fortifier comme ils avoient fait, ajouta que c'étoit une nouvelle raiſon maintenant de ne plus perdre de tems, & de donner tous ſes ſoins à une guerre qui pouvoit entraîner la ruine de l'Empire ſi on la négligeoit. Hermias, qui ſe crut offenſé par ce diſcours, commença par s'emporter violemment contre Epigéne, en le chargeant de reproches & d'injures, & conjura le Roi de ne point renoncer à l'entrepriſe de Célé-Syrie, qu'il ne pouvoit abandonner ſans marquer de la légéreté & de l'inconſtance, ce qui ne convenoit point du tout à un Prince auſſi ſage & auſſi éclairé qu'il étoit. Tout le Conſeil baiſſoit les yeux de honte. Antiochus lui-même ſouffroit beaucoup. Il fut conclu d'une voix unanime qu'il faloit marcher à grandes journées contre les rebelles. Alors Hermias, [illegible] vit bien que la réſiſtance ſeroit inutile [illegible] changé tout d'un coup en [illegible] me, embraſſa le ſentiment [illegible] une ſorte d'empreſſement

plus ardent qu'aucun autre à en presser l'exécution. Les troupes marchérent donc vers Apamée, qui étoit le lieu du rendez-vous.

A peine en étoit-on sorti, qu'il s'éleva une sédition dans l'armée au sujet d'un reste de paie qui étoit dû aux soldats. Un contre-tems si fâcheux jetta le Roi dans une grande consternation, & dans une mortelle inquiétude. En effet le péril étoit pressant. Hermias, trouvant le Roi dans cet embarras, le rassura, & lui promit de paier sur le champ tout ce qui étoit dû à l'armée : mais il lui demanda par grace qu'il ne menât pas Epigéne avec lui à cette expédition, parce qu'après l'éclat qu'avoit fait leur brouillerie, on ne pouvoit plus espérer d'agir de concert dans les opérations de la guerre comme le bien du service le demandoit. Sa vûe étoit de commencer par refroidir l'estime & l'affection d'Antiochus à l'égard d'Epigéne par son absence, sachant bien que les Princes oublient facilement la vertu & les serv[illegible] d'un homme éloigné.

Cette proposition fit une peine [illegible] me au Roi, qui sentoit le besoin [illegible] de retenir auprès de lui, dans [illegible] dition si importan[illegible] Géné[illegible] habile & aussi [illegible]

géne. Mais, [a] comme Hermias s'étoit étudié de loin à l'obséder & à s'emparer de lui par toutes sortes de voies, en lui fournissant des vûes d'économie, en le gagnant par ses complaisances & ses flateries, ce Prince n'étoit point son maître. Le Roi consentit donc, quoiqu'avec beaucoup de répugnance, à ce qu'on lui demandoit, & Epigéne eut ordre de se retirer à Apamée. Cet événement surprit & effraia tous les Courtisans, qui craignirent pour eux un pareil sort : mais l'armée, qui venoit de recevoir sa paie, s'en consola, & se crut fort obligée au Ministre qui l'avoit fait paier. Ainsi s'étant assuré des Grands par la crainte, & des troupes par ce paiement, il se mit en marche avec le Roi.

La disgrace d'Epigéne bornée à un simple éloignement, outre qu'elle ne satisfaisoit pas pleinement sa vengeance, ne calmoit pas ses inquiétudes pour l'avenir, & lui faisoit craindre un retour. Il travailla efficacement à le prévenir. Alexis, Gouverneur de la Citadelle d'Apamée, lui étoit entiérement dévoué : & qui ne le

[a] Περιεχόμενος δὲ καὶ προκατειλημμένος οἰκονομίαις, καὶ φυλακαῖς, καὶ θεραπείαις ὑπὸ τῆς Ἑρμείου κακοηθείας, οὐκ ἦν αὐτοῦ κύριος. Circumventus & præoccupatus œconomiis, & custodiis, & obsequiis, Hermiæ malignitate, sui non erat dominus. *Polyb. C'est une traduction literale.*

des affaires de cette province; & retournant de là à Séleucie sur le Tigre, il y passa quelque tems à donner les ordres nécessaires pour rétablir son autorité dans les provinces où s'étoit fait la révolte, & ramener tout à l'ancien ordre.

Tout cela s'étant exécuté par les personnes qu'il jugea propres à le faire, il marcha contre les Atropatiens, qui occupoient le pays situé à l'occident de la Médie, & qu'on appelle à présent la Géorgie. Leur Roi, nommé Artabazane, étoit un vieillard fort cassé, qui fut si effraié de l'approche d'Antiochus avec une armée victorieuse, qu'il envoia faire sa soumission, & fit la paix aux conditions qu'on jugea à propos de lui imposer.

On reçut dans ce tems-là la nouvelle qu'il étoit né un fils au Roi: ce qui fut un grand sujet de joie pour toute la Cour & pour toute l'armée. Hermias, dès ce moment, songea aux moiens de se défaire du Roi, dans l'espérance qu'après sa mort il ne manqueroit pas d'être nommé tuteur du jeune Prince, & que sous son nom il exerceroit un empire absolu. Il étoit devenu odieux à tout le monde par sa hauteur & son insolence. Les peuples gémissoient sous un gouvernement que l'avarice & la cruauté du premier Ministre leur rendoient

Polyb. lib. p. 399-4

insupportable. Leurs plaintes n'arrivoient point jusqu'au trône, dont toutes les avenues leur étoient fermées. Personne n'osoit faire connoitre au Roi l'oppression des peuples. On savoit qu'il craignoit de voir la vérité, & qu'il abandonnoit à la cruauté d'Hermias tous ceux qui entreprenoient de parler contre lui. Il avoit ignoré jusques-là les injustices & les violences qu'Hermias exerçoit sous son nom. Il commença enfin à ouvrir les yeux: mais il craignoit lui-même ce Ministre, dont il s'étoit rendu dépendant, & qui avoit pris sur lui une autorité absolue, en profitant du caractére indolent de ce Prince, qui d'abord étoit bien aise de se décharger sur lui du soin & de l'embarras de toutes les affaires.

Apollophane son médecin, en qui il avoit grande confiance, & qui par sa place avoit un libre accès auprès de lui, prit son tems pour lui représenter le mécontentement général des peuples, & le danger où il étoit lui-même de la part d'un tel Ministre. Il l'avertit de prendre garde à sa personne, de peur qu'il ne lui arrivât comme à son frere en Phrygie d'être la victime de l'ambition de ceux en qui il avoit le plus de confiance. Qu'il étoit visible qu'Hermias formoit quelque dessein, &

qu'il n'y avoit point de tems à perdre si on vouloit le prévenir. Voila les services réels qu'un Officier attaché à la personne d'un Prince,& véritablement affectionné, peut & doit lui rendre. Voila l'usage qu'il doit faire de l'accès libre que son Maître lui donne, & de la confiance dont il l'honore.

Antiochus étoit environné de Courtisans qu'il avoit comblés de bienfaits,dont aucun n'osoit hazarder sa fortune en lui disant la vérité. On a bien raison de dire, qu'une des graces les plus signalées que Dieu puisse accorder aux Rois, est de les délivrer de la langue des flateurs, & du silence des gens de bien.

Le Roi, comme je l'ai déja dit, avoit commencé à former des soupçons sur son Ministre, mais ne s'en étoit ouvert à personne, parce qu'il ne savoit à qui se fier. Il fut bien aise que son Médecin lui eût donné cet avis; & il prit des mesures avec lui pour se défaire d'un Ministre si généralement haï, & si dangereux. Il s'écarta un peu de l'armée, sous prétexte de sa santé, & il emmena Hermias pour lui tenir compagnie; & dans une promenade où le Roi l'avoit attiré assez loin de tous ceux qu'il croioit disposés à prendre son parti, il le fit assassiner par sa suite. Cette

mort causa une joie universelle dans tout l'Empire. Cet homme cruel & hautain avoit gouverné tout avec dureté & violence. Il n'avoit jamais pu souffrir qu'on ouvrît d'avis contraire au sien, ou qu'on apportât d'opposition à ses desseins, sans perdre ceux qui avoient eu le courage de le faire. Aussi s'étoit-il fait universellement haïr. Cette haine parut surtout à Apamée. Car dès qu'on y eut la nouvelle de sa mort, toute la ville en furie courut lapider sa femme & ses enfans.

Polyb. lib. 5. pag. 401. Antiochus, après avoir rétabli si heureusement ses affaires dans l'Orient, & avoir rempli le gouvernement des provinces de personnes de mérite, & en qui il avoit le plus de confiance, ramena encore son armée en Syrie, & l'y mit en quartier d'hiver. Il passa le reste de l'année à Antioche à tenir de fréquens Conseils avec ses Ministres sur les opérations de la campagne suivante.

Ce Prince avoit encore deux entreprises bien dangereuses à exécuter, pour rétablir entiérement la sûreté & la gloire de l'Empire de Syrie : la premiére contre Ptolémée pour recouvrer la Célé-Syrie ; & l'autre contre Achéus qui venoit d'usurper l'Asie Mineure.

Ptolémée Evergéte s'étant emparé de

toute la Célé-Syrie au commencement du régne de Séleucus Callinicus, comme il a été dit ci-devant, le Roi d'Egypte étoit encore en possession d'une bonne partie de cette province, & Antiochus trouvoit ce voisinage bien incommode.

Pour ce qui est d'Achéus, on a déja vû comment il avoit refusé la Couronne qu'on lui avoit offerte après la mort de Séleucus Céraunus, & l'avoit mise sur la tête d'Antiochus le successeur légitime; qui, pour récompenser ses services, lui avoit donné le Gouvernement de toutes les provinces de l'Asie Mineure. Sa valeur & sa bonne conduite les avoient toutes enlevées à Attale Roi de Pergame qui s'en étoit saisi, & qui s'y étoit déja bien fortifié. Tant de succès lui attirérent l'envie de ceux qui avoient l'oreille du Prince. Le bruit se répandit à la Cour qu'il songeoit à usurper la Couronne, & que dans cette vûe il entretenoit des liaisons secrettes avec Ptolémée. Soit que ces soupçons fussent fondés ou non, il crut devoir prévenir les mauvais desseins de ses ennemis. Il prit la Couronne, qu'il avoit refusée auparavant, & se fit déclarer Roi.

Il devint bientôt l'un des plus puissans Princes de l'Asie, & chacun recherchoit avec empressement son alliance. Cela pa-

b. lib. 4. 4-319. rut clairement dans une guerre qui survint pour lors entre les Rhodiens & les Byzantins, à l'occasion d'un tribut que ceux-ci avoient imposé sur tous les vaisseaux qui passoient par le Détroit ; tribut qui étoit fort à charge aux Rhodiens à cause du grand commerce qu'ils faisoient dans la mer noire. Achéus, sollicité vivement par ceux de Byzance, avoit promis de les secourir. Cette nouvelle consterna les Rhodiens, aussi bien que Prusias roi de Bithynie, qu'ils avoient attiré dans leur parti. Dans l'extrême embarras où ils se trouvoient, il leur vint dans l'esprit un expédient pour détacher Achéus des Byzantins, & l'engager dans leurs intérêts. Andromaque son pere, frere de Laodice que Séleucus Callinicus avoit épousée, étoit actuellement retenu prisonnier à Alexandrie. Ils députérent vers Ptolémée, pour lui demander en grace sa liberté. Le Roi, qui étoit bien aise aussi de s'attacher Achéus, de qui il pouvoit tirer de grands services contre Antiochus avec qui il étoit en guerre, accorda volontiers aux Rhodiens leur demande, & leur remit entre les mains Andromaque. Ce fut un présent bien agréable pour Achéus, mais qui fit perdre courage aux Byzantins. Ils consentirent à remettre les choses sur l'ancien pié, & à

ôter le nouveau droit qui avoit causé la guerre. La paix fut ainsi rétablie entre les deux peuples, & Achéus en eut tout l'honneur.

C'est contre lui & contre Ptolémée qu'Antiochus songeoit à tourner ses armes. Voila les deux guerres dangereuses qu'il avoit sur les bras, & ce qui faisoit le sujet des délibérations du Conseil, pour savoir laquelle des deux il entreprendroit la première. Après une mûre délibération, on résolut de commencer par marcher contre Ptolémée, avant que d'attaquer Achéus, à qui l'on se contenta pour lors de faire de grandes menaces; & toutes les troupes eurent ordre de se rendre à Apamée, pour être emploiées contre la Célé-Syrie.

An.M. 37
Av. J.C. 2
Polyb. lib
pag. 402-4

Dans un Conseil qui s'y tint avant que l'armée se mît en marche, Apollophane Médecin du Roi représenta qu'on alloit faire une grande faute, si l'on s'avançoit dans la Célé-Syrie en laissant derriére soi Séleucie entre les mains de l'ennemi, & si près de la capitale de l'Empire. Son avis entraîna tout le Conseil par l'évidence des raisons dont il étoit soutenu: car cette ville est sur la même riviére qu'Antioche, & n'est qu'à cinq lieues au dessous près de l'embouchure. Quand Pto-

nouveau [illegible]

La paix [illegible]

[illegible], & Achæus [illegible]

contre lui & [illegible]

iochus [illegible]

oila les deux [illegible]

avoit sur les [illegible]

et des de[illegible]

avoir la [illegible]

la premi[illegible]

ion, on [illegible]

her contre [illegible]

et Achæ[illegible]

de faire [illegible]

es troupes [illegible]

pamée, pour [illegible]

é-Syrie.

Dans un C[illegible]

mée se mit [illegible]

édecin du [illegible]

ire une gran[illegible]

ans la Célé-S[illegible]

éleucie entre les [illegible]

à près de la ca[illegible]

avis entraîna [illegible]

ce des raisons [illegible]

cette ville est sur la [illegible]

tioche, & n'est qu'à [illegible]

sous près de l'[illegible]

lémée Evergéte fit l'invafion dont on a parlé, pour venger la mort de fa fœur Bérénice, il avoit pris cette ville, & y avoit mis une bonne garnifon Egyptienne, qui avoit confervé cette place importante vingt-fept ans entiers. Outre les autres incommodités qu'elle caufoit à ceux d'Antioche, elle leur coupoit entiérement la communication avec la mer, & ruinoit tout leur commerce. Car Séleucie étant fituée près de l'embouchure de l'Oronte, étoit le port d'Antioche, & cette derniére ville fouffroit extrêmement par là. Toutes ces raifons clairement & fortement expofées par Apollophane, déterminérent le Roi & fon Confeil à fuivre fon plan, & à faire l'ouverture de la campagne par le fiége de Séleucie. On y mena toute l'armée, on inveftit la place, on la prit d'affaut, & on en chaffa tous les Egyptiens.

Enfuite Antiochus marcha en diligence dans la Célé-Syrie, où Théodote l'Etolien, qui en tenoit le Gouvernement de Ptolémée, lui promettoit de le mettre en poffeffion de tout le pays. On a vû comment il l'avoit repouffé vigoureufement dix ans auparavant. Cependant on n'avoit pas été content à la Cour d'Egypte de ce qu'il avoit fait dans cette rencontre. Ceux qui gouvernoient le Roi avoient attendu

davantage de son courage, & s'étoient imaginés qu'il n'avoit tenu qu'à lui de faire quelque chose de plus. On le fit venir à Alexandrie pour rendre compte de sa conduite, & on ne parloit pas de moins que de lui faire perdre la tête. A la vérité, quand on eut oui ses raisons, il fut absous, & renvoié dans son gouvernement : mais il ne leur pardonna pas l'injure qu'ils lui avoient faite de l'accuser si injustement. Il fut si piqué de cet affront, qu'il résolut de s'en venger.

La dissolution & la mollesse de toute la Cour, qu'il avoit vûes de près, augmentoient encore son ressentiment. Il ne pouvoit s'assujettir servilement au caprice de gens si vils & si méprisables. En effet, il ne se peut rien imaginer de plus débauché & de plus abominable que la vie de Philopator pendant tout le cours de son régne : & sa Cour répondoit parfaitement aux exemples qu'il lui donnoit. On croit qu'il avoit empoisonné son pere ; & c'est ce qui lui fit donner le surnom de * *Philopator* par antiphrase. Il fit mourir ouvertement sa mere Bérénice, & son frere unique Magas. Quand il se fut défait des personnes qui pouvoient lui donner des avis ou de la jalousie, il s'abandonna aux plai-

* *Ce mot signifie*, Amateur de son pere.

ſirs les plus infâmes, & ne ſongea plus qu'à ſatisfaire ſon luxe, ſa brutalité, & les paſſions les plus honteuſes. Son premier Miniſtre étoit Soſibe, homme tout propre à ſervir un maître comme lui, & qui ne ſongeoit qu'à ſe maintenir à quelque prix que ce fût dans ſa place. On conçoit aiſément que dans une telle Cour les femmes étoient toutes-puiſſantes.

Théodote ne put ſe réſoudre à dépendre de pareilles gens, & réſolut de chercher un autre maître plus digne de ſes ſervices. Il ne fut pas plutôt de retour dans ſon gouvernement, qu'il s'aſſura de la ville de Tyr & de celle de Ptolémaïde, & ſe déclara pour le Roi Antiochus, vers qui il dépécha inceſſamment l'exprès dont j'ai parlé, pour l'inviter à y venir.

Nicolas, un des Généraux de Ptolémée, quoique du même pays que Théodote, ne voulut pas le ſuivre dans ſa déſertion, & demeura attaché à Ptolémée en ſuivant ſon premier engagement. Dès que Théodote eut pris Ptolémaïde, Nicolas alla l'y aſſiéger, ſe ſaiſit des paſſages du mont Liban pour arrêter Antiochus qui s'avançoit dans le deſſein de le dégager, & les défendit juſqu'à la derniére extrémité. Il fut enfin contraint par la force de les abandonner, & par ſa retraite Antiochus

ıus se trouva maître de Tyr & de
émaïde, où Théodote reçut ses trou-

trouva dans ces deux places les ma-
ns que Ptolémée y avoit mis pour le
ce de son armée, & une flote de
'ante voiles. Il donna le commande-
t de ces vaisseaux à son Amiral Diog-
, qui eut ordre de se rendre devant Pé-
, où le Roi avoit dessein d'aller aussi
erre pour entamer l'Egypte de ce côté-
Mais étant informé que c'étoit la sai-
où l'on inondoit le pays en ouvrant
igues du Nil, & qu'ainsi il lui seroit
ossible de s'avancer alors dans l'E-
e, il abandonna ce dessein, & em-
a toutes ses forces à réduire le reste
a Célé-Syrie. Il emporta plusieurs
es par la force : d'autres se soumirent
: enfin il se rendit maître de Damas
'ale de la province, aiant trompé par *Polyæn. 4. cap. 15.*
ratagême Dinon qui en étoit le Gou-
eur.

a derniére action de cette campagne
: siége de Dora, place maritime dans
isinage du mont Carmel. Cette place
ouva si forte d'assiéte, & avoit été si
fortifiée par Nicolas, qu'il lui fut
ossible de la prendre. Il fut obligé
cepter la proposition qu'on lui fit

entre cette chaîne de montagnes & la mer, par lesquels il faloit nécessairement que passât Antiochus, résolu de l'y attendre, & de l'y arréter par la supériorité que lui donnoient les postes avantageux qu'il occupoit.

Antiochus cependant ne demeuroit pas dans l'inaction. Il disposoit tout par mer & par terre pour une attaque vigoureuse. Il donna le commandement de sa flote à Diognéte son Amiral, & se mit lui-même à la tête de son armée de terre. Les flotes cotoioient les armées de part & d'autre, de sorte que toutes les forces de mer & de terre des deux partis se rencontrérent aux passages que Nicolas avoit saisis. Pendant qu'Antiochus attaquoit Nicolas par terre, les flotes commencérent aussi à se battre. L'action s'engagea donc en même tems par mer & par terre. Sur mer, les choses furent assez égales; mais sur terre, Antiochus eut l'avantage; & obligea Nicolas à se retirer à Sidon, après avoir perdu quatre mille hommes tués ou faits prisonniers. Périgéne l'y suivit avec la flote Egyptienne. Antiochus les y poursuivit par mer & par terre dans le dessein de les y assiéger. Il trouva cependant que cette conquête seroit trop difficile, à cause du grand nombre de

troupes qui étoient dans la place, où elles avoient en abondance tout ce qui leur étoit néceſſaire ; & il ne voulut pas en former le ſiége. Il envoya ſa flote à Tyr, & marcha en Galilée. Après s'en être emparé par la priſe de pluſieurs villes, il paſſa le Jourdain, entra dans le pays de Galaad, & prit poſſeſſion de tout ce pays, autrefois l'héritage des Tribus de Ruben & de Gad, & d'une moitié de la Tribu de Manaſſé.

La ſaiſon étoit trop avancée pour tenir plus lontems la campagne. Il repaſſa donc le Jourdain, laiſſa le Gouvernement de la Samarie à Hippolochus & à Kéréas, qui avoient quitté le parti de Ptolémée pour prendre le ſien, & leur donna cinq mille hommes pour la tenir en bride. Il ramena le reſte des troupes à Ptolémaïde, où il leur donna des quartiers d'hiver.

Au printems on ſe remit en campagne. Ptolémée fit marcher vers Péluſe ſoixante & dix mille hommes d'infanterie, cinq mille chevaux, & ſoixante & treize éléphans. Il ſe mit à leur tête, les conduiſit au travers des déſerts qui ſéparent l'Egypte de la Paleſtine, & vint camper à Raphia entre Rhinocorura & Gaza. Ce fut là que les armées ennemies ſe rencontrérent.

AN. M. 3787.
AV. J.C. 217.
Polyb. lib. 5. p. 421-428.

Celle d'Antiochus étoit un peu plus nombreuse que l'autre. Il avoit soixante & douze mille hommes d'infanterie, six mille chevaux, & cent deux éléphans. Il vint camper d'abord à dix stades, & bientôt après à cinq seulement de l'ennemi. Pendant qu'ils furent si près les uns des autres, il y avoit continuellement des actions entre les partis pour l'eau, ou pour le fourage; & entre des particuliers qui vouloient se distinguer.

Une demi-lieue.

Théodote l'Etolien, qui avoit lontems servi sous les Egyptiens, entra un soir dans leur camp à la faveur des ténébres pour n'être pas reconnu, accompagné seulement de deux personnes. On le prit pour un Egyptien. Il passe, & va jusques à la tente de Ptolémée dans le dessein de le tuer, & de finir la guerre par un coup si hardi: mais le Roi ne s'y trouva pas. Il tua son premier Médecin au lieu de lui, blessa deux autres personnes, & pendant le bruit & l'allarme que cette action causa, il se sauva, & revint à son camp.

Enfin les deux Rois, résolus de décider leur querelle, rangérent leurs armées en bataille. Ils alloient devant leurs lignes d'un corps à l'autre pour animer leurs troupes. Arsinoé, sœur & femme de Ptolémée, ne se contenta pas d'exhorter les

ſoldats avant l'action : elle ne quitta point ſon mari pendant le fort même du combat. L'iſſue de la bataille fut, qu'Antiochus à la tête de ſon aile droite défit l'aile gauche des ennemis. Mais pendant que, par une ardeur inconſidérée, il s'échaufoit à la pourſuite, Ptolémée, qui avoit eu le même ſuccès à l'autre aile, chargea en flanc le centre d'Antiochus qui ſe trouva découvert, & le rompit avant que ce Prince pût revenir à ſon ſecours. Un vieil Officier, qui vit où rouloit la pouſſiére, conclut que leur centre étoit battu, & le montra à Antiochus. Quoique, dans le moment même, il fit faire volte face, il arriva trop tard pour réparer ſa faute, & trouva tout le reſte de ſon armée rompu & mis en fuite. Il falut ſonger à faire lui-même ſa retraite. Il ſe retira à Raphia, d'où il regagna enſuite Gaza, après avoir perdu dans cette bataille dix mille hommes tués, & quatre mille faits priſonniers. Se voiant par là hors d'état de tenir la campagne contre Ptolémée, il abandonna toutes ſes conquêtes, & ramena à Antioche ce qu'il put ramaſſer des débris de ſon armée. Cette bataille de Raphia ſe donna en même tems que celle où Annibal battit le

Polyb. lib. pag. 428. Justin, l. 30. c. 1. Hieron. in Daniel. cap.

Dès qu'Antiochus, après la bataille de Raphia, fut arrivé à Antioche, il envoia une ambassade à Ptolémée pour lui demander la paix. Ce qui le porta à faire cette démarche, c'est qu'il se défioit de ses peuples : car il s'aperçut que son autorité & son crédit avoient fort diminué depuis sa derniére défaite. D'ailleurs il étoit tems de songer à Achéus, & d'arrêter ses progrès qui augmentoient tous les jours. Pour prévenir le danger qui le menaçoit de ce côté-là, il jugea que le meilleur parti étoit de faire la paix avec Ptolémée à quelque prix que ce fût, de peur d'avoir en même tems sur les bras deux ennemis si puissans, qui l'attaquant des deux côtés ne manqueroient pas à la fin de l'accabler. Il donna donc plein pouvoir à ses Ambassadeurs de céder à Ptolémée les provinces qui causoient leur différend, c'est-à-dire toute la Célé-Syrie & la Palestine. La Célé-Syrie comprenoit la partie de la Syrie qui est entre les montagnes du Liban & celles de l'Anti-Liban ; & la Palestine, tout le pays qui étoit autrefois l'héritage des Enfans d'Israel : & la côte de ces deux provinces étoit ce que les Grecs appelloient la Phénicie. Antiochus consentoit à céder tout ce pays-là au Roi d'Egypte pour acheter la paix

dans cette conjonćture, aimant mieux céder cette partie de ſes Etats, que de courir riſque de tout perdre. On conclut donc une tréve pour un an ; &, avant qu'elle fût expirée, la paix fut faite ſur ce pié-là. Ptolémée, qui auroit pu profiter de ſa victoire, & faire la conquête de tout l'Empire de la Syrie, déſiroit auſſi de ſon côté de terminer la guerre, pour ſe livrer ſans partage & ſans diſtraction à ſes plaiſirs. Les peuples, qui connoiſſoient ſa molleſſe & ſa lâcheté, ne pouvoient comprendre comment il avoit eu de ſi heureux ſuccès ; & en même tems ils lui ſavoient mauvais gré de ce qu'il concluoit ainſi une paix, par laquelle il ſe lioit les mains. Le mécontentement qu'on en conçut, fut la principale ſource des déſordres qui éclatérent enfin dans l'Egypte par une rebellion ouverte : de ſorte que Ptolémée, en voulant éviter une guerre étrangére, en attira une au milieu de ſes propres Etats.

Antiochus, après avoir fait la paix avec Ptolémée, donna toute ſon application à la guerre contre Achéus, & fit tous les préparatifs pour la commencer. Il paſſa enfin le mont Taurus, & entra dans l'Aſie Mineure pour la réduire. Il y fit une ligue avec Attale roi de Pergame, en vertu de

An. M. 378
Av. J.C. 21
Polyb. l. 5. pag. 44

où les lettres de créance qu'il avoit de Sosibe & de quelques autres amis d'Achéus, lui gagnérent la confiance entiére de ce Prince infortuné. Il se mit entre les mains de ces deux scélérats, qui, dès qu'il fut hors du Château, se saisirent de sa personne, & le livrérent à Antiochus. Il lui fit aussitôt trancher la tête, & termina par là cette guerre d'Asie. Car dès que ceux qui tenoient encore bon dans le Château, apprirent la mort d'Achéus, ils se rendirent; & peu de tems après toutes les autres places des provinces d'Asie en firent autant.

Il est rare que les rebelles aient une fin heureuse; &, quoique la perfidie de ces traîtres fasse horreur, & excite de l'indignation, on ne se sent point porté à plaindre le sort malheureux d'Achéus, qui s'en étoit rendu digne par son infidélité à l'égard de son Prince.

Polyb. lib. 5. pag. 444. Ce fut à peu près dans ce tems-là qu'éclata le mécontentement des Egyptiens contre Philopator. Polybe dit qu'il causa une guerre civile : mais ni lui, ni aucun autre, n'en donnent le détail.

An. M. 3794. Av. J.C. 210. Liv. lib. 27. 4. On lit aussi dans Tite-Live, que les Romains, quelques années après, envoiérent des Députés vers Ptolémée & Cléopatre, la même sans doute que celle

qui est appellée auparavant Ammoë, pour renouveller avec l'Egypte leur ancienne amitié & leur ancienne alliance. Ils portérent pour présent au Roi, une robe & une tunique de pourpre, avec une * chaise d'ivoire ; & à la Reine, une robe brodée, & une écharpe de pourpre. De tels présens nous marquent l'heureuse simplicité qui régnoit alors parmi les Romains.

* *Elle n'étoit accordée à Rome qu'aux premières dignités.*

Philopator eut alors ** d'Arsinoé, sa femme & sa sœur, un fils qui fut nommé Ptolémée Epiphane, & qui lui succéda à l'âge de cinq ans.

An. M. 3795
Av. J.C. 209
Justin. l. 30 cap. 4.

Philopator, depuis la célébre victoire qu'il remporta à Raphia sur Antiochus, s'étoit livré à toutes sortes de plaisirs & de débauches. Agathoclée sa concubine, Agathocle frere de cette concubine, & leur mere, le gouvernoient entiérement. Le jeu, les excès du vin, les déréglemens les plus infâmes, faisoient toute son occupation. Il passoit les nuits en débauches,

An. M. 3797
Av. J.C. 207
Justin. l. 30 cap. 1. & 2.
Polyb. in Excerpt. Vales. lib. 15 & 16.

** *Justin l'appelle Eurydice. S'il ne se trompe point, cette même Reine avoit trois noms : Arsinoé, Cléopatre, Eurydice. Mais Cléopatre étoit un nom commun aux Reines d'Egypte, comme celui de Ptolémée aux Rois. Usérius place à la naissance de Ptolémée Epiphane l'aventure d'Hyrcan Juif, & je l'avois ainsi placée dans la première édition. Mais comme Josephe, dont elle est tirée, dit qu'elle arriva pendant que Séleucus fils d'Antiochus le Grand régnoit, je l'ai transportée à ce tems comme le fait aussi M. Prideaux, c'est-à-dire à la naissance de Ptolémée Philométor, l'an avant J.C. 187.*

& les jours en festins pleins de dissolutions. Oubliant absolument qu'il étoit roi, au lieu de s'appliquer au gouvernement de son roiaume, il se piquoit de conduire la musique, & de jouer lui-même des instrumens. Les femmes disposoient de tout. Elles [a] seules donnoient les charges, les commandemens, les gouvernemens; & personne n'avoit moins de crédit dans le Roiaume que le Roi même. Sosibe, vieux Ministre rusé, qui avoit servi sous trois régnes, conduisoit les affaires de l'Etat, où sa longue expérience l'avoit rendu fort habile, non pas tout-à-fait comme il vouloit, mais comme les favoris le lui permettoient: & il étoit assez scélérat, pour suivre aveuglément les volontés les plus injustes d'un Prince corrompu & de ses indignes favoris.

Liv. lib. 1. cap. 4. Arsinoé, sœur & femme du Roi, n'avoit aucun pouvoir à la Cour. Les Favoris & le Ministre n'avoient ni égards ni ménagemens pour elle. Elle de son côté n'avoit pas assez de patience pour souffrir tout sans se plaindre. On s'ennuia de ses plaintes continuelles. Le Roi, & les personnes qui le gouvernoient, ordonnérent

a Tribunatus, præfecturas, & ducatus mulieres ordinabant; nec quisquam in regno suo minùs, quàm ipse rex, poterat. *Justin.*

à Sosibe de les en défaire. Il le fit, & se servit pour cela d'un nommé Philammon, dont un assassinat si cruel & si barbare ne fut pas apparemment l'apprentissage.

Cette derniére action, ajoutée à tant d'autres, déplut si fort au peuple, que Sosibe fut obligé, avant la mort du Roi, de quitter son emploi. On lui donna pour successeur Tlépoléme, jeune homme de qualité, qui s'étoit signalé à l'armée par des actions de valeur & de prudence. Il eut toutes les voix dans un grand Conseil qui se tint pour ce choix. Sosibe lui mit entre les mains le cachet du Roi, qui étoit la marque de sa Charge. Tlépoléme en fit les fonctions, & gouverna toutes les affaires du Roiaume, tant que le Roi vécut. Mais quoique ce terme ne fut pas long, il ne fit que trop voir qu'il n'avoit pas les qualités nécessaires pour soutenir dignement un si grand emploi. Il n'avoit ni l'expérience, ni l'habileté, ni l'application de son prédécesseur. Comme il étoit chargé du maniement des finances, & que toutes les graces du Roi & tous les paiemens passoient par ses mains, tout le monde, comme c'est l'ordinaire, s'empressoit à lui faire la cour. Il faisoit de grandes largesses, mais sans choix & sans discernement, & presque toujours à

ceux qui étoient de ses parties de pl
Les louanges outrées des flateurs qui
vironnoient sans cesse lui firent cr
qu'il avoit un mérite supérieur à tou
autres. Il prit des airs de hauteur : il d
na dans le faste & les dépenses, & se
dit à la fin insupportable à tout
monde.

Les guerres d'Orient m'ont fait
pendre le récit de ce qui s'est passé p
dant ce tems-là dans la Gréce : je
maintenant le reprendre.

§. II.

Les Etoliens se déclarent contre Achéens. Bataille de Caphyes per par Aratus. Les Achéens ont recou Philippe, qui prend leur défense. Tr bles à Lacédémone. Mort funeste Cléoméne en Egypte. On choisit d Rois à Lacédémone. Cette Républi se joint aux Etoliens.

'trab. lib. pag. 450. olyb. 331 '46. 'ausan. l. pag. 650.

LES ETOLIENS, sur tout dans le te dont nous parlons, étoient devenus peuple fort puissant dans la Gréce. L domaine primitif s'étendoit depuis fleuve Achéloüs jusqu'au détroit du g de Corinthe & jusqu'au pays des Lo surnommés Ozoles. Mais, par la s

ain, ils n'en trouvoient point de
eux, ni d'illicite; & ils ne con-
oient ni les loix de la paix, ni celles
guerre. Ils étoient fort endurcis aux
ies, & intrépides dans les combats.
distinguérent particuliérement dans
erre contre les Gaulois qui firent une
tion dans la Gréce, & ils se mon-
nt de zélés défenseurs de la liberté
que contre les Macédoniens. L'ac-
ement de leur puissance les avoit
i fiers & insolens. Cette fierté parut
la réponse qu'ils firent aux Romains
u'ils leur envoiérent des Ambassa-
pour leur ordonner de laisser l'A-
nie en paix. Ils témoignérent, si
en croions Trogue Pompée, ou
n son abbréviateur, un souverain Justin. lib.
is pour Rome, qui, selon eux, 28. cap. 2.



Etoliens s'étoient toujours distingués dans la Gréce autant par leur courage que par leur noblesse : qu'ils n'avoient redouté ni Philippe, ni Alexandre son fils ; & que pendant que ce dernier faisoit trembler toute la terre, ils avoient osé rejetter ses Edits & ses Ordonnances. Qu'ainsi les Romains prîssent garde de provoquer contre eux des armes, qui avoient exterminé les Gaulois, & méprisé les Macédoniens. On peut juger par ces traits du caractére des Etoliens, dont il sera beaucoup parlé dans la suite.

'olyb. lib. 272-291. 'lut. in to, pag. '. Depuis que Cléoméne de Sparte avoit perdu son roiaume, & qu'Antigone, par la victoire qu'il remporta à Sélasie, avoit en quelque sorte pacifié la Gréce, les peuples du Péloponnése, qui étoient las des premiéres guerres, & qui croioient que l'état présent des affaires dureroit toujours, avoient entiérement négligé les armes & le métier de la guerre. Les Etoliens songérent à profiter de cette indolence. Ils ne pouvoient souffrir la paix, pendant laquelle ils étoient obligés de vivre à leurs dépens, eux qui étoient accoutumés à ne vivre que de brigandages. Antigone les avoit tenus en respect, & les avoit empéchés de rien entreprendre contre leurs voisins : mais, après sa mort, ils

méprisérent la jeunesse de Philippe, entrérent à main armée dans le Péloponnése, & ravagérent les terres des Messéniens. Aratus, irrité de cette insolence & de cette perfidie, & voiant que Timoxéne, qui étoit alors Capitaine Général des Achéens, cherchoit à gagner du tems, parce que son année alloit expirer, comme il étoit nommé pour lui succéder l'année suivante, il avança de cinq jours son Généralat pour courir au secours des Messéniens. Aiant donc assemblé les Achéens, dont la vigueur & les forces avoient été affoiblies par le repos & l'inaction, il fut battu près de Caphyes dans une grande bataille qui s'y donna. An. M. 378 Av. J.C. 21

On rejetta la cause de cette défaite sur Aratus, & ce n'étoit point sans fondement. Il tâcha de prouver que la perte qu'on lui imputoit n'étoit pas arrivée par sa faute. Du reste, s'il avoit manqué en quelque chose au devoir d'un bon Capitaine, il en demanda pardon, & pria qu'on examinât ses actions avec moins de rigueur que d'indulgence. Cette modestie changea l'esprit de toute l'Assemblée, dont la fureur se tourna contre ses accusateurs, & on ne se servit ensuite que de ses conseils dans tout ce qu'on voulut entreprendre. Mais le souvenir de l'échec qu'il avoit

avec horreur, & se contenta de faire punir les principaux auteurs de la sédition. On admira cette modération & cette sagesse dans un jeune Roi qui n'avoit que dix-sept ans, & l'on ne douta point que ce ne fût l'effet des bons conseils d'Aratus. Il n'en fit pas toujours le même usage.

M. 3784. r. J.C. 220. Polyb. l. 4. g. 294-299.

Etant arrivé à Corinthe, il reçut les plaintes de plusieurs villes contre les Etoliens, & d'un commun consentement la guerre leur fut déclarée. C'est ce qu'on appelle la guerre des Alliés. Elle commença à peu près dans le tems qu'Annibal songeoit à assiéger Sagonte. Ce Décret fut envoié à toutes les villes, & ratifié dans l'assemblée générale des Achéens. Ceux d'Etolie, de leur côté, se préparérent à la guerre, & mirent à leur tête Scopas, le principal auteur des troubles qu'ils avoient excités, & des violences qu'ils avoient commises. Philippe ramena ses troupes en Macédoine, & pendant les quartiers d'hiver travailla sérieusement aux préparatifs de la guerre. Il songea à se fortifier du secours des alliés, dont peu répondirent à ses vûes, colorant de faux prétextes leur retardement. Il envoia aussi vers le Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni de troupes ni d'argent.

Cléoméne

égne, ne laissa pas de se servir de
méne. Car, comme il craignoit son
Magas, qui, à cause de sa mere,
beaucoup de crédit & de pouvoir
i les gens de guerre, il approcha de
léoméne, & l'admit dans ses Con-
es plus secrets, où il cherchoit les
ns de se défaire de son frere. Cléo-
seul s'y opposa, représentant qu'un
ne sauroit avoir de Ministres plus
ionnés à son service, & plus obligés
der à porter le pesant fardeau de la
té, que ses propres freres. Cet avis
lut pour lors : mais bientôt Ptolé-
revint à ses craintes & à ses défian-
& il s'imagina ne pouvoir s'en déli-
qu'en ôtant la vie à celui qui en étoit
use. Alors il se crut en sureté, se fla- Polyb. lib.
de n'avoir plus d'ennemis à craindre 5. p. 380-385.
dedans ni au dehors parce qu'An-

tout entier aux plaiſirs. Nul ſoin, nulle application n'en interrompoit le cours. Ni ſes Courtiſans, ni ceux qui avoient des charges dans l'Etat, n'oſoient l'approcher. A peine daignoit-il faire la moindre attention à ce qui ſe paſſoit dans les Etats voiſins de ſon Roiaume. C'étoit cependant ſur quoi ſes prédéceſſeurs veilloient plus que ſur les affaires même de l'intérieur de l'Etat. Maîtres de la Célé-Syrie & de Cypre, ils tenoient les Rois de Syrie en reſpect par mer & par terre. Comme les villes les plus conſidérables, les poſtes & les ports qui ſont le long de la côte depuis la Pamphylie juſqu'à l'Hellespont, & les lieux voiſins de Lyſimachie leur étoient ſoumis, de là ils obſervoient les Puiſſances de l'Aſie, & les îles mêmes. Par la Thrace & la Macédoine, comm[illegible] pendant qu'ils [illegible], dans Ma[illegible] & [illegible] plus éloignées [illegible] étenduë, & [illegible] places fortes qui leur tenoient lieu de barrieres, leur propre roiaume étoit en ſureté. C'étoit donc avec grande raiſon qu'ils tenoient toujours les yeux ouverts ſur ce qui ſe paſſoit au dehors. Ptolémée, au contraire, dédaignoit de ſe donner cette peine. La

mort, que les Achéens étoient en-
dans une grande guerre contre les
ns, que les Lacédémoniens s'é-
unis avec les derniers contre les
s d'Achaïe & de Macédoine, &
ut sembloit le rappeller dans sa pa-
lors il demanda avec empressement
tir d'Alexandrie. Il supplia le Roi
donner des troupes & des muni-
suffisantes pour s'en retourner. Ne
nt pas obtenir cette grace, il pria
le laissât du moins partir avec sa
e, & qu'on lui permît de profiter
ccasion favorable qui se présentoit
trer dans son roiaume. Ptolémée
rop occupé de ses plaisirs pour dai-
réter l'oreille à cette priére de Cléo-

sibe, qui pour lors avoit dans le
ne une grande autorité, assembla

paroissoient d'aucune importance. D'ai
leurs ce Conseil craignoit qu'Antigo
n'étant plus, & n'y aiant plus person
pour résister à Cléoméne, ce Prince
après s'être soumis en peu de tems l
Gréce, ne devînt pour l'Egypte un enn
mi fâcheux & redoutable : d'autant pl
qu'il avoit étudié à fond l'état du roia
me, qu'il en connoissoit le fort & l
foible, qu'il avoit un souverain mépr
pour le Roi, & qu'il voioit quantité d
parties du Roiaume séparées & fort élo
gnées, sur lesquelles on pouvoit trouv
mille occasions de tomber. Ce furent l
les raisons sur lesquelles on ne jugea p
à propos d'accorder à Cléoméne la flo
& les secours qu'il demandoit. D'un a
tre côté, laisser partir, après un ref
méprisant, un Prince hardi & entrepr
nant comme celui-ci, c'étoit s'en faire u
ennemi qui tôt ou tard se ressouviendroi
de cette insulte. Sosibe ne crut pas mêm
qu'il y eût sureté de le laisser libre da
Alexandrie. Un mot échapé impruden
ment à Cléoméne lui revint alors da
l'esprit. Dans un Conseil où l'on délib
roit au sujet de Magas, le Ministre avo
témoigné craindre que ce Prince n'excit
du tumulte par le moien des soldats étra
gers : *Je vous réponds d'eux*, dit Cléo

ui-même avoit ſuppoſée à ce mal-
Prince, il détermina le Roi à
ırréter, & à l'enfermer dans une
ūre, où il lui fourniroit toujours
entretien, & où il lui laiſſeroit
: de voir ſes amis, mais non celle
,
ııtement jetta Cléoméne dans un
mortel, & dans une noire mé-
Comme il ne voioit aucune fin
ıe iſſue à ſes maux, il prit avec
, qui le venoient voir, une réſo-
ue le ſeul deſeſpoir pouvoit lui
: c'étoit de repouſſer par les ar-
ıſtice de Ptolémée, de ſoulever
ıi le peuple, de mourir d'une
digne de Sparte, & de ne pas
, comme des victimes engraiſſées,
ıt les immoler.
ıis aiant trouvé le moien de le



ſentir la foibleſſe des Magiſtrats & des loix ? Mais, ce qui ne peut s'excuſer dans Cléoméne, c'eſt d'avoir, contre toute raiſon & toute juſtice, égorgé les Ephores pour faire réuſſir ſon entrepriſe: conduite abſolument tyrannique, & indigne d'un Spartiate, & encore plus d'un Roi ; & qui ſembla autoriſer les Tyrans qui depuis firent tant ſouffrir Lacédémone. Auſſi a-t-il été traité lui-même par certains hiſtoriens de Tyran, & a c'eſt à lui qu'ils ont commencé la ſucceſſion des Tyrans de Sparte.

Polyb. lib. pag. 304. Depuis trois ans que Cléoméne avoit quitté Sparte, on n'avoit point ſongé à y nommer des Rois, parce qu'on eſpéroit toujours qu'il pourroit revenir, & qu'on conſervoit pour lui une grande eſtime & un grand reſpect. Dès qu'on eut appris ſa mort, on procéda à l'élection des Rois. On nomma d'abord Agéſipolis, encore enfant, qui étoit de l'une des deux familles roiales, & on lui donna pour Tuteur Cléoméne ſon oncle. Enſuite on choiſit Lycurgue, dont aucun des ancêtres n'avoit régné, mais qui avoit gagné les Ephores, en leur donnant à chacun un talent. C'étoit mettre la roiauté *Mille écus*

b Poſt mortem Cleomenis, qui primus Tyrannus Lacedæmone fuit. *Liv. lib.* 34. *n.* 26.



à un bien vil prix. Ils eurent bientôt lieu de se repentir de ce choix, qui étoit contre toutes les loix, & qui jusques-là n'avoit point eu d'exemple. Le parti des factieux, ouvertement opposé à Philippe, & qui exerçoit dans la ville les derniéres violences, avoit présidé à ce choix. Aussitôt après ils firent déclarer Sparte en faveur des Etoliens.

§. III.

Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie : Therme pris d'emblée : excès qu'y commirent les soldats de Philippe : prudente retraite de ce Prince. Troubles dans le camp : punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés : leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un côté & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut.

Nous avons vû auparavant que Philippe roi de Macédoine, appellé par les Achéens pour les secourir, étoit venu à Corinthe où se tenoit leur Assemblée gé- An. M. 378[illegible] Av. J. C. 21[illegible] Polyb. l. [illegible] p. 294-30[illegible]

nérale, & que là, d'un commun accord, on avoit déclaré la guerre aux Etoliens. Le Roi retourna ensuite en Macédoine pour travailler aux préparatifs de la guerre.

Philippe engagea dans l'alliance des Achéens Scerdilède. C'étoit, comme je l'ai déja dit, un petit roi d'Illyrie. Les Etoliens, dont il étoit allié, lui avoient manqué de parole, en refusant de lui donner une certaine partie du butin qu'ils avoient fait dans la prise de Cynéthe comme ils en étoient convenus : il embrassa avec joie cette occasion de se venger de leur perfidie.

Polyb. l. 3. 171-174. l. 4. p. 285-295-330.

Démétrius de Phare s'attacha aussi à Philippe. Nous avons vû que les Romains, pour qui il s'étoit d'abord déclaré, l'avoient gratifié de plusieurs des villes qu'ils avoient conquises dans l'Illyrie. Comme le principal revenu de ces petits Princes avoit consisté jusques-là dans le butin qu'ils faisoient sur leurs voisins, quand les Romains furent éloignés, il ne put s'empécher de piller les villes & les terres du pays qui étoient de leur domaine. D'ailleurs, Démétrius, aussi bien que Scerdilède, avoit, dans la même vûe, navigé au delà de la ville d'Issus, ce qui étoit directement contraire au

principal article du Traité conclu avec la Reine Teuta. Pour toutes ces raiſons les Romains déclarérent la guerre à Démétrius. Le Conſul Emilius l'attaqua vivement, lui enleva ſes meilleures places, & l'aſſiégea lui-même dans ſa ville de Phare. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'il s'en ſauva. La ville ſe rendit aux Romains. Dépouillé de tous ſes Etats, il ſe réfugia vers Philippe, qui le reçut à bras ouverts. Les Romains en furent fort indignés, & lui envoiérent des Ambaſſadeurs pour redemander Démétrius. Philippe, qui rouloit dès lors dans ſa tête le deſſein qui éclata bientôt après, n'eut point d'égard à leur demande. Démétrius paſſa le reſte de ſa vie auprès de lui. C'étoit un homme plein de courage & de hardieſſe, mais téméraire & inconſidéré dans ſes entrepriſes, & dont le courage étoit abſolument deſtitué de prudence & de jugement.

Liv. 22, n. 33.

Les Achéens, prêts de s'engager dans une guerre conſidérable, envoiérent vers leurs alliés. Ceux d'Acarnanie ſe joignirent volontiers à eux, quoiqu'ils couruſſent grand riſque, étant les plus voiſins de l'Etolie, & par conſéquent les plus expoſés aux incurſions de ce peuple. Polybe loue extrêmement leur fidélité.

Les Epirotes ne marquérent pas tant de bonne volonté, & parurent vouloir demeurer neutres : cependant peu après ils se déclarérent.

On envoia aussi des Députés au Roi Ptolémée, pour le prier de ne point aider les Etoliens ni d'argent ni de troupes.

Les Messéniens, pour l'intérêt desquels on s'étoit d'abord engagé dans cette guerre, répondirent mal à la juste espérance qu'on avoit qu'ils la soutiendroient de toutes leurs forces.

Les Lacédémoniens s'étoient d'abord déclarés pour les Achéens : mais la faction contraire fit changer le décret, & ils se joignirent aux Etoliens. C'est dans cette conjoncture, comme je l'ai déja dit, qu'on nomma pour Rois à Sparte Agésipolis & Lycurgue.

Aratus le jeune, fils du grand Aratus, exerçoit alors la premiére magistrature chez les Achéens, & Scopas chez les Etoliens.

olyb. lib. 325-330 Philippe partit de Macédoine avec quinze mille hommes d'infanterie, & huit cens chevaux. Aiant passé la Thessalie, il arriva dans l'Epire. S'il avoit marché droit contre les Etoliens, il les auroit surpris & battus. Mais, à la priére des Epirotes, il forma le siége d'Ambracie,

ın grand ravage, & revint promte-
chargé de butin, ce qui lui fit beau-
d'honneur, & encouragea extrême-
ses troupes. Cependant elles n'em-
rent point Philippe d'entrer dans
ie, & de s'y rendre maître d'un
nombre de places importantes. Il
: achevé de la soumettre : mais la
:lle qu'il reçut que les Dardaniens *
oient à faire une irruption dans son
me, l'obligea d'y retourner. Il pro-
ıux Ambassadeurs des Achéens en
ıt, qu'il reviendroit au plutôt à leur
rs. Sa promte arrivée déconcerta
ardaniens, & arréta leur entreprise.
vint en Thessalie, dans le dessein
sser le reste de l'été à Larissa.
:pendant Dorimaque, que les Eto- *Polyb. p.*
venoient d'élire pour Général, entra *330-336.*
›ire, ravagea tout le plat pays, &



ver, étant parti de Lariſſa, arriva à Corinthe, ſans qu'on eût aucun avis de ſa marche. Il y manda Aratus le pere, & marqua dans une lettre à ſon fils, qui cette année commandoit les troupes, l'endroit où il devoit les conduire. Le rendez-vous étoit à Caphyes. Euripidas, qui ne ſavoit rien de l'arrivée de Philippe, menoit un détachement d'Eléens de plus de deux mille hommes pour ravager le territoire de Sicyone. Ils tombérent entre les mains de Philippe, & tous, à l'exception de cent, furent pris, ou tués.

Ville d'Arcadie. Le Roi, aiant trouvé Aratus le jeune avec ſes troupes au rendez-vous marqué, marcha vers Pſophis pour en faire le ſiége. C'étoit une entrepriſe très hardie. La place paſſoit pour être preſque imprenable, tant à cauſe de ſa ſituation naturelle, que par les fortifications qu'on y avoit ajoutées. La ſaiſon de l'hiver où l'on étoit avoit ôté toute crainte aux habitans qu'on voulût ou qu'on pût les attaquer. Cependant Philippe en vint à bout. La ville, puis la Citadelle ſe rendirent après quelque réſiſtance. Comme ils ne s'attendoient à rien moins qu'à un ſiége, le manque de vivres & de munitions avança beaucoup la priſe de la place. Philippe abandonna généreuſement cette ville aux

Achéens, pour qui elle étoit d'une extrême importance, leur témoignant qu'il n'avoit rien plus à cœur que de leur faire plaisir, & de les bien convaincre de son affection, & de son zéle pour leurs intérêts. Un Prince qui agiroit toujours de la sorte, seroit véritablement grand, & feroit honneur à la Roiauté.

De là, après s'être rendu maître de quelques autres villes qu'il laissa de même à ses alliés, il passa chez les Eléens pour y faire le dégât. Ce pays étoit fort peuplé & fort riche, & les habitans de la campagne fort à leur aise. Autrefois cette terre étoit comme sacrée, à cause des Jeux Olympiques qui s'y célébroient de quatre ans en quatre ans, & tous les peuples de la Gréce étoient convenus de n'y jamais toucher, & de n'y point porter leurs armes. Les Eléens avoient perdu ce privilége par leur faute, s'étant ingérés comme les autres dans les guerres de la Gréce. Philippe y fit un grand butin, & y enrichit ses troupes : après quoi il se retira à Olympie.

Parmi les Courtisans de Philippe Apelle tenoit le premier rang, & avoit un grand crédit sur l'esprit de son maître, dont il avoit été Tuteur : mais, comme cela est assez ordinaire, il abusoit étran- *Id p. 338-339.*

gement de son pouvoir pour vexer les particuliers & les peuples. Il s'étoit mis en tête de réduire les Achéens à l'état où étoient ceux de la Thessalie, c'est-à-dire de les soumettre absolument aux volontés des Ministres de Macédoine, en ne leur laissant que le nom & un vain phantôme de liberté. Pour les accoutumer à ce joug, il n'y avoit point de mauvais traitemens qu'il ne leur fît souffrir. Aratus en fit ses plaintes à Philippe, qui en fut fort indigné, & l'assura qu'il y mettroit ordre, & que rien de pareil n'arriveroit dans la suite. En effet il ordonna à Apelle de ne rien commander aux Achéens que de concert avec leur Général. C'étoit agir bien mollement avec un Ministre, qui abusoit de sa confiance d'une maniére si indigne, & qui méritoit d'être entiérement disgracié. Les Achéens, charmés des bontés que leur témoignoit Philippe, & des ordres qu'il avoit donnés pour leur procurer du repos & de la sûreté, ne cessoient d'exalter ce Prince, & de faire valoir ses bonnes qualités. En effet il avoit toutes celles qui rendent un Roi recommandable : de la vivacité d'esprit, de la mémoire, le talent de la parole, & une grace naturelle dans tout ce qu'il faisoit; une beauté

de visage, accompagnée d'un air noble & majestueux qui lui attiroit le respect; de la douceur, de l'affabilité, & un panchant à faire plaisir; enfin un courage, une hardiesse, une expérience dans la guerre qui passoit son âge : de sorte qu'on ne peut comprendre le changement étrange qui arriva depuis dans ses mœurs & dans sa conduite.

Philippe aiant pris Aliphéra, qui étoit une place très forte, presque toutes celles du pays, allarmées d'un succès si étonnant, & lasses d'être sous le pouvoir tyrannique des Etoliens, se rendirent à lui. Ainsi en assez peu de tems il devint maître de toute la Tryphalie. *Polyb. pag. 339-3.*

Dans ce même tems, Chilon Lacédémonien, prétendant que le trône lui appartenoit à plus juste titre qu'à Lycurgue qu'on y avoit placé, entreprit de l'en chasser, & de s'y établir à sa place. Aiant engagé dans son parti environ deux cens citoiens, il entra à main armée dans la ville, tua les Ephores qu'il trouva tous ensemble à table, & marcha droit à la maison de Lycurgue pour l'égorger. Mais au bruit de ce tumulte il s'étoit sauvé. Chilon se rendit ensuite dans la place publique, exhorta les citoiens à recouvrer leur liberté, & leur fit de grandes pro- *Id. p. 344.*

messes. Voiant que rien ne branloit, & qu'il avoit manqué son coup, il se condanna lui-même à l'exil, & se retira dans l'Achaïe. On est étonné de voir Sparte, autrefois si jalouse de sa liberté, & maitresse de toute la Gréce jusqu'à la bataille de Leuctres, remplie maintenant de troubles & de séditions, & asservie honteusement à des espéces de Tyrans, elle qui n'en pouvoit souffrir le nom. Voila le fruit du violement des loix de Lycurgue, & sur-tout de l'introduction de l'or & de l'argent dans Sparte, qui y firent entrer peu à peu avec eux l'esprit de domination, l'avarice, le faste, le luxe, la mollesse, le déréglement des mœurs, & tous les autres vices qui accompagnent ordinairement les richesses.

Polyb. l. 4. p. 344-349. Philippe s'étant rendu à Argos, y passa le reste de l'hiver. Apelle son Ministre n'avoit pas renoncé aux vûes qu'il avoit formées d'asservir les Achéens. Aratus pour qui le Roi avoit conçu une estime toute particuliére, & en qui il avoit une grande confiance, mettoit un obstacle insurmontable à ses desseins. Il songea à s'en délivrer. Pour cela il fit venir à la Cour sous main tous ceux qui étoient ses ennemis secrets, & travailla à le bien mettre dans l'esprit du Prince. Puis

toiens il seroit asservi à suivre leurs
& à se conformer à leurs usages :
eu que s'il faisoit mettre en place
u'un qui dépendît de lui, il pour-
gir en maître, & imposer la loi aux
;, au lieu de la recevoir. Les nou-
: amis appuioient ces réflexions, &
rissoient encore sur les raisonnemens
elle. Cette idée d'un pouvoir despo-
flata le jeune Roi ; & c'est la grande
tion des Princes. Il alla exprès à
m, où se tenoit l'Assemblée des
pour l'élection d'un nouveau Géné-
& fit tant par ses promesses & par ses
ces qu'il donna l'exclusion à Philo-
qui étoit soutenu par Aratus, & fit
er le choix sur Epérate qui lui
absolument contraire. Dévoué aveu-
ent aux volontés de son Ministre,
s'apercevoit pas qu'il se dégradoit



Le choix étoit tombé ſur un ſujet tout-à-fait indigne, comme il arrive ordinairement quand les élections ſont contraintes & forcées. Epérate étant ſans mérite & ſans expérience, tomba dans un mépris général. Comme Aratus ne ſe méloit plus des affaires, il ne ſe faiſoit plus rien de bien, & tout alloit en dépériſſant. Philippe, ſur qui en retomboit tout le blâme, ſentit bien alors qu'on lui avoit fait prendre un très méchant parti. Il ſe tourna donc encore du côté d'Aratus, lui rendit ſon amitié & ſa confiance; & voiant qu'après cette démarche ſes affaires proſpéroient viſiblement, & que ſa réputation & ſa puiſſance augmentoient de jour en jour, il ne voulut plus prendre conſeil que de lui, comme du ſeul homme de qui venoient toute ſa grandeur & toute ſa gloire. Qui ne croiroit pas qu'après des preuves ſi évidentes & ſi réitérées, d'un côté de l'innocence d'Aratus, de l'autre de la noire malice d'Apelle, Philippe ſeroit détrompé pour toujours, & comprendroit lequel des deux avoit pour ſon ſervice un zéle plus ſincére. La ſuite fera voir que la jalouſie ne s'éteint qu'avec l'objet qui l'excite, & que les Princes reviennent difficilement des préventions qui flatent leur autorité.

On en eut bientôt une nouvelle preuve. Comme les Eléens refusoient les conditions avantageuses que Philippe leur offroit par le canal d'un certain Amphidame, Apelle lui fit entendre que ce refus si déraisonnable étoit l'effet des mauvais services que lui rendoit sous main Aratus, quoiqu'il affectât au dehors de prendre vivement ses intérêts : que lui seul avoit détourné Amphidame d'appuier auprès des Eléens comme il auroit dû, & comme il s'y étoit engagé, les offres que le Roi leur faisoit. Et sur tout cela il composoit une histoire, & citoit plusieurs témoins. Le Roi eut l'équité d'exiger de son Ministre qu'il lui répétât les mêmes choses en présence de l'accusé. Il le fit avec un air d'assurance, ou plutôt d'impudence, capable de déconcerter le plus homme de bien. Il ajouta même que le Roi porteroit l'affaire devant le Conseil des Achéens, & lui en laisseroit la décision. C'est ce qu'il auroit souhaité, comptant sûrement que par son crédit il viendroit à bout de l'y faire condanner. Aratus aiant pris la parole pour se défendre, commença par supplier le Roi de vouloir bien ne rien croire légérement de tout ce qu'on lui imputoit. Que c'étoit une justice qu'un Roi, encore plus que

tout autre, devoit à un accusé d'ordonner un sévére examen sur tous les chefs d'accusation, & jusques-là de suspendre son jugement. Il demandoit en conséquence qu'Apelle fût obligé de produire ses témoins, celui sur tout de qui il prétendoit tenir tout ce qu'il avoit avancé contre lui, & qu'on n'omît aucun des moiens usités & prescrits pour constater un fait, avant que de porter l'affaire au Conseil public. Le Roi trouva la demande d'Aratus fort raisonnable, & promit de lui donner satisfaction. Mais le tems s'écouloit, sans qu'Apelle se mît en devoir de produire ses preuves. Et comment l'auroit-il fait? Un événement imprévu amena Amphidame comme par hazard à la ville de Dyme, où étoit Philippe pour régler quelques affaires. Aratus saisit l'occasion, & pressa le Roi de s'informer de tout par lui-même. Il le fit, & reconnut que l'accusation n'avoit pas le moindre fondement. Aratus fut déclaré innocent, mais le calomniateur ne fut point puni.

L'impunité le rendit encore plus hardi. Il continua ses intrigues secrettes pour écarter ceux qui lui faisoient ombrage. Quatre personnes sur tout, sans compter Apelle, partageoient les principales char-

de la Couronne, & en même tems
onfiance du Prince. C'étoit Antigone
les avoit nommés dans son testament,
qui leur avoit assigné à chacun leur
ce. Sa principale vûe avoit été de
venir & d'arrêter par ce choix les bri-
s & les mouvemens presque inévita-
s pendant la minorité d'un Prince en-
t. Deux de ces Seigneurs étoient en-
ement dévoués à Apelle, c'étoient
ontius & Mégaléas. Il ne disposoit pas
même des deux autres, qui s'appel-
ent Taurion & Alexandre; le premier
it chargé des affaires du Péloponnése;
second avoit le commandement des
rdes. Le Ministre vouloit faire tomber
rs charges à des Seigneurs dont il fût
n sûr, & qui lui fussent parfaitement
dus. Il s'y prit différemment à leur
ard. Car, dit Polybe, les gens de
our savent se retourner; & ils emploient
tôt les louanges, tantôt les calomnies,
ur parvenir à leurs fins. Quand on par-
t de Taurion, il s'appliquoit à relever
i mérite, son courage, son expérience;
en parloit comme d'un homme qui
ritoit que le Roi l'attachât de plus près
i personne: c'étoit afin de le retenir à
Cour, & de faire tomber à quel-
une de ses créatures le gouvernement

du Péloponnése qui étoit d'une gra
importance, & qui demandoit la prési
de celui qui en étoit revêtu. S'agissc
d'Alexandre, il ne manquoit aucune
casion de le décrier dans l'esprit du Pri.
& même de le lui rendre suspect, afi
l'écarter de la Cour, & de faire dor
sa place à quelqu'un dont il fût ma
Polybe marquera dans la suite quel
le succès de toutes ces menées secre
Il insinue ici seulement qu'Apelle e
fut pris lui-même dans ses piéges, & c
éprouva le traitement qu'il préparoit
autres. Mais nous le verrons comme
encore auparavant l'injustice la plus n
& la plus criante contre ce même Ara
& porter ses desseins criminels jusques
le Prince même.

Polyb. lib. 5. p. 350-365. J'ai déja dit que Philippe aiant rec
nu plus d'une fois qu'on l'avoit trom
avoit rendu ses bonnes graces & sa c
fiance à Aratus. Soutenu par son cré
& par ses conseils il se rendit à l'Asse
blée des Achéens, qui avoit été indiq
en sa considération à Sicyone. Sur le
port qu'il fit de l'état des finances, &
pressant besoin qu'il avoit d'argent p
l'entretien & la subsistance de ses troup
Cinquante mille écus. il fut arrêté qu'on lui fourniroit cinqua
talens dans le moment même qu'il co
mence

nceroit à mettre ses troupes en marche, e trois mois de paie pour ses soldats, & mille mesures de froment: & que dans uite, tant qu'il feroit la guerre en perne dans le Péloponnése, on lui fourbit chaque mois dix-sept talens.

Dix-s mille écu

Quand les troupes, revenues de leurs rtiers d'hiver, se furent rassemblées, le i délibéra dans son Conseil sur les opéons de la campagne prochaine. Il fut olu d'agir par mer, parce que c'étoit moien sûr de partager les forces des emis par l'incertitude où ils seroient quel côté on devoit les attaquer. C'éaux Etoliens, aux Lacédémoniens, aux Eléens que Philippe devoit faire guerre.

An. M. 3 Av. J.C.

Pendant que le Roi, qui étoit retourà Corinthe, y formoit ses Macédos à tous les exercices de la marine, elle qui sentoit son crédit diminué, & ne pouvoit souffrir qu'on ne suivît s ses conseils, mais ceux d'Aratus, prit mesures secrettes pour faire échouer tes les entreprises du Roi. Sa vûe étoit se rendre nécessaire à son Maître, & e forcer par la déroute de ses affaires jetter entre les bras d'un Ministre, qui avoit le plus de connoissance, & qui t en possession de les manier. Quelle

noirceur ! Apelle engagea Léontius & Mégaléas ses deux confidens à s'acquitt négligemment de toutes leurs fonctio dans les postes qui leur seroient confié Pour lui, sous prétexte de quelque affai il se rendit à Chalcis : & là, comme tou le monde exécutoit ponctuellement s ordres, il arrêta les convois d'argent qu'o envoioit au Roi, & le réduisit à une tel disette, qu'il se vit obligé de mettre e gage sa vaisselle d'argent pour ses propr besoins, & pour l'entretien de sa ma son.

Philippe s'étant mis en mer, arriva second jour à Patres, & de là étant abo dé dans la Céphallénie, il forma le siég de Palée, ville qui par sa situation d voit lui être d'une grande commodi pour en faire sa place d'armes, & pou infester de là les terres des ennemis. Il avancer les machines, & travailler au mines. Une des maniéres d'ouvrir l bréches, étoit de creuser la terre jusqu sous le fondement des murailles. Quan on y étoit parvenu, on étaioit & on so tenoit les murailles par de gros pieux bois ; auxquels ensuite les mineurs me toient le feu, & se retiroient ; & bient l'on voioit tomber de longs pans de mu railles. Comme les Macédoniens avoie

Ile de la merlonienne.

illé avec une ardeur incroiable, en
peu de tems il se fit une bréche large
lus de trente toises. Léontius fut
nandé avec ses troupes pour monter
te bréche. Pour peu d'effort qu'il
oulu faire, la prise de la ville étoit
Mais il attaqua les ennemis molle-
, & fut repoussé avec grande perte
ens, de sorte que Philippe fut obli-
lever le siége.
s qu'il l'eut formé, les ennemis
nt envoié Lycurgue avec quelques
es de la Messénie, & Dorimaque
une moitié de l'armée dans la Thes-
, pour obliger Philippe par cette
le diversion à quitter son entreprise.
iva bientôt des Députés de la part
carnaniens & des Messéniens. Phi-
, qui avoit levé le siége, assembla
Conseil, pour examiner de quel côté
voit porter ses armes. Les Messéniens
sentoient qu'en un jour on pouvoit
r de Céphallénie dans leur pays, &
ler tout d'un coup Lycurgue, qui
ttendoit pas à une attaque si promte.
tius appuia fort cet avis. Sa raison
te étoit, que le retour devenant
aticable à Philippe à cause des vents
ui seroient pour lors absolument
aires, il seroit obligé d'y rester, &

qu'ainsi la campagne se passeroit san
entreprendre. Les Acarnaniens au
traire demandoient qu'on marchât
contre l'Etolie, qui se trouvoit d
de troupes : que l'on ravageroit tc
pays impunément, & qu'on empécl
Dorimaque de faire une irruption
la Macédoine. Aratus ne manqu
de se déclarer pour ce dernier avis :
Roi, qui depuis la lâche attaque de
commençoit à se défier de Léontiu
rendit aussi.

Aiant pourvû au besoin pressan
Messéniens, il partit de la Céphall
aborda le second jour à Leucade,
entra dans le golfe d'Ambracie, & a
un peu devant le jour à Limnée. Au
il donna ordre aux soldats de prend
la nourriture, de se décharger
plus grande partie de leurs bagage
de se tenir prêts à marcher. L'après-d
Philippe aiant laissé les bagages
bonne garde, partit de Limnée ; a
bout d'environ soixante stades (trois li
il fit alte, pour donner à son arm
tems de prendre de la nourriture &
repos. Puis il marcha toute la nuit
arriva au point du jour au fleuve A
loüs, dans la vûe de se jetter brusque
& à l'improviste sur Therme. Léo

la au Roi de s'arrêter quelque
ous prétexte de donner aux soldats
s d'une longue marche le tems de
, mais en effet pour procurer aux
s le loisir de se disposer à la dé-
Aratus, au contraire, qui savoit
ccasion passe & s'échape rapide-
& que l'avis de Léontius étoit une
manifeste, conjura Philippe de
moment favorable, & de partir
lai.
oi, déja piqué & en défiance con-
ntius, part sur le champ, passe
oüs, & marche droit à Therme
chemin très âpre & très difficile,
entre des rochers fort escarpés.
la capitale du pays, où les Eto-
aque année tenoient leurs foires &
ssemblées solennelles, tant pour
des dieux, que pour l'élection
gistrats. Comme cette ville passoit
iprenable à cause de sa situation
geuse, & que jamais ennemi n'a-
en approcher, les Etoliens y lais-
ous leurs meilleurs effets & toutes
chesses, & les y croioient fort en
La surprise fut extrême, quand
fin du jour, ils virent Philippe y
vec son armée.
avoir fait pendant la nuit un

butin immense, les Macédoniens dressérent leur camp. Le matin on résolut d'emporter tout ce qui se trouveroit d'un plus grand prix. On amassa le reste par monceaux à la tête du camp, & on y mit le feu. On prit de même les armes qui étoient suspendues aux galeries du temple : on mit à part les meilleures pour s'en servir au besoin, & le reste, qui montoit à plus de quinze mille, fut réduit en cendres. Jusques-là il n'y avoit rien que de juste, rien qui ne fût selon les loix de la guerre.

Les Macédoniens ne s'en tinrent pas là. Transportés de fureur par le souvenir des ravages qu'avoient fait les Etoliens à Die & à Dodone, ils mirent le feu aux galeries du temple, brisérent tous les présens qui y étoient appendus, & entre lesquels il y en avoit d'une beauté & d'un prix extraordinaire. On ne se contenta pas de bruler les toits, on rasa le temple. Les statues, dont il y avoit au moins deux mille, furent renversées. On en mit en piéces un grand nombre : on n'épargna que celles que l'on connut par les inscriptions ou par la figure être des statues de dieux. On écrivit sur les murailles ce vers :

Voi Dium, c'est de là que le coup est parti.

L'horreur qu'avoient inspiré à Philippe & à ses alliés les sacriléges commis à Die par les Etoliens, leur persuadoit sans doute qu'il étoit permis de s'en venger par les mêmes crimes, & que ce qu'ils faisoient n'étoit qu'une juste représaille. On me permettra, dit Polybe, d'en penser autrement. Pour appuier son sentiment, il cite trois grands exemples tirés de la famille même du Prince dont il condanne ici la conduite. Antigone, après avoir vaincu en bataille rangée Cléoméne roi des Lacédémoniens, & s'être rendu maître de Sparte, loin de sévir contre les temples & les choses sacrées, ne sévit pas même contre les vaincus, mais il les rétablit au contraire dans la forme de gouvernement qu'ils avoient reçue de leurs peres, & les combla de marques de bonté & d'amitié. Philippe, à qui la famille roiale étoit redevable de toute sa splendeur, & qui défit les Athéniens à Chéronée, ne leur fit sentir sa puissance & sa victoire que par des bienfaits, leur rendant les prisonniers sans rançon, prenant soin lui-même des morts, faisant porter leurs os à Athénes par Antipater, & donnant des habits à ceux des prisonniers qui en avoient plus besoin. Enfin, Alexandre le grand, dans

les violens excès de sa colére contre Thèbes qui la lui fit raser, loin d'oublier le respect qu'il devoit aux dieux, eut soin qu'on ne fît pas, même par imprudence, le moindre tort aux temples & aux autres lieux sacrés : &, ce qui est encore plus admirable, dans la guerre qu'il fit contre les Perses qui avoient pillé & brulé presque tous les temples de la Gréce, il épargna & respecta tous les lieux consacrés au culte des dieux.

Il eût été à souhaiter, continue Polybe, que Philippe, attentif à ces grands exemples de ses ancêtres, eût eu plus à cœur de paroitre avoir succédé à leur modération & à leur magnanimité, qu'à leur trône & à leur puissance. Les loix de la guerre, à la vérité, obligent souvent de renverser les citadelles & les villes, de combler les ports, de prendre les hommes & les vaisseaux, d'enlever les fruits & autres choses semblables, pour diminuer les forces des ennemis, & augmenter les nôtres. Mais détruire ce qui ne peut nous causer aucun dommage, ou qui n'avance point la défaite des ennemis, bruler des temples, briser des statues & autres pareils ornemens d'une ville, il n'y a qu'une fureur & une rage forcenée qui soit capable d'un tel emportement. Ce n'est pas pour

perdre & ruiner ceux qui nous ont fait tort, que l'on doit leur déclarer la guerre si l'on est équitable : mais c'est pour les porter à reconnoitre & à réparer leurs fautes. Le but de la guerre n'est pas d'envelopper dans la même ruine les innocens & les coupables, mais plutôt de sauver les uns & les autres. C'est un homme de guerre & un payen qui parle ainsi.

Si, dans cette occasion, Philippe se montra peu religieux, il y parut un excellent Capitaine. Sa vûe, en se mettant sur mer, étoit d'aller surprendre la ville de Therme, en profitant de l'absence d'une partie des troupes Etoliennes. Pour couvrir son dessein, il prend un long circuit, qui laisse les ennemis dans l'incertitude du lieu où il veut tomber, & qui les empêche de songer à se saisir des pas des montagnes & des défilés où l'on pouvoit l'arréter tout court. Il y avoit des riviéres à passer : il faloit user d'une extrême diligence, & tourner tout court sur l'Etolie par une marche promte & forcée. C'est ce qu'il fait, sans écouter les mauvais conseils des traîtres. Il laisse ses bagages pour rendre son armée moins pesante. Il passe les défilés sans trouver aucun obstacle, & entre dans Therme

comme s'il y étoit tombé du ciel, tant
avoit caché & brusqué sa marche, sa
qu'il paroisse qu'on en eût eu le moindi
soupçon.

Sa retraite ne fut pas moins admirabl
Pour se l'assurer, il avoit fait occupe
plusieurs postes importans, s'attendan
bien qu'en descendant, son arriére-gard
sur tout ne manqueroit pas d'être atta
quée. Elle le fut en effet à deux reprise
différentes : mais les sages précaution
qu'il avoit prises rendirent inutiles les ef
forts des ennemis.

Une entreprise si bien concertée, con
duite avec tant de secret, & exécuté
avec tant de prudence & de promtitude
passe les forces d'un Prince à l'âge o
étoit alors Philippe, & porte le caractér
d'un vieux guerrier, exercé de longu
main dans toutes les finesses & dans toute
les ruses de la guerre. On ne peut guére
douter, & le narré de Polybe l'insinu
assez clairement, qu'Aratus, comme i
avoit été l'auteur d'un si beau projet, n'e
ait été aussi comme l'ame & le gran
mobile dans toutes ses suites. J'ai déj
fait observer qu'il étoit plus propre à con
duire une ruse de guerre, à former de
entreprises extraordinaires, & à les fair
réussir par ses conseils hardis, qu'à le

exécuter lui-même. Quel bonheur pour un jeune Roi d'avoir dans ses troupes un Général de ce caractére, prudent, habile, aguerri, instruit par une longue expérience & rompu dans toutes les parties de la science militaire; d'en savoir discerner le mérite; d'en connoitre, d'en sentir tout le prix; d'être docile à ses avis, quoique souvent contraires à son goût & à son sentiment particulier; & de se laisser guider par de si sages conseils! Après l'heureux succès d'une action, celui qui a donné le conseil disparoit, & toute la gloire en retombe sur le Prince. Plutarque, qui appuie ce que je viens de dire, trouve qu'il étoit également glorieux, à Philippe d'avoir été assez docile pour suivre de bons avis, & à Aratus d'avoir été assez habile pour les donner.

Plut. in Arato, pag. 1049.

Quand Philippe, qui avoit repris le chemin par où il étoit venu, fut arrivé à Limnée, s'y trouvant en repos & en sûreté, il offrit aux dieux des sacrifices en action de graces des bons succès dont ils avoient favorisé ses entreprises, & fit un grand festin aux Officiers, qui n'étoient pas moins sensibles que lui à la gloire qu'il venoit de s'acquérir. Il n'y eut que Léontius & Mégaléas qui se firent un vrai chagrin du bonheur de leur Prince. Cha-

cun s'aperçut d'abord qu'ils ne prenoient point autant de part que le reste de la compagnie à la joie d'une si heureuse expédition. Pendant le repas ils répandirent leur bile contre Aratus par des railleries injurieuses & outrageantes. Ils ne s'en tinrent pas à des paroles. Au sortir de la table, comme ils avoient la tête échauffée de colére & de vin, ils le poursuivirent à coup de pierres jusques dans sa tente. Tout le camp fut en émeute. Ce bruit arriva jusqu'aux oreilles du Roi, qui s'étant fait informer exactement de ce qui étoit arrivé, condanna Mégaléas à une amende de vingt talens (vingt mille écus) & le fit mettre en prison. Léontius, averti de ce qui lui étoit arrivé, vint suivi de plusieurs soldats à la tente du Roi, persuadé que le jeune Prince auroit peur de ce cortége, & changeroit bientôt de résolution. Arrivé devant le Roi, *Qui a été assez hardi*, demanda-t-il, *pour porter les mains sur Mégaléas, & pour le mettre en prison?* *C'est moi*, répondit fiérement le Roi. Léontius fut effraié: il jetta quelque soupir, & se retira fort en colére. Quelques jours après, il se rendit caution de l'amende imposée à Mégaléas; & celui-ci fut mis en liberté.

Pendant l'expédition de Philippe con-

tre l'Etolie, Lycurgue roi de Sparte avoit fait une entreprise contre les Messéniens : mais elle n'eut point de suites. Dorimaque, qui avoit mené un corps de troupes Etoliennes assez considérable en Thessalie, dans l'espérance de ravager le pays & d'obliger Philippe à lever le siége de Palée pour aller secourir ses alliés, y trouva des troupes prêtes à le bien recevoir. Il n'osa pas les attaquer. La nouvelle de l'irruption de Philippe dans l'Etolie l'obligea de s'y rendre à la hâte pour défendre son propre pays. Quelque diligence qu'il fit, il arriva trop tard : les Macédoniens en étoient déja sortis.

Philippe conduisit son armée avec une promtitude qu'on a peine à concevoir. Etant parti de Leucade avec sa flote, & étant arrivé à Corinthe, il fit tirer ses vaisseaux à sec au port de Léchée, y débarqua ses troupes, les mit en marche, & passant par Argos il arriva le douziéme jour à Tégée, où il avoit donné le rendez-vous aux alliés. Sparte, qui avoit appris par le bruit public ce qui s'étoit passé à Therme, fut véritablement allarmée quand elle vit ce jeune vainqueur sur ses terres, où l'on ne s'attendoit pas qu'il dût arriver si brusquement. Il y eut quelques actions entre les deux armées,

où Philippe eut toujours l'avantage. J'en omets le détail, pour ne point trop allonger cette histoire. Il montra par tout un courage & une prudence supérieures à son âge, & cette expédition ne lui fit guéres moins d'honneur que celle d'Etolie. Après avoir ravagé tout le pays, & fait beaucoup de butin, il retourna par Argos à Corinthe.

Il y trouva des Ambassadeurs de Rhodes & de Chio, qui venoient offrir leur médiation, & porter les deux parties à un traité de paix. Le Roi, dissimulant ses véritables intentions, leur dit qu'il avoit toujours souhaité & qu'il souhaitoit encore avoir la paix avec les Etoliens, & les chargea, en les congédiant, de les y disposer. Il descendit ensuite à Léchée, pour passer de là dans la Phocide, où il avoit dessein d'entreprendre quelque chose de plus important.

La cabale formée par Léontius, Mégaléas, & Ptolémée, (ce dernier étoit aussi un des principaux Officiers de Philippe) aiant épuisé tous les moiens secrets pour écarter & pour perdre tous ceux qui leur étoient opposés ou suspects, & voiant avec douleur que ces ressorts cachés n'avoient pas eu le succès qu'elle en attendoit, prit la résolution de se rendre re-

doutable au Prince même, en se servant du crédit qu'ils avoient auprès des troupes pour les indisposer contre le Roi, & pour se les attacher. La plus grande partie de l'armée étoit restée à Corinthe. L'absence du Roi leur parut une occasion favorable pour exécuter leurs desseins. Ils représentérent aux soldats armés à la légére & à ceux de la garde, qu'ils s'exposoient pour le salut commun à tout ce que la guerre avoit de plus pénible & de plus périlleux : que cependant on ne leur rendoit point justice, & qu'on n'observoit pas à leur égard l'ancien usage dans la distribution du butin. Les jeunes gens échaufés par ces discours séditieux, se divisent par troupes & par pelotons, pillent les logemens des Courtisans les plus distingués, & s'emportent jusqu'à forcer les portes de la maison du Roi, & à en briser les tuiles. Il s'excita un grand tumulte dans la ville. Philippe en étant averti, vint de Léchée en diligence. Il assemble les Macédoniens dans le théatre, & par un discours mélé de douceur & de sévérité il leur fait sentir le tort qu'ils avoient. Dans le trouble & la confusion où tout étoit alors, les uns disoient qu'il faloit saisir & punir les auteurs de la sédition, les autres qu'il valoit mieux calmer les

esprits doucement, & ne plus penser à ce qui étoit arrivé.

Le Roi étoit encore jeune. Son autorité n'étoit pas entiérement affermie dans l'esprit du peuple, & parmi les troupes. Il avoit contre lui les premiers Officiers de la Couronne, qui avoient été les Régens du roiaume pendant sa minorité; qui avoient rempli toutes les places de leurs créatures, qui s'étoient soumis tous les Ordres de l'Etat, qui avoient le commandement des troupes, qui de longue main s'étoient appliqués à s'en attirer l'affection, & qui avoient partagé entr'eux le maniement de toutes les affaires. Dans une conjoncture si délicate, il ne crut pas qu'il fût à propos de faire de l'éclat, de peur d'aigrir les esprits par des châtimens emploiés à contretems. Il dissimula donc pour le présent, fit semblant d'être satisfait, & aiant exhorté ses troupes à l'union & à la paix, il reprit le chemin de Léchée. Depuis ce soulévement il ne lui fut plus si facile d'exécuter dans la Phocide ce qu'il avoit projetté.

Léontius, ne voiant plus rien à espérer après les tentatives qu'il avoit faites sans succès, eut recours à Apelle. Il envoia courriers sur courriers pour lui apprendre le danger où il se trouvoit, & pour le

le rien, & ne ſuivoit que les im-
s qu'il lui donnoit. Il s'arrogeoit
ul le maniement de toutes les af-
:omme aiant un plein pouvoir de
ut à ſon gré. Les Magiſtrats de
ine & de Theſſalie, les Officiers
de la régie des affaires, lui ra-
nt tout. Dans toutes les villes de
à peine faiſoit-on mention du
, ſoit qu'on eût des réſolutions à
, des affaires à régler, des juge-
porter; ſoit qu'il fût queſtion de
r des honneurs, ou d'accorder des
Apelle ſe réſervoit tout, & faiſoit

avoit lontems que Philippe étoit
é de cette conduite, & il la ſuppor-
c peine. Aratus le preſſoit ſouvent
ttre ordre, & tâchoit de le tirer
irréſolution & de ſa ſervitude.

paroitroit pas plutôt devant le Roi qu'il le consulteroit sur tout, accourut de Chalcis au secours de Léontius.

Quand il arriva à Corinthe, Léonti[us] Ptolémée, & Mégaléas, qui comm[an]doient les corps de troupes les plus [dis]tingués, engagérent la jeunesse à all[er au] devant de lui. Apelle, reçu de la [sorte] avec grande pompe & grand apparei[l] accompagné d'une grande troupe d'[offi]ciers & de soldats, va d'abord desce[ndre] au logis du Roi, où il prétendoit e[ntrer] comme autrefois. Mais l'huissier [qui] avoit le mot, l'arréte brusquemen[t en] lui disant que le Roi étoit occupé. E[ton]né d'une réception si extraordinaire [à la]quelle il ne s'attendoit pas, il dél[ibéra] lontems sur le parti qu'il avoit à pre[ndre] & enfin se retire tout confus. Il a [n'est] rien de si fragile qu'une puissance em[prun]tée, & qui n'est point appuiée sur [ses] propres fondemens. Le brillant co[rtége] dont il s'étoit fait suivre se dissipa [sur le] champ, & il arriva à son logis suivi [de] ses seuls domestiques. Vive image [de] Polybe, de ce qui se passe à la Cour [des] Rois, & de ce que doivent craindre

a Nihil rerum mortalium tam instabile ac fluxum est, quàm fama potentiæ non sua vi n[ixæ]. *Tacit. Annal. lib.* [..] *cap.* 19.

Courtisans les plus accrédités. Il ne faut que peu de jours pour voir tout ensemble & leur élévation, & leur chute. Semblables à des jettons, qui d'un moment à l'autre passent de la plus grande valeur à la plus petite au gré de celui qui calcule; selon qu'il plait au Prince de leur être ou favorable ou contraire, aujourd'hui ils sont dans le plus grand crédit, & demain dans la derniére misére & dans un mépris général. Mégaléas, averti par la disgrace du Premier Ministre de ce qu'il avoit à craindre pour lui-même, ne pensa plus qu'à se mettre à couvert par la fuite, & il se retira à Thébes, laissant Léontius engagé pour vingt talens dont il avoit répondu pour ses complices.

Le Roi, soit pour ne pas pousser Apelle au désespoir, soit qu'il ne se crût pas encore assez affermi pour faire un coup d'éclat, ou par un reste de considération & de reconnoissance pour son Tuteur & son Gouverneur, continua de s'entretenir quelquefois avec lui, & lui laissa quelques autres honneurs semblables : mais il l'exclut du Conseil, & du nombre de ceux qu'il invitoit à souper. S'étant rendu à Sicyone, les Magistrats lui offrirent un logement : il préféra celui d'Aratus qu'il ne quittoit point, &

avec qui il passoit les jours entiers. Il donna ordre à Apelle de s'en aller à Corinthe.

Aiant ôté à Léontius le commandement des troupes qu'il avoit, lesquelles furent envoiées ailleurs sous prétexte d'un besoin pressant, il le fit mettre en prison, en apparence pour le paiement des vingt talens dont il avoit répondu pour Mégaléas, mais en effet pour s'assurer de sa personne, & pour sonder les dispositions des troupes. Léontius fit savoir cette nouvelle à l'Infanterie dont il avoit été le Chef, qui aussitôt députa au Roi pour lui présenter une requête, portant que, si on chargeoit Léontius de quelque nouvelle accusation qui eût mérité qu'on le mît en prison, il ne décidât rien qu'elle ne fût présente : que s'il lui refusoit cette grace, elle prendroit ce refus pour un mépris & une injure insigne : (telle étoit la liberté dont les Macédoniens étoient en possession d'user avec leur Roi) mais que si Léontius n'étoit renfermé que pour le paiement des vingt talens, elle s'offroit de paier en commun cette somme. Ce témoignage d'affection ne fit qu'irriter la colére du Roi, & accélérer la mort de Léontius.

Sur ces entrefaites arrivérent d'Etolie

pour traiter de la paix avec les
s. Il partit aussi de Léchée pour
yer, & y arriva après deux jours
gation.
;ut alors des lettres envoiées par
as de la Phocide aux Etoliens,
squelles ce perfide exhortoit les
s à ne rien craindre, & à conti-
guerre; que Philippe étoit aux
aute de munitions & de vivres;
outoit à cela des choses fort inju-
à ce Prince. Sur la lecture de ces
, Philippe jugeant bien qu'Apelle
t le principal auteur, le fit arrêter
on fils. Il envoia en même tems à
s, pour y faire juger Mégaléas;
attendit pas la décision des Juges,
onna la mort lui-même. Apelle &
ls furent aussi mis à mort peu de
près.

ment son avarice & son ambition. Ap
avoit été Tuteur de Philippe, & com
tel chargé de son éducation. Il avoit
Chef du Conseil de Régence établi
le feu Roi. Cette double qualité de T
teur & de Gouverneur, d'un côté av
inspiré au jeune Prince, comme c
étoit naturel & raisonnable, des se
mens de docilité, d'estime, de respe
& de confiance à l'égard d'Apelle;
d'un autre côté avoit fait prendre à Ap
sur son pupille un air d'autorité &
commandement, dont il ne se désaisi
mais dans la suite. Philippe ne manq
point d'esprit, de jugement, de péné
tion. Quand il fut dans un âge
avancé, il sentit dans quelles mair
étoit tombé, mais il s'aveugloit lui-m
sur les défauts de son Maître. Il avoi
connu plus d'une fois la basse jalo
d'Apelle contre tout mérite éclatant
sa haine déclarée contre les sujets du
les plus capables de le bien servir.
preuves de vexations & de concussio
se renouvelloient tous les jours par
plaintes réitérées qui rendoient le go
vernement odieux & insupportable. To
cela ne faisoit nulle impression, ou n
faisoit qu'une très légére sur l'esprit
jeune Prince, que le Ministre s'étoit

servi & avoit subjugué jusqu'au point de s'en faire craindre. On a vû ce qu'il lui en couta pour rompre ce charme.

Cependant les Etoliens souhaitoient toujours avec ardeur que la paix se conclût. Ils étoient las d'une guerre, où rien n'avoit répondu à leur attente. Ils s'étoient flatés de n'avoir affaire qu'à un Roi jeune & sans expérience, & avoient espéré de s'en jouer comme d'un enfant. Philippe au contraire leur avoit fait connoitre qu'en sagesse & en résolution il étoit homme fait, & qu'eux ils s'étoient conduits en enfans dans toutes leurs entreprises. Mais aiant appris le soulévement des troupes & la conjuration d'Apelle & de Léontius, ils reculérent le jour où ils devoient se trouver à Patres, dans l'espérance qu'il s'éléveroit à la Cour quelque sédition, dont le Roi ne se tireroit qu'avec peine. Philippe, qui dans le fond ne souhaitoit rien plus que de rompre les conférences sur la paix, saisit avidement l'occasion que les ennemis eux-mêmes lui en fournissoient, & engagea les alliés qui étoient venus au rendez-vous à continuer la guerre. Ensuite il mit à la voile, & retourna encore à Corinthe. Il permit aux Macédoniens de s'en aller par la Thessalie prendre leurs quartiers

Polyb. lib. pag. 376, 3

d'hiver dans leur pays : puis cotoiant l'Attique sur l'Euripe, il alla de Cenchrées à * Démétriade, où il trouva Ptolémée, le seul des conjurés qui restoit, & le fit condanner à mort par une assemblée de Macédoniens.

* Ville de Thessalie maritime.

Tout ceci arriva au tems qu'Annibal campoit en Italie sur le Po; & qu'Antiochus, après s'être soumis la plus grande partie de la Célé-Syrie, avoit envoié ses troupes en quartiers d'hiver. Ce fut aussi alors que Lycurgue, roi des Lacédémoniens, s'enfuit en Etolie pour se dérober à la colére des Ephores, qui sur un faux bruit que ce Roi avoit dessein de brouiller, s'étoient assemblés pendant la nuit, & étoient venus chez lui pour se saisir de sa personne. Mais, sur le pressentiment qu'il eut de cette violence, il prit la fuite avec sa famille. Il fut rappellé peu de tems après quand on eut reconnu la fausseté des soupçons formés contre lui. L'hiver venu, Philippe s'en retourna en Macédoine.

Chez les Achéens, Epérate étoit dans un mépris général. Personne n'obéissoit à ses ordres : le pays étoit tout ouvert & sans défense, & souffrit beaucoup de ravages. Les villes abandonnées, & ne recevant pas de secours, étoient à l'extré-

mité, & ne pouvoient fournir leur contingent qu'avec peine. Les troupes étrangéres, dont on reculoit de jour en jour le paiement, servoient comme on les paioit, & il en désertoit un grand nombre. Tout cela arrivoit par le peu de tête du Chef: on a vu comment il fut choisi. Heureusement pour les Achéens le tems de sa Magistrature expiroit. Il quitta cette charge au commencement de l'été, & Aratus le pere fut mis en place.

Philippe, dans son voiage en Macédoine, avoit pris Bylazore, la plus grande ville de Péonie, & la plus avantageusement située pour faire des courses de Dardanie dans la Macédoine; de sorte que s'en étant rendu maître, il n'avoit presque plus rien à craindre de la part des Dardaniens. Polyb. lib. 5. pag. 431.

Après la prise de cette ville, il reprit le chemin de la Gréce. Il jugea à propos de mettre le siége devant Thébes de Phthiotide, d'où les Etoliens faisoient des courses continuelles & de grands ravages sur les terres de Démétriade, de Pharsale, & même de Larisse. L'attaque fut rude, & la défense très vigoureuse: mais enfin les assiégés, craignant d'être pris d'assaut, rendirent la ville. Par cette conquête Philippe mettoit en sûreté la Magnésie An. M. 3787. Av. J.C. 217.

la guerre, qu'on n'eut pas besoi
longues conférences. Le Roi fit pro
aux Etoliens par les ..mbassadeurs
Alliés pour premier article, que de
& d'autre on garderoit ce qu'on a
Ils y consentirent. On convint facile
des autres articles. Le Traité fut ra
& chacun se retira dans son pays. C
paix de Philippe & des Achéens ave
Etoliens, la bataille perdue par les
mains près du Lac de Thrasyméne
celle qu'Antiochus perdit à Raphia,
An. M. 3787 ces évenemens arrivérent dans la troi
Av. J.C. 217. année de la cent quarantiéme O
piade.

Dans la premiére Conférence par
liére qui s'étoit tenue devant le R
les Ambassadeurs des Alliés, l'un d'
s'étoit Agélas de Naupacte, appuia
avis de raisons qui méritent d'être ic
portées, & que Polybe a cru devoi
sérer toutes entiéres dans son récit. I
qu'il seroit à souhaiter que les Grecs n
sent jamais de guerre les uns contr
autres: que ce seroit un grand bienfai
dieux, si, n'aiant que les mêmes s
mens, ils se tenoient tous pour ainsi
par la main, & réunissoient toutes l
forces pour se mettre à couvert des
sultes des Barbares. Si cela ne se pou

la guerre. Qu'il étoit évident à qui-
ue avoit la moindre teinture des
mes de politique, que jamais les
jueurs, soit Carthaginois ou Ro-
s, ne se borneroient à l'Empire de
ie & de la Sicile, mais que sans
e ils pousseroient leurs projets beau-
plus loin. Que tous les Grecs en
ral devoient être attentifs au péril
ils étoient menacés, & sur tout
ppe. Que ce Prince n'auroit rien à
dre, si, au lieu de travailler à la
des Grecs, & de faciliter leur dé-
à leurs ennemis, comme il avoit fait
'alors, il prenoit à cœur leurs inté-
omme les siens propres, & veilloit
défense de toute la Gréce, comme
toit son propre roiaume. Que par
conduite il gagneroit l'affection des
s, qui de leur côté lui demeureroient



Etrangers pourroient former contre son roiaume. Que si, au lieu de se contenter de demeurer sur la défensive, il avoit envie d'entrer en action & de faire quelque grande entreprise, il n'avoit qu'à se tourner du côté d'Occident, & se rendre attentif aux événemens de la guerre d'Italie. Que, pourvû qu'il se mît en état de saisir habilement la premiére occasion qui ne manqueroit pas de se présenter, tout sembloit lui fraier le chemin à l'Empire universel. Que, s'il avoit quelque chose à démêler avec les Grecs, il en remît la discussion à un autre tems. Que sur tout il eût soin de se conserver toujours la liberté de faire la paix ou d'avoir la guerre avec eux quand il voudroit. Que s'il souffroit que la nuée qui s'élevoit du côté d'Occident vînt fondre sur la Gréce, il étoit fort à craindre qu'il ne fût plus en leur pouvoir ni de prendre les armes, ni de traiter de paix, ni de décider leurs affaires à leur gré & de la maniére qu'ils le jugeroient à propos.

On ne peut rien imaginer de plus sensé que ce discours, qui est une claire prédiction de ce qui devoit arriver à la Gréce, dont les Romains se rendront bientôt les maîtres absolus. C'est ici, pour la premiére fois, que la vûe des affaires d'Ita-



lie & d'Afrique influe dans celles de la Gréce, & en conduit les mouvemens. Dans la suite, ni Philippe ni les autres puissances de la Gréce ne se réglérent plus sur l'état de leur pays, pour faire la guerre ou la paix : ils portérent leur vûe & leur attention vers l'Italie. Les peuples de l'Asie & les Insulaires firent bientôt après la même chose. Tous ceux qui depuis ce tems là ont eu sujet de n'être pas contens de Philippe, ou d'Attale, n'ont plus compté sur les secours ou sur la protection d'Antiochus, ni de Ptolémée : ils ne se sont plus tournés vers le Midi ou l'Orient : ils n'ont eu les yeux attachés que sur l'Occident. Tantôt c'étoit aux Carthaginois, tantôt aux Romains qu'on envoioit des Ambassadeurs. Il en venoit aussi à Philippe de la part des Romains, qui, connoissant la hardiesse de ce Prince, craignoient qu'il ne vînt augmenter l'embarras où ils se trouvoient. C'est ce que la suite de l'histoire va nous faire connoitre.

§. IV.

Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses déréglemens. Il fait empoisonner Aratus.

» & y feroient la guerre avec qui il c
» viendroit au Roi ; & que tant les
» les du Continent, que les Iles situ
» vers la Macédoine, demeureroient
» propre à Philippe & à son roiaum
Annibal de son côté envoia aussi des A
bassadeurs à Philippe, pour tirer de
la ratification du Traité. Ils partir
avec ceux de Macédoine. J'ai remar
Polyb. lib. 7. p. 502. 507. ailleurs que dans ce Traité, dont Pol
nous a conservé la teneur en entier, il
fait mention expresse d'un grand nom
de divinités des deux peuples comme p
sentes à ce Traité, & dépositaires des
mens qui en accompagnoient la cérém
nie. On ne trouve point dans Pol
une grande partie des choses que Ti
Live raporte avoir été réglées par
Traité.

Les Ambassadeurs qui étoient pa
de compagnie, furent malheureusem
aperçûs & arrétés par les Romains.
mensonge de Xénophane ne lui réussit
comme la premiére fois. On recon
les Carthaginois à leur air, à leur ha
lement, & encore plus à leur lang
On les trouva chargés de lettres d'A
bal pour Philippe, & d'une copie
Traité. On les conduisit à Rome. D
l'état où étoient pour lors les affaires

Romains qui avoient ſur les bras Annibal, c'eſt tout dire ; la découverte d'un nouvel ennemi auſſi puiſſant que Philippe devoit leur cauſer une extrême allarme. Mais c'eſt dans ces occaſions que paroiſſoit la grandeur Romaine. Sans ſe troubler ni ſe déconcerter, ils prirent toutes les meſures néceſſaires pour ſoutenir cette nouvelle guerre. Philippe aiant appris l'avanture des Ambaſſadeurs, envoia à Annibal une ſeconde ambaſſade, qui fut plus heureuſe que la premiére, & raporta le Traité. Mais ces contretems firent qu'on ne put rien entreprendre cette année là, & tinrent encore les choſes en ſuſpens.

Philippe n'étoit plus occupé que du grand deſſein de porter la guerre en Italie. Il avoit auprès de lui Démétrius de Phare, qui ne ceſſoit d'allumer en lui de plus en plus ce déſir, moins par zêle pour les intérêts de ce Prince, que par haine contre les Romains qui l'avoient dépouillé de ſes Etats, dans leſquels il croioit ne pouvoir ſe rétablir que par ce moien. C'eſt par ſon conſeil qu'il avoit fait la paix avec preſque tous ſes ennemis pour donner tous ſes ſoins & toute ſon application à cette guerre, dont la penſée ne le quittoit ni jour ni nuit, de ſorte que dans tous ſes réves il ne parloit que de

Polyb. pag. 4[...] 445-44[...]

guerre & de combats contre les Romains; & se réveilloit souvent en sursaut plein de sueur, & tout hors de lui-même. Ce Prince, encore jeune, étoit naturellement vif & ardent dans tout ce qu'il entreprenoit. Ses heureux succès, les espérances que lui donnoit Démétrius, & le souvenir des grandes actions de ses prédécesseurs, allumoient en lui une ardeur qui prenoit tous les jours de nouvelles forces.

Liv. lib. 24. 40. Pendant l'hiver il songea à équiper une flote, non pour hazarder un combat naval contre les Romains, il n'étoit pas en état de le tenter, mais pour transporter ses troupes en Italie avec plus de promtitude, & surprendre les ennemis lorsqu'ils l'attendroient le moins. Il fit donc construire chez les Illyriens cent ou six vingts barques, & après avoir exercé pendant quelque tems les Macédoniens à la manœuvre de la chiourme, il se mit en mer. Il s'empara de la ville d'Orique, située au côté occidental de l'Epire. Valérius, Commandant de la flote qui étoit à Brinde, en aiant été averti, partit sur le champ avec ce qu'il avoit de vaisseaux prêts à faire voile, reprit le lendemain Orique où Philippe n'avoit laissé qu'une légére garnison, & envoia un assez gros détachement au secours d'Apollonie dont

Philippe avoit formé le siége. Névius, Officier habile & expérimenté, qui commandoit ce détachement, aiant débarqué ses troupes à l'embouchure de la riviére d'Aous, sur laquelle Apollonie est située, prit un chemin détourné, & entra de nuit dans la ville sans que les ennemis s'en aperçussent. Les Macédoniens, se croiant sans péril parce qu'ils se voioient séparés des ennemis par la mer, étoient dans une grande sécurité, & avoient négligé toutes les précautions que la guerre prescrit, & qu'une exacte discipline demande. Névius, qui en avoit été informé, sortit d nuit de la ville sans faire de bruit, & arriva dans le camp où tout étoit endormi. Les cris de ceux qui furent attaqués les premiers aiant éveillé les autres, ils ne songérent qu'à fuir, & à se sauver. Le Roi lui-même, encore à demi endormi & presque nud, eut bien de la peine de gagner ses vaisseaux. Les soldats l'y suivirent en foule. Il y en eut près de trois mille pris ou tués. Valérius, qui étoit resté à Orique, à la premiére nouvelle de cette sortie, avoit envoié sa flote vers l'embouchure de la riviére, pour en fermer la sortie à Philippe. Ce Prince, se voiant sans issue & sans ressource, après avoir mis le feu à ses vaisseaux,

crimes ne coutoient plus rien, résolut de se défaire d'un Censeur incommode, dont l'absence même lui reprochoit tous ses désordres. La grande réputation d'Aratus, & le respect qu'on avoit pour sa vertu, l'empêchérent de recourir à la force ouverte & à la violence. Il chargea Taurion, l'un de ses confidens, de le faire mourir par quelque voie secrette en son absence. Il fut obéi. Taurion aiant fait amitié avec Aratus, & s'étant insinué dans sa familiarité, l'invita plusieurs fois à manger chez lui; & dans l'un de ces repas il lui donna du poison : non de ces poisons violens & promts, mais de ceux qui allument dans le corps un feu lent, & qui le consument peu à peu; & qui sont d'autant plus dangereux, qu'ils avertissent moins.

Aratus connut fort bien la cause de son mal : mais comme il n'auroit rien avancé de s'en plaindre, il le supporta patiemment sans en dire un mot, comme une maladie ordinaire & commune. Un jour seulement aiant craché du sang en présence d'un ami qui étoit dans sa chambre, comme il vit que cet ami en étoit surpris : *Voilà, mon cher Céphalon*, dit Aratus, *le fruit de l'amitié des Rois*. Il mourut de cette maniére à Egium, lors

qu'il étoit Capitaine Général pour la dix-septiéme fois.

Les Achéens vouloient qu'il fût enterré dans le lieu où il étoit mort, & se préparoient à lui élever un tombeau qui répondît à la gloire de sa vie, & aux services qu'il leur avoit rendus. Mais les Sicyoniens obtinrent cet honneur pour leur ville, dont Aratus étoit natif; & changeant leur deuil en fête, couronnés de chapeaux de fleurs & vétus de robes blanches, ils allérent prendre le corps à Egium, & le portérent en pompe à Sicyone en dansant, & en chantant en son honneur des hymnes & des cantiques. Ils choisirent le lieu le plus éminent, où ils l'enterrérent comme le Fondateur & le Sauveur de leur ville, & ce lieu s'appella depuis *Aratium.* Du tems de Plutarque, c'est-à-dire environ trois cens ans aprés, on lui offroit encore tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour qu'il délivra la ville du joug de la tyrannie, & ce sacrifice portoit le nom de *Soteria ;* & l'autre, le jour qu'il vint au monde. Pendant le sacrifice, des chœurs de musique chantoient sur la lyre des cantiques, & le Maître des chœurs à la tête des enfans & des jeunes hommes, faisoit une procession autour de l'autel.

embuſcade attaquérent le château, l'empottérent ſans beaucoup de réſiſtanc. En même tems, ſur le ſignal dont o étoit convenu, les fuiards tournérent vi ſage, & pourſuivirent les habitans ju ques dans la ville, qui ſe rendit peu d jours après.

M. 3793. J.C. 211. Liv lib. 26. 24-26. M. Valérius Lévinus, en qualité d Préteur, avoit eu pour département l Gréce & la Macédoine. Il ſentit bien d quelle importance il étoit, pour diminue les forces de Philippe, de lui débauche quelques-uns de ſes alliés. Les Etolien étoient les plus puiſſans de tous. Il commença par ſonder dans des entretiens particuliers la diſpoſition des principaux de la nation, & après les avoir gagnés, il ſe rendit à l'Aſſemblée générale. Là, après avoir expoſé en quel heureux état ſe trouvoient actuellement les affaires des Romains, & l'avoir prouvé par la priſe de Syracuſe en Sicile, & par celle de Capoue en Italie, il exalta la générosité & la fidélité des Romains envers leurs alliés. Il ajouta que les Etoliens devoient s'attendre à être d'autant mieux traités par les Romains, qu'ils ſeroient les premiers des peuples d'outre mer qui auroient fait amitié avec eux. Que Philippe & les Macédoniens étoient pour eux des voiſins

es pour leur propre pays. Que pour
ui regardoit les Acarnaniens qui s'é-
t détachés du corps & de la société
toliens, elle les y feroit rentrer sous
nêmes conditions qui leur avoient
escrites quand ils y furent admis,
nême les leur soumettroit entiére-

pas qui occupoit alors la premiére
e chez les Etoliens, & Dorimaque
de leurs citoiens qui étoit le plus
dité, appuiérent fort le discours &
omesses du Préteur, & enchérirent
oup sur ce qu'il avoit dit de la
eur & de la puissance Romaine,
qu'ils n'étoient pas obligés de gar-
r ce sujet autant de retenue que lui,
l'on étoit plus disposé à les croire
étranger qui parloit pour les inté-
e sa patrie. Ce qui les touchoit le

devant de l'ennemi jusqu'aux
leur pays. Une telle résolutio
Etoliens. D'ailleurs ils apprir
lippe s'étoit déja mis en marc
nir au secours de ses alliés. I
rent chemin, & s'en retour
eux : Philippe en fit autant.

Dès l'entrée du printems, I
gea Anticyre *, qui se rendit
après. Il l'abandonna aux Et
tint seulement le butin pour l
la nouvelle qu'on l'avoit nor
en son absence, & que P. Sul
pour prendre sa place.

* Ville d'Achaïe dans la Phocide.

Polyb. l. 9. p. 561-571.

Dans le Traité entre les
ceux d'Etolie on avoit invi
autres peuples & plusieurs R
Il paroit qu'Attale, Pleurate,
de profitérent de cette invitati
liens exhortérent ceux de Spa
autant. Chlénéas leur Déput
vivement aux Lacédémonie
maux dont les Rois de Macé
voient accablés ; le dessein q
toujours eu & qu'ils avoient
primer la liberté de la Gréce ;
lier l'impiété sacrilége dont a
lippe en pillant un temple da
Therme ; la noire perfidie &
qu'il avoit exercées contre les

Il ajouta qu'ils n'avoient rien à craindre de la part des Achéens, lesquels, après toutes les pertes qu'ils avoient faites dans la derniére campagne, se trouveroient fort heureux de pouvoir défendre leur pays: que pour Philippe, quand il verroit les Etoliens l'attaquer par terre, les Romains & Attale par mer, il ne songeroit point à porter ses armes dans la Gréce. Il conclut, en demandant que les Lacédémoniens persévérassent dans l'alliance qu'ils avoient faite avec l'Etolie, ou que du moins ils demeurassent neutres.

Lyciscus, Député des Acarnaniens, parla après lui, & se déclara d'abord ouvertement pour les Macédoniens. Il fit valoir les services que Philippe, & après lui Alexandre, avoient rendus à la Gréce en attaquant & ruinant les Perses qui en étoient les plus anciens & les plus cruels ennemis. Il fit souvenir les Lacédémoniens de la douceur & de la clémence qu'avoit montré à leur égard Antigone lorsqu'il se rendit maître de Sparte. Il insista sur la honte & sur le danger qu'il y avoit de donner entrée dans la Gréce à des Barbares, il appelloit ainsi les Romains. Il dit qu'il étoit de la sagesse des Spartiates de prévoir de loin l'orage qui commençoit à se former en Occident, & qui sans doute éclateroit

roi d'Egypte, des Rhodiens, des Athéniens, & des habitans de Chio. Ils étoient chargés de faire tous leurs efforts pour établir une paix solide entre Philippe & les Etoliens. Ce n'étoit pas tant par bonne volonté pour ceux-ci, que par la peine qu'ils avoient de voir Philippe entrer si fort dans les affaires de la Gréce, ce qui pouvoit le rendre plus puissant que leurs intérêts ne le demandoient. Car ses conquêtes sur les Etoliens & sur leurs alliés lui facilitoient le moien de devenir maître de toute la Gréce, à quoi ses prédécesseurs avoient toujours aspiré, & lui ouvroient même une entrée dans les villes que Ptolémée possédoit hors de l'Egypte. Philippe renvoia la délibération sur la paix à l'Assemblée prochaine des Achéens, & cependant accorda aux Etoliens une tréve de trente jours. Quand il se fut rendu à l'Assemblée, les Etoliens, par les propositions déraisonnables qu'ils firent, ôtérent toute espérance d'accommodement. Philippe, indigné que les vaincus prétendissent lui faire la loi, déclara qu'en venant à l'assemblée, il n'avoit point du tout compté sur la droiture & la sincérité des Etoliens, mais qu'il étoit bien aise de convaincre ses Alliés qu'il désiroit véritablement la paix, & que les Etoliens seuls y mettoient obstacle. Il partit de là, après avoir laissé aux

ıs quatre mille hommes pour les .r, & ſe rendit à Argos, où l'on ɔrès de donner les Jeux Néméens, étoit bien aiſe d'augmen:er la célé- ɪar ſa préſence.

.lant qu'il étoit occupé à la célébra- : ces Jeux, Sulpitius étant parti de ćte, & aiant débarqué entre Sicyo- :orinthe, ravagea tout le plat pays. ɔe, ſur cette nouvelle, quitta les marcha promtement contre les en- & les trouvant chargés de butin, it en fuite, & les pourſuivit juſqu'à ıiſſeaux. De retour aux Jeux il fut vec un applaudiſſement général, ɪt plus qu'aiant quitté ſon diadême ɔurpre roiale, il s'égaloit & ſe con- : avec tous les ſpectateurs, ſpecta- ı agréable & bien flateur pour des ibres. Mais autant que ſes manié- ɔles & populaires l'avoient fait ai- utant bientôt ſes débauches énor- rendirent odieux. Il alloit de nuit s maiſons en ſimple particulier, & oit toutes ſortes de licences. Il n'é- s ſûr aux peres & aux maris de vou- ' oppoſer, & ils couroient riſque vie.

lques jours après la célébration des Philippe, avec les Achéens, qui

avoient pour Capitaine Général Cycliade, aiant passé la riviére de Larisse, s'avance jusqu'à la ville d'Elis, qui avoit reçu une garnison Etolienne. Le premier jour il ravagea les terres voisines: puis il s'approcha de la ville en bataille rangée, & fit avancer quelques corps de cavalerie jusqu'aux portes, pour engager les Etoliens à faire une sortie. Ils sortirent en effet: mais Philippe fut bien étonné de voir parmi eux des troupes Romaines. Sulpitius étant parti de Naupacte avec quinze galéres, & aiant débarqué quatre mille hommes, étoit entré de nuit dans la ville d'Elis. Le combat fut rude. Démophante, Général de la cavalerie des Eléens, aiant apperçu Philopémen qui commandoit celle des Achéens, s'avança hors des rangs, & courut impétueusement contre lui. Celui-ci l'attendit de pié ferme, & le prévenant il le renversa d'un coup de pique aux piés de son cheval. Démophante tombé, sa cavalerie prit la fuite. J'ai déja parlé de Philopémen, & bientôt je le ferai connoitre plus en détail. D'un autre côté l'infanterie Eléenne combattoit avec avantage. Le Roi voiant que les siens commençoient à plier, pousse son cheval au milieu de l'infanterie Romaine. Son cheval percé d'un coup de ja-

Plut. in Philop. p. 360.

velot, le jette par terre. Alors le combat devint furieux, chacun de son côté faisant des efforts extraordinaires, les Romains pour se saisir de Philippe, les Macédoniens pour le sauver. Le Roi signala son courage en cette occasion, aiant été obligé de combattre lontems à pié au milieu de la cavalerie. Il se fit dans ce combat un grand carnage. Enfin aiant été enlevé par les siens, & mis sur un autre cheval, il se retira. Il alla camper à cinq milles de là, & le lendemain aiant attaqué un Château où s'étoit retirée une grande multitude de paysans avec tous leurs troupeaux, il fit quatre mille prisonniers, & prit vingt mille bêtes tant de gros que de menu bétail : avantage qui pouvoit le consoler de l'affront qu'il venoit de recevoir à Elis.

Dans ce moment il reçut des nouvelles que les Barbares avoient fait une irruption dans la Macédoine. Il partit sur le champ pour aller défendre son pays, aiant laissé aux alliés deux mille cinq cens hommes de son armée. Sulpitius avec sa flote se retira à Egine, où il se joignit au Roi Attale, & y passa l'hiver. Quelque tems après les Achéens livrérent un combat aux Etoliens & aux Eléens près de Messène, où ils eurent l'avantage.

§. V.

Education & grandes qualités de Philopémen.

PHILOPÉMEN, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, étoit de Mégalopolis, ville de l'Arcadie dans le Péloponnése. Il reçut une excellente éducation par les soins de Cassandre de Mantinée, qui après la mort de son pere, par reconnoissance pour les services importans qu'il en avoit reçus, servit au jeune pupille de Tuteur & de Gouverneur.

Plut. in Philop. pag. 356-361.

Au sortir de l'enfance il fut mis entre les mains d'Ecdémus & de Démophane, citoiens de Mégalopolis, qui avoient été dans l'école d'Arcésilas fondateur de la nouvelle Académie. Le but de la philosophie, dans ces tems-là, étoit de porter les hommes à servir leur patrie, & de les former par ses préceptes au gouvernement de la République & au maniement des grandes affaires. C'est l'avantage inestimable que procurérent à Philopémen les deux Philosophes dont nous parlons, par où ils le rendirent le bonheur commun de la Gréce. Aussi, comme on dit que les meres aiment plus leurs derniers enfans qu'elles ont dans une âge avancé,

la Gréce, comme aiant enfanté Philopémen dans sa vieillesse, & après tous les grands personnages qu'elle avoit portés, l'aima singuliérement, & se plut à augmenter sa puissance à mesure qu'elle voioit croitre sa réputation. Il fut appellé *le dernier des Grecs*, comme Brutus dans la suite *le dernier des Romains* : sans doute pour marquer que la Gréce, après Philopémen, n'avoit produit aucun grand homme, ni qui fût digne d'elle.

Aiant pris Epaminondas pour son modéle, il imita admirablement sa prudence à délibérer & à résoudre, son activité & son audace à exécuter, & son parfait desintéressement : mais pour sa douceur, sa patience, sa modération dans les différens qui naissent ordinairement dans le gouvernement d'un Etat, c'est ce qu'il ne put jamais imiter. Un certain esprit de contention, qui étoit la suite de son caractére violent & emporté, le rendoit plus propre aux vertus guerriéres qu'aux vertus politiques.

Aussi, dès son enfance, il n'aimoit que les gens de guerre, & il ne s'appliquoit volontiers qu'aux exercices qui pouvoient le rendre propre à cette profession; à combattre armé, à monter à cheval, à lancer le javelot. Et comme il paroissoit

très bien constitué & très bien formé pour la Lutte, & que quelques amis particuliers l'exhortoient à s'y appliquer, il leur demanda si cet exercice des Athlétes étoit propre à faire un bon soldat. Ils ne purent s'empécher de lui répondre, que la vie des Athlétes, obligés de garder un régime fixe & réglé, de prendre de certaines nourritures & toujours aux mêmes heures, & de donner un certain tems au sommeil, pour conserver leur embonpoint qui faisoit la plus grande partie de leur mérite; que cette vie, dis je, étoit toute différente de celle des gens de guerre, qui sont souvent dans la nécessité de supporter la faim & la soif, le froid & le chaud, & qui n'ont point toujours des heures marquées ni pour la nourriture, ni pour le repos. Depuis cette réponse il eut un souverain mépris pour les exercices athlétiques, ne les jugeant d'aucune utilité pour le bien public & pour l'Etat, & les trouvant dès-là peu dignes d'un homme qui a quelque élévation, quelques talens, & quelque amour pour sa patrie.

Dès qu'il fut sorti des mains de ses Gouverneurs & de ses Maîtres, il se mit dans les troupes que la Ville de Mégalopolis envoioit faire des courses dans la

Laconie, pour piller & pour en emmener des troupeaux & des esclaves. Et dans toutes ces courses, il étoit toujours le premier quand on sortoit, & le dernier quand on revenoit.

Pendant qu'il n'y avoit point de troupes en campagne, il occupoit son loisir à se rendre robuste & léger par les exercices de la chasse, ou bien il s'appliquoit à cultiver la terre, car il avoit un bel héritage à une lieue de la ville, où il alloit tous les jours après son dîner ou après son souper. Le soir il se jettoit sur une méchante paillasse comme l'un de ses esclaves, & passoit ainsi la nuit. Le lendemain, à la pointe du jour, il alloit avec ses vignerons travailler à la vigne, ou mener la charrue avec ses laboureurs : après quoi il s'en retournoit à la ville, où il vaquoit aux affaires publiques avec ses amis & les Magistrats.

Tout ce qu'il gagnoit à la guerre, il le dépensoit en chevaux & en armes, ou bien il l'emploioit à paier la rançon de ceux de ses citoiens qui avoient été faits prisonniers. Il tâchoit d'augmenter son revenu en mettant ses terres en valeur, qui est le plus juste de tous les gains ; & il ne se contentoit pas de s'y arrêter en passant & pour son seul plaisir, mais il

y donnoit tous ses soins, persuadé qu'il n'y a rien qui convienne plus à un homme de probité & d'honneur que de faire profiter son bien en s'abstenant de celui des autres.

Je prie les Lecteurs, pour juger sainement de ce que je dis ici de Philopémen, de vouloir se transporter d'esprit dans les siécles dont je parle, & de se souvenir de l'estime & de l'usage que toutes les nations policées, les Hébreux, les Perses, les Grecs, les Romains, faisoient de la culture des terres, & du travail des mains. Tout le monde sait que ces derniers, je veux dire les Romains, après avoir remporté de célébres victoires, & être descendus du char de triomphe couronnés de lauriers & de gloire, retournoient aussitôt à leurs métairies d'où on les avoit tirés pour les mettre à la tête des armées, & alloient conduire la charrue & les beufs avec ces mêmes mains qui venoient de vaincre & de défaire les ennemis. Nos mœurs, nos usages ne trouvent rien que de vil & de méprisable dans un pareil exercice : mais c'est un malheur pour nous. Le luxe, en corrompant nos mœurs, a perverti notre jugement. Il nous fait regarder comme grand & estimable, ce qui n'est digne que de

mépris ; & il attache au contraire une idée de mépris & de bassesse à ce qui a une véritable grandeur & une solide beauté.

Philopémen écoutoit volontiers les discours des Philosophes, & lisoit avec plaisir leurs traités ; non pas tous indifféremment, mais seulement ceux qui pouvoient l'aider à faire du progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homére, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent aiguiser le courage, & porter aux grandes actions ; & ce Poéte en est plein, jamais écrivain n'aiant peint la valeur avec des traits si vifs. Pour ce qui regarde les autres lectures, il aimoit sur tout à lire les traités d'Evangelus qu'on appelle *les Tactiques*, c'est-à-dire l'Art de ranger des troupes en bataille, & les histoires de la vie d'Alexandre. Car il pensoit qu'il faloit toujours raporter les paroles aux actions, les préceptes à la pratique : estimant peu des lectures qui n'ont pour but que de satisfaire une vaine curiosité, ou de procurer un plaisir rapide & passager.

Quand il avoit lu les préceptes & les régles des Tactiques, il ne faisoit nul cas d'en voir les démonstrations par des plans dressés sur des planches : mais il en faisoit l'application sur les lieux mêmes en pleine

campagne. Car, dans ses marches, il observoit exactement la position des lieux hauts & des lieux bas; toutes les coupûres & les irrégularités du terrain; toutes les différentes formes & figures que les bataillons & les escadrons sont obligés de prendre à cause des ruisseaux, des ravins, des défilés, qui forcent de se resserrer ou de s'étendre: & après y avoir fait de sérieuses réflexions en lui-même, il en raisonnoit avec ceux qui l'accompagnoient.

Il étoit dans sa trentiéme année lorsque Cléoméne, roi de Lacédémone, attaqua Mégalopolis. Nous avons vû quel courage & quelle grandeur d'ame il fit paroître dans cette occasion. Il ne se signala pas moins, quelques mois après, dans la bataille de Sélasie, où Antigone remporta une célébre victoire sur le même Cléoméne. Ce Prince, touché d'un mérite si éclatant dont il avoit été témoin par lui-même, lui fit les offres les plus avantageuses pour l'attacher à son service. Il les refusa par l'attachement qu'il avoit pour sa patrie, & parce que d'ailleurs il se sentoit une répugnance naturelle pour la vie de la Cour, qui exige mille assujettissemens, & où il n'est pas possible de conserver sa liberté. Ne voulant pas

néanmoins demeurer oisif & sans occupation, il passa en Créte où il y avoit guerre, pour apprendre encore mieux le métier des armes. La Créte fut pour lui une excellente école, où il fit de grands progrès, & où il acheva de se former dans l'art militaire. Il y trouva des hommes très belliqueux, très adroits à toutes sortes de combats, très tempérans, & accoutumés à une discipline très sévére.

Après y avoir servi quelque tems, il s'en retourna chez les Achéens avec un si grand nom, qu'à son arrivée il fut fait Général de la Cavalerie. Il commença par examiner l'état de ses troupes, où il ne trouva aucun ordre, aucune discipline. Il ne put dissimuler ni souffrir ce relâchement. Il alla lui-même de ville en ville, exhortant en particulier tous les jeunes gens, les piquant d'honneur, les animant par la vûe des récompenses, emploiant quelquefois la sévérité & les châtimens quand il trouvoit des esprits indociles & rebelles. Il leur faisoit faire souvent des exercices, des revûes, des tournois dans les lieux où il pouvoit avoir le plus de spectateurs. Par ce moien, en très peu de tems, il les rendit tous si robustes, si adroits, si courageux, & si promts, que toutes les évolutions & tous

les mouvemens à droit, à gauche, ou de la tête à la queue, soit de tous les escadrons ensemble, soit de chaque Cavalier seul, se faisoient avec une adresse & une facilité, qui eussent presque donné lieu de croire que toute cette Cavalerie n'étoit qu'un seul & même corps qui se remuoit d'un mouvement libre & volontaire.

Dans le combat près de la ville d'Elis, qui est le dernier dont nous avons parlé, & où il commandoit la cavalerie, il se fit un grand honneur; & tout le monde avoua qu'il n'étoit ni au dessous d'aucun soldat pour des coups de main ni inférieur aux plus vieux Capitaines en sagesse & en prudence, & qu'il étoit également propre & à combattre & à commander.

Il est vrai que le premier qui éleva la Communauté des Achéens à ce haut degré de gloire & de puissance où elle parvint, ce fut Aratus. Avant lui ils étoient méprisés & foibles, parce qu'ils étoient désunis, & que chaque ville ne travailloit que pour elle & pour ses propres intérêts. Aratus les releva en les unissant & en les liguant toutes ensemble, & sa vûe étoit de faire de tout le Péloponnése un seul corps & une seule puissance, que cette union auroit rendu invincible. Il réussit moins dans ses entreprises par son courage

eut commencé à prendre en main
vernement, comme il étoit grand
ie de guerre, & qu'il avoit fait
er la victoire de son côté dans tous
miers combats, il releva le coura-
Achéens, & les trouvant en état
ister par eux-mêmes à leurs enne-
l leur fit secouer le joug des puis-
étrangéres.
réforma beaucoup de choses dans
upes des Achéens, changea leur or-
nce de bataille & leur armure, qui
t très défectueuses. Il leur fit pren-
grands & forts boucliers, leur
de bonnes lances, les arma de bons
es, de bonnes cuirasses, & de bons
ts; & par là il les accoutuma à
attre de pié ferme & en gagnant
irs du terrain, au lieu de courir &
ltiger comme des troupes légére-



me, bien plus difficile, mais encore plus importante en un sens : ce fut de modérer & de régler leur luxe & leur excessive dépense. Je dis modérer : car il ne crut pas pouvoir déraciner entiérement cette forte passion qu'ils avoient pour la parure & pour l'éclat. Il se contenta d'abord de lui substituer un autre objet, en leur inspirant du goût pour une autre magnificence, qui consistoit à se distinguer par leurs chevaux, par leurs armes, & par tout l'équipage de guerre. Cette ardeur passa jusques aux femmes, qui n'étoient plus occupées qu'à travailler pour leurs maris ou pour leurs enfans. On ne voioit entre les mains des femmes que des casques qu'elles ornoient de pennaches teints dans les plus vives couleurs & des cottes d'armes de cavaliers, & des casaques de soldats qu'elles brodoient. Cette vûe seule augmentant leur audace, excitoit en eux un vif desir d'affronter les plusgrands dangers, & une sorte d'impatience d'aller se couvrir de gloire. La somptuosité dans toutes les autres choses qui attirent les yeux, dit Plutarque, entraîne immanquablement après elle le luxe, inspire une secrette mollesse à ceux qui les regardent & qui s'y livrent : les sens enchantés & éblouis par ces charmes trompeurs consi-

: que Philopemen. Plutarque obser- 1001.
le Brutus, qui dans tout le reste
accoutumé les Capitaines à fuir
superfluité, étoit persuadé que la
se des armes que les soldats ont tou-
entre les mains, & dont ils se cou-
, releve le courage des hommes qui
u cœur & de l'ambition, & rend
ipres au combat les avares, en les
nt de défendre avec courage des ar-
qu'ils regardent comme une posses-
précieuse & honorable. Le même
ır dit que ce qui acquit à Sertorius
onnes graces des Espagnols, c'est
leur donnoit avec profusion de l'or
l'argent pour dorer leurs casques,
richir leurs boucliers. C'étoit aussi le
nent de [a] César, qui avoit soin de
er à ses soldats des armes brillantes
& d'argent, non seulement pour la

plus fermes dans le combat par la crain
de perdre des armes d'un tel prix.

Il ne faut pas dissimuler que des Cap
taines d'un aussi grand nom que ce
que je viens de nommer, pensoient d
versement. Mithridate, instruit par s
malheurs de l'inutilité d'une armée magn
fique, bannit toutes ces armes dorées
enrichies de pierreries, & il commença
les regarder comme la richesse du vai
queur, & non comme la force de ce
qui les portent. Papirius, célébre Dic
teur, qui répara si avantageusement
la défaite des Samnites l'affront que
Romains avoient reçu aux fourches Ca
dines, disoit a à ses troupes qu'il f
que le soldat ait quelque chose de héri
& que la dorure lui sied mal : que le
& le courage doivent faire sa gloire &
fierté. En effet, ajoutoit-il, l'or & l'
gent, à parler vrai, sont moins des arm
que des dépouilles. Cette parure br
avant l'action, & devient hideuse à trav
le sang & le carnage. L'ornement du s

Plut. in Lucullo pag. 6.

a Horridum militem esse debere, non cælatum auro argentoque, sed ferro & animis fretum. Quippe illa prædam verius quàm arma esse; nitentia ante rem, deformia inter sanguinem, & vulnera. Virtutem militis decus, & on illa victoriam sequi ditem hostem quai pauperis victoris p mium esse. *Liv. lib* *n.* 40.

, c'eſt la bravoure : le reſte ſuit tou-
s la victoire. Un ennemi riche eſt la
e du vainqueur, quelque pauvre qu'il
. Tout le monde ſait a qu'Alexandre
Grand parloit ainſi de la richeſſe & de
nagnificence des armes Perſannes.

Ce n'eſt pas à moi à décider, dans cet-
variété de ſentimens, leſquels de ces
nds hommes penſoient plus juſte. Mais
ne peut qu'admirer l'habileté & l'adreſ-
le Philopémen, qui trouvant le luxe
bli & dominant dans ſa nation, ne
t pas devoir entreprendre de l'extirper
iérement ; & ſe contenta de lui donner
objet plus louable, & plus digne
ommes courageux.

Quand Philopémen eut accoutumé la
neſſe à chercher ſa parure dans ſes ar-
s, il l'exerça & la forma lui-même
ec grand ſoin à toutes les parties de la
cipline militaire. Les jeunes gens de
ır côté ſe prétoient avec grand plaiſir
x leçons qu'il leur donnoit par raport
x évolutions militaires, & il y avoit en-
eux une forte émulation à qui les exé-
teroit avec plus de facilité & de prom-
ude. L'ordre de bataille qu'il leur en-

a Aciem hoſtium auro purpuraque fulgentem intueri jubebat, prædam non arma geſtantem, irent, & imbellibus feminis aurum viri eriperent. Q. Curt. lib. 3. cap. 10.

seigna, leur plut merveilleuse
ce que des rangs bien serrés leu
plus difficiles à rompre : & le
quoique beaucoup plus pesan
paravant, leur devinrent plus
plus légéres, parce qu'ils les ma
les portoient plus volontiers, à
leur éclat & de leur beauté, &
tardoit de les essaier, & de les
tes du sang de leurs ennemis.

Il faut avouer que Philopé
quelque côté qu'on l'envisage
grand homme de guerre, & un
déle pour tous ceux que la P
appelle à la profession des arn
puis trop exhorter nos jeunes
& notre jeune Noblesse, à étu
attention un si parfait modéle
conformer en tout ce qui est
pour eux. Nos jeunes Seigneurs
de courage, de sentimens d'hon
mour de la patrie, de zêle pour
En 1735. de leur Prince : la guerre qui vi
lumer tout d'un coup dans l'E
à laquelle ils se portent avec u
incroiable, en est une preuve
ble; & encore plus ce qui s'es
Italie & sur le Rhin. Ils ont du
vivacité, de l'esprit, & ne
point de talens, & des qualités

;énéral vers la molleſſe, les déli-
ıxe, les plaiſirs, l'admiration des
ıines, & l'amour d'un faux éclat,
le courage dès les plus tendres
& émouſſent en nous cette poin-
ıu Gauloiſe qui nous étoit natu-

tre jeune Nobleſſe étoit élevée
e fut Philopémen, je parle de ce
ompatible avec nos mœurs : que
: heure elle prît du goût pour des
olides, pour la bonne philoſo-
ıur l'hiſtoire, pour la politique;
: proposât pour modéles tant de
Capitaines que le dernier ſiécle a
u'elle ſe rendît diſciple de ceux
tinguent aujourd'hui parmi nous;
omprît bien une fois que la vraie
: ne conſiſte point à l'emporter ſur
; par le faſte & la dépenſe, mais à




vrai but, & à n'omettre aucun des
qui peuvent l'y perfectionner: qu
ficiers, quels Commandans, quels
la France ne fourniroit-elle pas ! l
homme jetta cette ardeur & cette
rion parmi les Achéens. Qu'il feroi
haiter, (& pourquoi ne l'efpérerio
pas ?) que quelqu'un de nos Prince
en tout, en courage comme en na
fît revivre dans nos armées cet
goût de fimplicité, de frugalité,
nérofité; & tournât le goût de la
vers le beau, le folide, & l'ho
Nulle conquête n'approcheroit c
gloire.

§. VI.

Diverfes expéditions de Philippe Sulpitius. Digreffion de Polyb Signaux par le feu.

An.M. 3797. Av.J.C. 207. Polyb. l. 10. p. 612-614. Liv. lib. 28. n. 5-8.

NOUS AVONS DIT que le Pr Sulpitius & le Roi Attale étoient rés à Egine pendant les quartiers Ils en fortirent dès que le printe venu, & fe rendirent à Lemno leurs flotes, qui jointes enfemble fa foixante galéres. Philippe de for après avoir marqué le rendez-vous mée à Lariffe ville de Theffalie, s'

ient. Il les écouta favorablement,
promit à tous de leur envoier du
s selon que le tems & le besoin l'exi-
nt. Il le fit en effet, & envoia dif-
corps de troupes en différens en-
, pour les mettre en sûreté contre
ue des ennemis. Il se rendit lui-mê-
cotusse, & y fit passer ses troupes
isse qui en est fort près : puis il re-
à Démétriade. Et afin de pouvoir
à propos au secours des alliés qui
it attaqués, il établit dans la Pho-
dans l'Eubée, & dans la petite île
arèthe des signaux, & plaça de
ité sur le Tisée, montagne fort
le Thessalie, des gens pour les ob-
, afin d'être averti promtement de
rche des ennemis, & des endroits
uroient dessein d'attaquer. J'expli-
dans la suite en quoi consistoient



fiés, & pouvoit faire une longue résistance : mais Plator, qui y commandoit pour Philippe, la livra par trahison aux assiégeans. Il avoit donné exprès les signaux trop tard, pour que Philippe pût la secourir. Il n'en fut pas ainsi de Chalcis, que Sulpitius avoit assiégée aussitôt après qu'Orée eut été prise. Les signaux y furent donnés à propos, & le Commandant, sourd & inaccessible aux promesses du Proconsul, se préparoit à faire une bonne défense. Sulpitius vit bien qu'il avoit fait une tentative imprudente, & il eut la sagesse d'y renoncer sur le champ. La ville étoit très bien fortifiée par elle-même, & d'ailleurs située sur l'Euripe, ce détroit fameux, [a] dans lequel le flux & le reflux n'arrivent pas sept fois par jour à des tems fixes & marqués, comme c'est le bruit commun dit Tite-Live, mais où ils n'ont rien de réglé, & où les flots sont agités tantôt d'un côté tantôt de l'autre avec tant de violence, qu'on diroit que ce sont des torrens qui se précipitent du haut

a Haud alia infestior classi statio est. Nam & venti ab utriusque terræ præaltis montibus, subiti ac procellosi se dejiciunt, & fretum ipsum Euripi, non septies die, sicut fama fert, temporibus statis reciprocat : sed temere, in modum venti nunc huc nunc illuc verso mari velut monte præcipiti, devolutus torrens rapitur. Ita nec nocte, nec die, quies navibus datur. *Liv.*

e pour la secourir, aiant fait en un
our plus de soixante milles, * c'est-
plus de vingt lieues. La ville venoit
prise quand il en approcha; & il
pu surprendre Attale qui la rava-
si celui-ci, averti de son arrivée,
ût retiré précipitamment. Philippe
rsuivit jusqu'au bord de la mer.
ale s'étant retiré à Orée, & là aiant
que Prusias roi de Bithynie étoit
dans ses Etats, il reprit le chemin
sie; & Sulpitius retourna à l'île
e. Philippe, après avoir pris plu-
petites villes, & fait échouer le des-
Machanidas Tyran de Sparte qui
oit à attaquer les Eléens occupés à
er la célébration des Jeux Olym-
, se rendit à l'assemblée des Achéens
tenoit à Egium, où il comptoit
r la flote Carthaginoise, & la join-

départ de celle des Romains & d'Att*al*
elle s'étoit retirée.

Philippe [a] avoit une vraie douleur d
ce que, quelque diligence qu'il pût fair
il n'arrivoit jamais à tems pour exécut
ses projets ; la fortune, disoit-il, prenai
plaisir à lui enlever sous ses yeux tout
les occasions, & à rendre ses courses
tous ses mouvemens inutiles. Il dissimul
pourtant son chagrin dans l'assemblée
& y parla avec un air de fermeté & d
confiance. Aiant pris les dieux & l
hommes à témoin qu'il n'avoit manqu
aucune occasion de se mettre en marc
pour chercher partout l'ennemi, il ajo
ta qu'il ne pouvoit dire de quel côté il
avoit eu le plus de promtitude, ou du sie
à voler au secours des alliés, ou de cel
des ennemis à se dérober de ses mai
par la fuite. Que c'étoit déja de le
part un aveu qu'ils se croioient inférieu
à lui en forces : mais qu'il espéroit rem
porter bientôt sur eux une victoire com
plette, qui en seroit une preuve sensibl
Ce discours rassura beaucoup les allié
Après avoir donné les ordres nécessaire
& fait quelques légéres expéditions,

a Philippus mœrebat & angebatur, cùm ad omnia ipse raptim isset, nulli tamen se rei in tempore occurrisse; & rapientem omnia ex oculis e lusisse celeritatem suam fo tunam. *Liv.*

ourna en Macédoine, pour y porter la
ıerre contre les Dardaniens.

igression de Polybe sur les signaux par le feu.

LA MATIERE que traite ici Polybe est
sez curieuse par elle même, & d'ailleurs
e a assez de raport avec l'histoire dont
parle actuellement, pour faire excuser
e digression qui ne sera pas extrême-
ent longue, & que l'on peut passer si
n craint qu'elle n'ennuie. Je la rapor-
ai presque mot à mot telle qu'elle est
ns Polybe. Tite-Live dans le récit des
ts que je viens de raporter, & qu'il a
pié presque litéralement d'après Poly-
, fait a mention de ces mêmes signaux
r le feu : mais il se contente de les in-
quer simplement, parce que l'inven-
on n'en étant pas dûe aux Romains,
la regardoit moins son histoire. Mais
t artifice des signaux, qui fait une par-
: de l'art militaire, appartient propre-
ent à l'histoire des Grecs, & mon-

a Philippus, ut ad om- hostium motus posset urrere, in Phocidem ue Eubœam, & Pe-rethum mittit, qui lo-alta eligerent, unde i ignes apparerent : in Tisæo (mons est in altitudinem ingentem cacuminis editi) specu-lam posuit, ut ignibus procul sublatis, signum, ubi quid molirentur hos-tes, momento temporis acciperet. *Liv. lib.* 28. *n.* 5.

tre jusqu'à quel point de perfection ils avoient porté toutes les parties de ce grand art, les réflexions sérieuses qu'ils avoient faites sur tout ce qui y a quelque raport, & le détail étonnant où ils étoient entrés pour la construction des machines & des différentes armures, & pour les signaux.

Polyb. l. 10. pag. 614-618. Comme la maniére de donner des signaux par le feu, dit Polybe, quoique d'un grand usage dans la guerre, n'a pas été jusqu'à présent traitée avec exactitude, je croi qu'il est à propos de ne point passer légérement sur cette matiére, mais de m'y arrêter un peu, pour en donner une connoissance plus parfaite.

C'est une vérité reconnue de tout le monde, que l'occasion peut beaucoup en toutes choses, mais principalement dans la guerre. Or de tout ce qui s'est inventé pour la saisir, rien n'est plus utile que les signaux par le feu. Que les choses viennent de se passer ou qu'elles se passent actuellement, il est facile par ce moien de les faire savoir à trois ou quatre journées de là, & quelquefois même à une plus grande distance: & par là on se met en état de recevoir à point nommé le secours dont on a besoin.

Autrefois cette maniére d'avertir, par-

lle étoit trop ſimple, n'étoit preſ-
aucune utilité. Car pour en faire
il faloit être convenu de certains ſi-
& comme il y a une infinité de di-
énemens, la plupart ne pouvoient
ıoitre par cette voie. Par exemple,
ıe point ſortir de l'hiſtoire que je
, il étoit aiſé de faire ſavoir qu'il
rrivé une armée navale à Orée, à
the, ou à Chalcis, parce qu'on
révû ces cas, & qu'on étoit con-
es ſignaux qui pouvoient les mar-
Mais une revolte ſubite, une trahi-
n grand meurtre commis dans la
& d'autres choſes pareilles qui arri-
ſez ſouvent, & qu'on ne peut pré-
es ſortes d'événemens, qui deman-
anmoins que ſur le champ on en
e, & qu'on y apporte un promt re-
ne pouvoient s'annoncer par le
des fanaux. Car il n'eſt pas poſſi-
convenir d'un ſignal pour des évé-
qu'il n'eſt pas poſſible de prévoir.
: *, cet Auteur dont nous avons un

vivoit du tems
. Il écrivit un ou-
l'art militaire.
Conſeiller de Pyr.
un abrégé de ce
rhus éc-ivit auſ
même matiére.
ıct. cap. 1. *Ci-*
mention de ces
deux derniers dans une de
ſes lettres. Summum me
ducem literæ tuæ reddi-
derunt. Planè neſciebam,
te tam peritum eſſe rei
militaris. Pyrrhi te libros
& Cineæ video lectitaſſe.
Lib. 9. Epiſt. 15. ad. Papir.
Poetam.

G iv

Ouvrage ſur les devoirs d'un G
d'armée, s'eſt efforcé de remédier
inconvénient : mais il s'en faut bea
qu'il ne l'ait fait avec tout le ſuccès
auroit ſouhaité, & qu'il s'étoit pr
lui-même. On en va juger.

Ceux, dit-il, qui veulent s'entr
ner des ſignaux pour des affaires pr
tes, doivent commencer par pr
deux vaiſſeaux de terre qui ſoient
ment larges par tout & égalemen
fonds. C'eſt aſſez qu'ils aient quatr
& demi de profondeur, & un pié
mi de largeur. Il faut avoir enſui
morceaux de liége qui ſoient propo
nés à l'ouverture de ces vaiſſeaux,
qui aient un peu moins de largeur,
pouvoir deſcendre aiſément juſqu'au
des vaiſſeaux.) On fiche au milieu
liége un bâton, qui doit être dan
& dans l'autre des deux vaſes
égale grandeur. On diviſe ce
par des intervalles bien marqué
trois doigts chacun, pour y écri
choſes qui arrivent le plus ordinair
dans une guerre. Sur l'un de ces int
les par exemple : IL EST ENTRÉ I
CAVALERIE DANS LE PAYS. Sur l'
IL EST ARRIVÉ DE L'INFANTERI

: qu'on ait rempli tous les interval-
choses que l'on prévoit qui peu-
raisemblablement arriver dans la
dont il s'agit.

:s cela il faut observer que les deux
ux aient chacun un petit tuiau ou
t d'une égale grosseur, afin que les
e vuident également. Pour lors on
t d'eau les vases; on pose dessus
rceaux de liége avec leurs bâtons,
ouvre les robinets. Cela fait, il est
ue, les vases étant égaux, le liége
dra, & les bâtons s'enfonceront
s vases, à proportion que ceux-ci se
ont. Pour être plus sûr de cette jus-
il est bon d'en faire l'épreuve aupa-
, & d'examiner si tout s'accorde &
urt ensemble par une exécution
me de part & d'autre.

and on s'en est bien assuré, on por-



écrites sur les bâtons, on leve un
beau, un fanal, & on le tient éle
qu'à ce que de l'autre côté on en l
autre. (Ce premier signal n'est qu
s'assurer de part & d'autre qu'on
& attentif.) Alors on baisse le fan
on ouvre les robinets. Quand l'inte
c'est-à-dire l'endroit du bâton où
se dont on veut avertir est écrite, se
cendu au niveau des vases, celui qu
ne le signal leve son flambeau; &
tre côté sur le champ le corresp
ferme le robinet de son vase, &
ce qui est écrit sur la partie du bât
touche à l'ouverture du vaisseau.
part & d'autre tout a été exécuté
même promtitude, de part & d'a
lira la même chose.

Quoique cette maniére soit dif
de celle qui se pratiquoit dans les p
tems, où l'on ne faisoit autre ch
de demeurer d'accord d'un simple
qui devoit marquer l'événement
désiroit savoir, & dont on étoit co
néanmoins elle est encore trop va
trop indéterminée. Car il n'est pas
ble de prévoir toutes les choses qu
vent arriver dans une guerre: & qu
pourroit les prévoir, il seroit imp
de les marquer toutes sur un bâton.

leurs, quand il arrivera quelque chose à quoi on ne s'attendoit pas, comment en avertir selon cette méthode? Ajoutez que ce qui est écrit sur le bâton, n'est point du tout précis & circonstancié. On n'y voit pas combien il est entré de cavalerie, ou d'infanterie; ni en quel endroit du pays sont ces troupes; ni combien il est arrivé de vaisseaux; ni ce qu'on a de vivres. Car, pour marquer ces sortes de particularités sur le bâton, il auroit falu les prévoir; & cela n'est pas possible. Cependant c'est ce qu'il importe le plus de savoir. Car le moien d'envoier du secours, si l'on ne sait ni combien l'on aura d'ennemis à combattre, ni où ils sont? Comment avoir confiance en ses forces, ou s'en défier, en un mot comment prendre son parti, sans savoir combien de vaisseaux ou combien de vivres il est venu de la part des ennemis?

La derniére méthode a pour auteur Cléoxéne, d'autres l'attribuent à Démoclite: mais nous l'avons perfectionnée; c'est toujours Polybe qui parle. Elle fixe tout, & par son moien on peut avertir de tout ce qui se passe: elle demande seulement beaucoup de précaution & d'exactitude. La voici.

On prend les vingt-quatre lettres de

l'alphabet : on les diviſe en cinq parties ; & on les inſcrit dans une tablette de haut en bas ſelon leur ordre naturel ſur cinq colonnes, cinq dans chacune, excepté la derniére qui n'en a que quatre.

L'alphabet étant rangé de la ſorte ; celui qui doit donner le ſignal, commencera par montrer deux fanaux, deux flambeaux, & il les tiendra levés juſqu'à ce que de l'autre côté on en ait auſſi levé deux. Ce premier ſignal ſervira à faire connoitre que de part & d'autre on eſt prêt : après quoi on baiſſe ces flambeaux.

Il s'agit maintenant de faire lire dans cet alphabet à celui que l'on inſtruit de loin ce qu'on lui veut apprendre. Celui qui donne le ſignal élevera des flambeaux à ſa gauche pour faire connoitre par leur nombre à l'autre dans quelle colonne il doit prendre les lettres pour les écrire à meſure qu'on les lui montrera ; de ſorte que ſi c'eſt la premiére colonne, il n'éleve qu'un flambeau ; ſi c'eſt la ſeconde, il en éleve deux ; & ainſi du reſte, & cela toujours à gauche. Il en fera autant à ſa droite, pour marquer à celui qui reçoit le ſignal quelle lettre d'une colonne il faudra qu'il obſerve & qu'il écrive. Voila de quoi ils conviendront mutuellement.

iche de celui qui doit lui répondra
lreſſera la tablette proche de cet in-
ient, & l'on élevera à droit & à
ıe un ſolide de dix piés de largeur,
ıviron de la hauteur d'un homme,
|ue les flambeaux qu'on élevera au-
; faſſent une lumiére ſûre & aiſée à
ner; & que quand on voudra les
er ils ſoient entiérement cachés
:re.
ɔut cela diſpoſé ainſi de part & d'au-
e ſuppoſe par exemple qu'on veuille
ıcer, que *cent hommes de l'île de*
ſe ſont retirés chez les ennemis. On
ra d'abord les mots qui marque-
cela en moins de lettres qu'il ſera
ıle, comme *Krétois* ** *cent ont*
é; ce qui exprime la même choſe
ɔeaucoup moins de lettres. On l'an-
:ra ainſi.

dans la seconde colonne. On él
donc à gauche deux flambeaux ,
marquer à celui qui reçoit le si
que c'est la seconde colonne qu'il
examiner. Puis on en élevera cinq à
te , qui feront connoitre que la l
qu'on cherche est la cinquiéme de
conde colonne , c'est-à-dire un K.

Ensuite on élevera quatre flambe
gauche, pour marquer le * P qu
dans la quatriéme colonne; puis de
droite, pour l'avertir que cette lett
la seconde de la quatriéme colonne
fera la même chose pour les lettre
vantes.

Par cette méthode, il n'arrive
qu'on ne puisse annoncer d'une ma
fixe & déterminée. Si l'on y emploie
sieurs fanaux, c'est parce que chaque l
demande d'être indiquée deux fois: la
miére, pour savoir dans quelle col
elle se trouve; la seconde, pour s
quel rang elle tient dans la colonne
quée. Mais, d'un autre côté, si l'on
serve exactement tout ce qui a été
crit, l'indication sera sûre. Pour par
à cette exactitude dans l'opération m
il faudra s'y être beaucoup exercé
paravant.

* *Le* rho, *ou* r, *s'écrit ainsi en lettre majuscule dans la langue* que.

a ce que propoſe Polybe, grand
: de guerre comme on ſait, &
ue : dont les vûes, par cette raiſon,
/ent pas être mépriſées. On pour-
s perfectionner par la réflexion,
faire uſage en pluſieurs occaſions.
ans des pays de montagnes que
aux étoient emploiés.
m'a prêté une brochure imprimée
2, qui a pour titre : *L'Art des*
, tant pour la terre que pour la
écrit eſt dédié au Roi par le ſieur
, Commiſſaire de la Marine à
Cet Auteur prétend avoir commu-
luſieurs fois, à deux lieues de diſ-
lans l'intervalle du tems qu'il au-
1 à un homme pour bien écrire &
exactement les lettres du même
s) un avis imprévû d'une page
re.
: ſai point quelle étoit cette nou-
vention, ni quel ſuccès elle a eu :
me ſemble que ces ſortes de dé-
es ne ſont point à négliger. Dans
tems, & dans tous les pays, on
ort curieux de trouver & d'em-
les moiens de recevoir ou de don-
: autres de promtes nouvelles; &
aux par le feu en ſont un des
aux.

Pausan. lib. 2, pag. 130. Dès les tems fabuleux, lorsque les quante Danaïdes égorgérent toute une seule nuit leurs maris, excepté permnestre qui épargna Lyncée, or que l'une & l'autre s'étant sauvés p fuite, & étant arrivés chacun de son en un lieu de sûreté, ils se le firent s mutuellement par des signaux de fe que de là étoit venue la fête des flamb établie à Argos.

Agamemnon, en partant pour l' dition de Troie, avoit promis à Cl nestre, que le jour même que la vil roit prise, il l'avertiroit de sa victoi les feux qu'il feroit allumer. Il lu parole, comme on le voit dans la gédie d'Eschyle qui porte le nom Prince : où la sentinelle, chargée d' ver ce signal, marque qu'elle passe bien mauvaises nuits dans ce fâ poste.

On a voit dans les Mémoires qu sar nous a laissés sur la guerre des les, qu'il emploioit aussi ce moien.

Cæs. Bell. Gall. lib. 7. Le même César en raporte un usité chez les Gaulois. Lorsqu'il ar quelque chose d'extraordinaire, ou

a Celeriter, ut antè Cæsar imperaverat, ignibus significatione facta, ex proximis castellis cursum est. *Cæs. Gall. lib. 2.*

ſur les huit à neuf heures du ſoir en
rgne à quarante lieues de là.

ı parle d'une voie bien plus courte. Coel. Rhod. lib. 18. cap 8.
rétend que le Roi de Perſe, lorſ- Diod. l. 19.
porta la guerre dans la Gréce, avoit pag. 666.
ſé des eſpéces de ſentinelles d'un
un autre qui ſe communiquoient
voix les nouvelles que l'on vouloit
porter au loin ; & qu'elles pou-
t arriver d'Athénes à Suſe (l'eſpace
plus de cent cinquante lieues) en
nte huit heures. Il faloit bien des
, & la nouvelle n'étoit guéres ſe-

raporte * auſſi qu'un Sidonien
ſa à Alexandre le Grand un moien
ible pour établir une communica-
romte & ſûre entre tous les pays de
nination. Il ne lui demandoit que
jours pour la plus grande diſtance

regardant cette offre comme une vision, la rejetta avec mépris : mais il s'en repentit bientôt. Avec raison : l'épreuve n'en coutoit rien.

Polyb. lib. 8. p. 37. Pline raporte un moien d'une autre espéce, qui n'est pas tout-à-fait sans vraisemblance. Décimus Brutus défendoit la ville de Modéne assiégée par Antoine, qui la serroit de près, & ne lui laissoit aucun moien de faire savoir de ses nouvelles aux Consuls, aiant fait des lignes autour de la ville, & fait dresser des filets dans la riviére. Brutus se servit de pigeons, aux piés desquels il attacha ses lettres, qui arrivérent en sûreté où il vouloit. Que [a] servoient à Antoine, dit Pline, les retranchemens & les sentinelles ? que lui servoient les filets qu'il avoit fait tendre ? Le nouveau courrier prit sa route par les airs.

Les voiageurs raportent que, pour porter des nouvelles d'Alexandrette à Alep lorsque les vaisseaux sont arrivés dans ce port, on se sert de pigeons qui ont des petits à Alep ; on leur attache au col ou aux piés un billet, contenant les nouvel-

a Quid vallum, & vigil obsidio, atque etiam retia amne prætexta profuere Antonio, per cœlum eunte nuntio ?



droite paralléle à leurs côtés, & par con-
séquent ces lignes seront paralléles entr'el-
les à un pouce & demi ou deux pouces de
distance de ces lignes: & précisément au
milieu de la longueur de chaque tringle,
on enfoncera solidement & bien à plomb
une vis de fer ou de cuivre, (2) dont la
partie supérieure, qui doit être ronde ou
cylindrique, & avoir 5 ou 6 lignes de
diamétre, excédera la surface des tringles
de 7 ou 8 lignes.

Ces tringles servent à placer deux
tuiaux ou cylindres creux GH, IK, au
travers desquels se font les observations.
Ces tuiaux doivent être exactement cylin-
driques, & faits de quelque métal dur &
solide pour ne se point déjetter. On leur
donnera un pié de longueur plus qu'aux
tringles qui les portent: ainsi ils les dé-
borderont de 6 pouces à chaque bout. Il
faut que ces tuiaux soient attachés & fi-
xés sur deux régles de même métal, qui
auront dans le milieu de leur longueur
une petite partie excédente & arondie
(3) d'environ un pouce. Cette partie (3)
sera percée dans son milieu d'un trou bien
rond d'environ un demi pouce de diamé-
tre; de sorte qu'appliquant les régles qui
portent ces tuiaux sur les tringles de
bois CD, EF, ce trou soit exactement

vec leur régle de métal autour de
our les aligner sur les massifs P,
ére lesquels se font les signaux
suivant les différentes distances
où se feront les signaux.

it noircir les tuiaux en dedans,
l'œil appliqué à l'un de leurs
reçoive point de raions réfléchis.
ussi placer vers le bout du côté
rvateur un diaphragme de 3 ou
d'ouverture; & placer à l'autre
x fils, l'un vertical, & l'autre
al, qui se croisent dans l'axe du

ilieu de la traverse AB on fait
rond de 2 pouces de diamétre,
ter le pié LMNOP qui porte
machine, & autour duquel elle
omme sur un pivot. L'on peut
cette machine Alidade, quoi-
soit différente de celles que l'on



même usage, qui est de prendre
gnemens.

Celui qui donne le signal, & c
le reçoit, doivent avoir chacun
blable instrument: autrement ce
reçoit le signal ne pourroit disti
les signaux qu'on lui donne sont
ou à gauche de celui qui les fait
est essentiel dans l'exécution de P

Les deux massifs P,Q destinés à r
la droite & la gauche de celui q
ne les signaux, à découvrir ou ca
feux, suivant les circonstances de
vation doivent être plus ou moins
& plus ou moins éloignés l'un de
selon que la distance entre les l
se donnent & reçoivent les sign
plus ou moins grande.

On n'a cherché dans la descrip
la machine précédente qu'à expl
maniére dont on pourroit exécute
de Polybe pour donner des sign
des feux; sans en approuver l'usag
des distances un peu considérables
est certain que quelque machine q
puisse faire, ces signaux de 2, 3,
flambeaux ne se distingueront poin
distance de 5 ou 6 lieues ou plus
me il le suppose. Il faudroit pour
tion des flambeaux qu'on puisse

on ne connoiſſoit point les Lunettes
roche du tems de Polybe: elles
été découvertes ou perfectionnées
lans le dernier ſiécle. Elles auroient
ces ſignaux poſſibles à une diſtance
coup plus grande que de ſimples
x: mais je doute encore qu'elles
nt être emploiées à l'uſage auquel
ne deſtine ces ſignaux, pour une
nce plus grande que deux ou trois
. Mais je croi qu'une place aſſiégée
oit communiquer ſes beſoins à une
e de ſecours, ou lui marquer com-
de tems elle eſt en état de ſe défen-
afin qu'elle prît ſes meſures; & que
roquement l'armée de ſecours pour-
communiquer ſes deſſeins à la ville
ée, ſur tout en ſe ſervant de lunettes
roche.

Général. Nabis succéde à M nidas; traits de son avarice & cruauté. Paix générale conclue Philippe & les Romains, dans l furent compris tous les Alliés d & d'autre.

LES ROMAINS, uniquement o de la guerre contre Annibal, à la ils avoient résolu de mettre fin, peu de part à celle des Grecs, laissérent en repos pendant les de nées qui vont suivre.

An. M. 3798. Av. J. C. 206. *Polyb. l. 11. p. 629-631.* Dans la premiére, Philopéme nommé Capitaine Général des Ac Revêtu de cette premiére charge République, il assembla ses Alliés que de songer à se mettre en camp les exhorta fortement à seconder so par leur courage & leur bonne vol & à soutenir dignement sa réputat la leur. Il insista beaucoup sur l qu'on devoit prendre, non plus beauté & de la magnificence des hal qui ne convient qu'à des femmes & e à des femmes d'un mérite médiocre de la propreté & de l'éclat des arme qui sied bien à des hommes occu leur propre gloire, & du bien de la Son discours fut écouté avec u plaudissement général, de maniére

sortir de l'assemblée on montroit au doit ceux que l'on voioit vétus magnifiquement : tant une exhortation faite à propos par un homme respectable, a de force, non seulement pour détourner les hommes du mal, mais encore pour les porter au bien; sur tout quand sa vie répond à ses paroles: car alors on ne peut presque pas ne se point rendre à ses conseils. C'étoit là le caractére de Philopémen. Simple dans ses habits, frugal dans ses repas, il s'occupoit peu du soin de son corps. Dans les conversations il souffroit avec patience la mauvaise humeur des autres, & même leurs paroles méprisantes : pour lui il évitoit de faire la moindre peine à qui que ce fût. Il se fit une étude particuliére toute sa vie de ne parler que vrai. Aussi ses moindres paroles étoient toujours écoutées avec respect, & l'on n'hésitoit point à y ajouter foi. Et il n'avoit pas besoin de beaucoup de paroles pour persuader, sa conduite étant un modéle de tout ce que l'on devoit faire.

L'assemblée congédiée, tous retournérent dans leurs villes, pleins d'admiration pour tout ce qu'ils avoient entendu dire à Philopémen, & persuadés que tant qu'il seroit à la tête des affaires, il n'arriveroit rien de fâcheux à la République. Il par-

tit aussitôt lui-même pour visiter les vi
& pour donner ordre à tout. Il asse
le peuple dans chaque lieu, lui ma
ce qu'il étoit à propos qu'il fît, &
des troupes. Après avoir passé pr
huit mois aux préparatifs de la guerr
se mit en campagne, & assembla ses
pes à Mantinée.

Polyb. l.11. pag.631-637 Plut. in Philop. p. 361.

Machanidas, Tyran de Lacédém
épioit avec une puissante armée l'occ
d'assujettir tout le Péloponnése. Dès q
eut nouvelles qu'il étoit arrivé sur le
res de Mantinée, Philopémen son
lui livrer bataille.

Le Tyran de Sparte se mit en ma
dès le matin à la tête de l'infanterie pe
ment armée, & plaça à droit & à ga
sur la même ligne un peu plus ava
l'infanterie légére composée des é
gers; & derriére eux les chariots ch
de catapultes & de traits, pour les s
nir. Il paroit par la suite qu'il avoit
vant lui un fossé qui traversoit une p
de la plaine, mais qui étoit débordé
deux bouts par ses troupes.

En même tems Philopémen fit s
de la ville son armée partagée en
corps. Le premier, composé de la c
Achéenne, se mit à la droite.
, qui étoit de l'infanterie pes

heure du combat étant proche, &
nnemis en préſence, ce Général vol-
nt dans les intervalles de l'infanterie,
uragea ſes gens en peu de paroles,
très fortes. La plupart même ne fu-
pas entendues. Car ſes ſoldats l'ai-
nt tant, & avoient tant de confian-
lui, qu'ils ſe portoient d'eux-mêmes
mbattre avec un empreſſement &
rdeur incroiable. Eux-mêmes, avec
ſpéce de tranſport, animoient leur
ral, & le preſſoient de les mener à la
ge. Tout ce qu'il tâchoit de leur faire
dre, étoit que le tems étoit venu où
ennemis alloient être réduits à une
uſe ſervitude, & eux remis dans une
é glorieuſe & à jamais mémorable.
achanidas marcha avec ſon infante-
une eſpéce de colonne, comme

ble, il fit faire tout d'un coup à f
fanterie un demi tour pour s'allong
fa droite, & pour faire un front
la gauche des Achéens, & fit a
pour la couvrir tous les chariots ç
de catapultes. Philopémen vit bie
fon but étoit de jetter le défordre
fon infanterie, en l'accablant de
& de pierres. Il ne lui en donna
loifir, mais fit commencer vigou
ment le combat par la cavalerie de
rentins dans un terrain qui fe tr
fort propre à la faire agir. Mach
fut obligé de faire la même chofe
mettre auffi aux mains fes Tarent
premier choc fut violent. Les armé
légére étant venus peu après pour le
tenir, en un moment on vit to
étrangers engagés de part & d'au
comme dans cette mêlée on fe l
d'homme à homme, le combat fi
lontems douteux. Enfin les étrang
la part du Tyran eurent l'avantage
nombre, & la dextérité qu'une l
expérience leur avoit acquife, l'em
rent. Les Illyriens & les cuiraffie
foutenoient les étrangers de Philo
ne purent réfifter à un choc fi
Ils furent tous entiérement rompu
fuirent en hâte vers la vil

Mantinée, éloignée d'un grand quart de lieue.

Tout paroissoit perdu du côté de Philopémen. On vit alors sensiblement, dit Polybe, la vérité d'une maxime qui ne peut être raisonnablement contestée: Que la plupart des événemens militaires ne sont heureux ou malheureux qu'à proportion de l'habileté ou de l'ignorance des Généraux. Philopémen, loin d'être ébranlé par le mauvais succès de ce premier choc, & de perdre tête, ne fut attentif qu'à profiter des fautes que pourroit faire l'ennemi. Il en fit une essentielle en effet, qui est fort ordinaire dans ces occasions, & dont on ne peut trop se donner de garde. Après la déroute de l'aile gauche, Machanidas, au lieu de mettre à profit cet avantage, d'attaquer de front dans le moment avec son infanterie le centre de celle des ennemis, de la prendre en même tems en flanc par son aile victorieuse, & de finir ainsi toute l'affaire, se laisse emporter en jeune homme par l'ardeur de ses troupes, & poursuit sans ordre les fuiards: comme si, après avoir plié, la crainte seule n'eût pas suffi pour les faire courir jusqu'aux portes de la ville.

Philopémen, qui dans cette déroute

s'étoit retiré près de l'infanterie du centre, en prend à la hâte les premiéres cohortes, leur ordonne de tourner à gauche, & vient avec elles se saisir du poste que Machanidas avoit abandonné. Par ce mouvement il sépare le centre de l'infanterie ennemie de son aile droite. Il ordonne à ces cohortes de demeurer dans le poste qu'elles venoient d'occuper jusqu'à nouvel ordre, & commande en même tems à * Polybe le Mégalopolitain de rallier tous ceux des Illyriens, des cuirassiers, & des étrangers, qui, sans se débander par la fuite comme les autres, s'étoient jettés à l'écart pour éviter le choc du vainqueur; & avec ces troupes de se poster sur le flanc de l'infanterie de son centre pour arrêter l'ennemi au retour de la poursuite.

Alors l'infanterie Lacédémonienne, enflée du premier succès de son aile droite, sans attendre le signal, s'avance avec impétuosité vers les Achéens piques baissées jusques sur le bord du fossé. Quand ils y furent arrivés, soit qu'étant si près des ennemis, ils eussent honte de ne point

* *Le nouveau traducteur de Polybe a pris cet Officier pour notre Historien, & il le fait parler ici en personne, ce qui n'est point dans l'original. Notre Polybe n'étoit point encore né. Il est vrai que celui-ci portoit le même nom, & étoit de la même ville : c'est ce qui rend l'erreur plus pardonnable.*

paſſer outre, ſoit qu'ils comptaſſent pour rien un foſſé qui étoit ſans eau & ſans aucune haie, & d'ailleurs ne pouvant plus reculer parce que les premiers rangs étoient pouſſés par les derniers, ils ſe jettent dedans ſans héſiter. C'étoit là le moment déciſif que Philopémen attendoit depuis lontems. Il fait ſonner la charge. On court ſur eux piques baiſſées avec des cris épouvantables. Les Lacédémoniens, qui, en deſcendant dans le foſſé, avoient rompu leurs rangs, ne virent pas plutôt les ennemis au deſſus deux, qu'ils prirent la fuite : mais il en reſta dans le foſſé un grand nombre, tué partie par les Achéens, partie par leurs propres gens.

Pour mettre le comble à cette glorieuſe action, il s'agiſſoit d'empécher que le Tyran n'échapât au Vainqueur. C'eſt à quoi Philopémen s'appliqua. Machanidas, en revenant, s'aperçut que ſon armée fuioit, & ſentant alors la faute qu'il avoit faite, il fit de vains efforts pour s'ouvrir un paſſage à travers les Achéens. Ses troupes, voiant que les ennemis gardoient le pont qui étoit ſur le foſſé, perdirent courage, & chacun chercha à ſe ſauver du mieux qu'il pourroit. Machanidas lui-même, ne voiant pas de reſſource par le pont, court le long du foſſé pour

trouver quelque passage. Philopémen le reconnoit à son manteau de pourpre, & aux harnois de son cheval. Après avoir donné aux Officiers les ordres nécessaires, il passe de l'autre côté du fossé, pour arrêter au passage le Tyran. Celui-ci aiant enfin rencontré un endroit où le fossé étoit aisé à franchir, pique vivement son cheval, qui s'élance avec force pour sauter de l'autre côté. Dans ce moment-là même Philopémen lui lance sa javeline, & le renverse mort dans le fossé. La tête du Tyran portée de rang en rang ajoute un nouveau courage aux vainqueurs. Ils poursuivent les fuiards avec une ardeur incroiable jusqu'à Tégée, entrent d'emblée avec eux dans la ville, & dès le lendemain, maîtres de la campagne, ils vont camper sur les bords de l'Eurotas.

Cette bataille ne couta pas beaucoup de monde aux Achéens: mais les Lacédémoniens n'y perdirent pas moins de quatre mille hommes, sans compter les prisonniers, qui étoient encore en plus grand nombre. Le bagage & les armes tombérent aussi entre les mains des Achéens.

Les vainqueurs, remplis d'admiration pour leur Général, à la bonne conduite

duquel étoit dû le gain de la bataille, lui érigérent une ſtatue de bronze, où ils le repréſentoient dans la même attitude dans laquelle il avoit tué le Tyran, & qu'ils placérent à Delphes dans le temple d'Apollon.

Polybe remarque avec raiſon que cette victoire éclatante ne doit être attribuée ni au hazard, ni à l'occaſion, mais à l'habileté ſeule du Général, qui avoit tout prévû & tout diſpoſé comme il faloit pour ce grand événement. En effet, dès le commencement (c'eſt toujours Polybe qui parle, & qui nous fait part de ſes réflexions) Philopémen s'étoit couvert du foſſé, non pour éviter le combat comme quelques-uns ſe l'imaginoient, mais parce qu'en homme judicieux & en grand Capitaine il avoit penſé en lui-même, que, ſi Machanidas faiſoit franchir le foſſé à ſon armée ſans l'avoir auparavant reconnu, elle ne manqueroit pas d'être taillée en piéces, & entiérement défaite: ou que ſi, arrêté par le foſſé, il changeoit de ſentiment, & rompoit par crainte ſon ordre de bataille, il ſeroit regardé comme le plus mal habile des hommes, d'avoir abandonné la victoire à ſon ennemi ſans oſer tenter le combat, & de n'avoir remporté de ſon entrepriſe que la honte

d'y avoir renoncé. Polybe releve
beaucoup la présence d'esprit &
meté d'ame de Philopémen, de ne
point laissé abbattre ni effraier par
route de son aile gauche, mais c
tiré de cette déroute même l'occasi
remporter une éclatante victoire.

Il me semble que ces petits com
où de part & d'autre les troupes n
pas fort nombreuses, & où, par cet
son, on peut suivre comme de l'œi
tes les démarches des Commandans
server les ordres qu'ils donnent, les
cautions qu'ils prennent, les fautes
commettent, peuvent être d'une g
utilité pour ceux qui sont destinés à
mander un jour dans les armées; &
là un des principaux avantages qu
doit procurer la lecture de l'histoir

AN. M. 3799. AV. J.C. 205. On dit que, dans l'Assemblée des
Néméens qui se célébrérent l'anné
près cette célébre bataille de Mant
Philopémen, élu pour la seconde
Général des Achéens, & se trouvant
de loisir à cause de la fête, fit d'a
devant tous les Grecs la revûe de sa
lange magnifiquement parée, & l
faire son exercice ordinaire, pour
donner le plaisir de voir avec q
adresse, quelle force, & quelle lég

elle faiſoit tous les mouvemens que l'art ordonne, ſans jamais confondre ni troubler les rangs. Enſuite il entra dans le théâtre où les Muſiciens diſputoient le prix de la muſique, accompagné de tous ces jeunes gens couverts de leurs cottes d'armes, tous bien faits, tous à la fleur de l'âge, tous pleins de reſpect pour leur Général, & pleins en même tems d'une jeune audace guerriére, ſentimens que leur avoient inſpiré tant de glorieux combats, & tant d'heureux ſuccès ſous la conduite de ce grand Capitaine.

Dans le moment que cette floriſſante Jeuneſſe entroit avec Philopémen, le Muſicien Pylade, qui chantoit ſur ſa lyre les Perſes de * Timothée, prononça par hazard un vers qui dit,

C'eſt moi qui couronne vos têtes
Des fleurons de la liberté.

La majeſté de ce vers admirablement bien ſoutenue par la beauté de la voix de celui qui le chantoit, frapa toute l'aſſemblée. En même tems tous les Grecs jettérent les yeux ſur Philopémen avec des

*Ce Timothée étoit un poëte dithyrambique, qui floriſſoit vers l'Olymp. xcv l'an 358 avant J. C. Une de ſes piéces étoit intitulée Les Perſes.

battemens de mains & de grands c
joie, rappellant dans leur esprit les
siécles de la Gréce triomphante,
flatant de la douce espérance qu'i
roient revivre ces anciens tems &
ancienne gloire, tant ils se sentoien
plis de courage & de confiance s
Chef tel que Philopémen.

Effectivement, dit Plutarque, c
on observe que les jeunes chevaux
rent toujours ceux qu'ils ont coutur
porter, & que si quelque autre ca
les monte, ils s'effarouchent & se ca
sous cette main étrangére : il en éto
même de la Ligue des Achéens.
qu'il y avoit quelque occasion de gu
& qu'il s'agissoit de donner un con
si l'on avoit nommé quelqu'autre C
ral, elle perdoit d'abord courage
cherchoit toujours des yeux son Phi
men : & dès qu'il paroissoit, elle
ranimée & prête à agir, par l'idée q
avoit de son courage & de sa prude
sentant bien qu'il étoit le seul de to
Généraux dont les ennemis ne pouv
soutenir la vûe, & dont le nom se
faisoit trembler.

Est-il (je parle humainement)
gloire plus douce, plus simple, plu
lide pour un Commandant & pou

Prince, que de se voir estimé, aimé, respecté par les troupes & par les peuples, comme l'étoit Philopémen ? Se peut-il trouver quelqu'un assez dépourvû de goût & de bon sens, pour préférer ou pour comparer à l'honneur que lui faisoient ses rares qualités la prétendue gloire que tant de Seigneurs s'imaginent tirer de leurs équipages, de leurs bâtimens, de leurs ameublemens, & de la folle dépense de leurs tables ? Philopémen se piquoit plus qu'eux de magnificence, mais il la plaçoit en quoi elle consiste véritablement. Equiper superbement ses troupes, les fournir de bons chevaux & d'armes éclatantes, pourvoir généreusement à tous leurs besoins tant en général qu'en particulier, faire des largesses à propos pour animer le courage des Officiers & même des soldats; voila comment Philopémen, avec un habit tout simple sur sa personne, passoit pour le plus grand & le plus magnifique de tous les Généraux de son tems.

La mort de Machanidas dont j'ai parlé, ne rendit pas à Sparte son ancienne liberté : elle se termina simplement à lui faire changer de maître. Le Tyran avoit été exterminé, non la Tyrannie. Cette ville infortunée, autrefois si jalouse des droits

de l'indépendance, & maintenant livrée à la servitude, semble, par son indolence, travailler elle-même à forger ou à entretenir ses fers. Machanidas eut pour successeur Nabis, encore pire que lui, sans que nous voyions dans Sparte aucun mouvement, aucun effort, pour secouer le joug de l'esclavage.

Polyb. l. 13. p. 674. 675.

Nabis, dans les commencemens, ne songea point à rien entreprendre au dehors. Il ne s'occupoit qu'à jetter des fondemens solides d'une longue & dure tyrannie. Pour cela, il s'attacha à perdre tout ce qu'il restoit de Spartiates dans cette République. Il en chassa les plus distingués en richesses & en naissance, & il abandonna leurs biens & leurs femmes aux principaux de son parti. C'est d'eux qu'il sera parlé dans la suite sous le nom de Bannis. Il avoit pris à sa solde des étrangers, tous assassins, & capables de toutes sortes de violences pour enlever le bien d'autrui. Cette espéce de gens, que leur scélératesse avoit fait chasser de leur patrie, s'assembloient de tous côtés autour du Tyran, qui vivoit au milieu d'eux comme leur protecteur & leur roi, s'en servant comme de satellites & de gardes, pour s'affermir dans la Tyrannie, & rendre sa puissance inébranlable. Il ne

se contenta point de releguer les citoiens : il fit ensorte que, même hors de leur patrie, ils ne trouvassent aucun asyle, ni aucune retraite assurée. Les uns étoient massacrés dans les chemins par ses émissaires : il ne rappelloit les autres d'exil que pour les faire mourir.

Outre cela il inventa une machine, qu'on pourroit appeller infernale, qui représentoit une femme revétue d'habits magnifiques, & qui ressembloit tout-à-fait à la sienne. Toutes les fois qu'il faisoit venir quelqu'un pour en tirer de l'argent, d'abord il lui parloit avec beaucoup de douceur & d'honnêteté du péril dont le pays, & Sparte en particulier, étoient menacés par les Achéens, du nombre des étrangers qu'il étoit obligé d'entretenir pour la sûreté de l'Etat, des dépenses qu'il faisoit pour le culte des dieux, & pour le bien commun. Si on se laissoit toucher par ses discours, il n'alloit pas plus loin : c'étoit ce qu'il se proposoit. Mais, quand quelqu'un refusoit de se rendre, & se défendoit de donner, il disoit : » Peutêtre n'ai-je pas le talent » de vous persuader ; mais j'espére qu'*A-* » *péga* vous persuadera. » *Apéga* étoit le nom de sa femme. A peine avoit il achevé ces paroles, que la machine paroissoit

Nabis la prenant par la main la leve sa chaise, & la conduisoit à son ho Elle avoit les mains, les bras, & l hérissés de pointes de fer aiguës ca sous les habits. La prétendue Apég brassoit ce pauvre malheureux, le f entre ses bras, l'approchoit de sa po lui appuiant les mains sur le dos, faisoit jetter les hauts cris. La ma étoit susceptible de tous ces mouve par le moien des ressorts secrets doi étoit composée. Le Tyran fit pér cette maniére quantité de ceux d n'avoit pu extorquer autrement ce demandoit.

Croiroit-on un homme capab s'appliquer de sang froid à invente telle machine, uniquement pour menter ses semblables, & pour re ses yeux & ses oreilles du cruel pla voir leur supplice & d'entendre leu missemens ? Il est étonnant que da ville comme Sparte, où la Tyranni en exécration, où l'on se faisoit d'affronter la mort, où les loix & ligion, loin de retenir les partic comme parmi nous, sembloient leurs mains contre tout ennemi liberté, un monstre si horrible ait p sister un seul jour ?

J'ai déja marqué que les Romains, occupés à une guerre plus importante, avoient donné peu d'attention à celle de Gréce. Les Etoliens, se voiant négligés de ce côté-là, qui faisoit toute leur ressource, firent leur paix avec Philippe. A peine le Traité étoit-il conclu, qu'on vit arriver P. Sempronius Proconsul avec dix mille hommes d'infanterie, mille chevaux, & trente-cinq vaisseaux de guerre, ce qui étoit un secours fort considérable. Il leur sut fort mauvais gré d'avoir conclu cette paix sans le consentement des Romains, contre la teneur expresse du Traité d'alliance. Les Epirotes aussi, las d'une si longue guerre, envoiérent des Députés, avec la permission du Proconsul, vers Philippe qui étoit retourné en Macédoine, pour le porter à conclure une paix générale, lui faisant entendre qu'ils se tenoient comme assurés que s'il consentoit à avoir une entrevûe avec Sempronius, ils conviendroient facilement des conditions. Le Roi reçut cette proposition avec joie, & se rendit en Epire. Comme de part & d'autre on souhaitoit la paix, Philippe afin de mettre ordre aux affaires de son Roiaume, les Romains pour être en état de pousser plus vigoureusement la guerre contre Carthage, le Traité fut

An.M. 3800.
Av.J.C. 204.
Liv lib. 29. n. 12.

bientôt conclu. Le Roi y fit comprendre Prusias roi de Bithynie, les Achéens, les Béotiens, les Thessaliens, les Acarnaniens, les Epirotes : les Romains de leur côté y comprirent ceux d'Ilium, le roi Attale, Pleurate, Nabis Tyran de Sparte qui avoit succédé à Machanidas, les Eléens, les Messéniens, les Athéniens. Ainsi fut terminée cette guerre des Alliés, par une paix qui ne fut pas de longue durée.

§. VIII.

Expéditions glorieuses d'Antiochus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator.

L'HISTOIRE des guerres de la Gréce nous a fait interrompre le récit de ce qui se passoit en Asie. Il faut maintenant retourner sur nos pas.

An.M. 3792.
Av.J. [illegible] 212
Polyb lib 1[illegible]
pag. 597-602.

Antiochus aiant emploié quelque tems, après la mort d'Achéus, à mettre ordre à ses affaires dans l'Asie Mineure, marcha vers l'Orient, pour réduire les provinces qui avoient secoué le joug de l'Empire de Syrie. Il commença par la Médie, que les Parthes venoient de lui enlever.

Leur roi étoit Arſace, fils de celui qui avoit fondé cet Empire. Il avoit profité de l'embarras que cauſoit à Antiochus la guerre de Ptolémée & celle d'Achéus, & avoit fait la conquête de la Médie.

Ce pays, dit Polybe, eſt le plus puiſſant roiaume de l'Aſie ſoit par ſon étendue, ſoit par le nombre & la force des hommes, & par la quantité de chevaux qu'on y trouve. C'eſt la Médie qui en fournit toute l'Aſie, & ſes paturages ſont ſi bons, que les Rois voiſins y mettent leurs haras. Ecbatane en eſt la capitale. Les richeſſes & la magnificence des édifices de cette ville paſſent tout ce que l'on voit dans les autres. Le palais du Roi a ſept cens toiſes de tour. Quoique tout ce qu'il y avoit en bois fût de cédre & de cyprès, on n'y avoit rien laiſſé à nud. Les poutres, les lambris, & les colonnes qui ſoutenoient les portiques & les périſtiles, étoient revétues les unes de lames d'argent, les autres de lames d'or. Toutes les tuiles étoient d'argent. La plupart de ces richeſſes furent enlevées par les Macédoniens du tems d'Alexandre: Antigone & Séleucus Nicator pillérent le reſte. Cependant, lorſqu'Antiochus entra dans ce roiaume, le temple d'Ena étoit

encore environné de colonnes dorées, & on trouva dedans quantité de tuiles d'argent, quelque peu de briques d'or, & beaucoup de briques d'argent. On fit de tout cela de la monnoie au coin d'Antiochus, laquelle monta à la somme de quatre mille talens, c'est-à-dire de douze millions.

Arsace s'attendoit bien qu'Antiochus viendroit jusqu'à ce temple: mais il ne pouvoit s'imaginer que ce Prince auroit la hardiesse de traverser avec une si grande armée un pays desert tel que celui qui est proche, & où sur tout on ne trouve point d'eau. En effet, sur la surface de la terre on n'en voit point du tout. Il est vrai qu'il y a sous terre des ruisseaux & des puits, mais il faut connoitre le pays pour les découvrir. Sur cela les habitans du pays débitent une chose qui est vraie, que les Perses, lorsqu'ils se rendirent maitres de l'Asie, donnérent à ceux qui feroient venir de l'eau dans les lieux où il n'y en auroit point eu auparavant, l'usufruit de ces lieux là mêmes jusqu'à la cinquiéme génération inclusivement. Les habitans, animés par cette promesse, n'épargnérent ni travaux ni dépenses pour conduire sous terre des eaux depuis le mont Taurus, d'où il en découle une

grande quantité, jusques dans ces deserts: de sorte que même à présent, dit Polybe, ceux qui se servent de ces eaux ne savent pas où commencent les ruisseaux souterrains qui les leur fournissent.

Il seroit à souhaiter que Polybe, qui pour l'ordinaire est assez diffus, fût descendu ici dans un plus grand détail, & nous eût expliqué comment ces canaux souterrains avoient été construits, ce qu'il faut entendre par les puits dont il parle, & comment Arsace s'y prit pour les faire boucher. Ce qu'il dit des travaux immenses & des dépenses extraordinaires qu'il falut faire pour venir à bout de cet ouvrage, nous donne lieu de croire qu'on conduisit l'eau dans toute l'étendue de ce vaste desert par des aqueducs de massonnerie bâtis sous terre, qui d'espace en espace avoient des ouvertures, que Polybe appelle des puits.

Lorsqu'Arsace vit qu'Antiochus traver- AN.M. 3791. AV.J.C. 211.
soit le desert malgré les difficultés qu'il croioit devoir l'arréter, il donna ordre qu'on bouchât les puits. Antiochus, qui l'avoit prévû, envoia un détachement de sa cavalerie, qui se posta auprès de ces puits, & battit le parti qui venoit les boucher. L'armée traversa les deserts, entra dans la Médie, en chassa Arsace, &

regagna toute cette province.
passa le reste de l'année à réta
& à faire les préparatifs néc
continuer la guerre.

An.M.3793. Av.J.C.211. Il entra de fort bonne h
suivante dans le pays des Pa
eut le même succès qu'il avoi
die l'année précédente. Arsac
de se retirer en Hyrcanie, où
s'assurant de quelques passa
montagnes qui la séparent
thie, il seroit impossible à
Syrie de le venir inquiéter.

An.M.3794. Av.J.C.200. Mais il se trompa. Car, d
son le permit, Antiochus se
pagne, & après avoir essuié
tés incroiables, il fit attaqu
postes en même tems par to
ces, dont il forma autant de
y avoit d'attaques à faire, &
tôt forcés. Ensuite il les réunit
le plat-pays, & alla former
Séringis, qui étoit comme
d'Hyrcanie. Il y fit, au bout
tems, une grande bréche, &
d'assaut. Les habitans se ren
crétion.

Justin. l.41. cap. 5. Arsace cependant se donnc
mouvemens. En se retirant il
des troupes, dont il forma e

qu'il ne gagnoit rien, jugea qu'il
ort difficile d'abbattre un ennemi si
eux, & de le chasser entiérement
ovinces où il s'étoit si bien affermi
tems. Ainsi il commença à écouter
vertures d'accommodement qu'on
pour terminer une guerre si fâ-

traita donc enfin, & l'on convint AN. M. 3796.
ce garderoit la Parthie & l'Hyrca- AV. J.C. 208.
condition qu'il aideroit Antio-
recouvrer les autres provinces ré-
i.

iochus, après cette paix, tourna AN. M. 3797.
es contre Euthydéme, roi de Bac- AV. J.C. 207.
On a vû ci-dessus comment Théo-
voit usurpé la Bactrie sur l'Empire
ie, & comment il l'avoit laissée à
s qui portoit le même nom. Ce fils
té battu & dépossédé par Euthy-

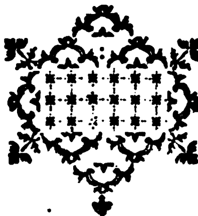
vigilance d'Euthydéme qui la défendoit, les rendit inutiles. Antiochus, dans cette guerre, donna des preuves d'une valeur extraordinaire. Dans un des combats qui s'y donnérent, il eut un cheval tué sous lui, & il reçut une blessure à la bouche, qui ne fut pas dangereuse, & se termina à lui faire sauter quelques dents.

Il se lassa enfin d'une guerre par laquelle il vit bien qu'il ne viendroit jamais à bout de détrôner ce Prince. Il reçut donc les Ambassadeurs d'Euthydéme, qui lui représentérent, Que la guerre qu'il faisoit à leur Maître n'étoit point juste : qu'il n'avoit jamais été son sujet, & que par conséquent il ne devoit point s'en prendre à lui si d'autres s'étoient révoltés contre lui : que la Bactrie avoit secoué le joug de l'Empire de Syrie sous d'autres Chefs lontems avant lui : qu'il étoit entré en possession de cet Etat par droit de conquête sur les descendans de ces Chefs de la révolte, & qu'il la retenoit comme le prix d'une juste victoire. Ils lui insinuérent aussi que les Scythes, voiant les deux partis s'affoiblir par cette guerre, se disposoient à venir fondre sur la Bactrie, & que s'ils s'obstinoient à se la disputer, il pourroit aisément arriver que ces Barbares l'enleveroient à tous deux. Cette considération

ſidération frapa Antiochus, qui s'en
it fort de la lenteur infructueuſe de
guerre. Il accorda des conditions
produiſirent la paix. Pour la confir-
& la ratifier, Euthydéme envoia ſon
Antiochus. Il le reçut fort bien; &
nt ſur ſa bonne mine, ſur ſes diſ-
, & ſur l'air de majeſté qui régnoit
oute ſa perſonne, qu'il étoit digne
ner, il lui promit une de ſes filles
riage, & accorda à ſon pere le
le Roi. Les autres articles du Traité
mis par écrit, & l'on confirma l'al-
par les ſermens ordinaires.
nt reçu tous les éléphans d'Euthy-
, ce qui étoit un des articles de la
il paſſa le Caucaſe, & entra dans
où il renouvella l'alliance avec le
u pays. Il en reçut auſſi des élé-
qui avec ceux qu'il avoit eus d'Eu-
ne, firent le nombre de cent cin-
. Il paſſa de là dans l'Arachoſie,
dans la Drangiane, puis dans
manie; établiſſant dans toutes ces
ces ſon autorité & le bon ordre
aſſa l'hiver dans cette derniére. De AN.M.3799.
rint par la Perſe, la Babylonie, & AV.J.C.205.
potamie, & arriva enfin à Antio-
bout de ſept ans qu'avoit duré cet-
ition. La vigueur de ſes entrepri-

ses, & la prudence avec laquelle il avoit conduit toute cette guerre, lui acquirent la réputation d'un Prince sage & vaillant, & le rendirent formidable à l'Europe aussi bien qu'à l'Asie.

An M. 3800. Av. J.C. 204. Fort peu de tems après son arrivée à Antioche, il apprit la mort de Ptolémée Philopator. Ce Prince avoit usé par son intempérance & par ses débauches un corps vigoureux & robuste. Il mourut, comme cela arrive à la plupart de ceux qui s'abandonnent aux plaisirs, avant que d'être arrivé au milieu de sa course. Il n'avoit guéres que vingt ans quand il monta sur le trône, & il ne l'occupa que dix-sept. Son fils, Ptolémée Epiphane, lui succéda à l'âge de cinq ans.





LIVRE DIX-HUITIEME.

ARTICLE PREMIER.

CE PREMIER Article renferme l'espace de vingt-quatre ans, qui est le tems du régne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Pendant cet intervalle les Romains font la guerre, d'abord contre Philippe roi de Macédoine, sur qui ils remportent une célébre victoire; puis contre Antiochus roi de Syrie, qui est aussi vaincu, & obligé de demander la paix. Dans ce même tems arrivent les différens & les querelles entre les Lacédémoniens & les Achéens, & la mort du fameux Philopémen.

§. I.

Ptolémée Epiphane succéde à son pere Philopator dans le roiaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses Etats. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale & les Rhodiens. Il assiége Abyde : fin tragique de cette

ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpitius est envoié en Macédoine.

AN.M. 3800. Av. J.C. 204. *Justin. l. 30. cap. 2. Polyb. l. 15. p. 712-720.*

J'AI MARQUÉ dans le Livre précédent comment Ptolémée Philopator, usé de débauches & d'excès, avoit fini sa vie après un régne de dix-sept ans. Personne n'aiant assisté à sa mort qu'Agathocle, sa sœur, & leurs créatures, ils la cachérent au public le plus lontems qu'ils purent, afin d'avoir le tems d'emporter tout ce qu'il y avoit d'argent, de bijoux, & d'autres effets précieux dans le palais: & en même tems ils formérent un plan pour se maintenir dans la même autorité qu'ils avoient eue sous le feu Roi, en usurpant la Régence pendant la Minorité de son fils, nommé Ptolémée Epiphane, qui n'avoit alors que cinq ans. Ils s'imaginérent qu'ils y réussiroient, s'ils pouvoient se défaire de Tlépoléme qui avoit été chargé du Ministére à la place de Sosibe, & ils prirent des mesures pour le perdre.

Ils publient donc enfin la mort du Roi. On assemble un grand Conseil des *

* *Polybe appelle ainsi les Alexandrins descendus des Macédoniens, & les descendans des fondateurs d'Alexandrie, ou de ceux à qui on avoit accordé les mêmes priviléges.*

Macédoniens. Agathocle & Agathoclée ſa ſœur s'y rendent. Agathocle, après avoir verſé bien des larmes, débute par implorer leur protection pour le jeune Roi, qu'il tenoit entre ſes bras. Il leur dit que ſon pere, en mourant, l'avoit mis entre les mains d'Agathoclée qu'il leur montra, & l'avoit recommandé à la fidélité des Macédoniens. Qu'il venoit donc implorer leur aſſiſtance contre Tlépoléme : qu'il avoit des avis certains qu'il travailloit à uſurper la Couronne. Il ajouta qu'il avoit amené exprès les témoins, qui mettroient au jour ſa perfidie, & offrit de les produire. Il croioit, par ce foible artifice, qu'on ſe jetteroit d'abord ſur Tlépoléme, & qu'il n'y auroit plus qu'un pas aiſé à faire pour obtenir la Régence : mais la ruſe étoit aiſée à découvrir, & ſur le champ on jura la perte entiére & d'Agathocle, & de ſa ſœur, & de toutes leurs créatures. Ce dernier attentat rappellant tous leurs autres crimes, tout le peuple d'Alexandrie s'éleva contr'eux. On leur ôta le jeune Roi, qu'on alla mettre ſur le trône dans l'Hippodrome. Après cela on amena Agathocle devant lui, puis ſa ſœur Agathoclée, & ſa mere Œnanthe, & on les y exécuta tous trois comme par ordre du

Roi. Il n'y eut point d'indignités que le peuple ne leur fit souffrir après leur mort. Leurs corps furent traînés par les rues, & déchirés en piéces. On fit le même traitement à tous leurs parens & à toutes leurs créatures, sans en épargner aucune. Ordinaire & digne fin de ces malheureux Favoris, qui abusent de la confiance de leurs Maîtres pour accabler les peuples, mais qui ne corrige point ceux qui leur ressemblent.

Philammon, l'assassin qu'on avoit employé pour le meurtre d'Arsinoé, étant revenu de Cyréne à Alexandrie deux ou trois jours avant ce tumulte, les Dames d'honneur de cette Reine infortunée en eurent aussitôt avis, & profitérent du désordre où étoit la ville pour venger la mort de leur Maitresse. Elles allérent enfoncer la maison où il étoit, & l'assommérent à coups de pierre & de bâton.

On commit la garde de la personne du jeune Roi, en attendant qu'il y fût autrement pourvû, à Sosibe fils de celui qui avoit gouverné sous les trois derniers régnes. L'Histoire ne marque pas si le pere vivoit encore. Il est bien sûr que sa vie fut fort longue : soixante ans de ministére, & au delà, en sont une bonne preuve. Jamais Ministre ne fut plus rusé ni plus corrompu que ce Sosibe. Les crimes les

yb. in Ex- ...t. p. 64.

plus noirs ne lui coutoient rien, pourvû qu'ils le conduisissent à ses fins. Polybe lui attribue les meurtres de Lysimaque fils de Ptolémée, & d'Arsinoé fille de ce Lysimaque : de Magas fils de Ptolémée, & de Bérénice fille de Magas : de Bérénice mere de Ptolémée Philopator : de Cléoméne, roi de Sparte : enfin d'Arsinoé fille de Bérénice. Ce qui est étonnant, c'est que, malgré un ministére si violent & si cruel, il se soit soutenu si lontems, & ait eu une fin tranquille.

An. M. 3[...]
Av. J.C. [...]

Polyb. lib. [...] pag. 159 lib. 15. p. 707. 708.

Antiochus roi de Syrie, & Philippe roi de Macédoine, pendant la vie de Ptolémée Philopator avoient paru fort attachés à ses intérêts, & toujours prêts à lui donner du secours. A peine fut-il mort, laissant après lui un jeune enfant, que les loix de l'humanité & de la justice les obligeoient de ne point troubler dans la possession du roiaume de son pere, qu'ils font entr'eux une ligue criminelle, & s'animent l'un l'autre à partager cette succession & à se defaire du légitime héritier. Philippe devoit avoir la Carie, la Libye, la Cyrénaïque, & l'Egypte ; & Antiochus, tout le reste. Celui-ci entra pour cet effet dans la Célé-Syrie & dans la Palestine ; & en moins de deux campagnes fit la conquête entiére de ces deux provinces, avec toutes leurs

villes & toutes leurs dépendances. Encore, dit Polybe, si comme les Tyrans, ils avoient tenté de mettre leur honneur à couvert par quelque prétexte au moins léger : mais ils se conduisirent d'une maniére si ouvertement injuste & violente, qu'on leur appliqua ce qu'on dit ordinairement des poissons, qu'entre ces animaux, quoique de même espéce, les petits sont la proie des gros. On seroit tenté, continue le même Auteur, en voiant un violement si ouvert des loix de la société les plus sacrées, d'accuser la Providence comme indifférente & insensible aux crimes les plus crians & les plus horribles. Mais elle se justifia pleinement en punissant ces deux Rois comme ils le méritoient, & elle en fit un exemple qui devoit servir dans les siécles suivans à contenir dans le devoir ceux qui voudroient les imiter. Car, pendant qu'ils ne cherchoient qu'à déchirer par morceaux le roiaume d'un enfant foible & abandonné, elle suscita contr'eux les Romains, qui renversérent de fond en comble les roiaumes de Philippe & d'Antiochus, & qui firent sentir à leurs successeurs des maux aussi grands que ceux dont ces deux Princes avoient voulu accabler le jeune Pupille.

Pendant ce tems-là Philippe étoit occupé à la guerre qu'il avoit entreprise contre les Rhodiens. Il remporta sur eux un léger avantage dans un combat naval qu'il donna près de l'île de Ladé, vis-à-vis de la ville de Milet. Polyb. in excerpt. V. pag. 70

L'année suivante il attaqua Attale, & s'avança jusqu'à Pergame la capitale de son roiaume. Tous ses efforts dans l'attaque de cette ville aiant été inutiles, il tourna sa fureur & sa rage contre les dieux; & ne se contentant pas de bruler leurs temples, il brisoit les statues, renversoit les autels, & arrachoit les pierres jusques dans les fondemens, afin qu'il n'en restât aucune trace. An. M. 3 Av. J.C. Polyb. Pag. 66

Il ne fut pas plus heureux contre les Rhodiens. Il leur avoit déja donné une premiére bataille avec un médiocre succès. Il en hazarda une seconde à la hauteur de l'île de Chio. Attale avoit joint sa flote à celle des Rhodiens. Philippe fut battu, & fit une perte considérable. Les morts, dans son armée, montérent au nombre de trois mille Macédoniens, & de six mille alliés; & l'on fit prisonniers tant de Macédoniens que d'Alliés deux mille hommes, & sept cens Egyptiens. Du côté des Rhodiens il n'y eut que soi-

xante hommes de tués, & Attale n'en perdit que soixante & dix.

Philippe s'attribua toute la gloire de ce combat; & cela sur ces deux raisons: la premiére, qu'aiant poussé Attale sur le rivage il s'étoit rendu maître du vaisseau de ce Prince; l'autre, qu'aiant jetté l'ancre près du promontoire d'Argenne, il s'étoit arrété parmi les débris mêmes de ses ennemis. Mais, quelque bonne mine qu'il fît, il sentoit bien sa perte, & ne pouvoit se la dissimuler à lui-même, ni la cacher aux autres. Jamais ce Prince, ni sur terre ni sur mer, n'avoit perdu une si grande quantité de monde en un seul jour. Il en étoit pénétré de douleur, & il avoit un peu rabattu de sa premiére vivacité.

An.M. 3803. Av. J.C. 201. *Polyb. l. 16. p. 733-739. Liv lib. 31. n. 6-18.* Cependant le mauvais succès de cette bataille ne fit pas perdre courage à Philippe. C'étoit le caractére de ce Prince, d'être ferme dans ses résolutions, de ne se point laisser abbattre par les contre-tems, & de vaincre les difficultés par sa constance & son opiniâtreté. Il continua donc la guerre avec un nouveau courage.

Polyb. l. 17. pag. 745. Liv lib. 31. n. 31. Strab. l. 12 pag. 563. Je ne sai si l'on ne peut pas placer dans ce tems-ci le traitement cruel que Philippe fit souffrir aux Cianiens, qui lui est souvent reproché, & dont malheureusement

on ignore le detail. Cios, dont les habitans sont appellés Cianiens, étoit une petite ville de Bithynie. Celui qui en étoit Gouverneur, avoit été placé par les Etoliens, dont Philippe pour lors étoit allié. Il paroit qu'il l'assiégea pour faire plaisir à Prusias son gendre, roi de Bithynie, qui prétendoit en avoir reçu quelque insulte. La ville fut prise, apparemment d'assaut: un grand nombre de citoiens souffrit les plus cruels tourmens, les autres furent réduits à un esclavage plus dur pour eux que la mort même, & la ville détruite jusqu'aux fondemens. Un traitement si barbare indisposa contre lui les Etoliens, & sur tout les Rhodiens, qui étoient alliés & amis des habitans de Cios. Polybe semble en attribuer la perte à l'imprudence des Cianiens mêmes, qui mettoient en place ce qu'il y avoit chez eux de plus mauvais citoiens, & qui suivoient en tout aveuglément leurs pernicieux avis, jusqu'à maltraiter ceux qui osoient s'y opposer. Il ajoute qu'en user ainsi, c'est se précipiter soi-même & de plein gré dans les plus grands maux; & qu'il est étonnant qu'on ne se corrige pas sur ce point par l'expérience de tous les siécles, qui montre que les plus puissans Etats ne se ruinent que par le mauvais choix de

Polyb. l. 1 pag. 709-71

ceux à qui l'on confie ou la conduite des armées, ou le gouvernement des affaires politiques.

Philippe marcha ensuite vers la Thrace & la Quersonnése, où plusieurs villes se rendirent à lui sans résistance. Mais Abyde lui ferma ses portes, sans même vouloir entendre les Députés qu'il avoit envoiés; & il se vit obligé de l'assiéger. Cette ville est située en Asie à l'endroit le plus étroit de l'Hellespont, qu'on appelle maintenant le détroit des Dardanelles, qui répond à la ville de Seste située vis-à-vis du côté de l'Europe. L'espace entre ces deux villes n'étoit que de deux mille pas. Il est aisé de comprendre de quelle importance étoit une place comme Abyde, qui commandoit le détroit, & rendoit maître de la communication entre le Pont-Euxin & l'Archipel.

On n'omit rien dans ce siége de ce qui se pratique ordinairement dans l'attaque & la défense des places. Jamais opiniâtreté à se défendre ne fut portée plus loin que dans cette occasion, où l'on peut dire qu'elle alla enfin, de la part des Abydéniens, jusqu'à la fureur & à la brutalité. Pleins de confiance en leurs forces, ils repoussérent vivement les premiéres approches du Roi de Macédoine. Du cô-

té de la mer, les machines ne pouvoient approcher qu'elles ne fussent aussitôt démontées par les balistes, ou consumées par le feu. Les vaisseaux même qui les portoient étoient en péril, & les assiégeans avoient toutes les peines du monde à les sauver. Du côté de la terre, les Abydéniens se défendirent aussi aussi quelque tems avec beaucoup de valeur, & ils ne desespéroient pas même de rebuter les ennemis. Mais, voiant la muraille extérieure sapée, & que les Macédoniens poussoient leurs mines sous l'intérieure qu'on avoit élevée pour tenir la place de l'autre, ils envoiérent des Députés pour traiter avec Philippe de la reddition de leur ville à ces conditions: Que les troupes qui leur avoient été envoiées par les Rhodiens & par Attale retourneroient à leurs maîtres sous sa sauvegarde, & que les personnes libres se retireroient où elles voudroient, & avec les habits qu'elles avoient sur le corps. Philippe leur aiant répondu que les Abydéniens n'avoient qu'un de ces deux partis à prendre, ou de se rendre à discrétion, ou de continuer à se défendre vaillamment, les Députés se retirérent.

Sur leur raport, les assiégés au desespoir s'assemblent, & délibérent sur ce qu'ils avoient à faire. Il fut résolu, pre-

miérement qu'on donneroit la liberté aux esclaves, pour les animer à la défense de la ville: en second lieu, qu'on renfermeroit toutes les femmes dans le temple de Diane, & tous les enfans avec leurs nourrices dans le Gymnase: ensuite que l'on rassembleroit dans la place tout ce qu'il y avoit dans la ville d'or & d'argent, & que tout ce qu'on avoit d'autres effets précieux seroit porté dans la quadriréme * des Rhodiens & dans la triréme des Cyzicéniens. Cet avis aiant passé tout d'une voix, on fit encore une autre assemblée, où l'on choisit cinquante des plus anciens & des plus graves citoiens, assez vigoureux cependant pour exécuter ce qui seroit résolu, & on leur fit prêter serment en présence de tous les habitans, que dès qu'ils verroient l'ennemi maître de la muraille intérieure, ils égorgeroient les femmes & les enfans, mettroient le feu aux deux galéres chargées des effets, & jetteroient dans la mer tout l'or & tout l'argent ramassé. Aiant pour lors appellé leurs Prêtres, ils jurérent tous ou qu'ils vaincroient, ou qu'ils mourroient les armes à la main: & après avoir immolé des victimes, ils obligérent les

* Quadriréme, *galére à quatre rangs de rames.* | triréme, *à trois.*

Prêtres & les Prêtresses de prononcer, en présence des autels, mille exécrations contre ceux qui manqueroient à leur serment.

Cela fait, on cessa de contreminer, & l'on prit la résolution, dès que la muraille seroit tombée, de se porter sur la breche, & d'y combattre jusqu'à la mort. Après la chute de la muraille intérieure, les assiégés, fidéles à leur serment, combattoient sur la bréche avec tant de courage, que, quoiqu'à tout moment Philippe eût soutenu jusqu'à la fin du jour par des troupes fraîches celles qui étoient montées à l'assaut, lorsque la nuit sépara les combattans, il ne savoit encore qu'espérer du succès de son siége. Les premiers Abydéniens qui se présentérent sur la bréche en passant sur les corps morts, ne se battoient pas seulement avec fureur, ils ne se servoient pas seulement de leurs épées & de leurs javelines : mais, quand leurs armes avoient été rompues, ou qu'elles leur avoient été arrachées des mains, ils se jettoient à corps perdu sur les Macédoniens, renversoient les uns, brisoient les sarisses des autres, & avec les morceaux leur frapoient le visage & tout ce qu'ils trouvoient de leurs corps à découvert, & les réduisoient au désespoir.

Quand la nuit mit fin au carnage, la brêche étoit toute couverte d'Abydéniens morts; &, ce qui étoit échapé pouvoit à peine se soutenir, accablés qu'ils étoient de lassitude & de blessures. Les choses étoient en cette situation, lorsque deux des principaux citoiens, ne pouvant se résoudre à exécuter l'affreuse résolution qui avoit été prise, & qui dans ce moment se montroit à eux dans toute son horreur, convinrent ensemble que, pour recouvrer leurs femmes & leurs enfans, ils enverroient à Philippe dès le point du jour les Prêtres & les Prêtresses revêtus de leurs habits de cérémonie, pour lui demander la vie sauve, & lui livrer la ville.

Le lendemain matin, la ville fut livrée à Philippe, comme on en étoit convenu, le gros des Abydéniens qui restoient faisant mille imprécations contre leurs concitoiens, & sur tout contre les Prêtres & les Prêtresses qui livroient à l'ennemi ceux qu'ils avoient eux-mêmes dévoués à la mort avec les sermens les plus formidables. Philippe entra dans la ville, & se saisit, sans aucun obstacle de toutes les richesses que les Abydéniens avoient ramassées dans un même lieu. Mais il fut bien effraié du spectacle qu

s'offrit à ses yeux. Parmi ces malheureux citoiens, que le désespoir avoit rendu furieux & phrénétiques, les uns étoufoient leurs femmes & leurs enfans, les autres les poignardoient de leurs propres mains, ceux-ci se hâtoient de les étrangler, ceux-là les jettoient dans des puits, d'autres les précipitoient du haut des toits : tous les genres de mort étoient ici réunis. Philippe, à cette vûe, pénétré de douleur, & encore plus saisi d'horreur, arréta le soldat avide de butin, & fit publier qu'il accordoit trois jours à ceux qui vouloient se donner la mort. Il espéroit que cet intervalle leur feroit changer de sentiment : mais leur parti étoit pris. Ils auroient cru dégénérer de ceux qui avoient combattu jusqu'à la mort pour leur patrie, s'ils avoient pu se résoudre à leur survivre. Tous, dans chaque famille, se tuérent les uns les autres, & il n'échapa de cette meurtriére expédition que ceux à qui les mains furent liées, ou que l'on empécha d'une autre maniére de se défaire eux mêmes.

Un peu avant que la ville se fût rendue, un Ambassadeur Romain étoit arrivé auprès de Philippe. Cette Ambassade avoit plusieurs objets, qu'il est nécessaire d'expliquer. La gloire de ce peuple venoit AN.M. 3805 Av.J.C. 201

d'être portée dans toute la terre par la victoire de Scipion sur Annibal en Afrique ; événement qui termina d'une maniére si glorieuse pour eux la seconde guerre Punique. La Cour d'Egypte, dans le danger où la mettoit l'union de Philippe, & d'Antiochus contre son Roi pupille avoit eu recours aux Romains pour implorer leur protection, & leur offrir la Tutéle du Roi & la Régence de ses Etats pendant sa minorité, assurant que le feu Roi l'avoit ainsi recommandé à sa mort. Les Romains avoient intérêt d'empécher que la puissance de Philippe & d'Antiochus ne se fortifiât par l'augmentation de tant de riches provinces qui composoient l'Empire d'Egypte. Il leur étoit facile de prévoir qu'ils auroient bientôt la guerre avec ces deux Princes, avec l'un desquels ils avoient déja eu des démélés qui en annonçoient de plus grands. Ainsi ils n'avoient point hésité à accepter la Tutéle, & en conséquence ils avoient nommé trois Députés, qui furent chargés de le notifier aux deux Rois, & de leur faire savoir qu'ils eussent à cesser d'inquiéter les Etats de leur pupille : qu'autrement ils seroient obligés de leur déclarer la guerre. Il n'y a personne qui ne sente que c'est faire un digne usage de sa puissance,

Justin. l. 30. cap. 2. & 3. & lib. 31. cap. 1.
Val. Max. lib. 6. cap 6
Liv. lib. 3.. n. 1. 2. & 18.

s aussi contre les entreprises des
ois, & pour donner avis aux Ro-
que Philippe, soit par lui-même,
r ses Députés, sollicitoit plusieurs
'Asie à prendre les armes, & qu'il
ans doute quelque grand dessein en
'e fut une nouvelle raison de hâter
art des trois Ambassadeurs.

nt arrivés à Rhodes, & aiant appris
relle du siége d'Abyde, ils dépu-
vers Philippe Emile le plus jeune
eux, qui arriva à Abyde, comme
déja marqué, dans le tems même
songeoit à livrer la ville. Emile dit
ppe qu'il avoit ordre de l'exhorter
part du Sénat à ne faire la guerre
n peuple de la Gréce, à n'envahir
ce qui appartenoit à Ptolémée, &
e en justice réglée les prétentions
voit contre Attale & les Rhodiens.
l se rendoit à ces remontrances, il

d'une pareille réponse adressée à un
Votre âge, dit-il à l'Ambassadeur
beauté (car Polybe remarque que
main étoit réellement de très bonne
& plus que cela encore le nom Roma
rendent extrêmement fier. Pour moi
haite que votre République garde fid
les Traités qu'elle a faits avec moi.
si elle m'attaque, j'espére lui faire v
l'Empire de Macédoine ne le céde à l
en courage, ni en réputation. Le D
retira avec cette réponse. Philippe
rendu maître d'Abyde, y laissa un
garnison, & retourna en Macéd

Il paroit que le même Emile p
Egypte, pendant que peutêtre le
autres Ambassadeurs se rendiren
Antiochus. Emile étant arrivé à A
drie, y prit possession de la Tu

a Insueto vera audire. 1 memores servare

Ptolémée au nom des Romains, ſelon les inſtructions qu'il avoit reçues du Sénat en partant, & y mit ordre aux affaires autant que l'état où ſe trouvoit alors l'Egypte le lui permit. Il confia la garde & l'éducation du jeune Roi à Ariſtoméne Acarnanien, & l'établit pour premier Miniſtre. Cet Ariſtoméne avoit vieilli dans la Cour d'Egypte, & il s'acquitta avec beaucoup de prudence & de fidélité de l'emploi qui lui fut confié.

Cependant Philippe faiſoit ravager l'Attique par ſes troupes. Voici quel fut le prétexte de cette invaſion. Deux jeunes hommes d'Acarnanie ſe trouvant à Athénes dans le tems qu'on y célébroit les grands Myſtéres, étoient entrés avec toute la foule dans le temple de Cérès, ne ſachant pas que cela fût défendu. Quoique ce ne fût qu'une faute d'ignorance, ils furent maſſacrés ſur le champ comme coupables d'impiété & de ſacrilége. Les Acarnaniens, juſtement irrités d'un ſi cruel traitement, eurent recours à Philippe, qui ſaiſit avidement cette occaſion, & leur donna des troupes, avec leſquelles ils entrérent dans l'Attique, ravagérent tout le pays, & ſe retirérent chez eux chargés du butin qu'ils avoient fait. *Liv. lib. 31. n. 14.*

Les Athéniens portérent leurs plaintes *Liv. lib. 31 n. 1-3.*

tens. Il avoit fort mal observé les
tions du Traité de paix conclu a
trois ans auparavant, en ne ceſſ
molester les alliés qui y étoient co
Tout récemment il avoit envoié d
pes & de l'argent à Annibal en A
On apprenoit qu'actuellement il r
en Asie. Tous ces mouvemens dor
de l'inquiétude au peuple Romai
ſouvenoit des peines que lui avoi
Pyrrhus avec une poignée d'Epiro
tion bien inférieure aux Macéd
Ainsi, délivré de la guerre contr
thage, il crut devoir prévenir les e
ſes de ce nouvel ennemi, qui p
devenir redoutable, si on lui lai
tems de se fortifier. Le Sénat, apr
répondu favorablement à tous ces
ſadeurs, chargea M. Valérius I
Propréteur de s'approcher de la M

Dans le tems même que le Sénat étoit assemblé pour examiner cette importante affaire, arriva une seconde Ambassade de la part des Athéniens, qui marqua que Philippe étoit prêt d'entrer en personne dans l'Attique, & qu'infailliblement il se rendroit maître d'Athénes, si l'on ne leur envoioit un promt secours. On reçut aussi des Lettres de Lévinus Propréteur & d'Aurélius son Lieutenant, par lesquelles on apprit qu'on avoit tout à craindre de la part de Philippe, que le danger étoit très pressant, & qu'il n'y avoit point de tems à perdre.

Sur ces nouvelles il fut résolu qu'on déclareroit la guerre à Philippe. Le Consul P. Sulpicius, à qui la Macédoine étoit échue par le sort, se mit en mer avec une armée, & y arriva bientôt. Les Ambassadeurs Athéniens vinrent promtement l'y trouver, pour lui apprendre qu'Athénes étoit assiégée, & pour implorer son secours. Il détacha une escadre de vingt galéres, commandée par Claudius Cento, qui partit sur le champ. Ce n'étoit pas Philippe en personne qui avoit formé le siége d'Athénes. Il y avoit envoié un de ses Lieutenans. Pour lui, il avoit porté ses armes contre Attale & contre les Rhodiens.

Ar. M. 380[4]
Av. J.C. 20[0]
Ibid. n. 1.

vaincu dans une bataille
céde à Sulpicius. Pendai
ne se passe rien de con
mininus prend sa place.
couvre la Syrie qu'Aristc
d'Egypte lui avoit enle
expéditions du Consul d
Les Achéens, après une
ration, se déclarent pour

AN.M.3804. AV.J.C.200. *Liv. lib.* 31. *n.* 22-26.

CLAUDIUS CENTO, c
avoit envoié au secours d'
entré dans le Pirée avec ses
dit aux habitans le courage
Il ne se contenta pas de me
tout le pays voisin en sûret
appris que la garnison de C
doit aucune régle ni auc
comme éloignée de tout d
tit avec sa flote, arriva p
avant le jour, & aiant tro

nison, & après avoir fait porter dans ses vaisseaux le butin immense qu'il avoit amassé, il retourna au Pirée d'où il étoit parti.

Philippe, qui étoit pour lors à Démétriade, à la premiére nouvelle qu'il reçut du désastre de cette ville alliée, accourut dans l'espérance de surprendre les Romains. Mais ils n'y étoient plus, & il sembla n'être venu que pour être témoin du triste spectacle de cette ville encore fumante & à demi ruinée. Il voulut rendre la pareille à Athénes, & en seroit venu à bout, si un de ces coureurs qu'on appelle hémérodromes *, aiant apperçu de la hauteur où il étoit placé les troupes du Roi, n'en avoit porté promtement la nouvelle à Athénes, où tout étoit endormi. Philippe arriva peu d'heures après, mais avant le jour. Voiant que la ruse lui avoit mal réussi, il résolut d'attaquer la ville de vive force. Les Athéniens avoient rangé leurs troupes en bataille hors de l'enceinte des murailles à la porte Dipyle. Philippe marchant à la tête de son armée les attaqua vigoureusement, & en aiant tué plusieurs de sa main les repoussa dans la

* *On les appelloit ainsi, parce qu'en un jour ils faisoient à la course beaucoup de chemin.*

ville, où il ne jugea pas à propos de les ſuivre. Il déchargea ſa colére ſur les maiſons de plaiſance, ſur les lieux publics d'exercice comme le Licée, & ſur tous les temples qui ſe trouvoient hors de la ville, mettant le feu par tout, & ruinant tout ce qui ſe rencontroit ſans épargner ni les tombeaux, ni ce qu'il y avoit de plus ſacré. Il partit de là pour ſurprendre Eleuſis, où il manqua auſſi ſon coup. Puis il marcha vers Corinthe, & aiant appris que les Achéens tenoient leur aſſemblée à Argos, il s'y rendit.

On y délibéroit au ſujet de Nabis Tyran de Sparte, qui avoit ſuccédé à Machanidas, & qui infeſtoit tout le pays par ſes courſes. Philippe offrit de ſe charger ſeul de cette guerre. Cette propoſition fut reçue avec un applaudiſſement général. Il y ajouta une condition qui rabattit bien de cette joie, c'étoit de lui fournir autant de troupes qu'il en faloit pour garder Orée, Chalcis, & Corinthe, & pour ne point laiſſer ſes derriéres ſans défenſe, pendant qu'il iroit combattre pour eux. On ſentit que ſon deſſein étoit de tirer du Péloponnéſe la jeuneſſe des Achéens pour s'en rendre maître, & pour l'engager dans la guerre contre les Romains. Cycliade, qui préſidoit à l'aſſemblée,

éluda la propoſition, en marquant qu'il n'étoit pas permis ſelon leurs loix de délibérer d'autre choſe que de ce qui avoit fait le ſujet de l'aſſemblée. Ainſi l'on ſe ſépara, après avoir réſolu la guerre contre Nabis, & Philippe vit encore ſon eſpérance fruſtrée.

Il fit une nouvelle tentative contre Athénes, qui ne lui réuſſit pas mieux que la premiére, ſi ce n'eſt qu'il acheva de détruire ce qui étoit reſté dans le pays de temples, de ſtatues, & d'ouvrages précieux. Après cette expédition, il ſe retira dans la Béotie.

Le Conſul, qui campoit entre Apollonie & Dyrrachium, envoia en Macédoine un détachement aſſez conſidérable ſous la conduite du Lieutenant Apuſtius, qui ravagea le plat pays, & ſe rendit maître de pluſieurs petites villes. Philippe, qui étoit retourné en Macédoine, travailloit fortement auſſi de ſon côté aux préparatifs de la guerre. *Liv. lib. n. 27-32.*

La grande attention des deux peuples étoit d'engager dans leur parti les Etoliens. Leur aſſemblée générale alloit ſe tenir. Philippe, les Romains, & les Athéniens y envoiérent leurs Ambaſſadeurs. Celui de Philippe prit le premier la parole. Il ſe borna à demander que les Eto-

liens s'en tinssent aux conditions de la paix qu'ils avoient conclue trois ans auparavant avec Philippe, aiant éprouvé alors combien l'alliance avec les Romains leur étoit inutile. Il raporta l'exemple de plusieurs villes dont ces derniers s'étoient rendus maîtres sous prétexte de les secourir, Syracuse, Tarente, Capoue; de cette derniére sur tout, qui n'étoit plus Capoue, mais le tombeau des Campaniens, un cadavre de ville, sans Sénat, sans peuple, sans magistrats, plus cruellement traitée par ceux qui l'avoient laissée à habiter en cet état, que s'ils l'eussent entiérement détruite. » Si des étrangers, dit-il, plus éloignés » de nous par leur langage, leurs mœurs, & » leurs loix, que par les espaces de terre » & de mer qui nous en séparent, vien» nent à s'emparer de ce pays, il y au» roit de la folie d'espérer qu'ils nous veuil» lent traiter plus humainement qu'ils » n'ont fait leurs voisins. Entre nous au» tres peuples du même pays, & qui par» lons la même langue, Etoliens, Acar» naniens, Macédoniens, il peut s'élever » de légers différens, qui n'ont point de » suites ni de durée; mais avec des étran» gers, avec des barbares, tous tant que » nous sommes de Grecs, nous sommes & » serons continuellement en guerre. Dans

» une guerre à laquelle vous aviez renoncé. Maintenant délivrés, graces aux » dieux, de la guerre de Carthage, nous » tournons toutes nos forces contre la » Macédoine. C'est une occasion pour » vous de rentrer dans notre amitié & » notre alliance, à moins que vous n'ai- » miez mieux périr avec Philippe, que » vaincre avec les Romains.

Damocrite, Préteur des Etoliens, sentit bien que ce dernier discours entraîneroit tous les suffrages : on prétend que Philippe l'avoit gagné par argent. Sans paroitre prendre aucun parti, il représenta que l'affaire étoit trop importante pour être décidée sur le champ, & qu'il faloit prendre du tems pour y songer mûrement. Par là il éluda l'effet de l'assemblée, & il se vantoit d'avoir rendu un service considérable à la République, qui attendroit l'événement pour se déterminer, & alors se déclareroit pour le plus fort.

Philippe cependant préparoit vigoureusement la guerre par terre & par mer : mais le Consul la faisoit déja. Il étoit entré en Macédoine, & s'étoit avancé vers les Dassarétes. Philippe se mit aussi en campagne. Ils ignoroient encore tous deux quelle route l'ennemi avoit prise. On fit de part & d'autre un détachement

Liv. lib. 31. n. 33-39.

opposé l'exemple de Carthage, à qui tout récemment on venoit d'accorder la paix & la liberté, dit que ce que les Romains avoient à craindre étoit que par leur trop grande bonté & douceur à l'égard des vaincus ils ne portassent les peuples à se déclarer plus facilement contr'eux, parce que les vaincus avoient toujours une ressource assurée dans leur clémence. Il représenta d'une maniére courte mais vive, les actions criminelles de Philippe, ses parricides domestiques, le meurtre de ses parens & de ses amis, ses infames débauches encore plus détestées que sa cruauté: tous faits d'autant plus connus de ceux à qui il parloit, qu'ils étoient plus voisins de la Macédoine. » Mais » pour me renfermer dans ce qui vous » regarde, dit ce Député en s'adressant » aux Etoliens, nous avons entrepris la » guerre contre Philippe pour votre dé- » fense : vous avez fait la paix avec lui » sans notre participation. Peutêtre di- » rez-vous pour vous justifier, que nous » voiant occupés à la guerre contre les » Carthaginois, forcés par la crainte » vous avez accepté les loix que vous » imposoit le plus fort: & nous de notre » côté, appellés ailleurs pour des soins » plus importans, nous avons négligé

par les sabres espagnols, des bras coupés, des épaules entiéres enlevées, des têtes séparées du tronc, cette vûe les saisit de fraieur, & leur fit comprendre contre quels ennemis on les menoit.

Le Roi lui-même, qui n'avoit point encore vû de près les Romains dans un combat en forme, en fut effraié. Aiant su par des transfuges l'endroit où les ennemis s'étoient arrêtés, il s'y fit conduire par des guides avec son armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatre mille chevaux; & il se posta à deux cens pas & un peu plus de leur camp, près de la petite ville d'Athacque, sur une hauteur qu'il fit fortifier de bons fossés & de bons retranchemens. Quand du haut de sa colline il considera la disposition du camp Romain, il s'écria que ce n'étoit pas là un camp de barbares.

Le m mot est at bué à P rhus.

Le Consul & le Roi demeurérent deux jours sans faire de mouvement, s'attendant l'un l'autre. Au troisiéme, Sulpicius sortit de son camp & rangea ses troupes en bataille. Philippe, qui craignoit de hazarder une action générale, envoia contre les ennemis un détachement de quinze cens hommes, moitié infanterie & moitié cavalerie, auquel

les Romains en opposérent un de p
nombre, qui eut l'avantage, & mit
tre en fuite. Ils évitérent aussi prud
ment une embuscade que le Roi
avoit préparée. Ces deux avantages,
de force ouverte, & l'autre de r
remplirent les troupes de confiance &
hardiesse. Le Consul les remena da
camp; & après un jour de repos, il
en fit sortir, & alla présenter la bat
au Roi, qui ne jugea pas à propos
l'accepter, & demeura renfermé
son camp malgré les reproches insul
de Sulpicius, qui l'accusoit de craint
de lâcheté.

Comme dans un tel voisinage
deux armées les fourages étoient
dangereux, le Consul s'éloigna d'e
ron huit milles, & s'avança vers
bourg nommé Octolophe, d'où les
rageurs se répandirent dans tous les e
rons par polotons séparés. Le Roi se
d'abord enfermé dans ses retranchem
comme si la peur l'y eût retenu, afin
l'ennemi, en devenant plus hardi,
vînt aussi moins précautionné. Cela
manqua pas d'arriver. Quand Phili
les vit répandus en grand nombre
la campagne, il sortit brusquement
on camp avec toute sa cavalerie,

les Crétois suivirent autant que le pouvoient faire des piétons, & alla à toutes brides se poster entre le camp des Romains & les fourageurs. Là, divisant ses troupes, il en envoie une partie contre les fourageurs, avec ordre de faire main basse sur tout ce qu'ils rencontreroient; & lui, avec l'autre partie, il se saisit de tous les passages par où ils pouvoient revenir. Ce n'étoit de tous côtés que meurtre & carnage, sans qu'on sût rien encore dans le camp Romain de ce qui se passoit au dehors, parce que les fuiards tomboient dans les troupes du Roi, & ceux qui gardoient les chemins en tuoient un bien plus grand nombre, que ceux qui étoient envoiés à la poursuite des ennemis.

Enfin cette triste nouvelle arriva dans le camp. Le Consul donna ordre aux Cavaliers, d'aller, chacun par où il le pourroit, secourir leurs compagnons: pour lui il fit sortir les légions du camp, & les mena en bataillon quarré contre l'ennemi. Les Cavaliers, dispersés de côté & d'autre, s'égarérent d'abord, trompés par les cris qui venoient de divers endroits. Plusieurs rencontrérent les ennemis. Le combat s'engagea en même tems de différens côtés. La plus rude mê-

lée fut dans le corps de troupes que le Roi commandoit en personne, qui par le grand nombre de fantassins & de cavaliers faisoit presque une juste armée, outre que ces troupes étoient infiniment animées par la présence du Roi, & que les Crétois qui combattoient serrés & de pié ferme contre des ennemis dispersés & en desordre, en tuoient un grand nombre. Il est certain que s'ils avoient su se modérer dans la poursuite des Romains, cette journée auroit décidé, non seulement de la bataille présente, mais peutêtre encore du succès de toute la guerre. Mais, pour s'être livrés témérairement à une ardeur inconsidérée, ils tombérent au milieu des cohortes Romaines qui s'étoient avancées avec leurs Officiers. Et pour lors les fuiards, aiant apperçu les enseignes Romaines, firent volte face, & poussérent leurs chevaux contre les ennemis qui étoient tout en desordre. En un moment la face du combat changea, ceux qui poursuivoient auparavant prenant la fuite. Beaucoup furent tués en combattant de près, beaucoup en s'enfuiant; & ils ne périssoient pas seulement par le fer, mais plusieurs se précipitant dans les marais, périssoient dans la boue avec leurs chevaux.

ıvaliers qui fuıoient, fut tué par
nnemis. Philippe, après avoir fait
ngs circuits autour des marais, ar-
nfin dans le camp, où l'on n'espéroit
de le revoir.
ous avons déja vû plusieurs fois, &
ne sauroit trop le faire remarquer
;ens du métier pour leur faire éviter
pareille faute, que la perte des ba-
s vient souvent du trop d'ardeur
Officiers, qui n'étant occupés que
poursuite des ennemis, oublient &
gent ce qui se passe dans le reste
ınnée, & se laissent enlever, par
esir de gloire mal entendu, une
ire qu'ils avoient entre les mains, &
leur étoit assurée.
ıilippe n'avoit pas perdu beaucoup
ıonde dans cette action; mais il
raignoit une seconde, & que le

d'armes pour enterrer ses morts. Le Consul, qui s'étoit mis à table, lui fit dire que le lendemain matin il lui rendroit réponse. Philippe, pour dérober sa marche aux Romains, aiant laissé dans son camp beaucoup de feux allumés, en partit sans faire bruit dès que la nuit fut venue; & aiant d'avance sur le Consul la nuit entiére & une partie du jour suivant, il le mit hors d'état de le poursuivre.

Liv. lib. 31. n. 39-43.

Sulpicius se mit en marche le lendemain, ne sachant pas encore quelle route le Roi avoit prise. Celui-ci avoit espéré l'arréter dans des défilés dont il fortifia l'entrée par des fossés, des retranchemens, & de gros amas de pierres & d'arbres: mais la patience Romaine surmonta toutes les difficultés. Le Consul, après avoir fait le dégât dans le pays, & s'être rendu maître de plusieurs places importantes, ramena son armée à Apollonie, d'où il étoit parti au commencement de la campagne.

Les Etoliens, qui n'attendoient que l'événement pour prendre leur parti, ne tardérent pas alors à se déclarer en faveur des Romains; les peuples d'Athamanie suivirent leur exemple. Les uns & les autres firent quelques courses dans

la Macédoine, qui leur réussirent assez mal, Philippe les aiant battus en plusieurs occasions. Il vainquit aussi les Dardaniens, qui étoient entrés dans son pays pendant son absence, & se consola par ces petits avantages du mauvais succès qu'il avoit eu contre les Romains.

Dans cette même campagne, la flote Romaine jointe à celle d'Attale, entra dans le Pirée, & causa une grande joie aux Athéniens. Leur haine contre Philippe, que la crainte leur faisoit dissimuler depuis lontems, éclata alors sans mesure à la vûe d'un secours si puissant. Dans [a] une ville libre comme Athénes, où le talent de la parole avoit un pouvoir souverain, les Orateurs avoient pris un tel ascendant sur l'esprit du peuple, qu'ils lui faisoient prendre telle résolution qu'il leur plaisoit. Ici le peuple, sur leur réquisition, ordonna que toutes les statues & images de Philippe & de ses ancêtres seroient absolument détruites: que les fêtes, les sacrifices, les Prêtres établis en leur honneur, seroient pareillement abolis : que tous les lieux

Liv. li b. 31 num. 44-47

a Nec unquam ibi desunt linguæ promptæ ad plebem concitandam : quod genus, cùm in omnibus liberis civitatibus, tum præcipuè Athenis, ubi oratio plurimum pollet, favore multitudinis alitur. *Liv.*

où l'on leur auroit érigé quelque m
ment, ou mis quelque inscription
roient déclarés impurs & profanes
les Prêtres, toutes les fois qu'ils
roient aux dieux des priéres pour le
ple d'Athénes, pour leurs alliés,
leurs armées & pour leurs flotes,
geroient en même tems de toutes
d'anathêmes & d'exécrations Phil
ses enfans, son roiaume, ses troup
terre & de mer, en un mot tous le
cédoniens en général, & tout c
leur appartenoit. On ajouta à ce D
que tout ce qui seroit proposé da
suite propre à deshonorer & à dif
Philippe, seroit agréé par le peup
que quiconque oseroit dire, ou
quelque chose en faveur de Phi
ou contre ces Décrets infamans,
roit être tué sur le champ sans aut
malité. La derniére clause étoit
tout ce qui avoit été autrefois or
contre les Pisistratides, le seroi
contre Philippe. Les a Athénien
soient ainsi la guerre à Philippe, p
Décrets & des Ordonannces qui é
pour lors leur unique force. Excess

a Athenienses quidem literis verbisque, quibus solis valent, bellum adversus Philippum bant. Liv.

tout, ils prodiguérent à proportion les louanges, les honneurs, & toutes sortes d'hommages, à l'égard d'Attale & des Romains.

La flote, au sortir du Pirée, attaqua & prit quelques places & quelques petites îles : après quoi Attale & les Romains se séparérent, pour entrer en quartier d'hiver.

A Rome, l'année suivante, après le choix des nouveaux Consuls, la Macédoine échut par sort à Villius.

An M. 38 Av. J.C. 1 *Liv. lib.* n. 40. & 32. n. 5.

Philippe, en se préparant aux opérations de la campagne qui alloit bientôt commencer, avoit de grandes inquiétudes sur les suites de la guerre où il s'étoit engagé. Outre qu'il avoit affaire à des ennemis puissans & redoutables, il craignoit que l'espérance de la protection Romaine ne lui fît perdre ses alliés, & que les Macédoniens, mécontens du gouvernement présent, ne songeassent à remuer, & ne lui demeurassent pas fidéles.

Dans la vûe d'écarter ces dangers, il relâcha quelques villes aux Achéens, pour se les attacher plus fortement par cette libéralité à laquelle ils ne s'attendoient pas; & en même tems il envoia des Ambassadeurs en Achaïe pour faire

prêter aux alliés le serment qui
renouveller tous les ans. Pouv
garder cette cérémonie comm
bien ferme, & capable de reter
liés dans le devoir, lui qui fai
fession ouverte de violer tous
mens, qui n'avoit aucun scru
manquer à sa parole ni aucur
pour la Divinité, pour la reli
pour tout ce qu'il y a de plus s
mi les hommes?

Polyb. l. 13. p. 672. 673

Pour ce qui regarde les Macé
il travailla à gagner leur affectio
pens d'Héraclide l'un de ses
& de ses confidens, qui étoit
détesté des peuples à cause de
nes & de ses concussions, &
avoit rendu le gouvernement for
Il étoit d'une fort basse naissan
ginaire de Tarente où il avoit e
plus vils ministéres, & d'où il a
chassé pour avoir voulu livrer
aux Romains. Il s'étoit réfugié c
lippe, qui aiant trouvé en lui de
de la vivacité, de la hardiesse,
cela une ambition démesurée que
grands crimes n'effraioient poin

même ſans probité & ſans honneur. Héraclide, dit Polybe, avoit apporté en naiſſant toutes les diſpoſitions imaginables pour devenir un grand ſcélérat. Dès ſa plus tendre jeuneſſe il s'étoit livré aux plus infames proſtitutions. Fier & terrible à l'égard de ceux qui lui étoient inférieurs, il ſe montroit bas & rampant adulateur à l'égard de ceux qui étoient au-deſſus de lui. Il avoit un ſi grand crédit auprès de Philippe, que, ſelon le même Auteur, il fut preſque la cauſe de la ruine entiére d'un ſi puiſſant Roiaume, par le mécontentement général que ſes injuſtices & ſes violences y excitérent. Le Roi le fit arrêter, & le fit mettre en priſon, ce qui cauſa une joie univerſelle parmi les peuples. Comme il ne nous reſte que quelques fragmens de Polybe ſur ce ſujet, l'hiſtoire ne nous apprend point ce que devint Héraclide, ni s'il eut une fin digne de tous ſes crimes.

Il ne ſe paſſa rien de conſidérable pendant cette campagne, non plus que dans la précédente, parce que les Conſuls n'entroient dans la Macédoine que ſur l'arriére ſaiſon, & que tout le reſte du tems ſe conſumoit en de légéres eſcarmouches, pour forcer quelques paſſages, ou pour enlever des convois. T. Quin-

Lucius que le Sénat lui avoit a
pour commander son armée de r
Au commencement de cette
année Antiochus attaqua vivemen
le par terre & par mer. Les Am
deurs de ce dernier arrivérent à I
& représentérent au Sénat le dan
trême où se trouvoit leur Maître.
mandérent en son nom, ou qu'i
aux Romains de le défendre pa
mêmes, ou qu'ils lui permissent d
peller ses troupes. Le Sénat répon
rien n'étoit plus raisonnable que
mande d'Attale: qu'il étoit le ma
rappeller ses troupes: que l'int
du peuple Romain n'étoit point
en aucune sorte à charge à ses
qu'il emploieroit son crédit auprè
tiochus pour le porter à ne point
ter le Roi Attale. En effet les R
envoiérent des Ambassadeurs à

dont ils se servoient contre Philippe leur ennemi commun : qu'il leur feroit plaisir s'il vouloit bien le laisser en repos : qu'il étoit raisonnable que les Rois alliés & amis du peuple Romain gardassent entr'eux la paix. Antiochus, sur leur remontrance, retira aussitôt ses troupes des terres d'Attale.

Dès qu'à la sollicitation des Romains il eut mis bas les armes qu'il avoit prises contre ce Prince, il marcha en personne dans la Célé-Syrie, pour reconquérir les places qu'Aristoméne lui avoit enlevées. C'étoit à ce Général que les Romains avoient confié l'administration & le soin des affaires d'Egypte. La premiére chose qu'il avoit faite, avoit été de songer à se défendre contre les invasions des deux Rois alliés. Il leva pour cet effet les meilleures troupes qu'il put trouver. Il envoia Scopas en Etolie avec de grosses sommes d'argent, pour y lever autant de troupes qu'il pourroit; parce qu'alors les Etoliens étoient regardés comme les meilleurs soldats. Ce Scopas avoit eu autrefois la premiére charge dans son pays, & il passoit pour un des plus habiles Généraux de son tems. Quand le tems de sa magistrature fut écoulé, il s'étoit flaté qu'on le continuë

An. M 3804. Av. J.C. 200.

Liv. lib. 31. n. 43.

Exc. Polyb. pag. 60.

roit. La chose ne se fit pas. Il en fut pi-qué, quitta l'Etolie, & se mit au service du Roi d'Egypte. Il réussit si bien dans cette levée, qu'il amena six mille braves soldats d'Etolie, qui furent un bon renfort pour l'armée d'Egypte.

3805. Le Ministére d'Alexandrie voiant An-
. 199. on in tiochus occupé dans l'Asie Mineure à la
m. guerre qui s'étoit allumée entre lui &
. An- b. 12. Attale roi de Pergame, envoia Scopas
dans la Palestine & dans la Célé-Syrie, pour tâcher de reprendre ces provinces. Il y conduisit si bien la guerre, qu'il regagna plusieurs villes, reprit la Judée, mit garnison dans la Citadelle de Jérusalem ; & à l'approche de l'hiver il revint à Alexandrie, raportant, outre l'honneur de ses victoires, de grandes richesses qu'on avoit amassées du pillage du pays conquis. Il parut bien dans la suite que les grands succès de cette campagne venoient principalement de l'absence d'Antiochus, & du peu de résistance qu'on avoit trouvé par cette raison.

3806
. 198. Dès qu'il y fut venu en personne, les
. lib. 8. choses changérent bien de face, & la
pt. ex victoire se déclara bientôt pour lui. Sco-
p. 77. pas, qui étoit revenu avec une armée,
. An- fut battu à Panéas, près de la source
b. 12. du Jourdain, dans un combat où il se

fit un terrible carnage de ses troupes. Il fut obligé de s'enfuir à Sidon, où il se renferma avec dix mille hommes qui lui restoient. Antiochus l'y assiégea, & le réduisit à une telle extrémité, que, manquant absolument de vivres, il falut rendre la place, & se contenter d'en sortir la vie sauve. La Régence d'Alexandrie avoit pourtant mis tout en usage pour le dégager. On avoit envoié trois des meilleurs Généraux avec les meilleures troupes de l'Etat, pour faire lever le siége. Mais Antiochus disposa si bien toutes choses, que leurs efforts furent inutiles, & que Scopas fut obligé d'accepter des conditions si ignominieuses. Il revint à Alexandrie sans armes & sans habits.

De là Antiochus alla à Gaza, où il trouva une résistance qui l'irrita. Aussi, quand elle fut prise, il en donna le pillage aux soldats. Après cela il s'assura des passages par où devoient venir les troupes qu'on pourroit envoier d'Egypte ; & revenant sur ses pas, il soumit entiérement la Palestine & la Célé-Syrie.

Exc. ex. Polyb. pag. 87. & exc. Leg. 72. Liv. lib. 33. n. 19.

Dès que les Juifs, qui pour lors avoient tout sujet d'être mécontens de l'Egypte, surent qu'Antiochus appro-

Joseph. ibid.

choit de leur pays, ils allérent avec empressement lui porter les clés de toutes leurs places; & quand il vint à Jérusalem, les Prêtres & les Anciens sortirent en pompe au-devant de lui, lui rendirent toutes sortes d'honneurs, & l'aidérent à chasser du Château la garnison que Scopas y avoit laissée. Pour reconnoitre ces services, Antiochus leur accorda plusieurs priviléges, & il ordonna, par un Décret particulier, qu'aucun étranger n'eût à entrer dans l'enclos du temple: défense qui paroissoit visiblement faite à cause de l'attentat de Philopator, qui avoit voulu y entrer par force.

Joseph. ibid. Antiochus, dans ses expéditions d'Orient, avoit été si bien servi par les Juifs de Babylone & de Mésopotamie, & comptoit tellement sur leur fidélité, que lorsqu'il arriva quelque remuement en Phrygie & en Lydie, il y fit passer deux mille familles de ces Juifs pour arrêter ces séditions, & entretenir la tranquillité dans le pays, & les combla de mille faveurs extraordinaires. Ce fut des Juifs de cette transplantation que vinrent plusieurs de ceux *de* * *la dispersion*,

* *C'est ainsi que S. Jacques & S. Pierre les appellent.* Duodecim tribubus quæ sunt in dispersione. *Jacob.* I. I. Electis advenis dispersionis Ponti, Galatiæ, Cappadociæ, Asiæ & Bithyniæ. I. *Petr.* I. I.

que

que nous trouvons dans la suite en si grand nombre, sur tout vers le tems de la prédication de l'Evangile.

Quand Antiochus eut ainsi soumis toute la Célé-Syrie & la Palestine, il forma le dessein d'en faire autant dans l'Asie Mineure. Son grand but étoit de remettre l'Empire de Syrie sur l'ancien pié, en réunissant tout ce qu'avoient jamais eu ses ancêtres, & sur tout Séleucus Nicator qui l'avoit fondé. Comme il faloit pour cela empécher que les Egyptiens ne vinssent l'inquiéter dans ses nouvelles conquêtes pendant qu'il seroit éloigné, il envoia Euclès Rhodien à Alexandrie proposer le mariage de sa fille Cléopatre avec le roi Ptolémée, avec cette clause, qu'on attendroit qu'ils fussent un peu plus âgés pour le consommer, & qu'alors, le jour même des noces, il remettroit ces provinces à l'Egypte comme la dot de sa fille. Cette proposition fut goutée, le Traité conclu & ratifié; & les Egyptiens, comptant sur sa parole & sur ses engagemens, lui laissérent faire tout ce qu'il vouloit d'un autre côté, sans l'inquiéter de celui-ci.

Hieron. in cap. 11. Daniel.

JE REPRENDS les affaires de Macédoine. J'ai dit que Quintius Fla-

AN. M. 3806. AV. J.C. 198.

campé devant l'armée de Philipp
depuis lontems gardoit les passa
les défilés le long de l'Apsus ,
du pays des Taulantiens entre l'E
l'Illyrie. Aiant pris le commanc
des troupes , il commença par
dérer & examiner l'assiette du
Comme le défilé paroissoit impra
à une armée , parce qu'il n'y avoit
petit chemin escarpé & étroit taill
le roc , & que l'ennemi étoit maî
hauteurs , on lui conseilloit de p
un long circuit où il auroit trou
chemin large & facile. Mais , out
ce détour traînoit les affaires e
gueur, il craignoit de s'éloigner de
d'où il tiroit ses vivres. Ainsi il résolu
ler par le haut des montagnes , & c
cer les passages , quoi qu'il dût l
couter.

ce ouverte. Il se donna plusieurs lé-
:es escarmouches dans une plaine qui
)it assez d'étendue, les Macédoniens
cendant par pelotons de leurs monta-
:s, pour attaquer l'ennemi, puis se
irant par des sentiers rudes & escar-
. Les Romains, animés par l'ardeur
combat, voulant les y poursuivre,
ent beaucoup à souffrir, parce que
Macédoniens avoient disposé sur tous
rochers des catapultes & des balis-
, & les accabloient à coups de pier-
& de traits. Il y eut beaucoup de
ssés de part & d'autre, & la nuit sé-
a les combattans.
Les choses étant en cet état, quelques
gers, qui paissoient leurs troupeaux
ces montagnes, vinrent à Flamininus
dire qu'ils savoient un détour qui n'é-
t point gardé, & lui promirent de le
dre sur le sommet des montagnes en
is jours au plus tard. Ils amenoient
:c eux pour garant de leur parole
arops, le premier & le plus considé-
le des Epirotes, qui favorisoit secret-
nent les Romains. Sur cette garantie,
mininus envoie un de ses Généraux
:c quatre mille hommes de pié, &
is cens chevaux. Ces pâtres, qu'on
t soin d'enchaîner de peur de surpri-

se, conduisent le détachement. P
ces trois jours, le Consul se cont
donner quelques légéres escarm
pour amuser les ennemis. Au quat
dès la pointe du jour, il fait pren
armes à toutes ses troupes, & ai
perçu sur les montagnes une gran
mée, qui étoit le signal dont or
convenu, il marche droit contre l
teur, toujours exposé aux traits d
cédoniens, & toujours combat
coups de main contre ceux qui
doient les passages. Les Romains
blent leurs efforts, & poussent viv
l'ennemi dans les endroits les plu
ciles, jettant de grands cris pour
re entendre de leurs compagno
étoient sur la hauteur. Ceux-ci
dent du haut de la montagne à c
avec un bruit épouvantable, &
bent en même tems sur les Ma
niens, qui se voiant attaqués en
en queue, perdent courage, &
nent tous la fuite. Il n'en fut pourta
tué plus de deux mille, parce que
ficulté des lieux empêcha de les
suivre. Les vainqueurs pillérent leu
& prirent leurs tentes & leurs escl
Philippe d'abord avoit pris la
de la Thessalie; mais craignant

ennemis ne vinssent encore l'y attaquer, il tourna vers la Macédoine, & s'arrêta à Tempé, pour être plus en état de secourir les villes qu'on attaqueroit.

Le Consul passa par l'Epire, sans ravager le pays, quoiqu'il sût que les principaux, à l'exception de Charops, avoient été contraires aux Romains. Mais comme ils obéissoient de bonne grace, il eut plus d'égard à leur disposition présente qu'à leur faute passée, ce qui lui gagna le cœur des Epirotes, & les lui attacha d'inclination. De-là il entra en Thessalie. Les Etoliens & les Athamanes en avoient déja pris plusieurs villes : il se rendit maître des plus considérables. Celle d'Atrax, devant laquelle il avoit mis le siége, le retint lontems, & fit une si bonne défense, qu'enfin il fut obligé d'y renoncer.

La flote Romaine cependant, soutenue de celle d'Attale & des Rhodiens, agissoit de son côté. Elle prit deux des principales villes de l'Eubée, Erétrie & Caryste, qui étoient tenues par des garnisons Macédoniennes : après quoi les trois flotes s'avancérent vers Cenchrée, port de Corinthe.

Liv. lib. 32 n. 16-25.

Le Consul étant passé dans la Phocide, la plupart des villes se rendirent à lui volontairement. Il n'y eut qu'Ela-

tie qui lui ferma ses portes : il fut
gé de l'assiéger dans les formes.
dant qu'il étoit occupé à ce sié
forma un dessein important, qui
de détacher les Achéens du pa
Philippe, & de leur faire embras
lui des Romains. Les trois flotes
étoient prêtes de former le siége d
rinthe. Avant que de le commenc
jugea à propos de faire offrir a
chéens de faire rentrer Corinthe
leur ligue, & de la leur livrer,
dition qu'ils se déclareroient po
Romains. Des Ambassadeurs, e
au nom d'Attale, des Rhodiens,
Athéniens, leur portérent ces p
Les Achéens leur donnérent audi
Sicyone.

Les Achéens se trouvoient fort
rassés sur le parti qu'ils devoient p
Le pouvoir des Lacédémoniens,
perpétuels ennemis, les tenoit en
Ils redoutoient encore plus les arm
maines. Ils avoient de tout tems,
récemment encore, de grandes c
tions aux Macédoniens : mais Pl
leur étoit suspect à tous à cause
perfidie & de sa cruauté, & ils
hendoient de tomber sous sa do
tion quand la guerre seroit ter

telle étoit la disposition des Achéens. L'Ambassadeur des Romains parla le premier, puis ceux d'Attale, des Rhodiens, de Philippe ; on réserva la derniére place aux Athéniens, pour réfuter ce qu'auroit avancé l'Ambassadeur de Philippe. Ils parlérent avec plus de violence que les autres contre le Roi, parce que nul n'en avoit été si maltraité qu'eux ; et ils déduisirent fort au long toutes ses injustices & toutes ses cruautés. Ces harangues remplirent tout le tems de l'assemblée, qui fut remise au lendemain.

Quand tout le monde fut assemblé, le héraut, selon la coutume, exhorta, au nom des Magistrats, ceux qui vouloient parler, à le faire. Personne ne se leva. Tous, se regardant les uns les autres, gardérent un profond silence. Alors Aristéne, premier Magistrat des Achéens, pour ne pas renvoïer l'assemblée sans qu'on eût délibéré : » Qu'est donc devenue, leur dit-il, cette vivacité & cette chaleur avec laquelle vous disputiez entre vous dans les repas & dans vos entretiens au sujet de Philippe & des Romains, presque jusqu'à en venir aux mains ? Pourquoi donc maintenant, dans une assemblée indiquée uniquement pour ce sujet, après que

» vous avez entendu les harangues & les
» raisons de part & d'autre, demeurez-
» vous muets ? Si l'amour du bien pu-
» blic ne peut délier vos langues, le
» parti que chacun de vous a pris en
» particulier pour ou contre Philippe &
» les Romains, ne doit-il pas vous
» obliger à parler, d'autant plus que
» personne de vous n'ignore qu'il ne sera
» plus tems de le faire, quand une fois
» la résolution aura été prise & for-
» mée » ?

Des reproches si sensés & si raisonnables, faits par le premier Magistrat, non seulement ne purent porter aucun des assistans à dire son avis, mais n'excitérent pas même le moindre bruit, le moindre murmure dans une assemblée si nombreuse, & composée de tant de peuples. Tout demeura muet & immobile.

Alors Aristéne, reprenant encore la parole, leur dit : » Je voi bien, Chefs
» de l'assemblée des Achéens, que ce
» n'est pas tant le conseil qui vous man-
» que que le courage, personne d'entre
» vous n'osant prendre sur soi en parti-
» culier de s'expliquer ouvertement sur
» ce qui regarde l'intérêt commun. J'en
» ferois peut être autant, si je n'étois
» qu'un simple particulier. Mais, com-

mier Magiſtrat, je voi ou qu'il
it point accorder d'aſſemblée
nbaſſadeurs, ou qu'il ne faut
es renvoier d'ici ſans réponſe.
mment puis-je leur en donner,
e autoriſé de votre part par un
? Mais, puiſqu'aucun de vous
: ou n'oſe dire ce qu'il penſe,
ons pour un moment que les
s des Ambaſſadeurs que nous
mes hier, ſoient autant d'avis
nous donnent, non pour leur
intérêt, mais pour le nôtre,
ns-les avec maturité. Les Ro-
les Rhodiens, & Attale deman-
aire alliance & amitié avec nous,
ous prient de les aider dans la
qu'ils ont entrepriſe contre Phi-
Celui-ci, de ſon côté, nous fait
r du Traité que nous avons con-
: lui, ſcellé & ratifié par un ſer-
tantôt il demande que nous lui
ions unis, tantôt il ſe con-
que nous gardions une exacte
ité. Perſonne de vous n'eſt-il
de voir, que ceux qui ne ſont
encore alliés demandent plus
lui qui l'eſt anciennement? Ce
oint ſans doute, ni modeſtie de
de Philippe, ni témérité de

» la part des Romains, qui les fait agir
» & parler ainsi. La différence de leurs
» forces & de leur situation leur inspire
» ces divers sentimens. Je m'explique.
» Nous ne voions ici rien de Philippe
» que son Ambassadeur. La flote Ro-
» maine mouille près de Cenchrée,
» chargée des dépouilles de l'Eubée: le
» Consul & ses légions, qui ne sont sé-
» parées de la flote que par un petit es-
» pace de mer, parcourent impunément
» la Phocide & la Locride. Vous vous
» étonnez que Cléomédon, l'ambassa-
» deur de Philippe, vous ait exhortés
» avec tant de timidité & de réserve à
» prendre les armes pour le Roi con-
» tre les Romains. Si, en conséquence
» de ce même traité & de ce même serment
» qu'il fait tant valoir, nous lui deman-
» dions que Philippe nous défendît &
» contre Nabis & les Lacédémoniens, &
» contre les Romains; il n'auroit point de
» réponse à nous faire, loin de pouvoir
» nous donner un secours réel? Nous l'é-
» prouvâmes l'an passé, lorsque, malgré les
» termes précis de notre alliance & ses
» belles promesses, il laissa ravager nos
» terres par Nabis & les Lacédémoniens.
» Pour moi, Cléomédon m'a paru se
» contredire lui-même clairement dans

son discours. Il parloit avec mé-
le la guerre contre les Romains,
ndant qu'elle auroit le même suc-
que celle qu'ils avoient déja faite
re Philippe. Pourquoi donc im-
-t-il notre secours de loin & par
mbassadeur, au lieu de venir en
nne nous défendre, nous qui
nes ses anciens alliés, & contre
s, & contre les Romains? Ju-
; de nous par les autres. Pour-
a-t-il laissé prendre Erétrie &
te? Pourquoi a-t-il abandonné
le villes de Thessalie, aussi bien
a Phocide & la Locride entiéres?
quoi actuellement souffre-t-il
1 assiége Elatie? Est-ce par force,
ar crainte, ou de propos déli-
, qu'il a abandonné les défilés de
e, & qu'il a livré à l'ennemi ces
ères impénétrables, pour aller se
er dans le fond de son roiaume?
est volontairement qu'il a aban-
é tant d'alliés à la merci des en-
s, doit-il les empécher de pour-
eux-mêmes à leur propre sûreté?
est par crainte, il doit nous par-
er la même foiblesse. S'il y a
orcé, croiez-vous, Cléomédon,
nous Achéens puissions soutenir
L vj

» les armes Romaines, auxquelles les
» Macédoniens ont été obligés de cé-
» der ? Il n'y a nulle comparaison à fai-
» re de la guerre passée avec la présente.
» Les Romains alors, occupés de soins
» plus importans, défendoient foible-
» ment leurs alliés. Maintenant, déli-
» vrés de la guerre Punique, qu'ils ont
» soutenue pendant seize ans dans le
» cœur même de l'Italie, ils n'envoient
» pas des secours aux Etoliens ; mais
» eux-mêmes, à la tête de leurs armées,
» ils attaquent Philippe par terre & par
» mer. Quintius, le troisiéme des Con-
» suls qu'ils ont envoiés contre lui ;
» l'aiant trouvé dans un poste inaccessi-
» ble, l'en a arraché, lui a pris son
» camp, l'a poursuivi en Thessalie, &
» lui a enlevé, presque sous ses yeux,
» les plus fortes places de ses alliés.
» Qu'on suppose, je le veux bien, que
» tout ce que l'Ambassadeur d'Athénes a
» dit de la cruauté, de l'avarice, des dé-
» bauches de Philippe, ne soit pas vrai ;
» que nous ne devions pas être touchés
» des crimes qu'il a commis dans l'Atti-
» que, & dans bien d'autres endroits,
» contre les dieux du ciel & de l'enfer ;
» que même les sujets particuliers de
» plainte que nous avons contre lui ;

oivent être ensevelis dans un entier
ubli ; en un mot, qu'on suppose que
: ne soit point avec Philippe que nous
vons affaire, mais avec Antigone,
rince plein de douceur & de justice,
: qui nous a rendu à tous de si grands
ervices : nous feroit-il jamais une de-
nande comme celle qu'on nous fait
ujourd'hui, manifestement contraire
notre sûreté & à notre conservation ?
i Nabis avec ses Lacédémoniens vient
ious attaquer par terre, & la flote Ro-
naîne par mer, le Roi sera-t-il en état
le nous soutenir contre de si formida-
bles ennemis : ou serons-nous en état
le nous défendre nous-mêmes ? Le passé
ious apprend ce que nous devons at-
endre pour l'avenir. Le tempérament
qu'on nous propose, qui est de demeu-
rer neutres, est un moien sûr de nous
rendre la proie du vainqueur, qui ne
manquera pas de tomber sur nous,
comme sur de rusés politiques, qui
attendoient le succès pour se déclarer.
Croiez-moi, il n'y a point de milieu.
Il faut que nous ayons les Romains
pour amis ou pour ennemis. Ils vien-
nent eux-mêmes avec une flote nom-
breuse nous offrir leur amitié & leur
secours. Nous refuser à un tel avanta-

& d'un grand murmure dans to
semblée, les uns y applaudissant a
les autres s'y opposant avec viole
même partage se trouva entre les
trats : on les appelloit *Démiurges.*
qu'ils étoient, cinq déclarérent
mettroient l'affaire en délibérati
cun dans son assemblée & devi
peuple, cinq protestérent contr
tendant qu'il étoit défendu par
aux Magistrats de rien proposer
l'assemblée de rien statuer, qui f
traire à l'alliance faite avec Phili
jour se passa encore tout entier en
tes & en cris tumultueux. Il n'en
plus qu'un : car la loi ordonnoit
l'assemblée quand ce tems seroit
Les disputes s'allumérent si viole
sur ce qui devoit s'y décider, qu'
les peres purent-ils s'empécher de

le conjura de laisser aux Achéens la liberté de pourvoir à leur sûreté, & de ne pas les exposer, par son opiniâtreté, à une perte certaine. Voiant que ses priéres étoient inutiles, il jura qu'il le tueroit de sa propre main, s'il ne se rendoit à son avis, le regardant, non comme son fils, mais comme l'ennemi de sa patrie. Memnon ne put résister à de si terribles menaces, & se laissa vaincre enfin à l'autorité paternelle.

Le lendemain, la pluralité étant pour mettre l'affaire en délibération, & les peuples témoignant assez ouvertement ce qu'ils pensoient, les Dyméens, les Mégalopolitains, & quelques-uns des Argiens se retirérent de l'assemblée avant qu'on fît le Décret : & personne n'en fut surpris, & ne leur en sut mauvais gré, parce qu'ils avoient des obligations particuliéres à Philippe, qui, tout récemment encore, leur avoit rendu des services considérables. La reconnoissance est une vertu de tous les tems & de tous les pays, & l'ingratitude est par tout abhorrée. Tous les autres peuples, quand on en vint aux suffrages, confirmérent sur le champ par un Décret, l'alliance avec Attale & les Rhodiens : & remirent l'en-

tiére conclusion de celle qui regardoit les Romains jusqu'au tems où l'on enverroit des Députés à Rome pour obtenir la ratification du peuple, sans laquelle on ne pouvoit rien terminer.

En attendant, on envoia trois Députés à Quintius, & toute l'armée des Achéens se rendit à la ville de Corinthe, devant laquelle Lucius, frére du Consul, avoit déja mis le siége, après s'être rendu maître de Cenchrée. D'abord l'attaque fut assez foible, parce qu'on espéroit que la division se mettroit dans la ville entre la garnison & les habitans. Quand on vit que rien ne remuoit, on fit approcher les machines de tous côtés, & l'on fit diverses attaques, que les assiégés soutinrent avec beaucoup de vigueur, & où les Romains furent toujours repoussés. Il y avoit dans Corinthe un grand nombre de transfuges d'Italie, qui n'attendant aucun quartier de la part des Romains, s'ils étoient vainqueurs, se battoient en desespérés. Philoclès, Capitaine de Philippe, aiant fait entrer un nouveau renfort dans la ville, & n'y aiant plus d'espérance de la pouvoir forcer, Lucius enfin se rendit à l'avis d'Attale, & on leva le siége. Les Achéens aiant été renvoiés,

Attale & les Romains remontérent sur leurs flotes. Le premier se rendit au Pirée, & les autres à Corcyre.

Pendant que les flotes attaquoient Corinthe, le Consul T. Quintius étoit occupé au siége d'Elatie, où il eut un succès plus heureux. Car, après une longue & vigoureuse résistance de la part des assiégés, il se rendit maître d'abord de la ville, puis de la citadelle.

Dans le même tems, ceux d'Argos qui avoient embrassé le parti de Philippe, trouvérent le moien de livrer leur ville à Philoclès, l'un de ses Généraux. Ainsi, malgré l'alliance que les Achéens venoient de faire avec les Romains, Philippe demeura maître de deux de leurs plus fortes places, je veux dire de Corinthe & d'Argos.

§. III.

On continue le commandement à Flamininus, comme Proconsul. Il a une entrevûe inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis, Tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flamininus sur Philippe, près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à

Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté.

An.M. 3807. Av.J.C. 197. Liv. lib. 32. n. 27. & 28.

ON NOMMA de nouveaux Consuls à Rome. Mais, comme on attribuoit, & avec raison, le retardement des affaires de Macédoine aux fréquens changemens de ceux qui en étoient chargés, on continua Flamininus dans son commandement, & on lui envoia des recrues.

Liv. lib. 32. n. 32-37. Polyb. lib 17. p. 742-752. Plut. in Flamin. p. 371.

La saison étant déja avancée, Quintius avoit pris ses quartiers d'hiver dans la Phocide & dans la Locride, lorsque Philippe lui envoia un héraut d'armes pour lui demander une entrevûe. Il ne se rendit pas difficile, & la lui accorda, parce qu'il ne savoit pas encore ce qu'on avoit résolu à Rome à son sujet, & qu'une conférence lui laissoit la liberté, ou de continuer la guerre si on lui prorogeoit le commandement, ou de porter les choses à la paix si on lui envoioit un successeur. Le lieu & le jour pris, ils s'y rendirent de part & d'autre. Philippe avoit avec lui plusieurs Seigneurs de Macédoine, & Cycliade, un des principaux des Achéens qu'ils avoient depuis peu exi-

. Le Général Romain étoit accompagné d'Amynandre, roi des Athamanes, & des Députés de tous les alliés. Après quelques disputes sur le cérémonial, Quintius fit les propositions : chacun des alliés fit aussi ses demandes. Philippe y répondit ; & comme il commençoit à s'emporter contre les Etoliens, Phénéas leur Magistrat l'interrompant, lui dit : « Il ne s'agit pas ici de paroles, il faut » ou vaincre les armes à la main, ou cé» der au plus fort. La chose est claire » même pour un aveugle, reprit Philip» pe, en se raillant de Phénéas qui étoit » incommodé de la vûe ». Philippe [a] étoit naturellement railleur, & ne pouvoit se contenir même en traitant des affaires les plus sérieuses : ce qui est un grand défaut dans un Prince.

Cette premiére entrevûe s'étant passée en altercations, on se rassembla le lendemain. Philippe se rendit fort tard au lieu dont on étoit convenu. On crut qu'il l'avoit fait exprès pour ne point laisser aux Etoliens & aux Achéens le tems de lui répondre. Il s'aboucha avec Quintius en particulier. Celui-ci aiant raporté ses propositions aux alliés, nul d'eux ne les

a Erat dicacior natura quàm regem decet, & ne inter seria quidem risu satis temperans. *Liv.*

agréa, & l'on étoit prêt de romp
conférence, lorsque Philippe
qu'on remît la décision au len
promettant de céder de sa part
venoit pas à bout de les persuade
on se fut rassemblé; il pria ins
Quintius & les alliés de ne pas
à la paix, & il se réduisit à dem
tems pour envoier à Rome des
deurs, s'engageant ou à conclu
aux conditions que lui-même p
ou à accepter celles qu'il plair
nat de lui imposer. On ne put l
une demande si raisonnable, &
vint d'une tréve, à condition n
que sur le champ il feroit sorti
pes de la Phocide & de la Lo
envoia de part & d'autre des
deurs à Rome.

Quand ils y furent arrivés,
mença par entendre ceux des
maltraitérent fort Philippe sur
points; mais ils s'attachérent
trer, par la situation même des
s'il retenoit Démétriade dans l
lie, Chalcis dans l'Eubée, &
dans l'Achaïe, villes qu'il app
même avec insolence, mais av
les entraves de la Gréce, elle n
jamais jouir de la liberté. On

ensuite les Ambassadeurs du Roi. Comme ils commençoient un grand discours, on leur coupa la parole, en leur demandant s'ils céderoient ces trois villes ou non. Aiant répondu qu'ils n'avoient point reçu d'ordre ni d'instruction sur cet article, ils furent renvoiés sans avoir rien obtenu. On laissa Quintius maître de faire la paix, ou de continuer la guerre. Il comprit bien par là que le Sénat n'étoit pas fâché qu'on la continuât: & de son côté il aimoit bien mieux terminer la guerre par une victoire que par un traité de paix. Ainsi il n'accorda plus d'entrevûe à Philippe, & lui fit déclarer qu'il n'écouteroit plus aucune proposition de sa part, s'il ne convenoit d'abord d'abandonner toute la Gréce.

Philippe alors songea sérieusement aux préparatifs de la guerre. Comme il ne pouvoit pas aisément conserver les villes de l'Achaïe à cause de leur grand éloignement, il jugea à propos de livrer Argos à Nabis tyran de Sparte; mais comme un simple dépôt, qu'il lui remettroit en cas qu'il remportât l'avantage dans cette guerre, & qu'il garderoit pour lui si les choses tournoient autrement. Le Tyran accepta la condition, & fut introduit de nuit dans la ville. On pilla les maisons

Liv. lib. 32, n. 38 40. Plut. in Flamin. p. 372.



leur argent : les autres, qu
noit ou de le cacher, ou de
vrir qu'une partie, furent décl
de verges comme des esclave
avec la derniére indignité. E
bis aïant convoqué l'assemb
premier Décret pour abolir l
un second pour distribuer ég
terres à chacun des citoiens
double amorce dont on se se
ment pour gagner la popula
l'animer contre les riches.

Le Tyran oublia bientôt
quelle condition il tenoit la
voia des Députés à Quintius
pour leur faire savoir qu'il é
d'Argos, & pour les inviter à
vûe, dans laquelle il espéroi
viendroient aisément des co
Traité d'alliance qu'il souh

l'entrevûe se fit. Les Romains vou-
t que Nabis leur fournît des trou-
& finît la guerre avec les Achéens.
Tyran accorda le premier article ;
il ne voulut avec les Achéens qu'une
de quatre mois. Le Traité fut con-
à ces conditions. Cette alliance avec
Tyran aussi décrié par ses injustices &
ruauté que l'étoit Nabis, fait peu
nneur aux Romains : mais dans un
s de guerre, on croit devoir prendre
ses avantages aux dépens même de
ité & de l'honneur.

Nabis, après avoir mis une bonne gar-
n à Argos, avoit dépouillé tous les
mes, & leur avoit enlevé toutes leurs
ses : il y envoia, peu de tems après,
mme pour traiter les Dames de la
sorte. Elle faisoit venir les plus
ées ou séparément, ou plusieurs
le, & partie par caresses, partie
naces, elle tira d'elles à différentes
, non seulement tout leur or,
core tous leurs plus superbes ha-
ns, leurs meubles les plus pré-
avec leurs pierreries, & tous leurs

und le printems fut venu, (car ce Liv. lib. 33. n. 1. 2.
viens de raporter étoit arrivé pen-
es quartiers d'hiver) Quintius &

le premier Magiſtrat leur étoi
& les ſoutenoit ſous main. I
avoient cru d'abord qu'ils v
troupes & ſans eſcorte. Ils fur
pris quand ils virent que Qui
fait ſuivre d'un détachement
aſſez conſidérable, & ils jugé
qu'il n'y auroit point de libe
ſemblée. Elle fut indiquée p
main. Ils diſſimulérent leu
leur douleur, qu'il auroit ét
même dangereux, de faire p

Attale parla le premier, &
ſervices que ſes ancêtres &
avoient rendus à toute la G
particulier à la République
Se laiſſant emporter à ſon
Romains, & s'expliquant
véhémence que ſon âge ne le
il tomba foible & comme

Achéens, reprit la parole, & après lui Quintius, qui dit peu de choses, & fit plus valoir la fidélité des Romains que leurs armes ou leur puissance. On alla ensuite aux suffrages, & l'alliance avec les Romains fut résolue tout d'une voix, personne n'osant s'y opposer, ni rien dire contre.

Comme, dans l'accident d'Attale, le danger n'étoit pas pressant, Quintius le laissa à Thébes, & s'en retourna à Elatie, bien content de la double alliance qu'il venoit de conclure avec les Achéens & les Béotiens, laquelle mettant en sûreté tous ses derriéres, lui donnoit lieu de tourner tous ses soins & tous ses efforts du côté de la Macédoine.

Dès que l'état & les forces d'Attale le permirent, on le transporta à Pergame, où il mourut peu de tems après âgé de soixante & douze ans, dont il en avoit régné quarante-quatre. Polybe remarque qu'Attale n'imita pas la plupart des hommes, pour qui les grands biens sont pour l'ordinaire une occasion de vices & de déréglemens. L'usage généreux & magnifique qu'il fit de ses richesses, mais conduit & tempéré par la prudence, lui donna moien d'augmenter ses Etats, & de se décorer lui-même du titre de Roi. Il comp-

Liv. lib. n. 21. Polyb. in Excerpt. p. 101. & 102.

toit n'être riche que pour les autres, & que c'étoit placer son argent à une grosse & légitime usure, que de l'emploier en bienfaits, & d'en acheter des amis. Il gouverna ses sujets avec une grande justice, & montra toujours une fidélité inviolable à l'égard de ses alliés. Ami généreux, mari tendre, pere affectionné, il remplit parfaitement tous les devoirs & de Prince & de particulier. Il laissa quatre fils; Euméne, Attale, Philétére, & Athénée, dont nous aurons lieu de parler dans la suite.

Polyb. lib. 17. pag. 754-762. Liv. lib. 33 n. 3-11. Plut. in Flamin. p. 372-373. Justin. l. 30. cap. 4.

Les armées des deux côtés s'étoient mises en marche pour en venir aux mains, & pour terminer la guerre par une bataille. Elles étoient à peu près égales en nombre, & composées chacune de vingt-cinq ou vingt-six mille hommes. Quintius s'avança en Thessalie, où il apprit que les ennemis étoient aussi arrivés : mais ne pouvant encore découvrir au juste où ils étoient campés, il donna ordre à ses troupes de couper des pieux pour s'en servir au besoin.

Ici Polybe, & après lui Tite-Live qui souvent le copie, marquent la différence qu'il y avoit entre l'usage des Grecs & celui des Romains par rapport aux pieux dont ils fortifioient le rempart de

leurs camps. Chez les premiers, les meilleurs pieux ſont ceux qui ont beaucoup de fortes branches tout autour du tronc, ce qui les rend bien plus difficiles à porter : d'ailleurs, le ſoldat Grec embarraſſé de ſes armes, & aiant peine à en ſoutenir le poids, ne peut pas facilement être encore ſurchargé de pieux. Les Romains ne laiſſent à ceux qu'ils coupent que deux ou trois, tout au plus quatre branches, & toutes d'un ſeul côté. De cette maniére le ſoldat peut en porter deux ou trois liés en faiſceau : d'autant mieux qu'il n'eſt point incommodé de ſes armes, portant ſon bouclier ſuſpendu derriére l'épaule, & quelques javelots ſeulement à la main.

De plus, des pieux de cette forme rendent bien plus de ſervice. Ceux des Grecs ſont très aiſés à arracher. Comme ce pieu, dont le tronc eſt gros, eſt ſeul & détaché des autres, & que d'ailleurs les branches en ſont fortes & en grand nombre, deux ou trois ſoldats l'enleveront facilement, & voila une porte ouverte à l'ennemi ; ſans compter que tous les pieux voiſins ſeront ébranlés, parce que les branches en ſont trop courtes pour être entrelaſſées les unes dans les autres. Il n'en eſt pas ainſi chez les Romains. Les branches

ſont tellement mélées & inſérées les unes entre les autres, qu'à peine peut-on diſtinguer le pié d'où elles ſortent. Il n'eſt pas non plus poſſible de fourer la main entre ces branches pour arracher le pieu, parce que ſerrées & tortillées enſemble, elles ne laiſſent aucune ouverture, & que d'ailleurs les bouts en ſont ſoigneuſement aiguiſés. Quand même on pourroit les prendre, il ne ſeroit pas facile d'en arracher le pié, & cela pour deux raiſons. La premiére, parce qu'il entre ſi avant dans la terre, qu'il en devient inébranlable: & la ſeconde, parce que par les branches ils ſont tellement liés les uns avec les autres, qu'on ne peut en enlever un qu'on n'en enléve pluſieurs. En vain deux ou trois hommes réuniront leurs forces pour les arracher. Que ſi cependant, à force de l'agiter & de le ſecouer, on vient à bout de le tirer de ſa place, l'ouverture qu'il laiſſe eſt preſque imperceptible. Ainſi ces ſortes de pieux ont trois grands avantages ſur ceux des Grecs. On les trouve en quelque endroit que l'on ſoit, ils ſont faciles à porter, & c'eſt pour le camp une barriére ſûre, & qui ne peut être rompue aiſément.

Ces ſortes de digreſſions, faites de main de maître tel qu'étoit Polybe, qui

roulent sur les usages & les pratiques de la guerre, ne déplaisent pas ordinairement aux gens du métier à qui elles peuvent fournir des vûes; & je ne dois rien négliger, ce me semble, de tout ce qui peut avoir quelque raport à l'utilité publique.

Quand le Général se fut précautionné de la maniére dont je l'ai marqué, il se mit en marche à la tête de toutes ses troupes. Après quelques légéres escarmouches, où la cavalerie Etolienne se distingua & eut toujours l'avantage, les deux armées s'arrétérent près de Scotusse. Une grosse pluie accompagnée de tonnerres étant tombée la nuit précédente, le lendemain matin le tems étoit si couvert & si sombre, qu'à peine voioit-on à deux pas du lieu où l'on étoit. Philippe détacha un corps de troupes avec ordre de s'emparer du sommet des hauteurs appellées Cynoscéphales, qui séparoient son camp de celui des Romains. Quintius détacha aussi deux escadrons de cavalerie, & environ mille soldats armés à la légére pour aller reconnoitre l'ennemi, en leur recommandant fort de prendre garde aux embuscades à cause de l'obscurité du tems. Ce détachement rencontra celui des Macédoniens qui s'étoit em-

ses, les Bactriens, les Indiens, toute l'Asie & tout l'Orient domtés par leurs armes victorieuses, ajoutant qu'il faloit maintenant combattre avec d'autant plus de courage, qu'il s'agissoit ici, non de la souveraineté mais de la liberté, plus chère & plus précieuse à des gens de cœur que l'empire du monde entier. Le Proconsul mettoit devant les yeux de ses soldats leurs propres victoires encore toutes recentes : d'un côté la Sicile & Carthage de l'autre l'Italie & l'Espagne assujetties aux Romains ; &, pour tout dire en un mot, Annibal, le grand Annibal, comparable certainement & peutêtre supérieur à Alexandre, chassé de l'Italie par leurs mains triomphantes ; &, ce qui devoit les animer encore plus vivement, ce même Philippe contre lequel ils alloient combattre, vaincu plus d'une fois par eux-mêmes, & obligé de prendre la fuite devant eux.

Animés [a] par de tels discours, ces soldats, qui se disoient, les uns vainqueurs de l'Orient, les autres vainqueurs d

a His adhortationibus utrinque concitati milites, prælio concurrunt, alteri Orientis, alteri Occidentis imperio gloriantes, ferentesque in bellum, alii majorum suorum antiquam & obsoletam gloriam, alii virentem recentibus experimentis virtutis florem. *Justin lib.* 30. *c.* 4.

ccident, tout fiers, ceux-là de l'an-
ıne gloire de leurs ancêtres, ceux-ci
leurs propres trophées & de leurs vic-
:es encore toutes récentes, se préparé-
t de part & d'autre au combat. Flami-
us, aiant commandé à son aile droite
ne pas branler de son poste, place les
hans devant cette aile, & marchant
n pas fier & assuré méne lui-même
le gauche aux ennemis. Les escarmou-
urs se voiant appuiés des légions, re-
rnent à la charge, & en viennent aux
ins.

Philippe avec les soldats armés à la
ère & l'aile droite de sa phalange, se
a d'arriver sur les montagnes, & donna
re à Nicanor de marcher incessam-
ıt après lui avec le reste de l'armée.
bord, arrivé assez près du camp des
mains, & voiant aux mains ses sol-
s armés à la légére, ce spectacle lui
eaucoup de plaisir. Mais, quand il les
plier, & dans un besoin extrême d'être
ourus, il falut les soutenir, & entrer
is une action générale, quoique la plus
nde partie de sa phalange fût encore
marche pour venir sur les hauteurs où
toit. Il reçoit cependant ceux des siens
étoient repoussés : il les rassemble,
t infanterie que cavalerie, à son aile

M v

droite, & donne ordre aux armés à la légére & à la phalange de doubler leurs files, & de ferrer leurs rangs fur la droite.

Cela fait, comme les Romains étoient proche, il commande à la phalange de marcher à eux piques baiffées, & aux armés à la légére de les déborder. Quintius avoit auffi en même tems reçu dans fes intervalles ceux qui avoient commencé le combat, & chargeoit les Macédoniens. Le choc étant engagé, on jetta de part & d'autre des cris épouvantables. L'aile droite de Philippe avoit vifiblement tout l'avantage, parce que tombant impétueufement de ces lieux hauts fur les Romains avec fa phalange, ceux-ci ne purent foutenir le choc de ces troupes ferrées & couvertes de leurs boucliers, & dont le front préfentoit une haie de piques. Les Romains furent obligés de plier.

Il n'en fut pas de même à l'aile gauche de Philippe, qui ne faifoit que d'arriver. Comme fes rangs étoient rompus & féparés par les hauteurs & les inégalités qui rempliffoient ce terrain, Quintius paffa promtement à fon aile droite, & chargea vivement cette aile gauche des Macédoniens, comptant que s'il pouvoit l'enfoncer & la mettre en defordre, elle entraîneroit avec elle l'autre aile quoique

torieuse. La chose arriva de la sorte. ette aile ne pouvant, à cause de l'iné- lité & de la difficulté des lieux, se intenir en forme de phalange, ni dou- er ses rangs pour donner de la profon- ur à ce corps, ce qui fait toute sa for- , elle fut entiérement renversée.

En cette occasion, un Tribun, qui avoit pas avec lui plus de vingt com- gnies, fit un mouvement qui contribua aucoup à la victoire. Voiant que Phi- ppe, fort éloigné du reste de l'armée, oussoit vivement l'aile gauche des Ro- ains, il quitte la droite où il étoit, qui avoit pas besoin de son secours; & sans endre conseil que de lui même & de la isposition présente des armées, il mar- he vers la phalange de l'aile droite des nemis, arrive sur leurs derriéres, & les harge de toutes ses forces. Or tel est état de la phalange par la longueur ex- essive de ses piques & par le serrement de s rangs, qu'on ne peut ni se tourner n arriére, ni combattre d'homme à omme. Le Tribun enfonce donc tou- urs en tuant à mesure qu'il avançoit, les Macédoniens ne pouvant eux-mê- es se défendre, jettent leurs armes, & ennent la fuite. Le desordre fut d'au- nt plus grand, que ceux des Romains

qui avoient plié s'étant ralliés, étoient venus en même tems attaquer en front la phalange.

Philippe jugeant d'abord du reste de la bataille par l'avantage qu'il remportoit de son côté, comptoit sur une pleine victoire. Lorsqu'il vit ses soldats jetter leurs armes, & les Romains fondre sur eux par les derriéres, il s'éloigna un peu du champ de bataille avec un corps de troupes, & de là il considéra en quel état étoient toutes choses. Et quand il vit que les Romains qui poursuivoient son aile gauche touchoient presque au sommet des montagnes, il rassembla ce qu'il put de Thraces & de Macédoniens, & chercha son salut dans la fuite.

Après le combat, où de tous les côtés la victoire s'étoit déclarée en faveur des Romains, Philippe se retira à Tempé, où il s'arréta pour y attendre ceux qui s'étoient sauvés de la défaite. Il avoit pris la sage précaution d'envoier à Larisse brûler tous ses papiers, afin que les Romains ne fussent point en état d'inquiéter aucun de ses amis. Les Romains poursuivirent les fuiards pendant quelque tems. On accusa les Etoliens d'avoir été cause que Philippe se sauva. Car ils s'amusérent à piller son camp, pendant que les

omains étoient occupés à la pourſuite ; ſorte que quand ils furent revenus, ils trouvérent preſque plus rien. Ils leur firent d'abord des reproches, entrént enſuite en querelle, & de part & utre ils ſe chargérent d'injures Le lenmain, après avoir ramaſſé les priſonrs & le reſte des dépouilles, on prit le emin de Lariſſe. La perte des Romains ns cette bataille fut d'environ ſept cens mmes. Les Macédoniens y perdirent ize mille hommes, dont huit mille térent ſur le champ de bataille, & cinq lle furent faits priſonniers. Ainſi ſe terna la journée de Cynoſcéphales.

Les Etoliens s'étoient certainement ſtingués dans cette bataille, & n'avoient s peu contribué à la victoire. Mais ils rent la vanité, ou plutôt l'inſolence, s'attribuer à eux ſeuls cet heureux ſuccs au préjudice des Romains, ſe préfént à eux ſans ménagement & ſans puur, & répandirent ce bruit par toute Gréce. Quintius, déja mécontent de mpatiente avidité avec laquelle ils s'éient jettés ſur le butin ſans attendre les omains, fut encore plus choqué du épris injurieux qu'ils en témoignoient r leurs diſcours inſolens. Depuis ce ms-là il agit fort froidement à leur

égard, & ne leur communiqua plu
des affaires publiques, affectant en
occasion d'humilier leur orgueil.

Il paroit que Quintius fut trop se
à ces discours, qu'il ne ménagea pa
prudemment des alliés si utiles, &
les aliénant ainsi des Romains, il pı
de loin la défection ouverte à laque
Etoliens se portérent dans la suit
dissimulant sagement, en ferma
yeux & les oreilles sur bien des cl
& ne paroissant point toujours instr
ce que les Etoliens pouvoient dire o
mal à propos, il auroit peutêtre re
à tout.

Quelques jours après le combat
des Ambassadeurs de Philippe à Fl
nus qui étoit à Larisse, sous préte
demander une tréve pour enterr
morts, mais en effet pour obtenir
une entrevûe. Le Proconsul accorc
& l'autre, & ajouta des honnêteté
le Roi, en disant *qu'il devoit avoir*
espérance. Ces paroles choquérent
mement les Etoliens. Comme ils
noissoient mal les Romains, & qu

présens : & ils ne rougirent point de répandre ce bruit parmi les alliés.

Le Général Romain partit avec les alliés pour le rendez-vous, qui étoit à l'entrée de Tempé. Il les assembla avant que le Roi fût arrivé, pour savoir ce qu'ils pensoient sur les conditions de la paix. Amynandre, roi des Athamanes, qui portoit la parole pour les autres, dit qu'il faloit faire un Traité qui mît la Gréce en état de conserver la paix & la liberté, même en l'absence des Romains.

Alexandre Etolien prit ensuite la parole, & dit : Que si le Proconsul pensoit qu'en faisant la paix avec Philippe, il procureroit ou une paix solide aux Romains, ou une liberté durable aux Grecs, il se trompoit : que l'unique moien de finir la guerre avec les Macédoniens, étoit de chasser Philippe de son roiaume, que la chose étoit alors très aisée, pourvû qu'il profitât de l'occasion qui se présentoit. Il appuia son avis de plusieurs autres raisons, & s'assit.

Quintius, adressant la parole à Alexandre : » Vous ne connoissez, lui dit-il, » ni le caractére des Romains, ni mes » vûes, ni les intérêts des Grecs. Ce n'est » pas l'usage des Romains, quand ils ont » fait la guerre à une Puissance, de la

» détruire entiérement : Annibal & les
» Carthaginois en font une bonne preu-
» ve. Pour moi, mon dessein n'a jamais
» été de faire à Philippe une guerre iré-
» conciliable. J'ai toujours été disposé à
» lui accorder la paix, dès qu'il se soumet-
» troit aux conditions qui lui seroient im-
» posées. Vous-mêmes, Etoliens, dans
» les assemblées qui se sont tenues à ce
» sujet, vous n'avez jamais parlé d'ôter à
» Philippe son roiaume. Seroit-ce la vic-
» toire qui nous inspireroit un tel dessein?
» Quel indigne sentiment ! Quand un
» ennemi nous attaque les armes à la
» main, il convient de le repousser avec
» fierté & hauteur : mais quand il est ter-
» rassé, le devoir du vainqueur est de faire
» paroitre de la modération, de la dou-
» ceur, de l'humanité. Quant aux Grecs,
» il est de conséquence pour eux que le
» roiaume de Macédoine soit moins puis-
» sant qu'autrefois, je l'avoue : mais il
» leur importe également qu'il ne soit pas
» tout-à-fait détruit C'est pour eux une
» barriére contre les Thraces & les * Gau-
» lois, sans laquelle, comme il est déja
» souvent arrivé, ils ne manqueroient pas
» de fondre sur la Gréce.

* *Plusieurs Gaulois s'étoient établis dans les contrées voisines de la Thrace.*

auroit sur cela consulté le Sénat ; les Etoliens pouvoient là-dessus e telle résolution qu'ils jugeroient os. Phénéas, Préteur des Etoliens, eprésenté avec vivacité, que Phi- s'il échapoit au danger présent, leroit pas à former de nouveaux , & à donner occasion à une nou- uerre : » C'est mon affaire, reprit 'oconsul ; je donnerai bon ordre ne puisse rien entreprendre contre .

endemain Philippe arriva au lieu onférence, & trois jours après le il s'étant rassemblé, il y entra, & ivec tant de sagesse & de prudence, doucit tous les esprits. Il dit qu'il oit & exécuteroit tout ce que les ins & les Alliés lui prescriroient, pour le reste il s'en remettoit en-

Au reste, ce qui engageoit Flaı
à presser la conclusion de la pai
que la nouvelle lui étoit venue qı
chus, avec une armée, partoit ‹
pour faire une irruption dans l'
Il craignoit que Philippe ne pensâ
tre ses villes en état de défense, &
ne gagnât du tems. D'ailleurs il
que, si un autre Consul venoit pr
place, on ne manqueroit pas d
tribuer tout l'honneur de cette
C'est pourquoi il accorda au Rc
mois de tréve, reçut de lui qua
Quatre cens mille écus. talens, prit pour otages Démét
fils & quelques autres de ses aı
lui permit d'envoier à Rome, p‹
voir du Sénat la décision de son
se sépara ensuite, après s'être d‹
ciproquement les assurances néc
que si la paix ne se faisoit pas, Fl‹
rendroit à Philippe les talens &
ges. Après cela, tous les intéress
chérent à Rome, les uns pour sol
paix, les autres pour y mettre ob

Liv. lib. 33. n. 14-19. Pendant tous ces mouvemens |
paix générale, il y eut de plusieı
quelques expéditions particuliérı
de peu d'importance. Androsth‹
commandoit pour le Roi à C‹

qui montoit à plus de six mille
nes : il fut vaincu dans une bataille
Jicostrate Préteur des Achéens, qui
t au dépourvû, & l'attaqua dans un
où ses troupes étoient dispersées
la campagne, & occupées à piller
it pays. L'Acarnanie étoit partagée
ntimens, les uns tenant bon pour
ppe, les autres se déclarant pour les
ains. Ceux-ci avoient formé le siége
eucas. La nouvelle de la victoire rem-
e à Cynoscéphales, soumit tout le
aux vainqueurs. Dans le même tems
Rhodiens s'emparérent de la Pérée,
e région de la Carie, qu'ils préten-
it leur appartenir, & leur avoir été
ement enlevée par les Macédoniens.
ppe aussi de son côté repoussa les
aniens, qui étoient entrés dans son
me, pour profiter du mauvais état
s affaires. Le Roi, après cette expé-
n, se retira à Thessalonique.

Rome, le tems de l'élection des consuls étant arrivé, on choisit L. Furius Purpureo, & M. Claudius Marcellus. eçut pour lors des lettres de Quin- qui apprenoient le détail de la victoire remportée contre Philippe. On en

An. M. 3808. Av. J.C. 196. *Polyb. Excerpt. Legat. p. 793. 794. Liv. lib. 33. n. 24. & 27-29.*

priéres publiques pendant cinq jours ; pour remercier les dieux de la protection qu'ils avoient accordée aux Romains dans la guerre contre Philippe.

Quelques jours après, arrivérent les Ambaſſadeurs au ſujet de la paix qu'on ſe propoſoit de faire avec le Roi de Macédoine. L'affaire fut agitée dans le Sénat. Les Ambaſſadeurs y firent de longs diſcours chacun ſelon ſes intérêts & ſes vûes : mais enfin l'avis de la paix l'emporta. La même affaire étant raportée au peuple, Marcellus, qui ſouhaitoit avec paſſion d'aller commander les armées dans la Gréce, fit tous ſes efforts pour que le Traité fût rompu : mais il ne put réuſſir. Le peuple approuva le projet de Flamininus, & ratifia les conditions. Le Sénat nomma enſuite dix des plus illuſtres citoiens pour aller en Gréce en régler les affaires avec Flamininus, & aſſurer la liberté aux Grecs. Les Achéens demandérent dans la même aſſemblée à être reçus au nombre des alliés du peuple Romain. Cette affaire, qui ſouffroit quelques difficultés, fut renvoiée aux dix Commiſſaires.

Il s'étoit élevé parmi les Béotiens une émeute entre les partiſans de Philippe & ceux des Romains, laquelle fut portée

olens excès. Mais elle n'eut pas de aiant été appaisée par le Procon-i y apporta un promt reméde.

dix Commissaires partis de Rome égler les affaires de la Gréce, ne pas lontems sans y arriver. Voici furent les principales conditions ité de paix qu'ils réglérent de con-vec Flamininus. Que toutes les * villes Grecques, tant en Asie qu'en e, seroient libres, & se gouverne-selon leurs loix : que Philippe, la fête des Jeux Isthmiques, éva-t celles où il avoit garnison. Qu'il oit aux Romains les prisonniers & nsfuges, & leur livreroit tous ses ux pontés, à l'exception de cinq ues, & de la galére à seize rangs neurs. Qu'il donneroit mille talens; é incessamment, & l'autre moitié ans, cinquante chaque année en de tribut. Parmi les otages qu'on de lui étoit Démétrius son fils, qui voié à Rome.

Polyb. Excerpt. Legat. p. 795-800. Liv. lib. 33. n. 30-35. Plut. in Flamin. p. 374-376.

Trois millions.

fut ainsi que Flamininus termina la e de Macédoine, au grand conten-

mot, autres, est par opposition aux recques soumises à e, dont une partie nt est mise en liberté, parce que les Romains prétendoient tenir garnison dans Chalcis, Démétriade, & Corinthe.

qui lui avoient fait donner le
Grand, songeoit actuellement à
armes en Europe. Si donc I
n'avoit pas, par sa grande prude
ce qui devoit arriver ; qu'il
promtement conclu cette pai
guerre contre Antiochus se fût
milieu de la Gréce à la guerre c
contre Philippe ; & que les
grands & les plus puissans R
eût alors, unis de vûes & d'in
fussent élevés en même tems c
me, il est certain qu'elle se f
vée encore engagée dans des c
dans des dangers aussi grands
qu'elle avoit eus à soutenir dans
contre Annibal.

Ce Traité de paix, dès qu'
connoissance, causa une joie
dans toute la Gréce. Les Etolie

de liberté, & que sous ce beau
Romains couvroient leurs vûes
s. Qu'à la vérité ils laissoient li-
villes situées dans l'Asie, mais
roissoient se réserver celles de
, comme Orée, Erétrie, Chal-
nétriade, Corinthe. Qu'ainsi, à
ent parler, la Gréce n'étoit point
de ses chaînes, & que tout au
avoit changé de maître.
aintes chagrinoient d'autant plus
onsul, qu'elles n'étoient point
it sans fondement. Les Commis-
lon les instructions qu'ils avoient
Rome, conseilloient à Flamini-
ndre la liberté à tous les Grecs,
retenir les villes de Corinthe, de
, & de Démétriade, qui étoient
le la Gréce, & d'y mettre de bon-
isons pour s'en assurer contre An-
Il obtint dans le Conseil, que
e seroit mise en liberté : mais il
lu qu'on y mettroit une garnison
citadelle, aussi bien que dans les
les de Chalcis & de Démétriade,
pour un tems seulement, & jus-
qu'on n'eût plus rien à craindre
rt d'Antiochus.
étoit alors au tems où les Jeux
ues devoient se célébrer, & l'at-

tente de ce qui alloit arriver y avoit attiré un concours incroiable de peuples, & de personnes de la plus grande considération. Les conditions du Traité de paix, qui n'étoient point encore entiérement connues, faisoient le sujet de toutes les conversations, & l'on en parloit différemment, la plupart ne pouvant se persuader que les Romains voulussent se retirer de toutes les places qu'ils avoient prises. Tout le monde étoit dans cette incertitude, lorsque, la multitude étant assemblée dans le stade pour le spectacle, un héraut s'avance, & publie à haute voix : LE SÉNAT ET LE PEUPLE ROMAIN, ET TITUS QUINTIUS GÉNÉRAL, AIANT VAINCU PHILIPPE ET LES MACÉDONIENS, DÉLIVRENT DE TOUTES GARNISONS ET TOUS IMPOTS LES CORINTHIENS, LES LOCRIENS, LES PHOCIENS, LES EUBÉENS, LES ACHÉENS PHTHIOTES, LES MAGNÉSIENS, LES THESSALIENS, ET LES PERRHÉBES; LES DÉCLARENT LIBRES, ET VEULENT QU'ILS SE GOUVERNENT PAR LEURS LOIX ET LEURS USAGES.

A ces [a] paroles, que plusieurs n'avoient

[a] Auditâ voce præconis majus gaudium fuit, quàm quod universum homines caperent. Vix satis credere

ouies

...ment, ils n'en pouvoient croire
...rs yeux, ni leurs oreilles, tant ce
voioient & entendoient leur pa-
...it semblable à un songe. Il falut
... héraut recommençât encore la mê-
...roclamation, qui fut écoutée avec
...ofond silence, & l'on ne perdit pas
...ot du Décret. Alors pleinement as-
...de leur bonheur, ils se livrérent de
...eau sans mesure aux transports de
...oie avec des cris & des applaudisse-
... si souvent & si fortement rép·tés,
...a mer en retentit au loin, & que des
...aux, qui dans ce moment voloient
...azard sur l'assemblée, tombérent
...le stade: tant il est vrai, que de tous

...ue audisse: alii alios
... mirabundi velut
... vanam speciem,
...id quemque perti-
... suarum aurium fi-
...

petitus, ut facilè pareret, nihil omnium bonorum multitudini gratius, quàm libertatem, ... sse. Ludicrum deinde ita raptim peractum est, ut nullius nec

les biens humains, il n'en eſt point de plus agréable à la multitude que la liberté ! La célébration des Jeux s'acheva à la hâte & fort rapidement, ſans que ni les eſprits ni les yeux fuſſent attentifs au ſpectacle, perſonne ne s'y intéreſſant plus, & la joie étoufant tous les autres ſentimens.

Quand les Jeux furent finis, tous preſque coururent en foule vers le Général Romain ; enſorte que chacun s'empreſſant d'approcher de ſon libérateur, de le ſaluer, de lui baiſer la main, & de jetter ſur lui des couronnes & des feſtons de fleurs, il auroit couru quelque riſque d'être écraſé, ſi la vigueur de l'âge, (car il n'avoit guéres que trente-trois ans) & la joie d'une journée ſi glorieuſe, ne l'avoient ſoutenu, & mis en état de réſiſter à toutes ces fatigues.

Je demande en effet, s'il y eut jamais pour un mortel journée plus agréable ou plus glorieuſe que celle-ci le fut pour Flamininus & pour tout le peuple Romain. Que ſont tous les triomphes du monde en comparaiſon de ce que nous venons de voir ? Qu'on entaſſe enſemble tous les trophées, toutes les victoires, toutes les conquêtes d'Alexandre & des plus grands Capitaines, que deviennent-elles raprochées de cette unique action

de bonté, d'humanité, de justice ? C'est un grand malheur que les Princes ne soient pas sensibles comme ils devroient l'être à une joie aussi pure, & à une gloire aussi touchante, que celle de faire du bien aux hommes.

Le souvenir [a] d'une si agréable journée & d'un bienfait si important, se renouvelloit de jour en jour, & pendant un fort long tems il n'étoit parlé d'autre chose dans les repas & dans les entretiens. On disoit, avec des transports d'admiration, & dans une sorte d'enthousiasme : » Qu'il étoit donc au monde une nation, » qui, à ses frais & à ses risques, entre- » prenoit des guerres pour la liberté des » autres, & cela non pour des peuples » voisins ou situés dans le même conti- » nent, mais qui passoit les mers, & al- » loit au loin pour empêcher qu'il n'y eût » quelque part que ce fût un empire in-

a Nec præsens omnium modo effusa lætitia est; sed per multos dies gratis & cogitationibus & sermonibus revocata. Esse aliquam in terris gentem, quæ sua impensa, suo labore ac periculo, bella gerat pro libertate aliorum : nec hoc finitimis, aut propinquæ vicinitatis hominibus, aut terris continenti junctis præstet : maria trajiciat, ne quod toto orbe terrarum injustum imperium sit, & ubique jus, fas, lex potentissima sint. Una voce præconis liberatas omnes Græciæ atque Asiæ urbes. Hoc spe concipere, audacis animi fuisse : ad effectum adducere, virtutis & fortunæ ingentis. *Liv. n. 33.*

» juste, & pour faire régner par tout les » loix, l'équité, la justice. Que par un » seul mot & à la voix d'un héraut, la li- » berté avoit été rendue à toutes les villes » de la Gréce & de l'Asie. Qu'il étoit » d'une grande ame de former seulement » un tel dessein : mais que de le mettre à » exécution, c'étoit l'effet d'un rare bon- » heur & d'une vertu consommée.

Plut. in Flamin. Ils rappelloient tous les grands combats que la Gréce avoit entrepris pour la liberté. » Après avoir soutenu tant de » guerres, disoient-ils, jamais sa valeur » n'a reçu une si douce récompense, que » lorsque des étrangers sont venus com- » battre pour elle. C'est alors que, sans » avoir presque versé une goutte de sang, » & sans avoir perdu un seul homme, » elle a remporté le plus beau de tous les » prix, & le plus digne d'être disputé par » des hommes. La valeur & la prudence » sont rares dans tous les tems : mais de » toutes les vertus la plus rare, c'est la » justice. Les Agésilas, les Lysandres, les » Nicias, les Alcibiades, ont bien sû con- » duire des guerres, & gagner des batail- » les par terre & par mer : mais c'étoit » pour eux & pour leur patrie, non pour » des inconnus & des étrangers. Cette » gloire étoit réservée aux Romains.

Voila les réflexions que les Grecs faiſoient ſur l'état préſent des affaires; & les effets répondirent promtement à la glorieuſe proclamation faite aux Jeux Iſthmiques. Car les Commiſſaires ſe partagérent pour aller faire exécuter leur Décret dans toutes les villes.

Quand Flamininus fut de retour à Argos, il fut fait Préſident des Jeux Néméens. Il s'acquitta parfaitement de cet emploi, & n'oublia rien de tout ce qui pouvoit augmenter la célébrité & la magnificence de la fête; & il fit publier encore dans ces Jeux, comme il avoit fait dans les autres, la liberté des Grecs par la voix du héraut.

En viſitant toutes les villes, il y établiſſoit de bonnes ordonnances, y réformoit la Juſtice, rappelloit l'amitié & la concorde entre les citoiens, en appaiſant les ſéditions & les querelles, & en faiſant revenir les bannis; mille fois plus content de pouvoir, par les voies de la perſuaſion, porter les Grecs à ſe réconcilier les uns avec les autres, & à vivre bien enſemble, qu'il ne l'avoit été d'avoir vaincu les Macédoniens: de ſorte que la liberté même leur parut le moindre des bienfaits qu'ils avoient reçus de lui. A quoi en effet leur auroit-elle ſervi, ſi la juſtice & la

concorde n'euſſent été établies parmi eux?
Quel modéle pour un Gouverneur, pour un Intendant de province ! & quel bonheur pour celles qui en trouvent de tels !

On raporte que le philoſophe Xénocrate aiant été délivré un jour à Athénes par l'orateur Lycurgue des mains des Fermiers, qui le traînoient en priſon pour lui faire paier une ſomme que les Etrangers devoient au Tréſor public, & aiant rencontré bientôt après les fils de ſon libérateur, il leur dit : *Je paie avec uſure à votre pere le plaiſir qu'il m'a fait ; car je ſuis cauſe qu'il eſt loué de tout le monde.* Mais la reconnoiſſance que les Grecs témoignérent à Flamininus & aux Romains, n'aboutit pas ſeulement à les faire louer : elle ſervit encore infiniment à augmenter leur puiſſance, en portant tout le monde à ſe confier en eux, & à s'abandonner à leur bonne foi. Car on ne ſe contentoit pas de recevoir les Généraux qu'ils leur envoioient : on les demandoit avec empreſſement, on les appelloit, & on ſe remettoit avec joie entre leurs mains. Et non ſeulement les peuples & les villes, mais les Princes & les Rois mêmes, qui ſe plaignoient de l'injuſtice des Rois voiſins, avoient recours à eux, & ſe mettoient comme ſous leur ſauve garde ;

rte qu'en peu de tems, par un effet protection divine, (c'est l'expression de Plutarque) toute la terre fut soumise à leur domination. Θεῖα ζωωεργον τύχης.

ornélius, l'un des Commissaires qui ent répandus de côté & d'autre, se t à l'assemblée des Grecs qui se teà * Therme, ville de l'Etolie. Il y n long discours pour exhorter les ens à demeurer fermes dans le parti avoient pris, & à ne se départir jadu Traité d'alliance qu'ils avoient vec les Romains. Quelques uns des paux d'Etolie se plaignirent, mais on modeste, que les Romains, dea victoire, ne paroissoient pas aussi disposés pour leur nation, qu'ils ent été auparavant. D'autres lui reérent, en termes durs & injurieux, ns les Etoliens, non seulement les ins n'auroient point vaincu Philipnais que même ils n'auroient pas pu e le pié dans la Gréce. Cornélius, ne point donner lieu à des disputes es altercations qui ont toujours un ais effet, se contenta sagement de nvoier au Sénat, en leur promettant

* -Live dit que ce Thermopyles. On l a bien rendu ici ἐπὶ τὴν τῶν Θερμαίων ζωνοδον. Il s'agit d'une assemblée des Etoliens dans la ville de Therme, qui est en Etolie.

N iv

qu'on leur rendroit bonne justice. C'est le parti qu'ils prirent. Ainsi finit la guerre contre Philippe.

§ IV.

Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient une Ambassade; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre, à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flamininus contre Nabis. Il l'assiége dans Sparte, l'oblige à demander la paix, & la lui accorde. Il entre à Rome en triomphe.

LA GUERRE de Macédoine avoit fini fort à propos pour les Romains, qui sans cela auroient eu sur les bras en même tems deux puissans ennemis, Philippe & Antiochus : car il étoit évident que bientôt on se oit obligé de déclarer la guerre au Roi de Syrie, qui avançoit tous les jours ses conquêtes de plus en plus, & se préparoit sans doute à passer en Europe.

AN.M. 3808. Av.J.C 196. *Liv lib.* 33. *n.* 38-41. *Ployb. l.* 17. *p.* 769. 770.

Après s'être mis en repos du côté de la Célé-Syrie & de la Palestine par l'alliance qu'il avoit conclue avec le Roi d'Egypte, & s'être rendu maître de plusieurs villes

Asie Mineure, & entr'autres d'Ephé- *Appian de bellis Syr. p. 86-88.*
prit les mesures les plus propres
venir à bout de ses desseins, &
se remettre en possession de tout
'il prétendoit avoir appartenu au-
à ses ancêtres.
nyrne, Lampsaque, & les autres
Grecques d'Asie qui jouissoient
de leur liberté, voiant bien que
étoit de se les assujettir, résolu-
le se défendre. Et comme elles
par elles-mêmes trop foibles pour
seules à un si puissant ennemi;
rent recours à la protection des
ins, qui leur fut accordée sans
On vit bien à Rome qu'il faloit
les progrès d'Antiochus vers l'Oc-
, & de quelle conséquence il seroit
laisser s'aggrandir en s'établissant
côtes d'Asie, selon le plan qu'il
it formé. On fut donc bien aise
casion que ces villes libres fournis-
aux Romains de s'y opposer, & on
voia incessamment une Ambassade.
nt que les Ambassadeurs pussent
dre auprès de lui, il avoit déja
s détachemens de son armée, qui
t formé les siéges de Smyrne & de
saque. Ce Prince avoit passé lui-
l'Hellespont avec le reste, & pris

toute la Querſonnéſe de Thrace. Aiant trouvé la ville de * Lyſimachie toute en ruine, (les peuples de Thrace l'avoient démolie peu d'années auparavant) il ſe mit à la rebâtir, dans le deſſein de fonder là un roiaume pour Séleucus ſon ſecond fils, de lui ſoumettre tout le pays de d'alentour, & de faire cette ville la de pitale du nouveau roiaume.

Ce fut juſtement dans le tems qu'il formoit tous ces projets, qu'arrivérent en Thrace les Ambaſſadeurs Romains. Ils le rencontrérent à Sélymbrie, ville du pays. Ils étoient accompagnés de quelques Députés des villes Grecques d'Aſie. Dans les premiers entretiens qu'eut le Roi avec les Ambaſſadeurs, tout ſe paſſa en civilités qui paroiſſoient ſincéres : mais quand on commença à traiter d'affaires, les choſes changérent bien de face. L. Cornélius, qui portoit la parole, demanda qu'Antiochus rendît à Ptolémée toutes les villes de l'Aſie qu'il avoit uſurpées ſur lui : qu'il évacuât toutes celles qui avoient appartenu à Philippe, n'étant pas juſte qu'il recueillît les fruits de la guerre que les Romains avoient eue avec ce Prince : qu'il laiſſât en paix les villes

* *Cette ville étoit ſituée à l'iſthme ou au cou de la péninſule.*

ques de l'Asie qui jouissoient de leur
é. Il ajouta que les Romains étoient
urpris qu'Antiochus eût passé en Eu-
avec deux armées si nombreuses de
& de mer, & qu'il rétablît la ville
simachie : entreprises qui ne pou-
t avoir d'autre but que de les atta-

tiochus répondit à tout cela, que
mée auroit satisfaction quand son
ge, qui étoit déja arrêté, s'accom-
t. Que pour les villes Grecques qui
ndoient à conserver leur liberté,
t de lui qu'elles la devoient tenir,
n des Romains. A l'égard de Lysi-
ie, il dit qu'il la rebâtissoit pour
de résidence à son fils Séleucus;
a Thrace, & la Quersonnése qui
isoit partie, étoient à lui; qu'elles
nt été conquises sur Lysimaque par
cus Nicator, un de ses ancêtres, &
y venoit comme dans son héritage.
pour l'Asie & les villes qu'il y avoit
sur Philippe, il ne savoit pas sur
titre les Romains prétendoient lui
isputer la possession : qu'il les prioit
e se pas plus méler des affaires de
:, qu'il se méloit de celles de l'Italie.
:s Romains aiant demandé qu'on fît
r les Ambassadeurs de Smyrne & de

Lampsaque, on le leur permit. Ces Ambassadeurs tinrent des discours dont la liberté échauffa tellement Antiochus, qu'il s'emporta violemment, & s'écria que les Romains n'étoient point Juges de ces affaires là. L'assemblée se sépara en désordre : aucun des partis n'eut satisfaction, & tout prit le train d'une rupture ouverte.

Pendant ces négociations, il se répandit un bruit que Ptolémée Epiphane étoit mort. Antiochus se crut aussitôt maître de l'Egypte, & se mit sur sa flote pour en aller prendre possession. Il laissa son fils Séleucus à Lysimachie avec l'armée, pour achever ce qu'il s'étoit proposé de ce côté-là. Il alla aborder à Ephése, où il joignit à sa flote tous les vaisseaux qu'il avoit dans ce port, dans le dessein de s'avancer en toute diligence vers l'Egypte. En arrivant à Patare en Lycie, il eut des nouvelles certaines que le bruit de la mort de Ptolémée étoit faux. Il changea donc sa route, & alla vers l'île de Cypre, dans le dessein de s'en saisir. Un orage qui survint lui coula à fond plusieurs vaisseaux, lui fit périr bien du monde, & rompit ses mesures. Il se trouva fort heureux de pouvoir entrer avec les débris de sa flote dans le port de Séleucie, où il la fit radouber, & s'en alla passer l'hi-

ntioche, ſans rien entreprendre
eau cette année-là.
ıi avoit donné occaſion au bruit *Polyb. l. 17. p. 771-773.*
ırt de Ptolémée, c'eſt qu'il s'étoit
effectivement une conſpiration
ſa vie. Scopas en avoit été l'au-
t homme ſe voiant à la tête de
es troupes étrangéres, dont la
étoient Etoliennes auſſi bien que
qu'avec un corps ſi formidable
es troupes bien aguerries, il lui
cile, pendant la minorité du Roi,
r la Couronne. Son plan étoit
mé, & s'il n'eût pas laiſſé écha-
aſion en s'amuſant à conſulter &
ter avec ſes amis, au lieu d'agir,
it certainement réuſſi. Ariſtomé-
emier Miniſtre, informé du com-
fit arréter. Le Conſeil l'examina.
nvaincu, & exécuté avec tous ſes
es. Cette conſpiration fit perdre
des Etoliens la confiance que le
ıement avoit eue juſques-là dans
lité : la plupart furent caſſés &
dans leur pays. On trouva chez
après ſa mort, des richeſſes im-
qu'il avoit amaſſées du pillage
vinces où il avoit commandé.
, pendant le cours de ſes victoi-
la Paleſtine, il avoit ſoumis la

Judée & Jérusalem à l'Egypte, c'est de là sans doute que venoit la plus grande partie de ses trésors. Souvent il n'y a pas bien loin de l'avarice à la trahison & à la perfidie, & l'on ne peut guéres compter sur la fidélité d'un Général qui a la passion de s'enrichir.

Un des principaux complices de Scopas étoit Dicéarque, qui avoit été autrefois Amiral de Philippe roi de Macédoine. On raconte de lui une étrange action. Aiant reçu ordre de ce Prince d'aller attaquer les îles Cyclades, ce qui étoit ouvertement contre la foi des Traités, avant que de sortir du port, il fit élever deux autels, l'un à l'Injustice, & l'autre à l'Impiété, & offrit des sacrifices sur l'un & sur l'autre, pour insulter ce semble en même tems & aux hommes & aux dieux. Comme il s'étoit si fort distingué par ses crimes, Aristoméne le distingua aussi du reste des conjurés dans son supplice. Il se contenta de faire donner du poison aux autres : mais pour lui, il le fit mourir dans les tourmens.

Quand on eut puni les auteurs de la conjuration, & qu'on l'eut entiérement assoupie, le Roi fut déclaré majeur, quoiqu'il n'eût pas encore atteint tout-à fait l'âge marqué pour cette cérémonie, & il

iis sur le trône avec beaucoup de
)e & de solennité. Le Gouvernement
it mis par là entre les mains, & il
nença à prendre connoissance des
es. Tant qu'Aristoméne continua à
nduire sous lui, tout alla fort bien.
, lorsqu'il commença à se dégouter
:t habile & fidéle Ministre, & que
de tems après il l'eut fait mourir,
se défaire d'un homme dont la vertu
)arrassoit, tout le reste de son régne
t plus qu'un desordre continuel. Son
souffrit autant & même davantage
n'avoit fait sous son pere, lorsque
s les choses avoient été le plus mal.
uand les dix Commissaires, envoiés An.M. 3809.
régler les affaires de Philippe, fu- Av.J.C. 195.
le retour à Rome, & qu'ils eurent Liv. lib. 33. n. 44-49.
1 compte de leur commission, ils aver- Justin. l. 31. cap. 2.
t le Sénat qu'il faloit s'attendre &
éparer à une nouvelle guerre, plus
:reuse encore que celle qui venoit
é terminée. Qu'Antiochus étoit en-
n Europe avec une forte armée de
& de mer. Que sur un faux bruit de
ort de Ptolémée, il s'étoit déja mis
hemin pour aller s'emparer de l'Egyp-
sans quoi la Gréce seroit déja le théa-
le la guerre. Que les Etoliens, peu-
naturellement inquiet & remuant, &

mal intentionné contre Rome, ne demeureroient pas en repos. Que la Gréce nourrissoit dans son sein un tyran, (c'étoit Nabis) plus avare & plus cruel qu'aucun de ceux qu'on avoit vûs jusques-là; qui songeoit à l'asservir; & qu'ainsi, inutilement délivrée par les Romains, elle ne feroit que changer de maître, & retomberoit dans une servitude plus fâcheuse que la premiére, sur tout si Nabis demeuroit maître de la ville d'Argos.

On chargea Flamininus de veiller sur Nabis, & l'on se rendit sur tout attentif aux démarches d'Antiochus. Il venoit de sortir d'Antioche au commencement du printems pour se rendre à Ephése. A peine étoit-il parti, qu'Annibal y arriva. Il venoit se mettre sous sa protection. Il avoit été tranquille six ans à Carthage depuis la paix conclue avec les Romains. Au bout de ce tems-là on commença à le soupçonner d'entretenir une correspondance secrette avec Antiochus, & de former avec lui le dessein de porter la guerre en Italie. Ses ennemis en donnérent avis secrettement aux Romains, qui envoiérent aussitôt une Ambassade à Carthage, pour s'informer plus sûrement du fait, avec ordre, s'ils trouvoient les preuves assez fortes, de demander aux Carthagi-

qu'on leur livrât Annibal. Habile à
:voir l'avenir, & accoutumé de lon-
nain à se préparer à l'orage dans le
du plus grand calme, il se douta
:ur dessein; & avant qu'ils pussent
uitter de leur commission, il se dé-
, gagna la côte, & se mit sur un
:au qu'il tenoit toujours prêt pour
ıvanture pareille. Il se sauva à Tyr, &
il s'en alla à Antioche où il croioit
/er encore Antiochus. Il fut obligé
suivre Ephése.
l'y trouva justement dans le tems qu'il
ıçoit en lui-même s'il entreroit en
:e avec les Romains. L'arrivée d'An-
fit un grand plaisir à Antiochus. Il
outa point qu'avec un homme qui
tant de fois battu les Romains, &
ar là s'étoit acquis à juste titre la ré-
:ion du meilleur Général qui fût
, il ne pût venir à bout de tout. Il
ıuloit plus dans son imagination que
ictoires & des conquêtes. La guerre
·ésolue, & on emploia toute cette
e & la suivante à en faire les prépa-
:. Pendant cet intervalle pourtant on
oioit des ambassades de part & d'au-

-l res Annibalem non uit, virum ad prof- la cavendaque peri- titum : nec minùs in secundis adversa, quàm in adversis secunda cogitan- tem. *Justin.*

tre, sous prétexte d'accommodement; mais en effet pour gagner du tems, & pour épier ce que faisoit l'ennemi.

Du côté de la Gréce, tous les peuples, excepté les Etoliens dont j'ai déja marqué le mécontentement secret, goutoient dans un tranquille repos les douceurs de la paix & de la liberté, & n'admiroient pas moins dans cet état la tempérance, la justice, & la modération du Vainqueur Romain, qu'ils avoient admiré auparavant son courage & son intrépidité dans la guerre. Les choses étoient dans cette situation, lorsque Quintius reçut de Rome un Décret, qui lui permettoit de déclarer la guerre à Nabis. Sur cela il convoque l'assemblée des Alliés à Corinthe, & après leur avoir expliqué de quoi il s'agissoit: » Vous voiez, leur dit-il, que » le sujet de la présente délibération vous » regarde uniquement. Il s'agit de décider » si Argos, ville également ancienne & » illustre, située au milieu de la Gréce, » jouira comme les autres villes de la li» berté, ou si on la laissera entre les mains » du Tyran de Sparte qui s'en est emparé. » Cette affaire n'intéresse en rien les Ro» mains, si ce n'est que l'esclavage d'une » seule ville ne leur laisseroit pas la gloire » pleine & entiére d'avoir délivré toute

la Gréce. Délibérez donc ſur ce qu'il y a à faire. Vos réſolutions régleront ma conduite.

Les ſentimens n'étoient pas douteux. n'y eut que les Etoliens, qui ne purent mpêcher de faire éclater leur mécontement contre les Romains, & qui rent juſqu'à les accuſer de mauvaiſe , parce qu'ils retenoient Chalcis & nétriade dans le tems même qu'ils ſe toient d'avoir rendu la liberté à toute rréce. Ils ne s'emportérent pas moins tre les autres Alliés, qui demandoient leur côté qu'on les délivrât auſſi du andage des Etoliens, qui n'étoient cs que par le langage, mais qui par œur en étoient véritablement enne-. Comme la diſpute s'échaufoit, Quinles réduiſit à ne parler que ſur l'affaire oſée; & il fut réſolu d'un conſentement unanime, qu'on déclareroit la guer-Nabis tyran de Sparte, s'il refuſoit établir Argos dans ſon ancienne li-; & chacun promit d'envoier de urs ſecours: ce qui s'exécuta fidéle-. Ariſténe, Général des Achéens, it Quintius près de Cléones, avec mille hommes de pié, & mille che-

hilippe envoia de ſon côté quinze

cens hommes, & les Thessaliens quatre cens chevaux. Le frere de Quintius arriva aussi avec une flote de quarante galéres, à laquelle les Rhodiens & le Roi Euméne joignirent les leurs. Un grand nombre de Lacédémoniens exilés se rendirent au camp des Romains, dans l'espérance de recouvrer leur patrie. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le roiaume de Sparte appartenoit de droit. Encore enfant il en avoit été chassé par le Tyran Lycurgue après la mort de Cléoméne.

On avoit songé d'abord à commencer la campagne par le siége d'Argos : mais Quintius jugea plus à propos de marcher droit au Tyran. Il avoit eu soin de bien fortifier Sparte, & il avoit fait venir de Créte mille soldats d'élite, qu'il joignit aux mille autres qui étoient déja dans ses troupes. Il avoit encore à sa solde trois mille étrangers, & outre cela dix mille hommes du pays, sans compter les Ilotes.

Il prit en même tems des mesures pour se précautionner contre les mouvemens intérieurs & domestiques. Aiant fait venir le peuple sans armes à l'assemblée, & aiant posté à l'entour ses satellites armés, après quelque préambule, il déclara que la conjoncture présente l'obligeant de prendre des précautions pour sa propre

eroit ces prisonniers. Il en nom-
iron quatre-vingts, qui étoient
cipaux de la jeunesse, les enfer-
ieu sûr, & la nuit suivante les
égorger. Il fit aussi mourir dans
ges plusieurs Ilotes, soupçonnés
voulu passer chez les ennemis.
nsi jetté la terreur dans les es-
l songea à se défendre courageu-
, bien résolu de ne point sortir
ille dans le mouvement où elle
& de ne point hazarder une ba-
ontre des troupes beaucoup supé-
en nombre.

tius s'étant avancé jusqu'à l'Eu-
ui coule presque sous les murs
ille, & travaillant à y établir
ip, Nabis détacha contre les en-
ses troupes étrangéres. Comme
nains ne s'attendoient pas à cette

poussérent l'ennemi jusques dans la ville. Le lendemain Quintius aiant conduit ses troupes en ordre de bataille près de la riviére au delà de la ville, quand l'arriére-garde fut passée, Nabis la fit attaquer par ses étrangers. Alors les Romains aiant fait volte face, le choc fut très rude de part & d'autre : mais enfin les étrangers furent enfoncés & mis en fuite. Il y en eut beaucoup de tués, parce que les Achéens, qui connoissoient les lieux, les poursuivoient dans la campagne, & ne leur faisoient point de quartier. Quintius se campa près d'Amycles; & après avoir ravagé toutes les belles campagnes qui étoient aux environs de la ville, il transporta son camp vers l'Eurotas, & de là fit le dégât dans les vallons situés au pié du mont Taygéte, & des terres voisines de la mer.

Dans le même tems le frere du Proconsul qui commandoit la flote Romaine, forma le siége de Gythium, place alors très forte & très importante. Les flotes d'Euméne & des Rhodiens survinrent fort à propos : car les assiégés se défendoient avec un grand courage. Enfin, après une longue & vigoureuse résistance, ils se rendirent.

La prise de cette ville allarma le Ty-

nvoia un héraut à Quintius
demander une entrevûe, qui
cordée. Outre plusieurs autres
le Nabis faisoit valoir en sa
insista fortement sur l'alliance
ncore toute récente que les Ro-
t Quintius lui-même avoient
lui dans la guerre contre Phi-
liance sur laquelle il devoit
lus compter, que les Romains
ent pour de fidéles & religieux
urs des Traités, auxquels ils
ent de ne donner jamais d'at-
ue de sa part, il n'y avoit rien
é depuis le traité : qu'il étoit
qu'il avoit toujours été aupa-
& qu'il n'avoit donné aux Ro-
ucun nouveau sujet de plainte
roche. Ce raisonnement étoit
t; &, pour dire le vrai, Quin-
oit rien de solide à y opposer.
n lui répondant, ne fit-il que
lre en plaintes vagues, & que
cher son avarice, sa cruauté,
ie. Mais, lors du Traité, étoit-
avare, moins cruel, moins
l ne fut rien conclu dans cette
entrevûe.
idemain Nabis convint d'aban-
la ville d'Argos, puisque les

Romains l'exigeoient ; comme aussi de leur rendre les prisonniers & les transfuges. Il pria Quintius, s'il avoit quelques autres demandes à lui faire, de les mettre par écrit, afin qu'il en pût délibérer avec ses amis ; & Quintius le lui accorda. Il tint aussi conseil de son côté avec les Alliés. La plupart étoient d'avis de continuer la guerre contre Nabis, laquelle ne pouvoit être glorieusement finie qu'en exterminant le Tyran, ou du moins la Tyrannie : qu'autrement on ne pouvoit compter que la liberté eût été rendue à la Gréce. Que les Romains ne pouvoient point faire d'accord avec Nabis, sans le reconnoitre solennellement, & sans autoriser son usurpation. Quintius inclinoit pour la paix. Il craignoit que le siége de Sparte ne traînât en longueur. Pendant ce tems-là la guerre d'Antiochus pouvoit éclater tout-à-coup, & il seroit hors d'état de faire agir ses troupes contre lui. C'étoient là les prétextes qu'il apportoit pour faire un accommodement : mais sa véritable raison, c'est qu'il craignoit qu'un nouveau Consul n'eût pour département la Gréce, & ne vînt lui enlever la gloire d'avoir terminé cette guerre ; motif, qui pour l'ordinaire influoit plus dans la

détermination

ns ; & par ce détour il les amena dans le sien. » A la bonne heure, il, assiégeons Sparte, puisque vous gez à propos, & n'épargnons rien faire réussir notre entreprise. Comvous savez que les siéges traînent plus en longueur qu'on ne droit, résolvons-nous à passer ici quartiers d'hiver, s'il le faut : ce est digne de votre courage. J'ai amment de troupes pour venir à du siége ; mais plus le nombre st grand, plus nous avons besoin rivres & de convois. L'hiver qui oche ne nous offre qu'une terre e nue, & nous laisse sans fourages. s voyez de quelle étendue est la e, & combien par conséquent il faut de béliers, de catapultes, d'autres machines de toutes sortes. vez chacun à vos villes ; afin qu'elles fournissent abondamment & promnt tout ce qui nous sera nécessaire. ft de notre honneur de pousser viient ce siége, & il nous seroit hon-

» teux, après l'avoir commencé, d'être » obligés de le quitter. » Chacun alors fit ses réflexions, aperçut bien des difficultés qu'il n'avoit pas prévues, & sentit combien la proposition qu'ils alloient faire à leurs villes y seroit mal reçue, lorsque les particuliers se verroient obligés de contribuer du leur aux frais de la guerre. Ainsi, changeant tout d'un coup de sentiment, ils laissérent au Général Romain la liberté de faire ce qu'il jugeroit le plus utile pour le bien de sa République, & pour celui des Alliés.

Alors Quintius, n'aiant admis à son Conseil que les premiers Officiers de l'armée, convint avec eux des conditions de paix qu'on pouvoit offrir au Tyran. Les principales étoient : Qu'avant dix jours Nabis évacueroit Argos, aussi bien que les autres villes de l'Argolide où il avoit des garnisons. Qu'il restitueroit aux villes maritimes toutes les galéres qu'il leur avoit prises, & ne conserveroit pour lui que deux félouques à seize rames. Qu'il rendroit aux villes alliées du peuple Romain tous leurs prisonniers, leurs transfuges, & leurs esclaves. Qu'il rendroit aussi aux Lacédémoniens bannis leurs femmes & leurs enfans qui voudroient les suivre, sans pourtant les y

liger. Qu'il donneroit cinq otages au
é du Général Romain, du nombre
squels seroit son fils. Qu'il paieroit
tuellement cent talens d'argent, & *Cent mille écus.*
ns la suite cinquante chaque année
ndant le cours de huit ans. On accor-
it une tréve de six mois, pour en-
ier de part & d'autre des Ambassa-
urs à Rome, & y faire ratifier le
raité.

Aucun de ces articles ne plaisoit au
yran, mais il fut surpris & se trouvoit
ureux qu'on n'eût point parlé de faire
venir les Bannis. Ce Traité, quand
n en fut le détail dans la ville, exci-
un soulévement général, par la né-
ssité où il mettoit les particuliers de
lâcher bien des choses qu'ils ne vou-
ient point perdre. Ainsi il ne fut plus
estion de paix, & la guerre recom-
ença tout de nouveau.

Quintius alors songea à pousser vive-
ent le siége, & commença par exami-
r attentivement la situation & l'état de
ville. Sparte avoit été lontems sans
urailles, & n'avoit point voulu avoir
'autre fortification que le courage de ses
itoiens. Ce n'étoit que depuis que les
Tyrans y dominoient, qu'on y avoit
âti des murs, & cela seulement dans

les endroits qui étoient ouverts & d'un facile accès: tout le reste n'étoit défendu que par sa situation naturelle, & par des corps de troupes qu'on y plaçoit. Comme l'armée de Quintius étoit fort nombreuse, (elle montoit à plus de cinquante mille hommes, parce qu'il avoit fait venir toutes les troupes de terre & de mer) il résolut de s'étendre tout autour de la ville, & de l'attaquer en même tems de tous côtés pour y jetter la terreur, & pour mettre les assiégés hors d'état de se reconnoître. En effet tout étant attaqué dans le même moment, & le danger étant égal de toutes parts, le Tyran ne savoit à quoi entendre, ni quels ordres donner, ni où il faloit envoier du secours, & il étoit tout hors de lui.

Les Lacédémoniens soutinrent quelque tems l'attaque des assiégeans, tant qu'on combattit dans des défilés & dans des lieux étroits. Leurs traits cependant & leurs javelots avoient peu d'effet, parce que se pressant les uns les autres, ils n'étoient point fermes sur leurs piés, & n'avoient pas le bras libre pour les lancer fortement. Quand on approcha de la ville, les Romains se sentirent tout d'un coup accablés de pierres & de

es qu'on jettoit fur eux du haut des
s. Mais aiant mis leurs boucliers fur
s. têtes, ils s'avancérent ainfi en tor-
, fans que ni les traits ni les tuiles
fent leur nuire en aucune façon.
and ils furent arrivés dans des rues
s larges, alors les Lacédémoniens
pouvant plus foutenir leurs efforts, ni
ir devant eux, prirent la fuite, &
retirérent dans les lieux les plus éle-
; & les plus éfcarpés. Nabis, croiant
ville prife, cherchoit avec grande in-
iétude comment & de quel côté il
urroit s'échapper. Un des principaux
fficiers de fon armée fauva la ville. Il
mettre le feu aux édifices qui étoient
oche du mur. Les maifons furent bien-
t enflammées, l'incendie gagna en peu
tems, & la fumée feule étoit capa-
e d'arréter les ennemis. Ceux qui é-
ient hors de la ville, & qui atta-
ioient le mur, furent obligés de s'en
oigner; & ceux qui étoient entrés,
aignant que l'incendie en croiffant ne
ur coupât toute iffue, fe retirérent
rs leurs troupes. Quintius fit fonner
retraite, & après s'être vû prefque
aître de la place, il fut contraint de
emener fes troupes dans le camp.

Les trois jours fuivans, il profita de

fource, députa Pythagore vers
tius pour ménager un accommo
Il refufa d'abord de l'écouter,
ordonna de fortir du camp.
fuppliant s'étant jetté à fes genou
beaucoup de priéres il obtint er
fon maître la tréve aux même
tions qui lui avoient auparavant
crites. L'argent fut paié, & le
remis entre les mains de Quin

Pendant tous ces mouveme
Argiens, qui, fur les nouvell
recevoient l'une fur l'autre, co
déja Lacédémone prife, fe ré
eux-mêmes en liberté, & chaffé
garnifon. Quintius, après avo
dé la paix à Nabis, & pris co
méne, des Rhodiens, & de fo
qui retournérent à leurs flotes,
à Argos, qu'il trouva dans d

l'arrivée du Général Romain & de
mée. Ce fut lui qui en fit les hon-
& qui y distribua les prix : ou plu-
fut lui qui fit le spectacle. Les Ar-
sur tout ne pouvoient lever leurs
de dessus celui qui avoit entrepris
guerre exprès pour eux, qui les
délivrés d'une dure & honteuse ser-
& qui venoit de les faire ren-
leur ancienne liberté.

Achéens voioient avec un sensible
la ville d'Argos réunie à leur Li-
& rétablie dans tous ses privilèges;
Sparte laissée en servitude, & un
maintenu au milieu de la Gréce,
troubloient leur joie, & ne leur permet-
pas d'en gouter toute la douceur.
les Etoliens, on peut dire que
x accordée à Nabis étoit leur triom-
Depuis ce honteux & indigne Trai-
car ils l'appelloient ainsi, ils dé-
nt par tout les Romains. Ils fai-
remarquer que dans la guerre con-
hilippe on n'avoit mis bas les armes
rès avoir obligé ce Prince de sor-
toutes les villes de la Gréce. Qu'ici
rpateur étoit conservé dans la pos-
n tranquille de Sparte, pendant que
oi légitime, (ils entendoient Agési-
) qui avoit servi sous le Proconsul,

traînât celle d'une ville si considérable
il avoit paru plus sage de laisser le Ty
ran affoibli & hors d'état de nuire, qu
de hazarder de voir peutêtre périr l
ville par des remédes trop violens, &
par les efforts mêmes qu'on feroit pou
la délivrer.

Il ajouta à ce qu'il avoit dit du passé
qu'il se préparoit à partir pour l'Italie
& à y faire retourner toute l'armé
Qu'avant dix jours ils entendroient di
qu'on auroit retiré les garnisons de D
métriade & de Chalcis; & qu'il alle
à leurs yeux rendre aux Achéens la C
tadelle de Corinthe. Qu'on verroit p
là lesquels étoient plus dignes de foi d
Romains ou des Etoliens, & si ces de
niers avoient eu raison de répandre p
tout qu'on ne pouvoit plus mal faire qu
de confier sa liberté au peuple Romain
& qu'on n'avoit fait que changer d
joug en recevant les Romains pour ma
tres au lieu des Macédoniens. Mais qu'o
savoit que les Etoliens ne se piquoie
pas de discrétion & de sagesse ni da
leurs discours, ni dans leurs actions.

Au reste il avertit les autres villes d
juger de leurs amis par les actions,
non par des paroles; & de bien disce
ner à qui elles devoient se fier, & cont



qui elles devoient être ſur leur garde. Il les exhorta à uſer modérément de la liberté : qu'avec cette ſage précaution elle étoit ſalutaire aux particuliers auſſibien qu'aux villes ; que ſans ce tempérament elle devenoit à charge aux autres, & pernicieuſe à ceux mêmes qui en abuſoient. Que les principaux des villes, que les différens Ordres qui les compoſent, que les villes elles-mêmes en général, s'appliquaſſent avec ſoin à garder une parfaite union. Que tant qu'elles demeureroient unies, ni Roi, ni Tyran ne pourroient rien contr'elles. Que la diſcorde & la ſédition ouvroient la porte à tous les dangers & à tous les maux, parce que le parti qui ſe ſent le plus foible au dedans cherche de l'appui au dehors, & aime mieux appeller l'Etranger à ſon ſecours, que de céder à ſes concitoiens. Il termina ſon diſcours en les conjurant avec bonté & tendreſſe d'entretenir & de conſerver par leur ſage conduite la liberté dont ils étoient redevables à des armes étrangéres ; & de faire connoitre au peuple Romain, qu'en les rendant libres, il n'avoit pas mal placé ſa protection & ſes bienfaits.

Ces avis furent reçus comme les avis d'un pere. Tous, en l'entendant parler

ainsi, pleuroient de joie; & Quintius lui-même ne put retenir ses larmes. Un doux murmure marquoit les sentimens de toute l'assemblée. Ils se regardoient les uns les autres avec admiration, & s'entr'exhortoient à recevoir avec reconnoissance & respect les paroles du Général Romain comme autant d'oracles; & à les graver profondément dans leur esprit, & encore plus dans leur cœur.

Ensuite, Quintius aiant fait faire silence, leur demanda de s'informer exactement de ce qu'il pouvoit rester dans la Gréce de citoiens Romains esclaves, & de les lui envoier en Thessalie dans l'espace de deux mois : Qu'il ne seroit pas honnête pour eux-mêmes de laisser en esclavage ceux à qui ils devoient leur liberté. Tous se récriérent avec applaudissement, & rendirent graces en particulier à Quintius de ce qu'il avoit bien voulu les avertir d'un devoir si juste & si indispensable. Le nombre de ces esclaves étoit fort considérable. Ils avoient été pris par Annibal dans la guerre Punique, & comme les Romains n'avoient pas voulu les racheter, il les avoit vendus. Il en couta à l'Achaïe seul cent talens, c'est à-dire cent mille écus, pour rembourser aux maîtres le prix des

es, pour chacun desquels on paioit cens cinquante livres : le nombre nséquent montoit ici à douze cens. juge par proportion de tout le de la Gréce. L'assemblée n'étoit ncore finie, qu'on vit la garnison ndre de la Citadelle, puis sortir ville. Quintius la suivit de près, retira au milieu des acclamations euples, qui l'appelloient leur fau- c leur libérateur, & faisoient mille au ciel pour lui.

Cinq cens deniers.

tira pareillement les garnisons de is & de Démétriade, & y fut reçu es mêmes applaudissemens. De-là a en Thessalie, où il trouva tout rmer, tant le désordre étoit gé-

fin il s'embarqua pour l'Italie, & arrivé à Rome, il y entra en triom- La cérémonie dura trois jours, pen- esquels il fit passer en revûe devant uple les précieuses dépouilles qu'il amassées dans la double guerre Philippe & contre Nabis. Démé- fils du premier, & Arméne fils du d, étoient parmi les otages, & nt le triomphe du vainqueur. Mais i en faisoit le plus bel ornement, t les citoiens Romains délivrés

d'esclavage, qui suivoient le char la tête rasée en signe de la liberté qui venoit de leur être rendue.

§. V.

Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles Ambassades & entrevûes de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoient des troupes contre Nabis, qui avoit rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Gréce.

An.M. 3811. Av.J.C. 193. *Liv. lib.* 34. *n.* 57-62.

DU CÔTÉ d'Antiochus & des Romains, tout se préparoit à une guerre prochaine. Il étoit venu à Rome des Ambassadeurs au nom de toute la Gréce, d'une grande partie de l'Asie Mineure, & de plusieurs Rois. Ils eurent une favorable audience dans le Sénat: mais comme l'affaire d'Antiochus étoit d'une longue discussion, elle fut renvoiée à Quintius & aux Commissaires qui avoient déja été en Asie. La dispute fut vive de part & d'autre. Les Ambassadeurs du Roi s'étonnoient que leur Maître les aiant envoiés simplement pour

re alliance & amitié avec les Ro-
ains, ceux-ci prétendissent lui faire
loi comme à un vaincu, & lui pres-
ire quelles villes il pouvoit garder,
quel les villes il devoit abandonner.
uintius de concert avec ses Collé-
es, après beaucoup de discours &
répliques, déclara aux Ambassa-
urs du Roi que les Romains per-
toient dans la résolution qu'ils a-
ient prise de délivrer les villes Grec-
es de l'Asie, comme ils avoient fait
lles de l'Europe: qu'ils vissent si cette
ndition convenoit à Antiochus. Ils ré-
ndirent qu'ils ne pouvoient prendre
cun engagement qui tendît à diminuer
domaine de leur Maître. Le lende-
ain tous les autres Ambassadeurs furent
nouveau introduits dans le Sénat.
aintius leur rendit compte de ce qui
toit dit & passé dans la Conférence,
les pria de faire savoir chacun à leurs
iles que le peuple Romain étoit déter-
iné à défendre leur liberté contre An-
ochus avec le même zéle & le même
urage qu'ils avoient fait contre Phi-
ipe. Les Ambassadeurs d'Antiochus
njurérent le Sénat de ne rien préci-
ter dans une affaire de cette impor-
nce; de laisser au Roi le tems de faire

ses réflexions, & d'en faire eux-mêmes de leur côté, avant que de donner un Décret qui alloit troubler le repos de l'univers. Il ne fut encore rien décidé, & l'on députa vers le Roi les mêmes Ambassadeurs qui avoient déja conféré avec lui à Lysimachie, Sulpicius, Villius, Ælius.

A peine furent-ils partis, que des Ambassadeurs Carthaginois arrivérent à Rome, & donnérent avis au Sénat qu'Antiochus, excité par Annibal, se préparoit certainement à faire la guerre aux Romains. J'ai déja dit qu'Annibal s'étoit réfugié chez ce Prince, & qu'il arriva près de lui précisément dans le tems que le Roi délibéroit s'il devoit entreprendre cette guerre. La présence & les conseils d'un tel Général ne contribuérent pas peu à l'y déterminer. Son avis dès lors, & il pensa toujours de même dans la suite, fut qu'il faloit porter la guerre dans l'Italie. Que par ce moien le pays ennemi leur fourniroit des troupes & des vivres Qu'autrement nul Prince, nul peuple ne pouvoit être supérieur aux Romains, & que l'Italie ne pouvoit être vaincue que dans l'Italie même. Il ne demandoit que cent galéres, dix mille hommes de pié & mille chevaux.

ſuroit qu'avec cette flote il iroit
ord. en Afrique, où il eſpéroit en-
: les Carthaginois à ſe joindre à
& que, s'il n'y réuſſiſſoit pas, il
droit en Italie ; où il trouveroit
le moien de ſuſciter des affaires aux
ains. Qu'il faloit que le Roi paſ-
n Europe avec le reſte de ſes trou-
& qu'il s'arrêtât dans quelque en-
de la Gréce ſans ſe tranſporter
e dans l'Italie, mais faiſant tou-
mine de vouloir y paſſer.

Roi aiant d'abord extrêmement
ce projet, Annibal envoia à Car-
un Tyrien dont il étoit fort ſûr,
préparer les eſprits : car il n'oſoit
zarder des lettres, de peur qu'el-
ſuſſent interceptées, & d'ailleurs
faires ſe traitent bien mieux de vi-
ix que par écrit. Mais le Tyrien
écouvert, & ne ſe ſauva qu'à pei-
e Sénat de Carthage en donna auſ-
avis au peuple Romain, qui crai-
d'avoir à ſoutenir la guerre en mê-
ems contre Antiochus & contre les
haginois.

ne n'avoit point alors de plus grands AN. M. 3812. AV. J.C. 192.
nis que les Etoliens. Thoas leur Liv lib. 35.
ral ne ceſſoit de les animer, en n. 12.
repréſentant avec chaleur & empor-

tement le mépris où ils étoient chez les Romains depuis leur derniére victoire, à laquelle pourtant ils avoient eu la plus grande part. Ses remontrances eurent l'effet qu'il en avoit espéré. On députa Damocrite vers Nabis, Nicandre à Philippe, & Dicéarque le frere de Thoas à Antiochus, avec des instructions particuliéres pour chacun de ces Princes.

Le premier représenta au Tyran de Sparte, que les Romains avoient entiérement énervé son pouvoir en lui ôtant les villes maritimes, puisque c'étoit de là qu'il tiroit ses galéres, ses troupes, ses matelots. Qu'enfermé presque dans ses murs, il avoit la douleur de voir les Achéens dominer dans le Péloponnése. Qu'il n'auroit jamais une occasion pareille à celle qui se présentoit actuellement de recouvrer son ancien pouvoir. Que les Romains n'avoient point d'armée dans la Gréce: qu'il pouvoit s'emparer facilement de Gythium, qui étoit fort à sa bienséance: & que la prise d'une ville comme celle-là ne paroitroit pas aux Romains un sujet qui méritât de faire passer de nouveau les Légions dans la Gréce.

Nicandre avoit des motifs plus forts encore pour animer Philippe, qui avoit

ir leurs armes. Qu'au reste la pro-
n qu'il lui faisoit n'avoit aucun rif-
our lui. Qu'il ne lui demandoit
de se déclarer avant qu'Antiochus
ssé en Gréce avec son armée : &
lui Philippe , sans être secouru
ntiochus , avoit soutenu si lontems
es seules forces la guerre contre les
ins & les Etoliens unis ensemble ,
ent les Romains lui résisteroient-
naintenant qu'il auroit pour alliés
chus & les Etoliens ? Il n'oublioit
circonstance d'Annibal , ennemi
s Romains , dont il avoit défait
e Généraux qu'il ne leur en restoit.
céarque prit Antiochus par d'autres
its. Avant tout il lui fit sentir ,
lans la guerre contre Philippe les
ains avoient profité du butin , mais
l'honneur de la victoire avoit été
entier pour les Etoliens : qu'eux

des troupes d'infanterie & de cavalerie qu'ils lui fourniroient, aussi bien que des places fortes & des ports de mer dont ils étoient maîtres. Il n'hésita point à affirmer, quoique sans fondement, que Philippe & Nabis étoient résolus de se joindre à lui contre les Romains.

Voila quels mouvemens se donnoient les Etoliens pour susciter à Rome des ennemis de tous côtés. Les deux Rois néanmoins n'entrérent point alors dans leurs vûes, & ce ne fut que dans la suite qu'ils prirent leur résolution.

Pour Nabis, il envoia sur le champ dans toutes les places maritimes pour les porter à la révolte. Il gagna par présens plusieurs des principaux, & se défit sous main de ceux qu'il trouva attachés opiniâtrement au parti des Romains. Quintius, en partant de Gréce, avoit chargé les Achéens de veiller à la défense des villes maritimes. Ils députérent aussitôt au Tyran, pour le faire souvenir du Traité qu'il avoit fait avec les Romains, & pour l'exhorter à ne pas troubler une paix qu'il avoit désirée & demandée avec tant d'ardeur. Ils envoiérent en même tems du secours à Gythium que le Tyran avoit déja assiégé, & des Ambassadeurs à Rome

r y donner avis de tout ce qui se
soit.

Antiochus ne se déclaroit pas encore ouvertement, mais il prenoit des mesures secrettes pour le grand dessein qu'il rouloit dans son esprit. Il songea à se fortifier par de bonnes alliances avec ses voisins. Dans cette vûe il se rendit à Raphia ville frontiére de la Palestine du côté de l'Egypte. Il y donna sa fille Cléopatre en mariage à Ptolémée Epiphane, & lui céda pour sa dot les provinces de Célé-Syrie & de Palestine; à condition pourtant, comme la chose avoit été stipulée auparavant, qu'il en toucheroit la moitié des revenus.

Polyb. lib. 3. pag. 167. Liv. lib. 35. n. 13-20. Appian. in Syriac. p. 88-92. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 3.

A son retour à Antioche, il en maria une autre, nommé Antiochis, à Ariarathe roi de Cappadoce. Il auroit fort souhaité de faire prendre pour femme la troisiéme à Euméne roi de Pergame: mais ce Prince la refusa, quoique ses trois fréres lui conseillassent d'accepter cette offre, parce qu'ils croioient que cette alliance avec un si grand Roi seroit un grand appui pour leur maison. Euméne les convainquit bientôt par les raisons qu'il leur donna, qu'il avoit mieux examiné l'affaire qu'eux. Il leur représenta, que s'il prenoit la fille d'An-

au Roi : car nous verrons bi
cela arriva de la forte.

Tite-Live, fur la foi de que
toriens, raconte que Scipion
cette ambaffade, & que ce
qu'Annibal lui fit cette célébr
que j'ai raportée ailleurs, par
il donnoit le premier rang entre
Généraux à Alexandre, le feco
rhus, le troifiéme à lui-mêm
ques perfonnes trouvent peu de
blance dans le voiage de Scip
encore moins dans la réponfe d

Tome I. dans l'hiftoire des Carthaginois

Villius s'étant avancé d'Eph
pamée, Antiochus s'y rendit ap
terminé la guerre contre les
Leur entrevûe roula à peu prè
mêmes fujets que celle qu'avoient
me les Ambaffadeurs du Roi av
tius. Elle fut troublée par la

faire. Malgré toutes ces belles apparences d'affliction, on crut assez généralement que c'étoit pure politique : que lui-même étoit l'auteur de sa mort, & l'avoit sacrifié à son ambition. C'étoit un jeune Prince dont on espéroit beaucoup, & qui avoit déja donné de grandes preuves de sagesse, de bonté, & des autres vertus roiales, qui le rendoient l'objet de l'amour & de l'estime de tous ceux dont il étoit connu. On prétend que le vieux Roi en conçut de la jalousie, qu'il l'avoit renvoié d'Ephése en Syrie sous prétexte de veiller à la sureté des provinces d'Orient ; & que là il l'avoit fait empoisonner par quelques Eunuques de la Cour, pour se mettre l'esprit en repos. Il faudroit avoir des preuves bien certaines, pour former un tel soupçon contre un roi & contre un pere.

Villius, pour ne point se rendre importun dans un tems de deuil & de tristesse, étoit retourné à Pergame, où il trouva Sulpicius parfaitement rétabli. Le Roi les manda peu après. Ils eurent un entretien avec son Ministre, qui se termina à des plaintes réciproques de part & d'autre : après quoi ils retournérent à Rome, sans avoir rien conclu.

Dès qu'ils furent partis, Antiochus

tint un grand Conſeil ſur les affaires préſentes, où chacun à l'envi s'emporta contre les Romains, ſachant que c'étoit un moien sûr de faire ſa cour au Prince. On relevoit la fierté de leurs demandes, & l'on trouvoit étrange qu'ils entrepriſſent d'impoſer des loix au plus grand Roi de l'Aſie, comme s'ils avoient eu affaire à un Nabis vaincu. Alexandre d'Acarnanie, qui avoit beaucoup de crédit ſur l'eſprit du Roi, comme s'il ſe fût agi de délibérer, non pas s'il faloit faire la guerre ou non, mais où & comment il la faloit faire, montroit au Roi une victoire aſſurée s'il paſſoit en Europe, & s'il alloit s'établir dans quelque partie de la Gréce. Que les Etoliens, qui en occupoient le centre, ſe déclareroient les premiers contre les Romains. Qu'aux deux extrémités, Nabis d'un côté, pour recouvrer ce qu'il avoit perdu, ſouleveroit contr'eux tout le Péloponnéſe; & que de l'autre Philippe encore plus mécontent, ne manqueroit pas, au premier ſignal de guerre, de prendre auſſi les armes. Qu'il n'y avoit point de tems à perdre, & que le point déciſif étoit de s'emparer des poſtes favorables, & de s'aſſurer des alliés. Il ajoutoit qu'il faloit envoier ſans délai

Annibal à Carthage, pour donner de l'inquiétude & de l'occupation aux Romains.

Annibal, que les entretiens avec Villius avoient rendu suſpect au Roi, ne fut point appellé à ce Conſeil. Il s'apperçut en pluſieurs autres occaſions que le Roi étoit refroidi à ſon égard, & ne lui marquoit plus la même confiance. Il eut une explication avec lui, dans laquelle il lui ouvrit ſon cœur. Rappellant les premiéres années de ſon enfance où il avoit juré ſur les autels d'être l'ennemi éternel des Romains: » C'eſt » ce ſerment, dit-il, c'eſt cette haine, » qui m'a mis les armes à la main pen- » dant trente-ſix ans, qui m'a fait chaſ- » ſer de ma patrie pendant la paix, & » qui m'a obligé de venir chercher un » aſyle dans vos Etats. Si vous fruſtrez » mes eſpérances, guidé par cette mê- » me haine qui ne mourra qu'avec moi, » j'irai par tout où je ſaurai qu'il y a des » forces & des armes, ſuſciter des en- » nemis aux Romains. Je les hai, & en » ſuis haï. Tant que vous ſongerez à leur » faire la guerre, vous pouvez mettre » Annibal au nombre & à la tête de vos » amis. Si quelque raiſon vous fait pan- » cher vers la paix, prenez d'autres con-

faloit s'attendre à la guerre con tiochus: mais on ne jugea pas encore tems de la lui déclarer. fut pas ainsi de Nabis, qui le avoit rompu ouvertement le Tra actuellement assiégeoit Gythium vageoit les terres des Achéens. voia en Gréce le Préteur Acil une flote, pour prendre la déf alliés.

AN.M.3813. Av.J.C.191. *Liv. lib.* 35. *n.* 25-30. *Plut. in Philop. p.* 363. 364.

Les Achéens avoient cette a pour Général Philopémen. Il n doit à personne pour les com terre, mais n'avoit aucune conn de la marine. Il se chargea pou commandement de la flote Ac se * flatant d'y réussir aussi bie

* *Le grand Prince de Condé pensa & parla bien plus sagement. Comme on parloit d'une bataille navale, ce* qui ne fût ra voir vos ordr dres: *reprit l le Prince*: je

leurs : mais il apprit à ſes dépens à compter moins ſur lui, & connut de quel prix en tout étoit l'expérience. Nabis, qui avoit équipé à la hâte quelques vaiſſeaux, le battit, & peu s'en falut qu'il ne le fit priſonnier. Cette diſgrace ne le découragea point, mais le rendit plus ſage & plus circonſpect ; & c'eſt là l'uſage que les perſonnes ſenſées doivent faire de leurs fautes, qui par là ſouvent leur deviennent plus utiles que les plus heureux ſuccès. Nabis triomphoit : Philopémen ſe promit bien de lui rendre cette joie de courte durée. En effet peu de jours après, l'aiant ſurpris lorſqu'il s'y attendoit le moins, il brula ſon camp, & fit un grand carnage de ſes troupes. Gythium cependant ſe rendit : ce qui augmenta beaucoup la fierté du Tyran.

Philopémen vit bien qu'il en faloit venir à un combat. C'étoit là ſon fort, & perſonne ne l'égaloit pour bien ranger ſes troupes, pour choiſir habilement les meilleurs poſtes, pour prendre tous ſes avantages, & pour profiter de toutes les fautes que pouvoit faire l'ennemi. Ici, piqué de jalouſie & animé de vengeance contre Nabis, il mit en uſage toute ſon habileté dans la ſcience militaire. Le combat ſe donna aſſez près de Sparte.

Dans la premiére attaque les troupes auxiliaires de Nabis, qui faisoient sa principale force, enfoncérent les Achéens, les mirent en désordre, & les firent plier. C'étoit par l'ordre du Général qu'ils prirent la fuite, pour attirer les ennemis dans les embuscades qu'il leur avoit préparées. Ils y donnérent tête baissée, & dans le moment qu'ils jettoient déja des cris de victoire, les fuiards tournérent visage, les Achéens qui étoient en embuscade tombérent sur eux brusquement, & en firent un grand carnage. Comme le pays étoit fourré, & très difficile pour la cavalerie à cause des ruisseaux & des fondriéres dont il étoit coupé, le Général ne livra pas ses troupes à leur ardeur, & ne leur permit pas de poursuivre l'ennemi aussi vivement qu'elles l'auroient souhaité, mais il fit sonner la retraite, & campa dans ce lieu-là même, quoiqu'il fût encore grand jour. Comme il se douta bien que, dès que la nuit seroit venue, les ennemis, revenant de leur fuite, se retireroient vers la ville par petits pelotons, il plaça en embuscade tout autour dans tous les passages, sur les ruisseaux & sur les collines, différens corps de troupes, qui effectivement en tuérent

ou en prirent un très grand nombre, de ſorte qu'à peine Nabis conſerva la quatriéme partie de ſon armée. Philopémen l'aiant renfermé dans ſa ville, ravagea pendant un mois entier toute la Laconie; & après avoir conſidérablement affoibli les forces du Tyran, il retourna chez lui, chargé de butin & de gloire.

Cette victoire fit beaucoup d'honneur à Philopémen, parce qu'il étoit viſible qu'on ne la devoit qu'à ſa prudence & à ſon habileté. On raconte de lui une choſe qui eſt peut-être unique, & que les jeunes officiers pourroient ſe propoſer comme un modéle. Lorſqu'il étoit en marche, en tems de paix comme en tems de guerre, & qu'il trouvoit quelque endroit, quelque paſſage difficile, s'arrétant tout court, il ſe demandoit à lui-même s'il étoit ſeul, ou demandoit à ceux qui l'accompagnoient, comment il faudroit s'y prendre ſi l'ennemi venoit bruſquement tomber ſur eux, s'il les attaquoit ou de front, ou par les flancs, ou par l'arriére garde: s'il ſe préſentoit en bataille rangée, ou avec moins d'ordre comme une armée qui eſt en marche. Quel poſte devroit-il prendre pour lui? Où placer ſes bagages, & combien de troupes faudroit-il deſtiner pour

leur garde ? Seroit il à propos de continuer son chemin, ou de retourner sur ses pas par où l'on étoit venu ? Où placer le camp ? Quelle étendue lui donner ? Comment assurer ses fourages, & les moiens de faire de l'eau ? Par quel endroit faudra-t-il le lendemain, après qu'on aura décampé, dresser sa marche; & dans quel ordre ? Il s'étoit accoutumé de si bonne heure & s'étoit tellement exercé à ce manége guerrier, que rien n'étoit nouveau pour lui, que nul accident inopiné ne le déconcertoit, & qu'il prenoit son parti sur le champ; comme s'il avoit tout prévû. Voila comment on devient un grand homme de guerre. Mais, pour cela, il faut aimer son métier, se faire un honneur d'y réussir, s'en occuper sérieusement, & se mettre au dessus des discours d'une jeunesse indolente, sans élévation & sans vûes.

.. lib. 35. ..1-34. Pendant cette expédition des Achéens contre Nabis, les Etoliens avoient envoié une ambassade à Antiochus, pour l'exhorter à passer en Gréce. Non seulement ils lui promettoient de lui donner toutes leurs troupes pour agir avec les siennes, mais ils l'assuroient encore qu'il pouvoit compter sur Philippe roi

de Macédoine, sur Nabis roi de Lacédémone, & sur plusieurs autres Etats de Gréce, qui étant tous ennemis des Romains dans le cœur, n'attendoient que sa venue pour se déclarer contre eux. Thoas, le Chef de cette ambassade, étala tous ces avantages avec beaucoup de pompe & de véhémence. Il lui représenta que les Romains aiant retiré leur armée de Gréce, l'avoient laissée sans défense: que l'occasion ne pouvoit être plus belle pour s'en saisir; qu'il trouveroit tout disposé pour le recevoir, & qu'il n'avoit qu'à se montrer pour se rendre le maître du pays. Ce portrait flaté qu'on lui fit de l'état des affaires de Gréce le frapa extrêmement, & ne lui laissa presque plus lieu de délibérer sur le parti qu'il avoit à prendre.

Les Romains de leur côté, qui n'ignoroient pas tous les mouvemens que se donnoit l'Etolie pour leur enlever leurs alliés & leur susciter de toutes parts des ennemis, avoient envoié en Gréce des Ambassadeurs, du nombre desquels étoit Quintius. Il trouva tous les peuples fort bien disposés, excepté les Magnétes, qu'on avoit aliénés des Romains en répandant le bruit qu'ils étoient près de rendre à Philippe son fils qu'il leur

avoit donné en otage, & de lui livrer la ville de Démétriade qui appartenoit aux Magnétes. Il falut les détromper, mais d'une maniére adroite & délicate, qui ne choquât pas Philippe, qu'on avoit bien plus intérêt de ménager. C'est ce que fit Quintius avec beaucoup d'habileté. L'auteur de ces faux bruits étoit Euryloque, qui exerçoit pour lors la premiére Magistrature. Comme il lui échapa quelque parole dure & injurieuse contre les Romains, qui donna lieu à Quintius de reprocher aux Magnétes avec chaleur leur ingratitude, Zénon, un des anciens, s'adressant à Quintius & aux autres Ambassadeurs les larmes aux yeux, les conjura de ne point imputer à tout le peuple la fureur d'un particulier, dont lui seul devoit répondre. Que les Magnétes étoient redevables à Quintius & au peuple Romain, non seulement de la liberté, mais de ce que les hommes ont de plus cher & de plus précieux; & qu'ils perdroient la vie, plutôt que de renoncer à l'amitié des Romains, & d'oublier les obligations qu'ils leur avoient. Toute l'assemblée applaudit à ce discours. Euryloque voiant bien qu'il ne pouvoit plus demeurer en sureté dans la ville, se réfugia chez les Etoliens.

Thoas, le Chef de la nation, étoit revenu de chez Antiochus, & en avoit amené avec lui Ménippe, que le Roi envoioit aux Etoliens en qualité d'Ambassadeur. Avant que l'assemblée générale fût convoquée, ces deux hommes avoient travaillé de concert à préparer & à prévenir les esprits, en exagérant avec emphase les armées de terre & de mer qu'avoit le Roi, ses nombreuses troupes d'infanterie & de cavalerie, les éléphans qu'il avoit fait venir des Indes, sur tout (motif puissant pour la multitude) l'or immense que le Roi apporteroit avec lui, suffisant pour acheter les Romains mêmes.

Quintius étoit informé réguliérement de tout ce qui se disoit & se passoit en Etolie. Quoique tout lui parût désespéré de ce côté là, cependant, pour n'avoir rien à se reprocher, & pour mettre encore plus les Etoliens dans leur tort, il jugea à propos d'envoier dans l'assemblée quelques députés des alliés, pour faire ressouvenir les Etoliens de leur alliance avec les Romains, & pour être en état de répondre librement à ce que pourroit avancer l'Ambassadeur d'Antiochus. Il chargea de cette commission les Athéniens, que la dignité de leur

ville, & leur ancienne liaiſon a
Etoliens, y rendoient plus propr
tous les autres.

Thoas ouvrit l'aſſemblée, en
çant qu'il étoit venu un Ambaſſa
la part d'Antiochus : on le fit
Il commença par dire qu'il auroi
ſouhaiter pour les peuples de la
& de l'Aſie, qu'Antiochus fût in
plutôt dans leurs affaires, & pend
celles de Philippe ſe ſoutenoient
que par ce moien chacun auroit c
ſes droits, & que tout ne ſeroit p
bé ſous le pouvoir des Romains.
» à préſent encore, dit-il, ſi vo
» tez à exécution les deſſeins q
» avez formés, Antiochus pourr
» l'aide des dieux, & votre ſeco
» tablir dans leur ancienne ſplen
» affaires de la Gréce, en quelqu
» vais état qu'elles ſoient.

Les Athéniens, à qui l'on do
ſuite audience, ſans dire un n
Roi, ſe contentérent de rappell
Etoliens le ſouvenir de leur allian
les Romains, & des ſervices que
tius avoit rendus à toute la Gré
conjurant de ne rien précipiter da
affaire auſſi importante que cell
il s'agiſſoit actuellement. Que le

ons hardies, prises avec chaleur & icité, pouvoient avoir d'abord un mier coup d'œil flateur: qu'on en oit ensuite les difficultés dans l'exé- on, & que rarement elles avoient ureux succès. Que les Ambassadeurs ains, & parmi eux Quintius, n'é- t pas loin. Que pendant que tout r encore indécis, il paroitroit plus sagesse de discuter mûrement leurs oits & leurs prétentions dans des en- s paisibles, que d'engager préci- ment l'Europe & l'Asie dans une , dont les suites ne pouvoient e funestes.

multitude, toujours avide de nou- , étoit entiérement pour Antio- , & ne vouloit pas même qu'on ad- les Romains dans l'assemblée. Les ens & les plus sages eurent besoin out leur crédit pour obtenir qu'on invitât. Quintius s'y rendit, moins s l'espérance de faire aucune impres- n sur des esprits si fort prévenus, que r convaincre tous les peuples que les oliens seuls étoient les auteurs de la erre qui alloit s'allumer, & que les mains ne s'y engageoient que malgré , & forcés par la nécessité. Il com- nça par rappeller le souvenir du tems

L'entreprise contre Sparte étoit bien plus délicate & plus importante. On ne pouvoit y entrer que comme ami, Nabis, depuis lontems, sollicitoit le secours des Etoliens. Alexaméne fut chargé d'y conduire mille hommes d'infanterie. On y joignit trente jeunes gens, qui étoient l'élite de la cavalerie, auxquels les Magistrats commandérent d'exécuter ponctuellement les ordres de leur Commandant quels qu'ils fussent. Alexaméne fut reçu par le Tyran avec grande joie. Ils sortoient tous les jours l'un & l'autre avec leurs troupes pour leur faire faire l'exercice en pleine campagne sur les bords de l'Eurotas. Un jour, Alexaméne aiant donné le mot à ses Cavaliers, il attaque Nabis qu'il avoit tiré exprès à l'écart, & le renverse de dessus son cheval. Aussitôt les cavaliers accourent, & le percent de plusieurs coups. Alexaméne, sans perdre de tems, regagne la ville pour s'emparer du Palais de Nabis. S'il eût convoqué sur le champ l'assemblée, & qu'il y eût parlé d'une maniére conforme à la conjoncture présente, c'en étoit fait, & Sparte se seroit déclarée pour les Etoliens. Mais il passa le reste du jour & la nuit entiére à fouiller dans les trésors du Ty-

an, & ses troupes, à son exemple, se mirent à piller la ville. Les Spartiates, iant pris les armes, font un grand carnage des Etoliens qui s'étoient répandus le côté & d'autre, marchent droit au palais où ils tuent Alexaméne, qu'ils rouvérent presque sans défense, & uniquement occupé à mettre sa riche proie n sureté. Tel fut le succès de l'entreprise contre Sparte.

Au premier bruit de la mort de Nabis, Philopémen, le Général des Achéens, marcha avec un assez gros corps le troupes vers Sparte, où il trouva out en trouble & en confusion. Il convoqua les principaux, leur parla comme auroit dû faire Alexaméne, & fit si bien, que gagnant les uns par ses raisons, & entraînant les autres par la force, il obligea cette ville d'entrer dans la ligue des Achéens. Ce succès augmenta merveilleusement sa réputation parmi ces peuples : car ce n'étoit pas un petit service que d'avoir acquis à la ligue une ville aussi puissante que Sparte, & d'une si grande autorité. Par là il gagna aussi l'amitié & la confiance des plus gens de bien de Lacédémone, qui espérérent l'avoir pour garant & pour défenseur de la liberté. Voila pourquoi, quand la

Plut in Philop. pag. 364 365.

ſeſſe de ces ames viles qui ne ſongent qu'à amaſſer !

Liv. lib. 35. n. 43-45. Thoas s'étoit rendu auprès d'Antiochus ; & par les promeſſes magnifiques qu'il fit à ce Prince, par tout ce qu'il lui dit de l'état préſent de la Gréce, & en particulier de ce qui s'étoit fait dans l'aſſemblée générale des Etoliens, il le détermina à y paſſer inceſſamment. Il le fit avec tant de précipitation, qu'il ne ſe donna pas le tems de prendre toutes les meſures que demandoit une guerre de cette importance, & n'emmena pas même aſſez de troupes. Il laiſſa derriére lui Lampſaque, Troas, & Smyrne, trois villes puiſſantes, qu'il eût falu réduire avant que de ſe déclarer ; &, ſans attendre les troupes qui lui venoient de Syrie & de l'Orient, il n'emmena que dix mille hommes d'infanterie, & cinq cens chevaux. Ces forces auroient à peine ſuffi, quand il ne ſe feroit agi que de prendre poſſeſſion d'un pays ſans déſenſe, & qu'il n'y eût pas eu de guerre à craindre de la part des Romains.

Il arriva d'abord à Démétriade, & de-là, après avoir reçu le Décret & l'ambaſſade des Etoliens, il ſe rendit à Lamia où ſe tenoit leur aſſemblée. On l'y reçut avec de grandes démonſtrations

Il commença par s'excuser de
venoit avec beaucoup moins de
u'on ne l'avoit espéré, faisant
que cet empressement étoit une
: son zêle pour leurs intérêts,
premier signal qu'ils lui en
donné, il étoit parti malgré la
saison, & sans attendre que
prêt : mais que bientôt leur at-
oit remplie. Que dès que le tems
opre à la navigation, ils ver-
oute la Gréce couverte d'armes,
es, de chevaux ; & toutes les
la mer bordées de galéres. Qu'il
eroit ni dépense, ni peine, ni
pour délivrer réellement la Gré-
pour y procurer le premier rang
liens. Qu'avec ses nombreuses
il arriveroit aussi d'Asie des con-
toutes sortes ; qu'ils eussent soin
nt de fournir pour le présent à
iée ce qui lui seroit nécessaire.
voir ainsi parlé, il se retira.
lus sensés de l'assemblée voioient
'Antiochus, au lieu d'un secours
& présent tel qu'il l'avoit pro-
e leur donnoit presque que des
& des espérances. Ils auroient
: qu'on le prît seulement pour
ur & pour arbitre entr'eux & les

Romains, & non pour Chef de l
re. Mais Thoas emporta les suff
& le fit nommer Généralissime.
donna trente des principaux de la
pour délibérer avec eux quand i
geroit à propos.

§. VI.

Antiochus fait tenter vainement
chéens. Il se rend maître de C
& de toute l'Eubée. Les Rom
déclarent la guerre; & envoiei
lui dans la Gréce le Consul
Acilius. Antiochus profite n
conseils d'Annibal. Il est vai
des Thermopyles. Les Etolien
de se soumettre aux Romains

AN.M.3813. AV.J.C.191. *Liv. lib. 35. n. 46-51. Appian. in Syriac. p. 92-93.*

LE PREMIER sujet de déli
entre le Roi & les Etoliens, fu
voir par quelle expédition il fal
mencer. On jugea à propos de f
nouvelle tentative sur Chalcis;
perdre de tems l'on s'y rendit.
on en fut près, le Roi laissa le
paux des Etoliens s'aboucher a
de la ville qui en étoient sort
arrivée. Les Etoliens les exhort
vement à faire alliance & ami
Antiochus, mais sans renonc



nains. Ils dirent que ce Prince
ssé dans la Gréce, non pour y
a guerre, mais pour la délivrer
nt & de fait, & non simplement
les comme avoient fait les Ro-
Qu'il ne pouvoit y avoir rien de
le pour les villes de la Gréce,
tre amies en même tems des deux
es, parce que l'une les défendroit
s contre l'autre, & que par là
tiendroient mutuellement en resp.
Qu'ils vissent, s'ils ne prenoient
rti, à quoi ils s'exposoient, le
Romain étant éloigné, & le Roi
& à leurs portes.
ion, l'un des principaux de Chal-
ondit, Qu'il ne pouvoit deviner
délivrance de qui Antiochus a-
itté son roiaume, & étoit passé
e. Qu'il n'y savoit aucune ville
garnison Romaine, ou qui paiât
tribut à Rome, ou qui se plai-
tre opprimée. Que pour les Chal-
, ils n'avoient besoin ni de libé-
puisqu'ils étoient libres, ni de
r, puisqu'ils vivoient en paix sous
ection & avec l'amitié des Ro-
Qu'ils ne rejettoient pas l'amitié
, ni des Etoliens: mais que la
te démarche d'amis qu'ils devoient

faire, étoit de se retirer de leur île. Qu'ils étoient bien déterminés, non seulement à ne pas les recevoir dans leur ville, mais à ne faire avec eux aucune alliance que de concert avec les Romains.

Quand on eut raporté cette réponse au Roi, comme il avoit amené avec lui peu de troupes, & qu'il n'étoit pas en état de forcer la ville, il prit le parti de retourner à Démétriade. Une premiére démarche si peu sage & si mal concertée ne lui fit pas d'honneur, & ne fut pas d'un bon augure pour l'avenir.

On se tourna d'un autre côté, & l'on essaia de gagner les Achéens & les Athamanès. Les premiers donnérent audience aux Ambassadeurs d'Antiochus & des Etoliens à Ege où se tenoit leur assemblée, en présence de Quintius Ambassadeur des Romains.

L'Ambassadeur d'Antiochus parla le premier. C'étoit a un homme vain, comme le sont d'ordinaire ceux qui vivent à la cour & aux frais des Princes, qui se croioit un beau parleur, & qui prenoit un ton emphatique & imposant. Il dit, Qu'une cavalerie innombrable passoit

a Is, ut plerique quos opes regiæ alunt, vaniloquus, maria terrasque inani sonitu verborum compleverat, *Liv.*

l'Hellespon

efpont pour venir en Europe, com-
partie de cuiraffiers, partie d'ar-
, qui de deffus leurs chevaux, dans
e-même, lançoient à coup fûr leurs
s en fe retournant. A cette cavale-
apable d'écrafer feule toutes les for-
e l'Europe réunies enfemble : il
it une infanterie encore plus nom-
;, les Dahes, les Médes, les Ely-
, les Caddufiens ; noms inconnus
mains. Pour la flote, que nul port
Gréce ne pourroit contenir, l'aile
devoit être compofée des Tyriens
s Sidoniens, la gauche des Ara-
& des Sidétes de Pamphylie, na-
les plus habiles inconteftablement
plus expérimentées dans la marine.
étoit inutile de faire un dénom-
ent des fommes immenfes que le
apportoit avec lui, tout le monde
nt que les roiaumes d'Afie avoient
urs abondé en or. Qu'il faloit ju-
le la même forte des autres prépa-
de guerre. Qu'ainfi les Romains
oient point ici affaire à un Philippe
un Annibal, celui-ci fimple citoien
arthage, l'autre renfermé dans les
es étroites de fon roiaume de Ma-
ine ; mais à un Prince maître de tou-
fie & d'une partie de l'Europe. Que

& que toutes les villes de la Gréce é-toient prêtes à se déclarer pour l'Etolie ; & le Roi d'un autre côté assurant qu'il alloit mettre en marche des troupes innombrables d'infanterie & de cavalerie, & couvrir la mer de ses flotes. » Ceci » me rappelle un repas que me donna à » Chalcis un ami, honnête homme, dit-» il, & qui entend à merveille à traiter » ses hôtes. Surpris de la quantité & » de la variété des mets qui nous furent » servis, nous lui demandâmes com-» ment, au mois de Juin, il avoit pu » amasser tant de gibier. Cet homme, » qui n'étoit pas glorieux & vain com-» me ces gens-ci, se mettant à rire, nous » avoua de bonne foi que tout ce gibier » prétendu n'étoit que du porc assaison-» né diversement, & mis à différentes » sauces. Il en est de même des troupes » du Roi qu'on nous a tant fait valoir, » & dont on a cherché à enfler le nom-» bre par de grands noms. Dahes, Mé-» des, Caddusiens, Elyméens, tout cela » n'est qu'un même peuple, & encore un » peuple d'esclaves plutôt que de sol-» dats. Que ne puis-je, Achéens, vous » représenter tous les mouvemens & » toutes les courses de ce grand Roi, qui » tantôt se rend à l'assemblée des Eto-

liens, pour y mendier un secours de vivres & d'argent, & tantôt se présente en vain aux portes de Chalcis, d'où il est obligé de se retirer honteusement. Antiochus a cru mal à-propos les Etoliens, & ceux-ci se sont fiés mal-à-propos aussi à Antiochus. C'est ce qui doit vous apprendre à ne vous laisser pas tromper, & à vous fier pleinement à la bonne foi des Romains, dont vous avez fait épreuve tant de fois. Je m'étonne qu'on ose vous dire que le parti le plus sûr pour vous est de vous conserver neutres, & de demeurer simples spectateurs de la guerre. Ce moien est sûr, mais pour devenir la proie du vainqueur.

La délibération de l'assemblée des A-
1éens ne fut ni longue, ni douteuse.
e résultat fut qu'on déclareroit la guerre
Antiochus & aux Etoliens. Ils envoié-
:nt sur le champ, à la priére de Quin-
us, quelque secours à Chalcis & à A-
1énes, cinq cens hommes pour chacune
e ces villes.

Antiochus ne fut guéres plus content
:s Béotiens, qui répondirent qu'ils dé-
béreroient sur le parti qu'ils devoient
'endre quand ce Prince seroit arrivé en
éotie.

manda le premier son avis. Il commença d'abord par insister sur la nécessité de faire tous les efforts possibles pour engager Philippe dans les intérêts du Roi préalablement à tout le reste : démarche si importante, que, si elle réussissoit, on pouvoit sûrement compter sur un heureux succès. » En effet, disoit-il, si Philippe » a soutenu seul si lontems tout le poids » de la puissance Romaine, que ne doit-» on point espérer d'une guerre où les » deux plus grands Rois de l'Europe & » de l'Asie uniront ensemble leurs forces ? » d'autant plus que les Romains auront » alors contr'eux tout ce qui les a aupara-» vant rendu supérieurs, c'est-à-dire les » Etoliens & les Athamanes, à qui seuls » on sait qu'ils ont été redevables de la » victoire. Or qu'il soit facile de déta-» cher Philippe du parti des Romains, » qui en peut douter, si ce que Thoas » a tant de fois répété au Roi pour l'en-» gager à passer dans la Gréce est vrai, » que ce Prince, frémissant de colére de » se voir réduit à une honteuse servitu-» de sous le nom de paix, n'attend qu'u-» ne occasion pour éclater ? En peut-il » espérer une plus favorable que celle » qui s'offre maintenant à lui ? « S'il ne l'acceptoit pas, Annibal étoit d'avis que

i envoiât son fils Séleucus avec l'ar-
qu'il avoit en Thrace, pour rava-
es frontiéres de la Macédoine, &
e Philippe hors d'état de porter du
rs aux Romains.
nsista sur un autre point encore plus
rtant, & soutint, comme il avoit
urs fait dès le commencement, que
ne pouvoit battre les Romains qu'en
; & que c'étoit pour cela qu'il a-
toujours conseillé d'y aller commen-
a guerre. Que puisque l'on avoit
un autre parti, & que le Roi se
roit actuellement en Gréce, son avis,
l'état présent des affaires, étoit que
oi fit venir incessamment toutes ses
es d'Asie sans compter davantage
s Etoliens ou sur les autres alliés de
e, qui pourroient bien lui manquer
d'un coup. Que dès que ces trou-
eroient arrivées, il faloit marcher
les côtes de Gréce qui sont vis-à-vis
Italie, & y faire aller aussi la flote.
l faudroit en emploier la moitié à
ger & à tenir en allarme les côtes d'I-
; & garder l'autre dans quelque port
n pour faire mine de passer avec les
pes, & être effectivement prêt à le
en cas qu'il se présentât quelque
sion dont on pût tirer avantage.

C'étoit le moien, difoit-il, de retenir les Romains chez eux, afin de défendre leurs côtes; & en même tems c'étoit celui qui étoit le plus propre pour porter la guerre en Italie, l'unique endroit, selon lui, où les Romains pouvoient être vaincus. » Voila, dit-il en finiſſant, ce » que je penſe: &, ſi je ſuis moins ha- » bile pour une autre guerre, je dois au » moins avoir appris par mes bons & » mes mauvais ſuccès comment il la faut » faire avec les Romains. On peut comp- » ter ſur mon zéle & ſur ma fidélité. Au » reſte, je prie les dieux de faire proſpé- » rer le parti que vous aurez pris, quel » qu'il ſoit.

On ne put pas s'empécher dans le moment d'approuver l'avis d'Annibal; & c'étoit l'unique qu'on pût donner à Antiochus dans l'état où étoient les choſes. Il n'en ſuivit pourtant que l'article qui regardoit les troupes d'Aſie: car il envoia auſſitôt ordre à Polyxénide ſon Amiral de les tranſporter en Gréce. Pour tout le reſte du plan d'Annibal, ſes courtiſans & ſes flateurs l'en détournérent, en lui repréſentant que la victoire ne pouvoit lui manquer: que s'il ſuivoit le plan d'Annibal, Annibal en auroit tout l'honneur, parce que c'étoit lui qui l'avoit formé,

qu'il faloit que le Roi en eût toute la gloire, & pour cela qu'il se fît lui-même un autre plan, sans s'arrêter à celui du Carthaginois. Voila comment se dissipent les meilleurs avis, & comment aussi se ruinent les plus puissans empires.

Le Roi, aiant joint les troupes des alliés aux siennes, se rendit maître de plusieurs villes de Thessalie : il fut pourtant obligé de lever le siége de devant Larisse, Bébius Préteur des Romains y aiant porté un promt secours, & il se retira à Démétriade.

De là il passa à Chalcis où il devint éperdument amoureux de la fille de son hôte. Quoique ce Prince eût près de cinquante ans, la passion qu'il prit pour cette jeune fille qui n'en avoit pas vingt fut si forte, qu'il résolut de l'épouser. Oubliant les deux grandes entreprises qu'il avoit formées, la guerre contre les Romains, & la délivrance de la Gréce, il passa tout le reste de l'hiver en divertissemens & en fêtes à l'occasion de ces noces. Ce goût pour les plaisirs passa aisément du Roi à tous ceux de sa Cour, & fit par tout négliger la discipline militaire.

Il ne revint de l'assoupissement où cette mollesse l'avoit jetté, que quand il ap-

prit que le Consul Acilius marchoit à grandes journées contre lui dans la Thessalie. Il se mit aussitôt en chemin, & n'aiant trouvé au rendez-vous qu'un très petit nombre des troupes des alliés, dont les Officiers s'excusoient de n'avoir pu, quelques efforts qu'ils eussent faits, en amener davantage, il reconnut, mais trop tard, combien Thoas l'avoit trompé en lui faisant de magnifiques promesses, & combien Annibal avoit eu raison de lui dire qu'il ne devoit point compter sur les forces de tels alliés. Tout ce qu'il put faire alors, fut de se saisir du défilé des Thermopyles, & d'envoier demander des troupes de renfort aux Etoliens. Le mauvais tems, ou les vents contraires, avoient empéché l'arrivée des troupes d'Asie que Polyxénide lui amenoit; & le Roi n'avoit avec lui que celles qu'il avoit amenées l'année précédente, qui n'étoient guéres que de dix mille hommes.

r. lib. 36. 6-21. ut. in Ca p. 343. ppian. in pag 96.

Antiochus croioit s'être bien mis en sureté contre l'approche des Romains en se saisissant du pas des Thermopyles, & en ajoutant aux fortifications naturelles du lieu des retranchemens & des murailles. Le Consul s'en approcha, résolu de l'attaquer. Les Officiers & les sol-



de son armée étoient presque les
es qui avoient combattu contre Phi-
. Il les anima par le souvenir de
lébre victoire qu'ils avoient rempor-
ır ce Roi, tout autrement guerrier
ercé dans les combats qu'Antio-
, qui, nouvel époux amolli par
élices & par les festins, s'imaginoit
ı faisoit la guerre comme on célé-
les noces. Acilius avoit envoié Ca-
qui commandoit sous lui en qua-
le Lieutenant, avec un assez gros
hement, pour chercher quelque
: écartée qui pût le conduire sur la
eur & au dessus des ennemis. Après
essuié des fatigues incroiables, Ca-
passa les montagnes par le même
r où Xerxès, & Brennus après lui,
ent ouvert un passage; & tombant
ıuement sur quelques soldats qu'il
ontra d'abord, il les mit aisément
uite. Alors, sans différer, il fait
er les trompettes, & s'avance à la
de son détachement l'épée à la main,
rec de grands cris. Un corps de six
Etoliens qui gardoient quelques hau-

double témoignage qu'ils rendoient à une vérité importante & capitale, dont la tradition, aussi ancienne que le monde, s'est conservée parmi tous les peuples; Qu'il y a un Etre souverain, une Providence, qui préside à tous les évènemens humains. Cette louable coutume s'observe réguliérement parmi nous, & ce n'est, à proprement parler, que dans le christianisme qu'on peut l'appeller une coutume religieuse. Je souhaiterois qu'on y ajoutât une pratique, conforme certainement à l'intention des supérieurs tant ecclésiastiques que politiques : ce seroit d'ordonner en même tems des priéres pour tant de braves Officiers & soldats qui ont répandu leur sang pour la défense de l'Etat.

La victoire remportée sur Antiochus fut suivie de la reddition de toutes les places que ce Prince avoit prises, & en particulier de Chalcis & de toute l'Eubée. Le Consul, après la victoire, montra en tout une modération, qui lui fit encore plus d'honneur que la victoire même.

Liv. lib. 36. 22-26. Quoique les Etoliens, par leurs procédés violens & pleins d'insolence, se

a Multo modestia post victoriam, quàm ipsa victoria, laudabilior. Liv.

sent rendus indignes de tout ménagement, Acilius tâcha néanmoins de les rappeller à leur devoir par la douceur. Il leur fit représenter que l'expérience au moins devoit leur apprendre le peu de fonds qu'ils pouvoient faire sur Antiochus: qu'il étoit encore tems d'avoir recours à la clémence du peuple Romain: que pour donner une preuve non douteuse de la sincérité de leur repentir, il faloit qu'ils remissent en son pouvoir Héraclée, leur ville capitale. Comme ces remontrances furent inutiles, il vit bien qu'il en faloit venir à la force. Il forma le siége de cette ville avec toutes ses troupes. Héraclée étoit une place très forte, d'une grande étendue, & en état de faire une longue & vigoureuse défense. Le Consul, aiant mis en usage les balistes, les catapultes, & toutes les autres machines de guerre qu'il avoit en grand nombre, fit attaquer la ville en même tems par quatre endroits. Les assiégés se défendoient avec un courage, ou, pour mieux dire, avec une fureur qui ne se peut exprimer. Ils rétablissoient sur le champ les pans de murs qui avoient été abbattus: ils faisoient de fréquentes sorties avec une violence qu'il étoit difficile de soutenir, parce qu'ils se battoient



» ne lieu. Mais, destiné com
» suis à conserver la Gréce, l'in
» n'arrêtera point mon inclinati
» du bien. Députez au Consu
» obtenir de lui une tréve, qui
» ne le tems d'envoier des Amb
» à Rome, pour faire vos so
» au Sénat. Je vous servirai d'in
» & d'avocat auprès du Cons
suivirent en tout le conseil de
Le Consul leur accorda une tré
le siége, & remena son armée
Phocide.

Le Roi Philippe envoia des
sadeurs à Rome pour féliciter
mains sur l'heureux succès de c
pagne, & pour offrir des prése
sacrifices aux dieux dans le
Ils y furent reçus avec de granc
ques de distinction, & l'on ren
leurs mains Démétrius fils de P

§. VII.

*yxénide, Amiral de la flote d'Antio-
chus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus : Scipion l'Africain, son frere, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célébre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité céde toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Euméne & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie.*

PENDANT que tout ce que je viens raporter se passoit dans la Gréce, ntiochus demeuroit tranquille à Ephése, ssurant sur la parole de ses flateurs & ses courtisans qu'il n'avoit rien à craine de la part des Romains, & qu'ils songeoient point à passer en Asie. nnibal seul fut capable de le tirer de t assoupissement. Il lui déclara nettement, qu'au lieu de se flater de vaines pérances comme il faisoit, & de se usser endormir par des discours destiés de toute raison & de toute vraisem-

AN.M. 3813. Av. J.C 191. *Liv lib. 36. n. 41-45. Appian. in Syr. pag. 98, 99.*



ennemis qui n'aſpiroient à rie
qu'à ſe rendre maîtres de l'uni
Le Roi comprit alors tout
où il étoit. Il envoia des or
faire hâter la marche des trou
rient qui n'étoient pas encore
il fit équiper ſa flote, s'y en
& paſſa dans la Querſonnéſe.
tifia Lyſimachie, Seſtus, Abyd
autres places des environs, po
cher les Romains de paſſer en
l'Helleſpont; après quoi il re
phéſe.
On y réſolut, dans un grand
de hazarder un combat naval.
nide, Amiral de la flote, eut o
ler chercher C. Livius qui com
celle des Romains, arrivée t
vellement dans la mer Egée, &
taquer. Ils ſe rencontrérent près

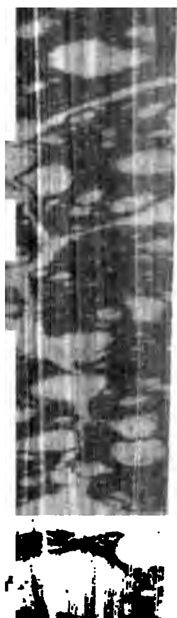
prit treize. Il se sauva à Ephése avec le reste. Les Romains entrérent dans le port de Canes en Eolie, firent tirer leurs vaisseaux à terre, & fortifiérent d'un bon fossé & d'un rempart l'endroit où ils les mirent pour tout l'hiver.

Antiochus, lorsque ceci arriva, étoit à Magnésie occupé à assembler ses forces de terre. Sur la nouvelle qu'il eut de la défaite de sa flote, il marcha vers la côte, & songea sérieusement à en équiper une nouvelle, capable de lui conserver l'empire de ces mers. Pour cet effet, il fit réparer les vaisseaux qu'on avoit sauvés, y en ajouta de nouveaux, & envoia Annibal en Syrie pour lui amener ceux de Syrie & de Phénicie. Il donna aussi une partie de l'armée à son fils Séleucus, qu'il envoia en Eolie observer la flote Romaine, & tenir le pays d'alentour dans le devoir; & il alla avec le reste prendre ses quartiers d'hiver en Phrygie.

Liv. lib. 37 n. 8. Appian. in Syr. pag. 100.

Pendant tous ces mouvemens, les Ambassadeurs des Etoliens étoient arrivés à Rome, & pressoient l'audience, parce que la tréve étoit près de sa fin. Quintius, qui étoit revenu de Gréce, les aida de son crédit. Mais ils trouvérent les esprits entiérement indisposés con-

Liv. lib. 37. n. 1.



qu'à ſe rendre
Le Roi co ... l
où il étoit. ... alle
faire hâter ... amis
rient qui ... oient du
il fit éc ... demandéren
& paſſ ... quoi il fal
tifia l ... onté du Sénat
autre ... e réponſe fixe.
che ... ans avoir rien obt
l'F ... ſortir ce jour-là mê
p ... e l'Italie avant quinze
L'année ſuivante, les
nérent le commandeme
terre qu'avoit Acilius à I
pion le nouveau Conſu
pion l'Africain ſon frer
ſervir en qualité de Lie
bien aiſe à Rome d'épr
deux, du vainqueur ou

x un beau modéle.
ere, en récom-
& généreuse
née, lui re-
nain, dont
le reste de
cre
ouvelle &
à conduire
ie, la Macédoine,
our la faire passer de
avoit cru devoir aupara-
des dispositions de Phi-
rince reçut l'armée Romaine
ites les marques de bonne vo-
qu'on pouvoit attendre de l'Allié
us fidéle & le plus zélé. A son ar-
& à son départ il lui fournit avec
générosité véritablement roiale tous
rafraîchissemens & tous les secours
essaires. Dans [a] les repas qu'il donna
Consul, à son Frere, & aux princi-
ix Officiers Romains, il montra un
aisé & gracieux, & une politesse,
ui n'étoient pas sans mérite auprès de
cipion l'Africain. Car ce grand hom-
ne, qui excelloit en tout, n'étoit point

[a] Multa in eo & dexte-ritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *Liv.*

tre les Etoliens. On les regardoit, non comme des ennemis ordinaires, mais comme une nation intraitable, & avec qui on ne pouvoit point faire d'alliance. Après plusieurs jours de délibération, sans leur accorder ni leur refuser la paix, on leur fit deux propositions, dont on leur laissa le choix: c'étoit, ou de s'en remettre entiérement à la volonté du Sénat, ou de paier mille talens, & de reconnoitre pour amis & pour ennemis ceux qui le seroient du peuple Romain. Comme ils demandérent qu'on leur expliquât sur quoi il faloit s'en remettre à la volonté du Sénat, on ne leur fit point de réponse fixe. Ainsi ils se retirérent sans avoir rien obtenu, avec ordre de sortir ce jour-là même de Rome, & de l'Italie avant quinze jours.

Trois millions.

AN.M. 3814. AV.J.C. 190. *Liv. lib.* 37. *n.* 1-7. *Appian in Syr. pag.* 99. & 100.

L'année suivante, les Romains donnérent le commandement des armées de terre qu'avoit Acilius à L. Cornélius Scipion le nouveau Consul, sous qui Scipion l'Africain son frere s'étoit offert à servir en qualité de Lieutenant. On fut bien aise à Rome d'éprouver lequel des deux, du vainqueur ou du vaincu, de Scipion ou d'Annibal, seroit d'un plus grand secours pour l'armée où il se trouveroit. On donna à L. Emilius Rhégil-

lus le commandement de la flote qu'avoit eu Livius.

Le Consul étant arrivé en Etolie, ne perdit point le tems à attaquer des places l'une après l'autre, mais uniquement occupé de son grand dessein, après avoir accordé aux Etoliens une tréve de six mois pour envoier une nouvelle ambassade à Rome, il songea à conduire son armée par la Thessalie, la Macédoine, & la Thrace, pour la faire passer de là en Asie. Il avoit cru devoir auparavant s'assurer des dispositions de Philippe. Ce Prince reçut l'armée Romaine avec toutes les marques de bonne volonté qu'on pouvoit attendre de l'Allié le plus fidéle & le plus zélé. A son arrivée & à son départ il lui fournit avec une générosité véritablement roiale tous les rafraîchissemens & tous les secours nécessaires. Dans [a] les repas qu'il donna au Consul, à son Frere, & aux principaux Officiers Romains, il montra un air aisé & gracieux, & une politesse, qui n'étoient pas sans mérite auprès de Scipion l'Africain. Car ce grand homme, qui excelloit en tout, n'étoit point

a Multa in eo & dexteritas & humanitas visa, quæ commendabilia apud Africanum erant; virum, sicut ad cetera egregium, ita à comitate, quæ sine luxuria esset, non aversum. *Liv.*

ennemi d'une certaine élégance de mœurs & d'une noble générosité, pourvû qu'elle ne dégénérât point en luxe.

L'éloge que donne ici Tite-Live à Scipion, en est un grand aussi pour Philippe. Il recevoit chez lui ce qu'il y avoit pour lors de plus illustre dans le monde, un Consul du Peuple Romain, Général en même tems de ses armées; &, ce qui étoit encore plus, Scipion l'Africain frere du Consul. La profusion est ordinaire, & paroit pardonnable dans ces occasions. Il n'y en eut point dans la réception que Philippe fit à ses hôtes. Il les traita en grand Roi, & avec une magnificence qui convenoit à leur dignité & à la sienne, mais qui n'avoit rien d'excessif & d'outré, ni qui ressentît le faste & l'ostentation; & qui étoit infiniment relevée par des maniéres prévenantes, & par une attention à placer avec goût & à propos tout ce qui pouvoit faire plaisir à ses hôtes. *Multa in eo dexteritas & humanitas visa.* Ces qualités personnelles lui firent plus d'honneur dans l'esprit de Scipion, & le lui rendirent plus estimable, que n'auroient pu faire les profusions les plus somptueuses. Ce bon goût de part & d'autre, rare dans les Princes & dans les grands Sei-

gneurs ; eſt pour eux un beau modéle.

Le Conſul & ſon frere, en récompenſe de la maniére noble & généreuſe dont Philippe avoit reçu l'armée, lui remirent au nom du peuple Romain, dont ils en avoient reçu pouvoir, le reſte de la ſomme qu'il devoit lui paier.

Philippe parut ſe faire un devoir & un plaiſir d'accompagner l'armée Romaine, & de lui fournir tout ce qui lui étoit néceſſaire, non ſeulement dans la Macédoine, mais juſques dans la Thrace. L'expérience qu'il avoit faite de la ſupériorité des forces de Rome aux ſiennes, & l'impuiſſance où il ſe voioit de ſecouer le joug de l'obéiſſance & de la ſoumiſſion toujours dure à un Roi, l'obligeoient de ménager un peuple de qui déſormais ſon ſort dépendoit ; & il y avoit de la ſageſſe à lui de faire de bonne grace ce qu'il étoit en quelque ſorte contraint de faire. Car pour le fond, il étoit difficile qu'il ne conſervât pas contre les Romains un vif reſſentiment de l'état où ils l'avoient réduit, les Rois ne pouvant jamais s'accoutumer à dépendre des autres, & à leur être ſoumis.

Cependant la flote Romaine s'avançoit du côté de la Thrace pour favoriſer le paſſage des troupes du Conſul en Aſie. *Liv. lib. 37. n. 9-11. & n. 18-22. Appion. in*

la servitude.

Ces motifs avoient fait beauc
pression sur l'esprit de Prusias :
lettres qu'il reçut dans le même
Consul Scipion & de son frere c
rent beaucoup à dissiper tous
çons & toutes ses craintes. Ce d
représentoit la coutume perpét
peuple Romain de combler d'
les Rois qui recherchoient son
& il en citoit des exemples aux
même il avoit eu grande part. Il
quoit qu'en Espagne, plusieurs
tits Princes qu'ils étoient au
étoient devenus de grands roi
qu'ils s'étoient mis sous la prote
Romains. Que Masinissa, non s
avoit été rétabli dans son roiaur
y avoit ajouté celui de Syphax,
devenu l'un des plus puissans
de l'univers. Que Philippe &

& qu'on lui avoit renvoié ſon fils qui étoit retenu à Rome en otage. Que Nabis ſeroit encore actuellement ſur le trône, ſi ſa propre fureur, & la perfidie des Etoliens, ne le lui avoient fait perdre avec la vie.

L'arrivée de Livius, qui avoit commandé la flote, & que le peuple Romain avoit envoié vers Pruſias en qualité d'Ambaſſadeur, acheva de fixer ſon eſprit. Il lui fit ſentir de quel côté on devoit raiſonnablement préſumer que tourneroit la victoire, & combien il étoit plus ſûr pour lui de ſe fier à l'amitié des Romains, qu'à celle d'Antiochus.

Antiochus, fruſtré de l'eſpérance qu'il avoit eue d'attirer Pruſias dans ſon parti, ne ſongea plus qu'à s'oppoſer au paſſage des Romains dans l'Aſie, pour empêcher qu'elle ne devînt le théatre de la guerre. Il crut que le meilleur moien d'y réuſſir étoit de recouvrer l'empire de la mer qu'il avoit preſque perdu par la perte des deux combats dont j'ai parlé: qu'alors il ſeroit en état d'emploier ſes flotes où il lui plairoit, & qu'il ſeroit impoſſible aux ennemis de tranſporter une armée en Aſie par l'Helleſpont ou par quelque autre trajet que ce fût, quand ſes flotes n'auroient autre choſe à fai-

re qu'à l'empécher. Il résolut donc de hazarder encore une bataille, & pour cela il se rendit à Ephése où étoit sa flote. Il en fit la revûe, la mit dans le meilleur état qu'il put, l'équipa abondamment de tout ce qui étoit nécessaire pour une nouvelle action, & l'envoia encore une fois, sous le commandement de Polyxénide, chercher les ennemis, & les combattre. Ce qui le détermina à ce parti est qu'il avoit appris qu'une grande partie de la flote des Rhodiens étoit demeurée près de Patare, & que le Roi Euméne étoit allé au devant du Consul dans la Quersonnése avec tous ses vaisseaux.

Polyxénide trouva Emilius & la flote Romaine près de Myonnése, ville maritime d'Ionie, & l'attaqua avec aussi peu de succès qu'auparavant. Emilius remporta sur lui une victoire complette, & l'obligea à se retirer à Ephése, après lui avoir coulé à fond ou brulé vingt-neuf vaisseaux, & lui en avoir pris treize.

v lib. 37. 1. ppian. in pag. 104. Antiochus fut si frapé de ce coup, qu'il en parut entiérement déconcerté. Comme si le bon sens l'eût tout d'un coup abandonné, il prit des mesures visiblement contraires à ses intérêts. Dans la consternation où il étoit, il envoia

lites pour faire retirer ses troupes
simachie & des autres villes de
spont, de peur qu'elles ne tom-
entre les mains des ennemis qui
vient de ce côté-là pour passer au
au lieu que le seul moïen qui lui
de les en empêcher, eût été de
ces troupes où elles étoient. Car
chie, qui étoit une place très bien
e, auroit pu soutenir un long siége
pénétre jusques bien avant dans
, ce qui auroit extrêmement in-
odé les ennemis par la disette de
& de fourages; & cependant ce tems
eût pu songer à s'accommoder avec
mains.

seulement il fit une grande faute
rant de là ses troupes dans le tems
s y étoient le plus nécessaires;
l le fit avec tant de précipitation,
y laissa toutes les munitions de
& de bouche, dont il y avoit
es magazins considérables. Ainsi,
les Romains y entrérent, ils y
rent toutes les munitions dont ils
nt besoin pour leur armée avec au-
l'abondance, que si elles eussent
éparées exprès pour eux, & le pas-
le l'Hellespont si libre, qu'ils trans-
ent leur armée sans la moindre op-

position dans l'endroit de tous le plus avantageux à l'ennemi pour le leur disputer.

On voit ici sensiblement, ce qui est marqué si souvent dans les Ecritures, que quand Dieu veut perdre & punir un roiaume, il ôte au Roi, ou aux Commandans, ou aux Ministres, le conseil, la prudence, le courage. C'est la menace qu'il fait à son peuple par Isaïe. *Le dominateur, le Seigneur des armées va ôter de Jérusalem & de Juda le courage & la vigueur .... tous les gens de cœur & tous les hommes de guerre, tous les Juges & les vieillards ..... les hommes d'autorité, & ceux qui peuvent donner conseil.* Mais, ce qui est bien remarquable, c'est que l'Historien payen dit ici en termes formels, & le répéte deux fois, que *Dieu ôta l'esprit au Roi, & lui renversa le raisonnement; punition*, dit-il, *qui arrive toujours, quand les hommes sont prêts de tomber dans quelque grand malheur.* L'expression est énergique: *Dieu renversa le raisonnement du Roi.* Il lui ôta, c'est-à-dire qu'il lui refusa le bon sens, la prudence, le jugement: il écarta de son

a Θεοῦ βλάπτοντος ἤδη τοὺς λογισμοὺς, ὅπερ ἅπασι, προσιόντων ἀτυχημάτων, ἐπιγίγνεται.. Ἐμοὶ δ' ὥστε τὸν διάπλουν ἐφυλάξεν ὑπὸ θεοβλαβείας.

ſprit toute penſée ſalutaire : il le ren-
lit diſtrait, & même oppoſé à tous les
ons conſeils qu'on pouvoit lui donner.
C'eſt ce b que David demandoit à Dieu
à l'égard d'Achitophel Miniſtre d'Abſa-
lom : *Seigneur, renverſez, je vous prie, les conſeils d'Achitophel.* Le terme ori-
ginal eſt bien plus fort : INFATUA.
Quelque ſages que ſoient ſes avis, fai-
tes-les paroitre fous & inſenſés à Abſa-
lom. Et c'eſt ce qui arriva. *Ce fut par la volonté du Seigneur que le conſeil d'Achitophel qui étoit le plus utile, fut ainſi détruit : afin que le Seigneur fît tomber Abſalom dans le malheur* dont il étoit digne.

Les Romains étant entrés en Aſie, s'arrétérent quelque tems à Ilion, qu'ils regardoient comme le berceau de leur origine, & comme leur partie primitive, d'où Enée étoit parti pour aller s'établir en Italie. Le Conſul offrit des ſacrifices à Minerve qui préſidoit à la Citadelle. La joie fut grande de part & d'autre, preſque comme entre des peres & des enfans qui ſe revoient après une *Juſtin. l. 31 cap. 8.*

b Infatua, quæſo, Domine, conſilium Achitophel ... Domini autem nutu diſſipatum eſt conſilium Achitophel utile, ut induceret Dominus super Absalom malum. 2. *Reg.* c. 15. v. 31. & c. 17. v. 14.

longue séparation. Les habitans de cette ville, voiant leurs petits fils vainqueurs de l'Occident & de l'Afrique, revendiquer l'Asie comme un roiaume qui avoit appartenu à leurs aieuls, s'imaginoient voir Ilion sortir de ses cendres, & renaître plus illustre que jamais. Les Romains, de leur côté, sentoient une joie infinie de se voir dans la demeure ancienne de leurs peres qui avoit donné la naissance à Rome, & d'y contempler les temples & les statues des divinités qui leur étoient communes avec cette ville.

Liv. lib. 37. n. 33-45. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 23. Justin. l. 31. cap. 7. & 8. Appian. in Syr. p. 105-110.

Quand Antiochus sut que les Romains étoient passés, il commença à se croire perdu. Il souhaitoit alors de se délivrer d'une guerre où il s'étoit engagé mal à propos, & sans en avoir examiné mûrement toutes les suites. Il songea donc à envoier une ambassade aux Romains, pour leur proposer des conditions de paix. Une cérémonie de religion avoit retardé leur marche, l'armée s'étant tenue en repos pendant plusieurs jours qui étoient fêtés à Rome, où l'on conduisoit avec grande pompe dans une procession solennelle les Boucliers sacrés nommés *Ancilia*. Scipion l'Africain, qui étoit du nombre des Prêtres Saliens,



préposé à la garde de ces Boucliers, n'avoit point encore passé la mer, parce qu'en sa qualité de Prêtre Salien il ne pouvoit pas sortir du lieu où la fête se trouvoit; & l'armée fut obligée de l'attendre. C'étoit un grand dommage, que des hommes si religieux ne fussent pas plus éclairés, & ne plaçassent pas mieux leur culte. Ce délai donna quelque espérance au Roi: car il s'étoit attendu que les Romains, aussitôt après leur passage en Asie, viendroient l'attaquer brusquement. D'ailleurs tout ce qu'il avoit entendu dire du caractére de Scipion l'Africain, de sa grandeur d'ame, de sa générosité, de sa clémence à l'égard des vaincus tant en Espagne qu'en Afrique, lui faisoit espérer que ce grand homme, rassasié de gloire, ne se montreroit pas difficile pour un accommodement; d'autant plus qu'il avoit un présent à lui faire, auquel il ne pouvoit point n'être pas infiniment sensible. C'étoit son propre fils encore tout jeune, qui avoit été pris sur mer lorsqu'il passoit dans un esquif, de Chalcis à Oreum, selon Tite-Live.

Héraclide de Byzance, qui portoit la parole dans cette ambassade, aiant eu audience, commença par dire que ce qui

avoit rendu inutiles les autres négociations de paix entre son Maître & les Romains, étoit ce qui lui faisoit espérer un heureux succès de celle-ci : parce que toutes les difficultés qui les avoient pour lors arrêtés, étoient actuellement levées. Que le Roi, pour ne point laisser lieu de se plaindre qu'il voulût retenir quelque chose en Europe, avoit abandonné Lysimachie. Qu'à l'égard de Smyrne, de Lampsaque, & d'Alexandrie dans la Troade, il étoit prêt de les remettre aux Romains, & telle autre ville de leurs alliés qu'ils lui demanderoient. Qu'il consentoit de paier au peuple Romain la moitié des frais de la guerre. Il finit en les exhortant à se souvenir de l'inconstance des choses humaines, & à ne pas trop compter sur leur prospérité présente. Qu'il devoit bien leur suffire de donner pour bornes à leur empire l'Europe, qui étoit d'une étendue immense. Que s'ils avoient l'ambition de vouloir y ajouter encore quelque partie de l'Asie, le Roi auroit assez de modération pour y consentir, pourvû que les limites en fussent marquées & fixées bien clairement.

L'Ambassadeur s'imaginoit que des propositions, selon lui si avantageuses

& si favorables, ne pourroient être refusées : mais les Romains n'en jugeoient pas ainsi. Au regard des frais de la guerre, comme c'étoit le Roi qui l'avoit suscitée mal à propos, ils trouvoient qu'il étoit juste de les lui faire paier en entier. Ils ne se contentoient pas non plus qu'il fît sortir ses garnisons de l'Ionie & de l'Eolie : ils prétendoient rendre la liberté à toute l'Asie, comme ils l'avoient rendue à toute la Gréce ; ce qui ne pouvoit se faire, si le Roi n'abandonnoit toute l'Asie en deça du mont Taurus.

Héraclide n'aiant pu rien obtenir dans l'audience publique, essaia, selon les ordres qu'il en avoit reçus, de gagner en particulier Scipion l'Africain. Il lui déclara avant tout que le Roi lui rendroit son fils sans rançon. Puis, connoissant peu la grandeur d'ame de Scipion, & le caractére des Romains, il lui promit une somme considérable, & un pouvoir absolu auprès du Roi, s'il lui faisoit accorder la paix. Scipion lui-répondit en ces termes : » Je ne m'étonne pas » que vous ignoriez ce que je suis, & » ce que sont les Romains, voiant que » vous ne connoissez pas même l'état où » se trouve le Prince qui vous a envoié » vers nous. Si vous prétendiez que l'in-

mées furent plusieurs jours en p
sans qu'Antiochus fît sortir la
camp. Il avoit soixante-dix mil
mes de pié, douze mille chev
cinquante-quatre éléphans. Les R
n'avoient en tout que trente mil
mes, & seize éléphans. Le Consi
que le Roi ne faisoit point de
ment, assembla son Conseil po
bérer sur le parti qu'il faloit p
en cas qu'il refusât toujours d'
aux mains. Il représenta que
étant proche, il faudroit, malg
gueur de la saison, tenir les sold
des tentes; ou, si l'on prenoit d
tiers d'hiver, différer à l'année
la décision de la guerre. Jamais
mains ne marquérent de mépris
ennemi comme dans cette c
Tous s'écriérent qu'il faloit sur l

[l]e camp s'il n'en sortoit point. Il est [ass]ez vraisemblable que le Consul sou[ha]itoit prévenir l'arrivée de son frere, [d]ont la présence seule auroit beaucoup [d]iminué de sa gloire.

Le lendemain, après qu'on eut re[c]onnu la situation du camp, le Con[su]l en fit approcher son armée rangée [e]n bataille. Le Roi, craignant qu'un plus long délai n'abbattît le courage des siens, & n'augmentât la confiance des ennemis, fit enfin sortir ses troupes. Ainsi de part & d'autre tout se prépara à une action, qui devoit être décisive.

Dans l'armée du Consul, tout étoit assez uniforme & pour les hommes, & pour les armes. Il y avoit deux légions Romaines, composées chacune de cinq mille quatre cens hommes, & deux corps pareils d'infanterie Latine. Les Romains occupoient le centre, les Latins les deux ailes, dont la gauche étoit appuiée au fleuve. La premiére ligne du centre étoit composée des * Hastaires, *Hastati:* la seconde, des Princes, *Principes:* la troisiéme, des Triaires, *Triarii.* Voila ce qui formoit, à proprement par-

* *Ce sont les noms des trois Corps qui formoient l'infanterie des Légions Romaines.*

ler, le corps de bataille. A côté de l'aile droite, pour la couvrir & la soutenir, le Consul avoit placé sur une même ligne trois mille hommes d'infanterie des Achéens & des troupes auxiliaires d'Euméne, & tout de suite trois mille chevaux, dont huit cens étoient des troupes d'Euméne, & le reste des Romains. Il mit à l'extrémité de cette aile les Tralliens & les Crétois armés à la légére. L'aile gauche ne paroissoit pas avoir besoin d'un pareil renfort, parce qu'on jugeoit que le fleuve & les rives qui étoient fort escarpées la défendoient suffisamment. On y plaça cependant quatre escadrons de cavalerie. On laissa pour la garde du camp deux mille soldats tant Macédoniens que Thraces, qui avoient suivi volontairement l'armée. Les seize éléphans furent laissés derriére les triariens pour servir comme de corps de réserve & d'arriére garde. On ne songea point à les opposer à ceux des ennemis, non seulement parce que ceux-ci étoient en plus grand nombre, mais encore parce que les éléphans d'Afrique, les seuls qu'eussent les Romains, étoient beaucoup inférieurs & pour la taille & pour la vigueur à ceux des Indes, & ne pouvoient soutenir leur choc.

L'armée du Roi étoit plus variée par la diversité des nations, & par la différence des armes. Seize mille fantassins, armés à la Macédonienne, qui formoient la phalange, faisoient aussi le corps de bataille. Cette phalange étoit divisée en dix petits corps, dont chacun présentoit un front de cinquante hommes sur trente deux de profondeur; & dans chacun des intervalles qui les séparoient on avoit placé deux éléphans. Elle faisoit la principale force de l'armée. La vûe seule des éléphans inspiroit de la terreur. Leur haute taille & leur grandeur, déja remarquable par elle-même, étoit encore relevée par leurs ornemens de tête, & leurs aigrettes, où brilloient l'or, l'argent, la pourpre, l'ivoire: vains ornemens, qui invitent l'ennemi par l'espérance de la proie, & ne sauvent point une armée. Ces éléphans portoient sur leur dos des tours, montées par quatre hommes qui combattoient, sans compter le conducteur. Au côté droit de cette phalange étoit rangée de suite & sur une même ligne une partie de la cavalerie: savoir quinze cens Gaulois d'Asie, trois mille cuirassiers armés de toutes piéces, mille autres cavaliers qui étoient l'élite des Médes & des autres

Mais il causa bientôt la perte de l'armée du Roi. Car les troupes qui étoient près de ces chariots, aiant été entraînées par leur desordre, & mises en fuite, laissérent tout à découvert & sans défense jusqu'aux cuirassiers. Et la cavalerie Romaine étant venue fondre sur ceux-ci, ils n'en purent soutenir le choc, & se débandérent dans le moment, plusieurs demeurant sur la place, parce que la pesanteur de leurs armes ne leur permit pas de se sauver par la fuite. Toute l'aile gauche fut mise en déroute, & porta le desordre & l'allarme jusques dans le corps de bataille, formé par la phalange. Alors les légions Romaines l'attaquérent avec avantage, les phalangites ne pouvant faire usage de leurs longues piques, parce que les fuiards venoient se réfugier parmi eux, & les empéchoient d'agir, pendant que les Romains lançoient de tous côtés contr'eux leurs javelots. Les éléphans rangés dans les intervalles de la phalange ne lui furent d'aucun secours. Les soldats Romains accoutumés dans les guerres d'Afrique à combattre contre ces bêtes, avoient appris comment il en faloit éviter l'impétuosité, ou en les perçant de leurs javelots par leurs flancs, ou, s'ils en pouvoient ap-

amollit les cordes des arcs, les
, & les courroies dont on se ser- Armens.
ur lancer les traits. Les Romains
ffrirent beaucoup moins, parce
e faisoient guéres usage que d'ar-
antes, d'épées & de javelots: &
le front de leur armée avoit
d'étendue, ils s'entrevoioient plus
ent.
chariots armés de faulx, par le
desquels Antiochus avoit espéré
a terreur & le desordre parmi les
ennemies, commencérent la dé-
les siennes. Le roi Euméne, qui
noissoit le fort & le foible, lâ-
ntr'eux les archers Crétois, les
rs, & les cavaliers qui lançoient
lots, avec ordre de les attaquer,
is unis ensemble, mais partagés
its pelotons, & de les accabler
côtés d'une grêle de traits, de
& de javelots, en jettant tous
ne tems de grands cris. Les che-
effraiés par ces cris, prennent le
ux dents, ne gardent plus d'or-
nt emportés de côté & d'autre,
urnent contre leurs propres trou-
i bien que les chameaux. Ce vain
ntail ainsi dissipé, on en vint aux

impitoiablement les premiers des fuiards qu'ils rencontreroient, & qui refuseroient de tourner visage. Cet ordre donné à propos & exécuté eut tout son effet: une plus grande crainte en surmonta une moindre. Les fuiards s'arrétent d'abord, puis ils retournent au combat. Emilius, avec son corps de troupes qui étoit de deux mille hommes tous braves & aguerris, s'oppose au Roi qui poursuivoit vivement les fuiards. Attale, frere d'Euméne, sur l'avis qu'il reçut de la déroute de l'aile gauche, aiant quitté la droite, y accourut, & arriva à propos avec deux cens chevaux. Antiochus, pressé de tous côtés, tourna bride, & se retira. Ainsi les Romains vainqueurs dans les deux ailes, s'avancent à travers des monceaux de corps morts jusqu'au camp de Roi, & le pillent.

Appian. On remarqua qu'une des causes de la perte de cette bataille, fut la maniére dont le Roi avoit rangé sa phalange. Elle faisoit la principale force de son armée. Jusques-là elle avoit passé pour invincible. C'étoient tous vieux soldats, aguerris, robustes, pleins de vigueur & de courage. Il faloit donc, pour les mettre en état de lui rendre plus de service, leur donner moins de profondeur, &

plus de front: au lieu que les aiant rangés sur trente-deux de profondeur, il en rendoit la moitié inutile, & plaçoit sur le reste du front des troupes de nouvelle levée sans courage & sans expérience, sur lesquelles il ne devoit point compter. Antiochus, en cela, n'avoit pourtant fait que suivre la méthode observée par Philippe & par Alexandre, qui rangeoient ainsi la phalange.

Il y eut ce jour-là de tués, tant dans le combat, que dans la fuite & dans la prise du camp, cinquante mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie: quatorze cens faits prisonniers, & quinze éléphans de pris avec leurs conducteurs. Les Romains ne perdirent pas plus de trois cens fantassins, & vingt-quatre cavaliers: Euméne eut vingt-cinq cavaliers de tués. Le fruit de cette victoire fut la reddition de toutes les villes de l'Asie Mineure, qui vinrent se soumettre aux Romains.

Antiochus étoit arrivé à Sardes avec ce qu'il avoit pu recueillir des troupes qui avoient échapé au carnage. De Sardes il passa à Célénes en Phrygie, où il apprit que son fils Séleucus s'étoit sauvé. Il l'y trouva, & ils passérent tous deux en diligence le mont Taurus pour gagner la Syrie.

Annibal & Scipion l'Africain ne se trouvérent ni l'un ni l'autre à cette bataille. Le premier étoit bloqué par les Rhodiens dans la Pamphylie avec la flote de Syrie, & l'autre étoit resté malade à Elée.

Liv. lib. 37. n. 45-49. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 24. Appian. in Syr. pag. 110-113.

Dès qu'Antiochus fut arrivé à Antioche, il envoia Antipater fils de son frere, & Zeuxis qui avoit eu sous lui le gouvernement de la Lydie & de la Phrygie, pour demander la paix aux Romains. Ils trouvérent le Consul à Sardes. Son frere l'Africain, rétabli de sa maladie, y étoit aussi. Ils s'adressérent à ce dernier, & ce fut lui qui les présenta au Consul. Ils ne songérent en aucune sorte à excuser Antiochus, mais se bornérent à demander humblement la paix en son nom. » Vous avez toujours, lui dirent-ils, » pardonné avec grandeur d'ame aux Rois » & aux peuples vaincus. Combien de» vez-vous être maintenant plus portés à » le faire dans une victoire qui vous rend » les maîtres de l'univers ? Desormais, » devenus égaux aux dieux, mettez bas » toute animosité contre les mortels, & » ne songez plus qu'à faire du bien au » genre humain.

On assembla le Conseil au sujet de cette ambassade, & après y avoir bien

xaminé l'affaire, on les fit entrer. Sci-
ion l'Africain porta la parole, & dit
e qui s'y étoit résolu. Que comme les
Romains ne se laissoient point abbattre
par l'adversité, aussi la prospérité ne les
enfloit point. Que par cette raison ils ne
demanderoient après la bataille, que ce
qu'ils avoient déja demandé auparavant.
Qu'Antiochus évacueroit toute l'Asie en
deçà du mont Taurus. Qu'il paieroit
tous les frais de la guerre, qui furent
taxés à quinze mille talens * d'Eubée;
& le paiement en fut ainsi réglé: cinq
cens talens comptant: deux mille cinq
cens quand le Sénat auroit ratifié le Trai-
té, & le reste en douze ans, mille ta-
lens par an. Qu'il rendroit à Euméne
les quatre cens talens qu'il lui devoit,
& le reste d'un paiement pour le blé que
le Roi de Pergame son pere avoit fourni
au Roi de Syrie. Qu'il donneroit vingt
otages au gré des Romains. » Mais,
» ajouta-t-il, le peuple Romain ne pour-
» ra point compter sur les dispositions
» pacifiques d'un Prince, qui donnera
» un asyle dans ses Etats à Annibal. Il
» demande qu'on le lui livre, aussi bien

* *Les quinze mille talens Attiques, feroient quarante-cinq millions : ceux d'Eubée, selon Budé, valoient un peu moins.*



ftruire le Senat de tout ce q
fait dans cette négociation, &
nir la ratification. Euméne pa
me tems pour Rome, & les
deurs des villes d'Asie s'y rend
Peu de tems après on paia au
cinq cens talens à Ephése. On
des otages pour le reste du
& pour assurance des autres
du Traité. Antiochus, un
Roi, étoit du nombre des
parvint ensuite à la Couronn
surnommé Epiphane. Dès qu'
Thoas eurent avis qu'on né
Traité, jugeant bien qu'ils
crifiés, ils pourvurent l'un &
leur fureté en se retirant avan
conclu.

Les Etoliens avoient dès
envoié leurs Ambassadeurs à R
d'y solliciter un accommodem

parler, & de la défaite de leur armée par Antiochus. Ensuite, comme si cette nouvelle eût été certaine, & ils l'assuroient avec impudence, ils prirent un ton de fierté dans le Sénat, & semblérent moins demander la paix que l'exiger. Ils connoissoient mal le caractére Romain. On avoit d'ailleurs beaucoup de sujets de mécontentement d'eux. Ils eurent ordre de sortir de Rome ce jour-là même, & de l'Italie avant quinze jours. Bientôt après on reçut des lettres du Consul, qui montrérent la fausseté de ce bruit.

An.M. 3815. Av.J.C. 189. Liv. lib. 37. n. 47. & 60.

Le peuple Romain venoit de nommer pour Consuls M. Fulvius Nobilior, & Cn. Manlius Vulso. Dans le département des provinces l'Etolie échut par le sort à Fulvius, & l'Asie à Manlius.

Liv. lib. 37. n. 52-59. Polyb. in Excerpt. Legat. cap. 25. Appian. in Syr. pag. 115.

L'arrivée de Cotta à Rome, qui y portoit le détail & les circonstances de la victoire & du Traité de paix, causa dans la ville une joie universelle. On ordonna des priéres & des sacrifices en action de graces pendant trois jours.

Après avoir satisfait aux devoirs de religion, le premier soin du Sénat fut de donner audience, d'abord au Roi Euméne, puis aux Ambassadeurs. Il s'agissoit dans cette audience d'une affaire

des plus importantes qui eussent jamais été proposées au Sénat, & qui intéressoit toutes les villes Grecques de l'Asie. On sait combien la liberté en général est chére & précieuse à tous les hommes. Mais les Grecs, en particulier, en étoient jaloux à un point qui ne peut s'exprimer. Ils la regardoient comme l'héritage de leurs peres, comme un bien patrimonial, comme un privilége singulier qui les distinguoit des autres nations. En effet, pour peu d'attention qu'on fasse sur l'histoire des Grecs, on verra que la liberté étoit le grand mobile de toutes leurs entreprises & de toutes leurs guerres, & comme l'ame de leurs loix, de leurs coutumes, & de tout leur gouvernement. Philippe & Alexandre son fils avoient commencé à y donner une grande atteinte. Leurs successeurs avoient achevé de l'opprimer & de l'éteindre presque entiérement. Elle venoit d'être rendue par les Romains à toutes les villes de la Gréce, après la victoire qu'ils avoient remportée sur Philippe Roi de Macédoine. Celles de l'Asie, après la défaite d'Antiochus, espéroient des Romains la même grace. Les Rhodiens avoient envoié leurs Ambassadeurs à Rome principalement pour sol-

iciter cette grace en faveur des Grecs l'Asie. Le Roi Euméne avoit un intérêt particulier de s'y opposer. Voila ce qui va faire le sujet de la délibération du Sénat, dont on peut dire que la décision tenoit en suspens l'Europe & l'Asie.

Euméne aiant eu le premier audience, commença par remercier en peu de mots le Sénat de la protection éclatante qu'il lui avoit accordée en les délivrant son frere & lui du siége qu'Antiochus avoit mis devant Pergame la capitale de ses Etats, & mettant son roiaume en sureté contre les entreprises injustes de ce Prince. Puis il félicita les Romains sur l'heureux succès de leurs armes par terre & par mer, & sur la célébre victoire qu'ils venoient de remporter, par laquelle ils avoient chassé Antiochus de l'Europe & de toute l'Asie située en deça du mont Taurus. Il ajouta, que pour ce qui regardoit sa personne & les services qu'il avoit tâché de rendre aux Romains, il aimoit mieux que le Sénat en fût informé par le raport des Généraux que par sa propre bouche. Une retenue si modeste fut généralement approuvée; mais on le pria de vouloir bien marquer expressément en quoi le Sénat & le peuple Romain pouvoient lui faire plaisir,



» iage. Depuis ion entrée en
» n'ai point quitté le Consul :
» dat n'a été plus assidu dans vo
» que mon frere & moi. Il n'y
» eu sans moi, d'action, point
» bat de cavalerie. Dans la der
» taille j'ai défendu le poste oi
» sul m'avoit placé. Je ne de
» point, si aucun de vos alliés
» ce point, se comparer à moi
» je puis dire avec confiance, «
» n'y a aucun des peuples & des
» vous avez le plus honorés,
» n'aie droit de m'égaler. Masin
» été votre ennemi, avant que
» nir votre allié. Il ne vint poi
» avec de puissans secours, &
» que son roiaume étoit encore
» entier : mais banni & chas
» Etats, dépouillé de tous ses
» de toutes ses forces, il se réfu

parce que depuis il vous servit fidélement contre Syphax & contre les Carthaginois, non seulement vous l'avez rétabli sur le trône de ses peres, mais en le gratifiant d'une grande partie du roiaume de Syphax vous l'avez rendu l'un des plus puissans Rois de l'Afrique. Que ne devons-nous donc point attendre de votre libéralité, nous qui avons toujours été vos alliés, & jamais vos ennemis? Mon pere, mes freres, & moi avons toujours porté les armes pour vous sur mer & sur terre, non seulement dans l'Asie, mais loin de notre pays dans le Péloponnése, dans la Béotie, dans l'Etolie, pendant les guerres contre Philippe, contre Antiochus, contre les Etoliens. Quelles sont donc vos prétentions? me dira quelqu'un. Puisque vous m'obligez, Messieurs, de m'expliquer, je le ferai. Si vous avez reculé Antiochus au dela du mont Taurus pour occuper vous-mêmes ce pays, & le réunir à votre Empire, je ne puis point désirer un meilleur voisinage que le vôtre, ni qui soit plus capable de mettre mes Etats en sureté. Mais si vous avez résolu d'y renoncer pour vous-mêmes, & d'en rappeller vos armées, j'ose dire que de tous vos

» alliés il n'y en a aucun qui mérite
» mieux que moi de profiter de vos con-
» quêtes. Mais, dira-t-on, il est grand
» & glorieux de délivrer les villes de
» l'esclavage, & de leur rendre la liberté!
» Oui, si elles n'ont jamais exercé d'hos-
» tilités contre vous. Mais, si elles sont
» entrées avec chaleur dans le parti d'An-
» tiochus, combien est-il plus digne de
» votre sagesse & de votre équité de
» faire tomber vos bienfaits sur des al-
» liés qui vous ont servis utilement,
» que sur des ennemis qui ont voulu vous
» perdre?

Le discours du Roi plut fort aux Sénateurs, & l'on vit bien qu'ils étoient disposés à faire pour lui tout ce qui dépendroit d'eux?

On donna ensuite audience aux Rhodiens. Celui qui portoit la parole pour eux, après avoir exposé l'origine de leur amitié avec le peuple Romain, & les services qu'ils lui avoient rendus, premiérement dans la guerre contre Philippe, puis dans celle contre Antiochus: » Rien,
» dit-il en s'adressant aux Sénateurs, ne
» nous afflige tant aujourd'hui, que de
» nous voir obligés d'entrer en dispute
» avec Euméne, celui de tous les Rois
» avec lequel, soit notre République,

ſoit nous-mêmes perſonnellement, entretenons la plus fidéle & la plus intime amitié. Au reſte ce qui nous ſépare ici, ne prend point ſon origine dans la diſpoſition des eſprits, mais dans la différence des conditions. Nous ſommes libres, & Euméne eſt roi. Il eſt naturel que nous, comme peuple libre, plaidions pour la liberté des autres; & que les Rois veuillent tout ſoumettre & tout aſſervir à leur autorité. Quoi qu'il en ſoit, ce qui nous embarraſſe ici, n'eſt pas tant le fond même de l'affaire, qui ne paroit pas de nature à devoir beaucoup partager vos ſuffrages, que les égards & les ménagemens que nous devons à un Prince auſſi reſpectable qu'Euméne. Si l'on ne pouvoit reconnoitre autrement les ſervices importans d'un Roi ami & allié, qu'en lui aſſujettiſſant des villes libres, vous pourriez être incertains & flotans, dans la crainte de paroitre ou ne pas marquer aſſez de reconnoiſſance à un Prince ami, ou renoncer à vos principes & à la gloire que vous vous êtes acquiſe dans la guerre contre Philippe en rendant la liberté à toutes les villes de la Gréce. Mais la fortune ne vous laiſſe point lieu de crain-

» dre aucun de ces deux inconvéniens.
» Graces aux dieux, la victoire que vous
» venez de remporter, qui ne vous comble
» ble pas moins de richesses que de gloire,
» vous met en état de vous acquitter
» abondamment de ce que vous appellez
» une dette. La Lycaonie, les deux Phry-
» gies, la Pisidie entiére, la Querson-
» nése, & ce qui l'avoisine dans l'Euro-
» pe, tout cela est dans votre pouvoir.
» Une seule de ces provinces peut aug-
» menter considérablement les Etats d'Eu-
» méne : toutes réunies ensemble l'éga-
» leront aux Rois les plus puissans. Vous
» pouvez donc en même tems & récom-
» penser richement vos alliés, & ne point
» vous départir des maximes qui font la
» gloire de votre Empire. C'est le même
» motif qui vous a fait marcher contre
» Philippe & contre Antiochus. Dans
» une cause toute semblable, on attend
» aussi une issue toute pareille; non seu-
» lement parce que vous en avez déja
» donné l'exemple, mais parce que vo-
» tre honneur l'exige. Les autres entrent
» en guerre pour enlever à leurs voisins
» quelque contrée, quelque ville, quel-
» que place forte, quelque port de mer.
» Jamais pareil motif ne vous mit les ar-
» mes en main. Vous ne combattez que

our l'honneur. Et c'eſt ce qui inſpire toutes les nations pour votre nom & pour votre Empire un reſpect qui approche de celui qu'on a pour les Dieux. Il s'agit de conſerver cette gloire. Vous vous êtes chargés de tirer de l'eſclavage des Rois & de rétablir dans ſon ancienne liberté une nation conſidérable par ſon antiquité, & plus illuſtre encore par ſes grandes actions & par ſon goût exquis pour les arts & pour les ſciences. C'eſt la nation entiére que vous ayez priſe ſous votre protection, & vous la lui avez accordée pour toujours. Les villes ſituées dans la Gréce même ne ſont pas plus Grecques que les colonies qu'elle a fait paſſer en Aſie pour s'y établir. Le changement de contrée n'a rien changé dans notre origine, ni dans nos mœurs. Tous tant que nous ſommes de villes Grecques en Aſie, nous nous ſommes fait un devoir de le diſputer à nos peres & à nos fondateurs en vertu & en ſcience. Pluſieurs » d'entre vous ont vû les villes de Gréce, » & celles d'Aſie : toute la différence eſt » que nous ſommes dans un plus grand » éloignement de Rome. Si la différence » du terroir changeoit le naturel, il y » a lontems que les Marſeillois, envi-



» ils n'ont pas retenu feulem
» du langage, l'habillement
» l'extérieur des Grecs ; mais
» encore plus conservé les m
» loix, & l'esprit, sans que le
» des nations voisines y ait caus
» dre altération. Le mont T
» maintenant de bornes à vot
» Tout ce qui est en deça de
» ne doit point vous paroitr
» Par tout où vos armes sont p
» faites-y passer aussi l'esprit &
» de votre gouvernement. Qu
» bares, accoutumés à l'esclav
» meurent sous l'empire des R
» qu'ils s'y plaisent. Les Grecs
» médiocrité de leur fortune
» gloire d'imiter la hauteur de
» mens. Nés & nourris dans l
» ils savent que vous ne leur fe

perpétuellement où ils l'ont
l leur suffit que vous protégiez
armes leur liberté, qu'ils ne
us en état de défendre par les
Mais, dit-on, quelques-unes de
es ont favorisé Antiochus. Les
'avoient-elles pas de même fa-
Philippe, & les Tarentins Pyr-
Pour ne point citer ici d'autres
, Carthage, votre ennemie &
vale, jouit de sa liberté & de
. Considérez, Messieurs, à quoi
nple vous engage. Accorderez-
l'ambition d'Euméne, qu'il me
ne ce terme, ce que vous avez
i votre juste indignation? Pour
hodiens, dans cette guerre, &
utes celles que vous avez faites
os contrées, nous avons tâché
plir le devoir de bons & fidé-
es: c'est à vous de juger si nous
s réussi. Maintenant qu'on jouit
aix, nous prenons la liberté de
lonner un conseil qui ne peut
r qu'à votre gloire. Si vous le
, il montrera à l'univers que vous
plus noblement encore user de la
e, que la remporter.
ie put pas ne point applaudir à
discours. Il parut véritablement



lance pour les services d'un R
toit attaché à eux avec un zêl
& une fidélité inviolable, fai
coup d'impression sur leur es
autre, la gloire de paroitre n
trepris une guerre dangereuse
rendre aux villes Grecques leu
les piquoit vivement. Il faut a
les motifs étoient puissans de pa
tre. La Gréce entiére rétabli
jouissance de sa liberté & de
après la défaite de Philippe,
quis aux Romains une réputa
nul triomphe ne pouvoit égaler
étoit dangereux de mécontenter
ce aussi puissant qu'Euméne, &
du peuple Romain demandoit
gageât les autres Rois dans son
l'attrait & l'espoir de la récom
prudence du Sénat fut concilier
devoirs

ier la paix que L. Scipion leur
:cordée. Il le fit, & quelques
rès elle fut aussi ratifiée dans l'as-
du peuple.
ımbassadeurs des villes d'Asie fu-
si entendus. On leur répondit que
t enverroit, selon sa coutume,
nmissaires pour discuter & régler
res d'Asie. On leur déclara en
que la Lycaonie, les deux Phry-
la Mysie, seroient à l'avenir sous
ıdance du Roi Euméne. On ad-
ıssi la Lycie aux Rhodiens, avec
e de la Carie la plus voisine de
, & une portion de la Pisidie.
:eptoit pour l'un & pour l'autre
:s qui étoient libres avant le com-
: contre Antiochus. Il fut ordon-
les autres villes de l'Asie qui
paié tribut à Attale, le paie-
aussi à Euméne. Que celles qui
été tributaires d'Antiochus, de-
ɔient libres & exemtes de toute
ution.
.éne & les Rhodiens parurent très
: de ce sage réglement. Les Rho-
.emandérent par grace qu'on ac-
aussi la liberté aux habitans de
ville de Cilicie, originaires com-
d'Argos. Le Sénat, après avoir

consulté les Ambassadeurs d'Antiochus sur cet article, représenta aux Rhodiens l'extrême opposition que ces Ambassadeurs avoient témoigné à leur demande, parce que Soles, située au dela du mont Taurus, n'étoit point comprise dans le Traité. Que néanmoins, s'ils croioient l'honneur de Rhodes intéressé à cette demande, il feroit de nouveaux efforts pour vaincre cette répugnance. Les Rhodiens, renouvellant leurs actions de graces pour les bienfaits & la bonté du peuple Romain à leur égard, répondirent qu'ils étoient bien éloignés de vouloir troubler la paix, & se retirérent fort contens.

L'honneur du triomphe fut accordé par les Romains à Emilius Régillus, qui avoit remporté une victoire navale sur l'Amiral de la flote d'Antiochus; &, à plus juste titre encore à L. Scipion, qui avoit vaincu le Roi en personne. Il prit le surnom d'Asiatique, pour ne le point céder à son frere qui avoit pris celui d'Africain.

Ainsi fut terminée la guerre contre Antiochus, qui ne fut pas de longue durée, couta peu de sang aux Romains, & contribua pourtant beaucoup à l'aggrandissement de leur Empire. Mais en

tems cette victoire contribua aussi autre maniére au dépérissement & uine de ce même Empire, en in-sant à Rome, par les richesses : y fit entrer, le goût du luxe, de llesse, & des délices: car c'est à victoire remportée sur Antiochus, ette conquête de l'Asie, que Pline e l'époque de la corruption des s dans la République Romaine, & iefte changement qui y arriva. L'A-vaincue par les armes de Rome, ait Rome à son tour par ses vices. chesses étrangéres y étoufférent l'a-de la pauvreté & la simplicité an-:, qui en avoient fait l'honneur & ce. Le [b] luxe, qui entra comme en phe à Rome avec les superbes dé-es de l'Asie, traînant à sa suite es désordres & tous les crimes, y s de ravage que n'auroient pu faire

Plin. l. 14. cap. 3.

iis vicit, viciis victus est. *Senec. de Alex.*

ma peregrinos obscœna pecunia mores
& turpi fregerunt secula luxu
molles . .
crimen abest facinusque libidinis, ex quo
is Romana perit . . . .
Sævior armis
incubuit, victumque ulciscitur orbem. *Juve-nal. lib. 2, Satyr. 6.*

les armées les plus nombreuſes, & vengea ainſi l'univers vaincu.

Réflexion ſur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Aſie.

ON COMMENCE à démêler dans les faits que j'ai raportés juſqu'ici un des principaux caractéres des Romains, qui décidera bientôt du ſort de tous les Etats de la Gréce, & qui cauſera dans l'univers un changement preſque général: je veux dire l'eſprit de domination & de ſouveraineté. Ce caractére ne ſe montre pas d'abord en entier & dans toute ſon étendue: il ne ſe développe que peu à peu & comme par dégrés: & ce n'eſt que par des accroiſſemens inſenſibles, mais cependant aſſez rapides, qu'il eſt enfin porté à ſon comble.

Il faut l'avouer. Ce peuple, dans de certaines occaſions, fait paroitre une modération & un deſintéreſſement, qui, à n'en conſidérer que les dehors, ſont au deſſus de tout ce qu'on lit dans l'Hiſtoire, & auxquels il ſemble qu'on ne puiſſe refuſer ſon admiration. Fut-il jamais une journée plus belle & plus glorieuſe que celle où le peuple Romain, après avoir

ıne longue & périlleuſe guerre, aſſé les mers, & s'être conſumé , fait déclarer par la voix d'un dans une aſſemblée générale qu'il liberté à toutes les villes, & ne autre fruit de ſa victoire que le aiſir de faire du bien à des peu- ıe le ſeul ſouvenir de leur ancien- tation pouvoit lui rendre chers ? ›eut lire le récit de ce qui ſe paſſa :te célébre journée, ſans en être preſque juſques aux larmes, & rer dans une eſpéce d'enthouſiaſ- :ime & d'admiration.

:te délivrance des villes Grecques :é pleinement gratuite, qu'elle . d'autre principe que la généro- Romains, & que leur conduite mais démenti de ſi beaux ſenti- rien certainement ne ſeroit plus ni plus capable de faire honneur ıple. Mais pour peu qu'on perce ›rs éclatans, on entrevoit aiſé- e cette prétendue modération des s avoit des racines dans une pro- ›litique, ſage à la vérité & pru- lon les régles ordinaires du gou- nt, mais bien éloignée de ce ſintéreſſement qu'on fait tant va- : l'occaſion dont il s'agit. On

peut dire que les Grecs alors se livrérent à une joie stupide, croiant être libres en effet, parce que les Romains les déclaroient tels.

Deux puissances, dans le tems dont nous parlons, partageoient la Gréce, les Républiques Grecques, & la Macédoine, & elles étoient toujours en guerre, les unes pour conserver les débris de leur ancienne liberté, l'autre pour achever de les soumettre & de se les asservir Les Romains, parfaitement instruits de cette situation de la Gréce, sentoient bien qu'ils n'avoient rien à craindre de ces petites Républiques, affoiblies par le tems, par leurs divisions intestines, par des jalousies réciproques, & par les guerres qu'elles avoient eu à soutenir au dehors. Mais la Macédoine, qui avoit des troupes aguerries, qui ne perdoit point de vûe la gloire de ses anciens Rois, qui avoit porté autrefois ses conquêtes jusqu'au bout du monde, qui conservoit toujours un vif désir, quoique chimérique, de la monarchie universelle, & qui avoit une alliance comme naturelle avec les Rois d'Egypte & de Syrie sortis de la même origine, & réunis par les intérêts communs de la roiauté: la Macédoine, dis-je, donnoit de justes allarmes à

, qui, depuis la défaite de Car-
, ne pouvoit plus trouver d'obsta-
ses desseins ambitieux que dans ces
1s roiaumes qui partageoient en-
le reste de l'univers, & en parti-
dans celui de Macédoine, plus voi-
l'Italie que tous les autres.
ır mettre donc un contrepoids à
ssance Macédonienne, & pour en-
. Philippe le secours qu'il se flatoit
:r de la Gréce, laquelle en effet
pu peutêtre le rendre invincible
omains, si elle avoit joint toutes
ces aux siennes contre cet ennemi
un: dans cette vûe les Romains
larent hautement pour ces Répu-
s, font gloire de les prendre sous
rotection, sans autre dessein ce
: que de les défendre contre leurs
seurs; &, afin de se les attacher par
ı plus ferme, ils affectent de leur
er pour récompense de la fidélité
s leur garderont la liberté, dont
ces Républiques étoient jalouses
a de tout ce qu'on peut dire, &
s Rois de Macédoine leur avoient
:rs disputée.
›pas étoit habilement préparé, &
ıvidement saisi par les Grecs qui ne
:nt pas leurs vûes plus loin. Mais

les plus sensés & les plus clairvoian
découvrirent le péril caché sous cett
amorce, & ils avertirent de tems e
tems les peuples dans les assemblées pu
bliques de se défier de ce nuage qui s
formoit en occident, & qui bientôt
changé en un terrible orage, les sub
mergeroit tous.

Rien ne fut plus doux ni plus équi
table d'abord que la conduite des Ro
mains. Ils traitoient avec bonté les vil
les & les peuples qui s'étoient mis so
leur protection : ils leur donnoient d
secours contre leurs ennemis : ils s'appl
quoient à pacifier leurs différens, &
faire cesser les troubles qui s'excitoie
entr'eux ; & n'exigeoient rien de leu
alliés pour tous ces services. Par là le
autorité s'établissoit de jour en jour, i
préparoit lesp euples à une entiére so
mission.

En effet, sous prétexte de leur offi
leurs bons offices, d'entrer dans leu
intérêts, de les réconcilier ensemble, i
se rendirent les arbitres souverains
ceux à qui ils avoient rendu la libert
& qu'ils regardoient en quelque sor
comme leurs affranchis. Ils envoioie
chez eux des Commissaires pour enten
dre leurs plaintes, pour examiner les ra

de part & d'autre, & pour termi-
eurs querelles. Par raport aux arti-
où ils ne pouvoient pas les accorder
e lieu, ils les invitoient à envoier
me leurs Députés. Ensuite ils y ci-
t de plein droit ceux qui refusoient
accommoder, les obligeoient d'y
er leurs causes devant le Sénat, &
e d'y comparoitre en personnes.
oitres & de médiateurs devenus ju-
souverains, ils prirent bientôt le ton
aîtres, regardérent leurs arrêts com-
des décisions irrévocables, trouvé-
fort mauvais qu'on ne s'y soumît
& traitérent de rebellion une se-
le résistance. Ainsi il s'érigea dans
énat de Rome un Tribunal qui ju-
: en dernier ressort tous les peuples
ous les Rois. A la fin de chaque guer-
il décidoit des peines & des récom-
es que chacun avoit méritées. Il ô-
au peuple vaincu une partie de ses
s, pour les donner aux alliés, en
il faisoit deux choses, & trouvoit
ouble avantage. Il attachoit à Ro-
les Rois dont elle avoit peu à crain-
& beaucoup à espérer; & il en affoi-
oit d'autres dont Rome n'avoit rien à
er, & tout à craindre.
ous verrons un des premiers Magis-

trats de la République des Achéens se plaindre fortement dans une assemblée publique de cette injuste usurpation, demander de quel droit les Romains prenoient un si fier ascendant sur eux : si leur République n'étoit pas aussi libre & aussi indépendante que celle de Rome: sur quel titre celle-ci prétendoit assujettir les Achéens à lui rendre compte de leur conduite : si elle trouveroit bon que les Achéens à leur tour s'ingérassent d'entrer dans l'examen de ses affaires, & si de part & d'autre les choses ne devoient pas être égales. Toutes ces réflexions étoient de bon sens, fondées en raison, & sans réplique : la force seule donnoit l'avantage aux Romains.

Ceux-ci en usérent de même, & gardérent la même politique à l'égard des Rois. Ils s'attachérent d'abord ceux qui étoient les plus foibles, & de qui ils avoient moins à craindre : ils leur donnoient le titre d'alliés qui les rendoit en quelque sorte sacrés & inviolables, & qui étoit à leur égard comme une sauvegarde contre d'autres Rois plus puissans : ils s'appliquoient à augmenter leurs revenus, & à étendre leur domaine, pour faire voir ce qu'on pouvoit attendre de leur protection. C'est ce qui porta le



ne de Pergame à un si haut point
ndeur.
ns la suite, sous divers prétextes,
nquérent ces grands Potentats, qui
t les maîtres de l'Europe & de l'A-
: avec quelle hauteur les traitérent-
me avant la victoire! Un puissant
enfermé dans un cercle étroit par
iple particulier de Rome, & obli-
donner sa réponse avant que d'en
: quelle fierté! Mais, après les avoir
is, comment en usent-ils à leur
? ils leur ordonnent de leur don-
urs enfans & les héritiers de leur
nne pour otages & pour garands
ır bonne conduite, leur font met-
s les armes, leur défendent de faire
erre ni alliance que sous leur bon
:, les reléguent au dela des monts,
leur laissent à proprement parler
vain titre & un phantôme de roiau-
pouillée de tous ses droits & de tous
vantages.
n ne peut pas douter que la Provi-
: n'eût destiné les Romains à deve-
s maîtres du monde, & leur future
leur avoit été prédite dans les Ecri-
: mais ces divins Oracles leur étoient
nnus; & d'ailleurs la simple prédic-
de leurs conquêtes ne les justifioit

dans de véritables allarmes. Voiai
qu'ils n'étoient point en état de
aux Romains par la voie des arm
eurent encore recours aux priér
pour les rendre plus efficaces, ils
gérent les Athéniens & les Rho
joindre leurs Ambassadeurs à ceu
envoioient à Rome pour demar
paix.

Le Consul étant arrivé en Gré
concert avec les Epirotes avoit f
siége d'Ambracie, où les Etoliens
beaucoup de troupes, & qui se
dit vigoureusement. Mais, p
qu'ils ne pouvoient pas tenir
contre la puissance Romaine,
voiérent de nouveaux Ambassac
Consul, avec de pleins pouvoirs
clure le Traité à quelques condit
ce fût. Celles qu'on leur propos
paroissant extrêmement dures, q
fussent chargés de pleins pouvoirs
mandérent qu'il leur fût permis
sulter encore une fois l'Assembl
leur en fut mauvais gré, & les
avec ordre de finir. Pendant l'int
les Ambassadeurs des Athéniens
Rhodiens, que le Sénat avoit 1
au Consul, étoient arrivés au
lui. Amynandre s'y étoit rend

me il avoit beaucoup de crédit dans
lle d'Ambracie où il avoit demeuré
ms pendant son exil, il engagea
abitans à se rendre enfin au Consul.
aix fut ainsi accordée aux Etoliéns.
principales conditions du Traité fu-
: Qu'ils commenceroient par livrer
Romains leurs armes & leurs che-
: qu'ils leur paieroient mille talens
ent, (trois millions) dont moitié
: paiée sur le champ: qu'ils ren-
nt tant aux Romains qu'à leurs
tous les transfuges & tous les pri-
iers: qu'ils regarderoient comme
& comme ennemis tous ceux qui
roient du peuple Romain: enfin
s donneroient quarante otages au
c du Consul. Quand leurs Ambassa-
s furent arrivés à Rome pour y faire
er le Traité, ils trouvérent les es-
terriblement indisposés contre les
iens, tant à cause de leur conduite
e, que pour les plaintes que Philip-
roit faites d'eux dans les lettres qu'il
: écrites à ce sujet. Le Sénat enfin
ssa toucher à leurs priéres, & à cel-
les Ambassadeurs d'Athénes & de
des qui les accompagnoient, & rati-
: Traité aux conditions que le Con-
voit prescrites. On permit aux Eto-

les in de paier en monnoie d'or la somme à laquelle ils avoient été taxés, de sorte qu'une piéce d'or seroit comptée pour dix piéces d'argent de même poids; ce qui montre quelle étoit pour lors la proportion de l'or avec l'argent.

Lib. 38. 1-30. Le Consul Fulvius, après avoir terminé la guerre contre les Etoliens, passa à l'île de Céphallénie, pour la soumettre. Toutes les villes, à la premiére sommation, se rendirent de bon gré. Il n'y eut que Samé, qui, après avoir fait sa soumission comme les autres, s'en repentit, & ferma ses portes aux Romains. Il falut l'assiéger dans les formes. Elle se défendit très vigoureusement, & le Consul ne put venir à bout de la prendre qu'après un siége de quatre mois.

Delà il tourna vers le Péloponnése, où ceux d'Egium & de Sparte l'appelloient pour terminer les différends qui troubloient leur repos.

De tout tems l'assemblée générale des Achéens se tenoit à Egium. Philopémen, qui pour lors étoit en charge, entreprit de changer cet usage, & de faire tenir l'Assemblée successivement dans toutes les villes qui composoient la Ligue des Achéens; & dès cette année-là il l'indiqua à Argos. Le Consul voulut bien

rendre; & quoiqu'il panchât pour
x d'Egium dont la cauſe lui paroiſ-
: la plus juſte, voiant que l'autre
ti certainement l'emporteroit, il ſe
ra de l'Aſſemblée ſans avoir rien dé-
é.

L'affaire de Sparte étoit plus impor- *Liv. lib.*
te & plus embarraſſée. Ceux qui *n.* 30-34.
ient été bannis de cette ville par le
ran Nabis, s'étoient cantonnés dans
bourgs & des châteaux le long de la
e; & de là inquiettoient les Spartia-
. Ceux-ci aiant attaqué de nuit un de
bourgs nommé Las, s'en ſaiſirent,
is en furent chaſſés bientôt après.
tte entrepriſe jetta l'allarme parmi
Bannis, & les obligea de recourir
k Achéens. Philopémen, qui étoit
ur lors en charge, favoriſoit ſous main
Bannis, & en toute occaſion cher-
oit à diminuer le crédit & l'autori-
de Sparte. Sur ſon avis, on fit un
cret, lequel portoit: Que Quintius
les Romains aiant mis ſous la pro-
tion des Achéens les bourgs & les
âteaux de la côte maritime de la La-
nie, & en aiant interdit l'accès aux
cédémoniens; & ceux-ci cependant
ant attaqué le bourg nommé Las, &
aiant commis des meurtres, l'Aſſem-

blée Achéenne demandoit qu'ils lui livraſſent les auteurs de cette entrepriſe, ſans quoi ils ſeroient déclarés avoir violé le Traité. On envoia des Ambaſſadeurs pour leur notifier ce Décret. Une demande de ſi fiére révolta les Lacédémoniens à un point qui ne peut s'exprimer. Ils firent mourir ſur le champ trente de ceux qui avoient quelque liaiſon avec Philopémen & les Bannis, rompirent l'alliance qu'ils avoient avec les Achéens, & envoiérent des Ambaſſadeurs au Conſul Fulvius, qui étoit pour lors dans la Céphallénie, pour remettre Sparte ſous le pouvoir des Romains, & le prier d'en venir prendre poſſeſſion. Quand les Achéens eurent appris ce qui s'étoit paſſé à Sparte, d'un commun accord ils lui déclarérent la guerre, qui commença par quelques légéres incurſions tant par mer que par terre, la ſaiſon avancée ne leur permettant pas de rien faire de plus.

Le Conſul, s'étant tranſporté dans le Péloponnéſe, entendit les deux parties dans une Aſſemblée publique. La diſpute fut vive & extrêmement échauffée de part & d'autre. Sans rien décider ſur le champ, il leur ordonna de mettre bas les armes, & d'envoier leurs Ambaſſa-

rs à Rome. Ils s'y rendirent sans per-
de tems, & eurent audience. La
ue des Achéens étoit fort considérée
ome : on ne vouloit pas cependant
contenter entiérement les Lacédémo-
s. Le Sénat rendit une réponse ob-
re & ambigue, (on ne la raporte
nt) qui laissa croire aux Achéens
on leur abandonnoit tout pouvoir
tre Sparte, & aux Spartiates que ce
voir étoit fort restraint & limité.
Les Achéens y donnérent toute l'é-
due qu'il leur plut. Philopémen avoit
continué dans la premiére Magistra-
. Sans perdre de tems, il conduisit
mée près de Lacédémone, & fit de-
nder de nouveau aux habitans qu'on
livrât les auteurs de l'entreprise con-
le bourg de Las, promettant qu'ils
seroient point condannés ni punis
s avoir été entendus. Sur cette assu-
ce, ceux qu'on avoit demandés nom-
ment partirent accompagnés de plu-
rs des plus illustres citoiens, qui re-
doient leur cause comme la leur, ou
tôt comme celle du public. Quand
furent arrivés au camp des Achéens,
furent bien surpris de voir les Ban-
à la tête de l'armée. Ceux-ci, sor-
t du camp, allérent à leur rencontre

d'un air insultant, commencérent par les accabler de reproches & d'injures; puis, la querelle s'échaufant, se jettérent sur eux avec violence, & les maltraitérent indignement. Les Spartiates imploroient en vain les dieux & les hommes, & réclamoient le droit des gens; la multitude des Achéens, animée par les cris séditieux des Bannis, se joignit à eux malgré la protection des Ambassadeurs & les défenses du premier Magistrat. Dix-sept furent tués sur le champ à coups de pierres: soixante & trois furent arrachés ce jour-là par le Magistrat à la violence de ces forcenés. Ce n'est pas qu'il eût dessein de les sauver, mais il ne vouloit pas qu'on pût dire, qu'ils avoient été mis à mort sans être écoutés. Le lendemain on les produisit devant cette multitude furieuse; qui, sans avoir daigné presque les entendre, les condanna tous, & les fit exécuter.

Il est aisé de juger quelle allarme & quelle douleur un traitement si injuste & si cruel causa dans Sparte. Les Achéens lui imposérent des conditions comme à une ville qu'ils auroient prise de force. Ils ordonnérent que les murs seroient renversés; que tous les soldats étrangers que les Tyrans avoient tenus à leur sol-

ſortiroient de la Laconie; que les
ves, à qui ces mêmes Tyrans avoient
ié la liberté, & le nombre en étoit
grand, ſeroient auſſi obligés de quit-
e pays devant un certain tems, ſans
ils ſetoient arrétés par les Achéens,
endus ou emmenés où il leur plai-
Que les loix & les établiſſemens
ycurgue ſeroient abrogés. Enfin que
Spartiates ſeroient aſſociés à la Li-
des Achéens, avec leſquels ils ne
ent plus deſormais qu'un même
s, dont ils ſuivroient les uſages &
coutumes.

a deſtruction des murs ne couta pas
coup de peine aux Lacédémoniens,
eſt par où ils commencérent à exé-
les ordres qu'on venoit de leur im-
: auſſi n'étoit-ce pas pour eux un
l malheur. Sparte a avoit ſubſiſté
ms ſans avoir d'autres murs ni d'au-
efenſe que le courage de ſes citoiens.

erat quondam ſine Sparta. Tyranni nuper locis patentibus planis objecerant murum: loca & difficiliora ſtationibus armato pro munimento objiciebantur. *Liv. lib.* 38. ... tani urbem, quam ſemper armis non muris defenderant, tum contra reſponſa fatorum & veterem majorum gloriam, armis diffiſi, murorum præſidio includunt. Tantum eos degeneraviſſe à majoribus, ut, cùm multis ſeculis murus urbi civium virtus fuerit, tunc



ve dit aussi que les Tyran
propre sureté, avoient for
les endroits de la ville qu
plus ouverts & les plus ac
démolition de ces murs n'
pas beaucoup les habitan
Mais ils ne purent, sans u
leur, y voir rentrer les I
avoient causé sa perte, & q
voit regarder comme les pl
nemis. Sparte, entiérement
ce dernier coup, perdit to
cienne vigueur, & demeura
mise & asservie aux Achéens
y eut de plus funeste pour
fut l'abolition des loix de
qui subsistoient depuis sept
qui avoient fait toute sa glo
sa force.

Ce traitement si dur à l'égard d'une ville aussi illustre que Sparte, ne fait pas honneur à Philopémen, & est, ce me semble, une grande tache pour sa réputation. Plutarque, qui le regarde avec raison comme un des plus grands Capitaines de la Gréce, coule légérement sur cette action, & n'en dit qu'un mot. Il est vrai que la cause des Bannis étoit favorable en elle-même. Ils avoient à leur tête Agésipolis, à qui le roiaume de Sparte étoit dû légitimement; & ils avoient tous été chassés de leur patrie par les Tyrans: mais un violement ouvert du droit des gens, auquel Philopémen du moins donna lieu s'il n'y consentit pas, ne peut être excusé en aucune sorte.

On voit, dans un fragment de Polybe, que les Lacédémoniens portérent leurs plaintes à Rome contre Philopémen, comme aiant par cette action, également injuste & cruelle, bravé la puissance de la République Romaine, & insulté à sa Majesté. Ils furent lontems sans être écoutés. Enfin le Consul Lépidus écrivit une lettre à la Ligue des Achéens, dans laquelle il se plaignoit du procédé qu'ils avoient tenu à l'égard des Lacédémoniens. Philopémen & les A-

Polyb. in Legat. cap. 37.

AN. M. 3817.
AV. J.C. 187.



cap. 29-35.

Manlius, l'autre Conſul, fi
contre les Gaulois. J'ai p
de l'irruption que ces peu
faite en différentes contr
rope & de l'Aſie ſous la
Brennus. Ceux dont il s'agi
établis dans la partie de l'A
appellée de leur nom la
ou la Galatie ; & formoien
trois peuples différens : le
ges, les Trocmes, les Te
s'étoient rendus terribles à
ples du voiſinage, & port
l'allarme & l'épouvante. Le
leur déclarer la guerre étoit
aidé de leurs troupes Antio
L. Scipion eut remis ſon a
lius, celui-ci partit d'Ephéſ
contre les Gaulois. Eumén
marche, lui auroit été d'

bjugué par les armes, & où
nt point trouvé de résistance.
ut devoir prévenir ses troupes,
ce préjugé, avant que de les
ıction. » Je ne m'étonne pas,
l, que les Gaulois aient répan-
rreur de leur nom parmi des
ıussi mous & efféminés que
ceux de l'Asie. Leur haute
eur chevelure blonde & qui
squ'aux reins, leurs boucliers
ɔrme grandeur, leurs longues
outre cela, les chants, les
les hurlemens qu'ils poussent
nençant le combat, le bruit
table qu'ils font avec leurs ar-
leurs boucliers: tout cela peut
épouvantail pour des hommes
sont point accoutumés, non
ıs, Romains, qui avez tant
iomphé de cette nation. D'ail-
ıs savez par votre expérience,
que les Gaulois ont jetté leur
feu, une résistance opiniâtre
art des ennemis émousse la
e leur courage aussi bien que
de leurs corps; & qu'incapa-
soutenir les ardeurs du soleil,
ues, la poussiére, la soif, les
eur tombent des mains, &



» refpirent, la mollefſe & les
» des peuples avec qui ils habite
» ont entiérement énervés. Ce
» plus que des Phrygiens coûver
» mes Gauloifes ; & tout ce que je
» c'eſt que la défaite d'ennemis ſi
» gnes de vous ne vous faſſe pas be
» d'honneur.

On avoit aſſez généralement ce
des anciens Gaulois, que pour l
cre il n'y avoit qu'à laiſſer paſ
premier feu, qui s'amortiſſoit
par la réſiſtance ; & que quand c
miére pointe de vivacité étoit ém
il ne leur reſtoit plus ni force ni v
que leurs corps même étoient inc
de ſupporter lontems les plus lége
gues, & de ſoutenir les moindres c
qu'en un mot, comme ils étoie
qu'hommes au commencement d

æstûs fluere ; primaque eorum
s quàm virorum, postrema mi-
feminarum esse.
ui connoissent mal le génie &
e de la nation Françoise mo-
avoient à peu près la même
s ce qui vient de se passer en
principalement sur le Rhin,
détromper. Quelque prévenu
is en faveur des Grecs & des
, je ne sai si l'on trouve rien
t qui soit au dessus de la pa-
e la fermeté, de la constance,
urage que nos François ont fait
evant Philisbourg. Je ne parle
nent des Généraux & des Of-
e courage leur est ordinaire &
é avec eux. Les simples soldats
ré une ardeur, une intrépidité,
une grandeur d'ame, qui ont
os Généraux. La présence de
nnemie, formidable par le nom-
s troupes, & encore plus par
& la réputation du Prince qui
nde, n'a servi qu'à les animer.
un siége si long & si pénible,
t eu à essuier & le feu des assié-
les ardeurs du soleil, & les
dités de la pluie, & les inon-
lu Rhin, il ne leur est jamais

échapé aucune plainte, ni aucun murmure. On les a vû passer de longues inondations, où ils avoient de l'eau jusqu'aux épaules, portant au dessus de leurs têtes leurs habits & leurs armes; puis marcher à découvert sur le revers des tranchées pleines d'eau, exposés à tout le feu des ennemis: s'avancer d'un pas ferme à la tête de l'attaque; demander à grands cris qu'on refusât à l'ennemi toute capitulation; & ne rien craindre, sinon qu'on ne leur ôtât l'occasion de signaler encore leur courage & leur zéle en prenant la ville d'assaut. Je ne dis rien ici qui ne soit connu de tout le monde. Il faut que ces sentimens d'honneur, de bravoure, d'intrépidité, soient gravés bien profondément dans le cœur de nos François, pour s'être réveillés ainsi tout d'un coup dans une premiére campagne, après avoir paru comme endormis pendant vingt années de paix.

Le témoignage que Louis XV a cru devoir leur rendre, est trop glorieux à la nation, & j'ose le dire, au Roi même, pour que je craigne qu'on me sache mauvais gré de l'avoir inséré ici tout entier. Si cette digression est condannable dans un Historien comme tel, il

me ſemble qu'elle eſt excuſable & même louable, dans un bon François, pénétré de zéle pour ſon Prince & pour ſa patrie.

Lettre du Roi à Mr. le Maréchal d'Asfeld.

Mon Couſin,

Je reconnois toute l'importance du ſervice que vous venez de me rendre par la conquête de Philisbourg. Il ne faloit pas moins que votre courage & votre fermeté pour ſurmonter les contretems que les débordemens du Rhin ont apportés à cette entrepriſe. Vous avez eu la ſatisfaction de voir que votre exemple a inſpiré les mêmes ſentimens aux Officiers & aux ſoldats. Je me ſuis fait rendre compte jour par jour de tout ce qui s'eſt paſſé, & j'ai toujours remarqué, qu'à meſure que les difficultés augmentoient, ſoit par la crûe des eaux, ou par la préſence des ennemis & par le feu de la place, l'ardeur & la patience de mes troupes redoubloient dans la même proportion. Il n'eſt point de ſuccès ſur lequel on ne doive compter avec une nation auſſi brave. Je vous charge de témoi-

gner aux Officiers-Generaux & autres, & même en général à l'armée, combien je suis content de tous. Vous ne devez pas douter que je ne sois dans les mêmes sentimens à votre égard, la présente n'étant pas pour autre fin. Sur ce, je prie Dieu qu'il vous ait, Mon Cousin, *en sa sainte & digne garde.*

A Versailles le 23 Juillet 1734.

Je reviens à la suite de l'histoire. Après le discours de Manlius que j'ai raporté, l'armée témoigna par ses cris l'impatience où elle étoit qu'on la menât contre l'ennemi. Le Consul entra donc sur leurs terres. Ils ne s'étoient point attendus que les Romains dussent jamais songer à les venir attaquer dans un pays si éloigné, & n'avoient fait aucuns préparatifs pour les repousser. Cependant leur résistance fut assez longue & assez vigoureuse. Ils attendoient Manlius dans des défilés, ils lui disputoient les passages, ils s'enfermoient dans leurs places les plus fortes, ils se retiroient sur des hauteurs qu'ils croioient inaccessibles. Le Consul sans se rebuter les suivit & les força par tout. Il les attaqua séparément, il prit leurs villes, il les battit plusieurs

ls. J'épargne au Lecteur un détail intéressant, & qui pourroit lui paroître ennuieux. Les Gaulois furent enfin obligés de se soumettre, & de se tenir renfermés dans le pays qui leur étoit assigné.

Par cette victoire les Romains délivrérent toute la contrée de la terreur continuelle qu'y causoient ces Barbares, qui jusques-là n'avoient fait que harrasser & piller leurs voisins. La tranquillité se trouva tellement rétablie de ce côté-là, que l'Empire des Romains y fut fixé entre la riviére d'Halys d'une part, & le mont Taurus de l'autre, & que les Rois de Syrie furent exclus pour toujours de toute l'Asie Mineure. On prétend a qu'Antiochus dit un jour, à ce sujet, qu'il avoit bien de l'obligation aux Romains de l'avoir déchargé des soins & des peines que lui auroit donné le gouvernement d'un pays si étendu. *Cicer. orat. pro Dejot. n. 36.* *Val. Max. lib. 4. cap. 1.*

Fulvius l'un des deux Consuls retourna à Rome pour présider à l'assemblée. Le Consulat fut donné à M. Valérius Messala, & à C. Livius Salinator. Dès *An. M. 3816. Av. J.C. 188. Liv. lib. 38. n. 35.*

a Antiochus magnus ... licere est solitus, benignè sibi à populo Romano esse factum, quòd nimis magna procuratione liberatus, modicis regni terminis uteretur. *Cic.*

que l'assemblée fut finie, Fulvius retourna dans sa province. On lui continua, aussi bien qu'à Manlius son Collégue, le commandement des armées pour un an en qualité de Proconsul.

Manlius s'étoit rendu à Ephése pour régler avec les dix Commissaires nommés par le Sénat les affaires les plus importantes qui avoient donné lieu à leur Commission. Le Traité de paix avec Antiochus fut confirmé, aussi bien que celui que Manlius avoit conclu avec les Gaulois. Ariarathe roi de Cappadoce avoit été condanné à paier aux Romains six cens talens (six cens mille écus) pour avoir donné du secours à Antiochus. Ils furent réduits à la moitié à la priére d'Euméne, qui devoit épouser sa fille. Manlius fit présent à Euméne de tous les éléphans qu'Antiochus, selon le Traité, avoit livrés aux Romains. Il repassa en Europe avec ses troupes après avoir donné audience aux Députés des villes, & réglé leurs principales difficultés.

AN. M. 3817. Av. J.C. 187. *Diod. in Excerpt. p. 298. Justin. lib. 32. cap. 2. Hieron. in Dan. cap. 11.*

Antiochus étoit fort embarrassé à trouver l'argent qu'il faloit paier aux Romains. Il alla faire un tour dans les provinces d'Orient, pour recueillir le tribut qu'elles lui devoient, & laissa la ré-

ıce de la Syrie en ſon abſence à ſon Séleucus, qu'il avoit déclaré ſon héri- préſomptif. Quand il fut dans la pro- ce d'Elymaïde, il apprit qu'il y avoit grand tréſor dans le temple de Jupi- Bélus. La tentation étoit violente ır un Prince qui avoit peu de reli- n, & qui ſe trouvoit dans un extrê- beſoin. Sous un faux prétexte que habitans de cette province s'étoient ɔltés contre lui, il entra de nuit dans emple, & en enleva toutes les richeſ- qui y étoient gardées religieuſement ıuis un fort long téms. Le peuple, té de ce ſacrilége, ſe ſouleva con- lui, & l'aſſomma avec toute ſa ſuite. rélius Victor dit qu'il fut tué par quel- s-uns de ſes propres Officiers qu'il it battus un jour qu'il étoit ivre. *De viris lustr. cap. 5*

C'étoit un Prince fort louable pour humanité, ſa clémence, & ſa li- alité. Un Décret qu'on raporte de , par lequel il permettoit à ſes ſu- , & même leur commandoit, de ne nt obéir à ſes ordonnances ſi elles trouvoient contraires à la diſpoſition loix, marque qu'il avoit un grand ɔect pour la juſtice. Juſqu'à l'âge de ; de cinquante ans, il s'étoit conduit ıs ſes affaires avec une valeur, une

prudence, & une application, qui avoient fait réussir toutes ses entreprises, & lui avoient mérité le titre de Grand. Mais, depuis ce tems, sa sagesse & son application avoient fort décliné, & ses affaires avoient pris le même train. Sa conduite dans la guerre contre les Romains, le peu d'usage ou plutôt le mépris qu'il fit des sages conseils d'Annibal, la paix honteuse qu'il fut obligé d'accepter, ternirent tout l'éclat de ses premiers succès ; & sa mort, causée par une entreprise impie & sacrilége, laissa à son nom & à sa mémoire une tache ineffaçable.

Les prophéties du chapitre onziéme de Daniel, depuis le 10e verset jusqu'au 19e, regardent les actions de ce Prince, & ont eu toutes leur accomplissement.

℣ 10. *Les enfans du Roi du Septentrion animés par tant de pertes, leveront de puissantes armées ; & l'un d'eux,* Antiochus le Grand, *marchera avec une grande vitesse comme un torrent qui se deborde. Il reviendra ensuite ; & étant plein d'ardeur, il combattra contre les forces de l'Egypte.*

Ce Roi du septentrion étoit Séleucus, Callinicus, qui laissa en mourant deux enfans Séleucus, Céraunus, & Antiochus

ıommé depuis le Grand. Le premier
:égna que trois ans : Antiochus son
: lui succéda. Après avoir pacifié les
bles de son roiaume, il fit la guerre
tolémée Philopator roi du Midi,
-à-dire de l'Egypte ; lui enleva la
:-Syrie, qui lui fut livrée par Théo-
Gouverneur de cette province ; bat-
:s Généraux de Ptolémée aux défi-
ırès de Béryte ; se rendit maître d'une
ie de la Phénicie. Ptolémée alors
cha à l'amuser par des propositions
ıaix. L'Hébreu est encore plus ex-
if: *Il viendra :* c'est Antiochus : *Il*
dera le pays ennemi. *Il passera* le
n. *Il s'arrêtera*, pendant qu'on lui
des propositions de paix. *Il ira avec*
ır jusqu'aux forteresses, c'est-à-dire
ı'aux frontiéres de l'Egypte. La
ire que Ptolémée remporta, est
clairement désignée dans les versets
ns.

Roi du Midi étant attaqué se met- ℣. 11.
n campagne, & combattra contre
ıi du Septentrion : il levera une gran-
rmée, & des troupes nombreuses lui
t livrées entre les mains. Ptolémée
ıpator étoit un Prince mou & effé-
. Il falut l'exciter, le piquer, &
ne le tirer de son assoupissement,

pour le faire penser à prendre les armes; & à repousser l'ennemi, qui étoit sur le point d'entrer dans sou pays : *provocatus.* Il se mit enfin à la tête de ses troupes, & par la valeur & la bonne conduite de ses Généraux il remporta sur Antiochus la célébre victoire de Raphia.

. 12. *Il en prendra un très grand nombre; & son cœur s'élévera. Il en fera passer plusieurs milliers au fil de l'épée : mais il ne prévaudra point.* Antiochus perdit plus de dix mille hommes d'infanterie, & trois cens de cavalerie; & l'on fit sur lui quatre mille prisonniers. Philopator étant allé, après sa victoire, à Jérusalem, eut l'audace de vouloir entrer dans le lieu Saint; *son cœur s'élévera*; & de retour chez lui il traita les Juifs avec une hauteur & une cruauté inouies. Il auroit pu dépouiller Antiochus de ses Etats, s'il avoit su profiter d'une si belle victoire. Il se contenta de recouvrer la Célé-Syrie & la Phénicie, & se replongea avidement dans ses débauches: *mais il ne prévaudra point.*

ỳ. 13. *Car le Roi du Septentrion viendra de nouveau; il assemblera encore plus de troupes qu'auparavant, & après un certain nombre d'années il s'avancera en grande hâte avec une armée nombreuse & une*

'e puissance. Antiochus aiant terminé
ierre qu'il avoit au dela de l'Eu-
e, assembla dans ces provinces une
: prodigieuse. Quatorze ans après
de la premiére guerre, voiant que
mée Epiphane, qui n'avoit alors
quatre ou cinq ans, venoit de suc-
à Philopator son pere, il se joi-
à Philippe roi de Macédoine pour
uiller le Roi pupille. Aiant vaincu
as à Panium vers la source du Jour-
, il se rendit maître de tout le pays
Philopator avoit conquis par la vic-
remportée à Raphia.
n ces tems-là, plusieurs s'éléveront ✝. 14.
e le Roi du Midi. Cette prophé-
e vérifia par la ligue des Rois de
édoine & de Syrie contre le jeune
l'Egypte: par la conspiration d'A-
ocle & d'Agathoclée pour la Ré-
e: & par celle de Scopas, qui vou-
lui ôter la couronne & la vie. *Les*
ns des prévaricateurs de votre peuple
ange Gabriel parle à Daniel) *seront*
és pour accomplir la prophétie, &
omberont. Plusieurs Juifs apostats,
complaire au Roi d'Egypte, firent
ce qu'il souhaita d'eux, même con-
es saintes ordonnances de la Loi,
ar ce moien devinrent fort puissans

nous [a] la voions jointe à lui dans l'ambassade d'Egypte à Rome, pour féliciter les Romains de la victoire d'Acilius sur son pere aux Thermopyles.

Il tournera ses efforts contre les Iles, & il en prendra plusieurs. Le Prince fera cesser la honte dont Antiochus l'avoit chargé, *& la fera tomber sur lui.* Antiochus, aiant mis fin à la guerre de Célé-Syrie & de Palestine, envoia ses deux fils avec l'armée de terre à Sardes, il se mit lui-même sur la flote, & alla dans la mer Egée, où il prit plusieurs îles, & étendit extrêmement sa domination de ce côté-là. Mais *le Prince* du peuple à qui il avoit fait insulte par cette invasion, c'est-à-dire L. Scipion le Consul Romain, *fit retomber l'affront sur lui,* en le battant au mont Sipyle, & le chassant entiérement de l'Asie Mineure.

Il reviendra dans les fortifications, ou dans les terres de son Empire. Il y trouvera un piége, il tombera enfin, & il disparoitra pour jamais. Antiochus, après sa défaite, retourna à Antioche, la capi-

a Legati ab Ptolemæo & Cleopatra, Regibus Ægypti, gratulantes quòd Manius Acilius Consul Antiochum Regem Græciæ expulisset, venerunt. *Liv. lib.* 37. *n.* 3.

& la forteresse de son roiaume. Il
bientôt après dans les provinces de
ent amasser de l'argent pour paier
Romains. Aiant pillé le temple de
maïde, il y périt misérablement.
elle est la prophétie de Daniel qui
rde Antiochus, que j'ai raportée
iairement selon le texte hébreu.
ut y avoir quelques termes obscurs,
eux, difficiles à expliquer, & sur
iels les interprétes varient; j'en con-
i. Mais le gros & le fond de la
hétie peut-il paroitre obscur & in-
iin? Un esprit raisonnable peut-il,
iisant usage de sa raison, attribuer
telle prédiction ou au pur hazard,
aux conjectures d'une prudence &
e sagacité humaine? Toute autre
ére, que celle qui vient de Dieu,
-elle pénétrer ainsi dans l'obscurité
avenir, & en marquer les événemens
e maniére si détaillée & si précise?
r ne point parler de ce qui est dit
de l'Egypte, Séleucus Callinicus,
de Syrie, en mourant laisse deux
ns. L'aîné ne régne que trois ans,
faire parler de lui : le Prophéte
dit rien. L'autre est Antiochus sur-
mmé le Grand, à cause de ses gran-
ictions : le même Prophéte nous peint

en abrégé les principales circonſtances de ſa vie, ſes entrepriſes les plus importantes, & le genre même de ſa mort. On y voit ſes expéditions dans la Célé-Syrie & la Phénicie, dont il aſſiége & prend pluſieurs villes; ſon entrée à Jéruſalem, qui eſt déſolée par le ſéjour de ſes troupes; la conquête qu'il fait d'un grand nombre d'îles; le mariage de ſa fille avec le Roi d'Egypte, qui ne réuſſit pas ſelon ſes deſſeins; ſa défaite par le Conſul Romain; ſa retraite à Antioche; & enfin ſa mort funeſte. Ce ſont là comme les gros traits du portrait d'Antiochus, & qui ne peuvent convenir qu'à lui ſeul. Eſt-il poſſible que le Prophéte les ait jettés au hazard dans la peinture qu'il nous en a laiſſée? Les faits, qui marquent l'exécution de la Prophétie, ſont tous raportés par des Auteurs payens & non ſuſpects, & qui ont vécu pluſieurs ſiécles après le Prophéte. Il faut, ce me ſemble, renoncer, non ſeulement à la religion, mais à la raiſon, pour refuſer de reconnoitre dans des prédictions de ce genre l'opération d'un Etre ſouverain, à qui tous les ſiécles ſont préſens, & qui gouverne le monde avec un pouvoir abſolu.

§. IX.

Séleucus Philopator succéde à son pere Antiochus. Commencemens du régne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoiées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette derniére affaire.

Après la mort d'Antiochus le Grand, Séleucus Philopator, l'aîné de ses fils, qu'il avoit laissé à Antioche en partant pour les provinces d'Orient, lui succéda. Il vécut dans l'obscurité & le mépris à cause de la misére où les Romains avoient réduit cette Couronne, & du tribut exorbitant de mille talens par an qu'il fut obligé de paier pendant tout le cours de son régne, en vertu du Traité de paix fait entre son pere & eux.

An. M. 3817. Av. J.C. 187. Appian. Syr. p. 116.

Trois millions.

Ptolémée Epiphane régnoit alors en Egypte. Dès le commencement de son régne, il avoit envoié un Ambassadeur en Achaïe, pour renouveller l'alliance que le Roi son pere avoit faite autrefois avec les Achéens. Ceux-ci acceptérent la

Polyb. in Legat. cap. 3

propofition avec joie, & dépu
Roi, pour ce fujet, Lycortas
Polybe l'hiftorien avec deux au
baffadeurs. L'alliance renouvell
lopémen, qui étoit alors en
aiant donné un repas à l'Aml
de Ptolémée, la converfation t
ce Prince. Dans l'éloge qu'en
baffadeur, il s'étendit beauco
dextérité qu'il faifoit paroitre à
fur l'adreffe avec laquelle il m
cheval, fur la vigueur & la fi
laquelle il fe fervoit de fes a
pour faire voir combien ce qu
étoit vrai, il dit que ce Pri
chaffant, avoit de deffus fon cl
un taureau fauvage d'un coup d

La même année qu'Antiochus
Cléopatre fa fille, Reine d'Egy
coucha d'un fils qui régna a
phane fon pere fous le nom c
mée Philométor. Tout l'Empi
gna une grande joie à cette
An 12. La Syrie fe diftingua entre t
provinces, & les plus confidé
pays allérent pour ce fujet
équipage à Alexandrie. Jofepl
j'ai parlé ailleurs, qui étoit
Général de ces provinces, trop
faire ce voiage, y envoia en fa

is jeune de ses fils nommé Hyrcan, i avoit beaucoup d'esprit & beaucup d'agrément dans les maniéres. Le i & la Reine le reçurent très favolement, & lui firent l'honneur de le re manger à leur table. Dans un de : repas, les convives, qui le mépricent comme un jeune homme sans est & sans expérience, mirent devant . les os des viandes qu'ils avoient manes. Un boufon, qui faisoit rire le Roi r ses bons mots, lui dit : » Vous voiez, Sire, la quantité d'os qu'il y a devant Hyrcan ; & vous pouvez juger par là de quelle sorte son pere ronge toute la Syrie. « Ces paroles ent rire le Roi, & il demanda à Hyrn d'où venoit donc qu'il y avoit dent lui une si grande quantité d'os ? Il ne faut pas, Sire, lui répondit-il, s'en étonner. Car les chiens mangent les os avec la chair, comme vous voiez qu'ont fait ceux qui sont à la table de votre Majesté, en montrant les autres : mais les hommes se contentent de manger la chair, & laissent les os, comme j'ai fait. « Les ıoqueurs pour lors furent moqués, & emeurérent muets & confus. Quand : jour où l'on devoit faire les présens

fut arrivé, comme Hyrcan avoit répandu le bruit qu'il n'avoit que cinq talens à offrir, on s'attendoit qu'il seroit fort mal reçu du Roi, & l'on s'en faisoit un plaisir par avance. Les plus grands présens que firent tous les autres ne montérent pas à plus de vingt talens. Mais Hyrcan offrit au Prince cent jeunes garçons qu'il avoit achetés, bien faits & bien vétus, qui lui présentérent chacun un talent; & à la Reine cent jeunes filles très bien parées, dont chacune fit aussi un pareil présent à cette Princesse. Toute la Cour fut extraordinairement étonnée d'une si grande & si surprenante magnificence. Le Roi & la Reine renvoiérent Hyrcan comblé de marques d'amitié & de bonté.

Cinq mille écus.

Vingt mille écus.

AN.M. 3820.
AV. J.C. 184.
Diod. in Excerpt. p. 294.

Dans les premiéres années Ptolémée Epiphane gouverna d'une maniére qui lui attira l'approbation & les applaudissemens de tout le monde, parce qu'il suivoit en tout les avis d'Aristoméne qui lui tenoit lieu de pere. Dans la suite les flateries des Courtisans, poison mortel pour les Rois, l'emportérent sur les sages conseils de cet habile Ministre. Ce jeune Prince lui échapa, & commença à donner dans tous les vices & dans tous les défauts de son pere. Ne

ne pouvant plus souffrir la liberté avec laquelle Aristoméne lui conseilloit souvent de tenir une autre conduite, il s'en défit par un breuvage empoisonné. Alors, délivré d'un Censeur incommode, dont la seule vûe l'importunoit par les secrets reproches qu'elle sembloit lui faire, il s'abandonna sans mesure à ses mauvais panchans, se livra à toutes sortes de desordres & d'excès, ne suivit plus dans le gouvernement d'autres guides que ses passions, & traita ses sujets avec une cruauté tyrannique.

Les Egyptiens ne pouvant souffrir les violences & les injustices auxquelles ils se trouvoient exposés tous les jours, commencérent à cabaler, & à faire des associations contre le Roi qui les opprimoit. Quelques personnes de la premiére qualité s'étant mises à leur tête, on formoit déja des complots pour le déposer, qui furent sur le point de réussir.

Pour se tirer de ces embarras, il choisit pour premier Ministre Polycrate, homme de cœur & de tête, qui avoit une grande expérience des affaires tant en paix qu'en guerre. Car il étoit déja parvenu au Généralat sous son pére, & s'étoit trouvé en cette qualité à la

Polyb. in Excerpt. p. 113.

bataille de Raphia, au gain de laquelle il avoit beaucoup contribué. Il avoit eu ensuite le gouvernement de l'île de Cypre; & s'étant rencontré à Alexandrie lorsqu'on y découvrit la conspiration de Scopas, il avoit beaucoup aidé à sauver l'Etat.

An. M. 3821. Av. J.C. 183. Avec l'aide de cet habile Ministre, Ptolémée vint à bout des rebelles. Il obligea leurs Chefs, qui étoient les plus grands Seigneurs du pays, à capituler, & à se soumettre à certaines conditions. Mais, quand il les eut en son pouvoir, il leur manqua de parole, & après avoir exercé sur eux plusieurs cruautés, il les fit tous mourir. Cette lâche perfidie le jetta dans de nouveaux embarras, dont l'habileté de Polycrate le tira encore.

Il paroit que la Ligue des Achéens, dans le tems dont nous parlons ici, étoit fort puissante & fort considérée. Nous avons vû que Ptolémée, dès le commencement de son régne, s'étoit empressé de renouveller avec eux l'ancienne alliance. Dans les derniéres années il voulut le faire encore tout de nouveau. Il offrit à la République six mille boucliers & deux cens talens d'airain. On accepta ses offres, & on députa vers lui Lycortas, & deux autres Achéens,

héens, pour le remercier de ses pré-
s, & pour renouveller l'alliance. Ils
inrent bientôt après avec l'Ambassa-
ur de Ptolémée, pour faire ratifier le
aité. Le Roi Euméne leur envoia
ssi des Ambassadeurs pour le même
et; & il offroit six vingts talens,
x vingts mille écus) dont l'intérêt se-
t destiné à l'entretien de ceux qui
mposoient le Conseil public. Il en
it d'autres encore de Séleucus, qui,
nom de leur Maître, offroient dix
isseaux armés en guerre, & qui deman-
rent que l'ancienne alliance faite avec
Prince fût renouvellée. L'Ambassadeur
ie Philopémen avoit envoié à Rome
our se disculper, en étoit revenu, & de-
andoit d'être entendu pour rendre comp-
de sa Commission.

An.M. 3818. Av.J.C. 186. Polyb. in Legat. cap. 41. p. 850-852.

Pour toutes ces raisons on convoqua
ie grande Assemblée. Le premier qui
entra fut Nicodéme d'Elée. Il fit le
port de ce qu'il avoit dit dans le Sé-
it Romain sur l'affaire de Lacédémone,
: de ce qui lui avoit été répondu. On
gea par les réponses, qu'à la vérité le
énat n'étoit content ni de la destruc-
on du Gouvernement de Sparte, ni
u démolissement des murs de cette vil-
, ni du meurtre des Spartiates: mais

qu'il n'annulloit rien de ce qui avoit été ſtatué. Et comme il ne ſe rencontra perſonne qui parlât pour ou contre les réponſes du Sénat, il n'en fut plus fait mention pour lors. Mais cette même affaire ſera fort agitée dans la ſuite.

On donna enſuite audience aux Ambaſſadeurs d'Euméne. Après qu'ils eurent renouvellé l'alliance faite autrefois avec Attale pere du Roi, & qu'ils eurent propoſé les offres que faiſoit Euméne de ſix vingts talens, ils vantérent fort la bienveillance & l'amitié qu'avoit leur Maître pour les Achéens. Quand ils eurent fini, Apollonius de Sicyone ſe leva, & dit que le préſent que le Roi de Pergame offroit, à le regarder en lui-même, étoit digne des Achéens : mais que ſi l'on faiſoit attention au but qu'Euméne ſe propoſoit, & à l'utilité qu'il ſe promettoit de tirer de ſa libéralité, la République ne pouvoit accepter ce préſent ſans ſe couvrir d'infamie, & ſans commettre la plus grande des prévarications. Car enfin, puiſque la loi défendoit à tout particulier ſoit du peuple, ſoit d'entre les Magiſtrats, de rien recevoir d'un Roi ſous quelque prétexte que ce fût, la tranſgreſſion ſeroit beaucoup plus criminelle, ſi la République

ı corps acceptoit les offres d'Euméne. ›u'à l'égard de l'infamie, elle étoit nsible & sautoit aux yeux. Car, quoi : plus honteux pour un Conseil que : recevoir d'un Roi chaque année de ıoi se nourrir, & de ne s'assembler, ɔur délibérer sur les affaires publiques, ı'en qualité de ses pensionnaires, & ɪrtant pour ainsi dire de sa table après roir * avalé l'amorce qui cachoit l'ha- ıeçon. Mais que ne devoit-on point raindre des suites de cette coutume, si le s'établissoit ? Qu'après Euméne, rusias ne manqueroit pas aussi de faire es largesses, & Séleucus après Prusias. ›ue les intérêts des Rois & ceux des ;épubliques étant d'une nature toute ifférente, & dans celles-ci les délibé- ıtions les plus importantes roulant presf- ue toujours sur des contestations qu'on voit avec les Rois, il arriveroit né- essairement de deux choses l'une : ou ue les Achéens feroient l'avantage de es Princes au préjudice de la nation, u qu'ils se rendroient coupables d'une oire ingratitude envers leurs bienfai-

* *Par cette expression olybe vouloit marquer ı'une telle pension étoit ımme une amorce qui cou- ·oit l'hameçon, c'est-à-dire le dessein qu'avoit Euméne de s'asservir tous ceux qui composoient le Conseil;* καταπιπωκότας όιεπ δέλεαρ.

teurs. Il finit en exhortant les Achéens à refuser le présent qu'on leur offroit, & il ajouta qu'ils ne devoient pas savoir bon gré à Euméne d'avoir voulu tenter leur fidélité par une offre de cette nature. Son avis fut suivi. Tous rejetérent avec de grands cris la proposition du Roi de Pergame, quelque éblouissante que fût l'offre qu'il faisoit d'une si grande somme d'argent.

On appella ensuite Lycortas & les autres Ambassadeurs qui avoient été envoiés à Ptolémée, & l'on fit la lecture du Décret fait par ce Prince pour le renouvellement de l'alliance. Aristène, qui présidoit à l'Assemblée, aiant demandé quel étoit le Traité qu'on prétendoit renouveller, car on en avoit fait plusieurs avec Ptolémée sous des clauses très différentes, & personne n'aiant pu répondre à sa demande, la décision de cette affaire fut remise à un autre tems.

Enfin on donna audience aux Ambassadeurs de Séleucus. On renouvella l'alliance qu'on avoit avec lui, mais on ne crut pas devoir accepter pour lors les vaisseaux dont il faisoit présent.

9. L'état de la Gréce n'étoit point tran-
5. quille, & l'on portoit de toutes parts

›me des plaintes contre Philippe. Sénat nomma trois Commissaires, Q. Cécilius étoit le principal, pour prendre connoissance de ces affaires lieux mêmes.

Philippe conservoit toujours dans le un vif ressentiment contre les Ro-mains, dont il croioit avoir un juste d'être mécontent pour bien des cho-mais sur tout parce que dans le té de paix on ne lui avoit pas laissé berté de sévir contre ceux de ses su-qui l'avoient abandonné pendant la re. On avoit tâché de le consoler, ui permettant d'attaquer l'Athamanie minandre son Roi, en lui aban-nant quelques villes de Thessalie dont Etoliens s'étoient emparés, en laissant sa domination Démétriade & toute Magnésie, & en ne l'empéchant point e rendre maître de plusieurs villes la Thrace; ce qui l'avoit un peu uisé. Il songeoit toujours néanmoins ofiter du repos que lui laissoit la pour se préparer à faire la guerre nd il en trouveroit une occasion fa-ble. Les plaintes qu'on avoit por-contre lui à Rome, & qu'on y avoit itées, renouvellérent tous ses anciens contentemens. Liv. lib. n. 23-25



doine, démarche fort morti
en soi-même pour un Prince
sant que lui. Les Ambassade
rent les divers sujets de pla
avoient contre Philippe plus
fortement, chacun selon so
& son génie. Les uns, aprè
cusés de ce qu'ils étoient
plaider contre lui en faveur
berté, le prioient de se mon
égard plutôt ami que maîtr
la conduite du peuple Roma
moit mieux s'attacher les al
mitié que par la crainte. I
moins retenus & moins me
reprochoient en face ses inj
violences, ses usurpations : rep
aux Commissaires que s'ils
toient un promt reméde, c
vain qu'on auroit vaincu P

:r fougueux, ne pouvoit être re-
que par un mords dur & serré,
pe, afin de paroitre accusateur
qu'accusé, fit de son côté de vio
plaintes contre ceux qui venoient
ler, sur tout contre les Thessa-
Il dit que, a semblables à des es-
affranchis subitement contre toute
nce qui s'emportent en injures con-
urs maîtres & leurs bienfaiteurs, ils
ent insolemment de l'indulgence
uple Romain, incapables, après
ngue servitude, de faire un usa-
déré de la liberté qui leur avoit été
accordée. Les Commissaires, après
entendu les accusations & les ré-
, dont j'ai cru devoir supprimer
ail peu intéressant, & avoir fait
ies réglemens particuliers, diffé-
à prononcer sur les demandes
tives de part & d'autre.
passérent de là à Thessalonique,
examiner ce qui regardoit les villes
hrace, & le Roi fort mécontent
uivit. Les Ambassadeurs d'Euméne

a ... lenter & immodicè hessalos indulgen ... lli Romani; velut ... na siti nimis avidè ... haurientes liberta- ..., servorum modo præter spem repente manumissorum, licentiam vocis & linguæ experiri & jactare se se insectatione & conviciis dominorum. *Liv.*

chus, les ſervices d'Euméne
d'Attale ſon pere, ſembloie
der qu'on les abandonnât pl
Maître qu'à Philippe, qui n'
cun droit, & qui les avoit u
une violence ouverte : que d'
villes avoient été abandonnée
par le Décret des dix Commiſ
més par les Romains pour ré
ces conteſtations. Les Maroni
entendit après, ſe plaignirent
des injuſtices & des violences
niſon de Philippe exerçoit
ville.

Ici Philippe ne parla plus
avoit fait auparavant, mai
ſon diſcours perſonnellement
mains mêmes, il déclara que
tems il s'apercevoit qu'ils éto
minés à ne lui rendre juſtic

t fort valoir l'attachement invio-
qu'il avoit témoigné pour eux,
s à refuser trois mille talens, cin-
e vaisseaux armés en guerre, & un
nombre de villes qu'Antiochus lui
offertes pour entrer en alliance
lui. Que cependant il avoit la dou-
le voir qu'on lui préféroit en tout
ne, avec qui il ne daignoit pas
e se comparer; & que les Romains,
l'ajouter quelque chose à son do-
comme il croioit l'avoir bien mé-
lui enlevoient des villes qui lui
tenoient de droit, ou dont eux-
es l'avoient gratifié. » C'est à vous,
mains, leur dit-il en finissant, à
r sur quel pié vous voulez que je
avec vous. Si vous avez résolu
me traiter en ennemi, & de me
sser à bout, continuez d'en user
mon égard comme vous avez fait
qu'ici. Mais, si vous respectez en-
e en moi la qualité de Roi, d'al-
, & d'ami, épargnez-moi, je vous
plie, la honte d'être traité si in-
nement.

Neuf millions.

discours du Roi toucha les Com-
ires. Ils crurent donc devoir laisser
ire en suspens par une réponse qui
cidoit rien, en déclarant: Que si

raient : que si ni l'un ni l'au
prouvé, il faloit réserver au
du Sénat la connoissance de cet
& cependant retirer les garniso
les, le droit des parties dem
son entier de côté & d'autre.

Ce réglement, qui par pro
donnoit à Philippe de retirer
les garnisons qu'il y avoit, l
tisfaire ce Prince, laissa dan
de son cœur un mécontenteme
aigreur, qui auroient infaillible
té par une guerre ouverte, si
longue vie lui en eût laissé le t

Polyb. in Leg. cap. 41. pag. 853 854.

Les Commissaires, au sorti
cédoine, se rendirent en Achai
ne, qui étoit le premier Magi
sembla aussitôt les principaux
de la République dans Argos.
étant entré dans ce Conseil, a
loué le zéle des Achéens, &

égard des Lacédémoniens, avoit été
›rt improuvée à Rome, & il les ex-
orta à réformer autant qu'ils le pour-
›ient tout ce qui s'étoit fait impru-
emment contr'eux dans cette occasion.
.e silence d'Aristéne, qui ne répliqua
as un seul mot, fit bien voir qu'il pen-
›it comme Cécilius, & qu'ils agis-
›ient de concert. Diophane de Méga-
›polis, homme plus guerrier que politi-
|ue, & qui n'aimoit pas Philopémen,
ans toucher à l'affaire de Lacédémone,
it d'autres plaintes contre lui. Alors
'hilopémen, Lycortas, & Archon pri-
ent hautement la défense de la Répu-
›lique. Ils firent voir que tout ce qui
ıvoit été fait au sujet de Sparte, avoit
:té fait sagement, & même à l'avantage
les Lacédémoniens, & que l'on n'y
pouvoit rien changer sans violer tous les
droits humains & le respect que l'on
devoit aux dieux. Lorsque Cécilius fut
sorti, le Conseil, touché de ce discours,
ordonna qu'il ne seroit rien changé à ce
qui avoit été ordonné, & que l'on don-
neroit cette réponse à l'Ambassadeur
Romain.

Quand on la porta à Cécilius, il de-
manda que l'on convoquât l'Assemblée
générale du pays. Les Magistrats répon-

dirent qu'il faloit pour cela qu'il produisît une lettre du Sénat de Rome, par laquelle on priât les Achéens de s'assembler. Comme il n'en avoit point, on lui dit nettement qu'on ne s'assembleroit pas : ce qui le mit en si grande colére, qu'il partit d'Achaïe sans vouloir entendre ce que les Magistrats avoient à lui dire. On crut que cet Ambassadeur, & avant lui Marcus Fulvius, n'auroient pas parlé avec tant de liberté, s'ils n'eussent été sûrs qu'Aristéne & Diophane étoient pour eux. Aussi furent-ils accusés d'avoir attiré ces Romains dans le pays par haine pour Philopémen, & ils passérent pour suspects dans l'esprit de la multitude.

.M. 3810. .J C 184. lyb. in 'e- .cap. 42 .v lib. 39. 33.

Cécilius, de retour à Rome, fit au Sénat le raport de tout ce qui lui étoit arrivé dans la Gréce. On fit ensuite entrer les Ambassadeurs de Macédoine & du Péloponnése. Ceux de Philippe & d'Euméne furent introduits les premiers; après eux les exilés d'Ænum & de Maronée ; qui tous répétérent ce qu'ils avoient déja dit auparavant devant Cécilius à Thessalonique. Le Sénat, après les avoir entendus, envoia vers Philippe de nouveaux Ambassadeurs, dont Appius Claudius étoit le chef, pour exa-

er sur les lieux s'il s'étoit retiré, se-
qu'il l'avoit promis à Cécilius, des
s de la Perrhébie, & pour lui or-
ner d'évacuer Ænum & Maronée,
e sortir en un mot de tous les châ-
x, terres, & villes qu'il occupoit
a côte maritime de la Thrace.

n écouta ensuite Apollonidas, Am-
adeur que les Achéens avoient en-
pour les justifier de n'avoir point
ié de réponse à Cécilius, & pour
rmer le Sénat de tout ce qui avoit
fait au sujet de Lacédémone, qui
on côté avoit député à Rome Arée
lcibiade, tous deux de ces anciens
nis que Philopémen & les Achéens
ent rétablis dans leur patrie. C'est
ui irrita le plus les Achéens, de voir
malgré un bienfait si précieux &
cent, ils s'étoient chargés de l'odieu-
ommission d'accuser ceux qui les
ent sauvés contre toute espérance,
ui leur avoient procuré le bonheur
entrer dans leurs maisons, & de
r leurs familles. Apollonidas tâcha
rouver qu'il n'étoit pas possible de
r mieux les affaires de Lacédémo-
que Philopémen & les Achéens les
ent réglées: ils justifiérent aussi le
qu'ils avoient fait de convoquer

une Assemblée générale. De leur côté Arée & Alcibiade exposérent d'une maniére touchante le triste état où Sparte étoit réduite : ses murailles renversées, ses * citoiens emmenés en Achaïe & réduits en servitude, les saintes loix de Lycurgue, qui l'avoient fait subsister si lontems & avec tant d'honneur, entiérement abolies.

Le Sénat, après avoir pesé & comparé les raisons de part & d'autre, chargea de l'examen de cette affaire les mêmes Ambassadeurs qu'il avoit nommés pour la Macédoine ; & recommanda aux Achéens de convoquer leur Assemblée générale toutes les fois que les Ambassadeurs de Rome le requerroient, comme à Rome le Sénat leur accordoit audience à eux-mêmes toutes les fois qu'ils la lui demandoient.

[Po]lyb. in Le[g]. cap. 44. [L]iv. lib. 36 [c.] 34. 35.

Quand Philippe eut appris de ses Ambassadeurs, qui lui avoient été renvoiés de Rome, qu'il faloit absolument qu'il vuidât les villes de la Thrace, irrité jusqu'à la fureur de voir sa domination

* *Par le Décret des Achéens il avoit été ordonné que les esclaves adoptés au nombre des citoiens de Sparte, sortiroient de la ville & de toute la Laconie: sans quoi ils pourroient être arrêtés par les Achéens, & vendus comme esclaves. Et c'est ce qui avoit été exécuté.*

ée de tous les côtés, il déchargea
e fur les habitans de Maronée.
aſte, qui avoit le Gouvernement
Thrace, fe fervit de Caffandre fort
dans la ville, pour exécuter la
e ordonnance du Prince. Il y fit
de nuit un corps de Thraces,
ent main baffe fur les citoiens, &
ffacrérent un grand nombre. Phi-
ainfi vengé de ceux qui n'étoient
fa faction, attendoit tranquille-
l'arrivée des Commiffaires, per-
que perfonne n'auroit la hardieffe
déclarer fon accufateur.
elque tems après arrive Appius,
iéntôt informé du traitement fait
aronites, en fait de vifs reproches
i de Macédoine. Celui-ci foutint
'avoit point de part à ce maffa-
& il le rejetta fur une émeute po-
. » Les uns, dit-il, inclinant
Euméne, les autres pour moi,
querelle s'échaufa, & ils s'égor-
nt les uns les autres. « Il porta la
nce jufqu'à ordonner qu'on ame-
vant lui quiconque voudroit l'ac-
Mais qui auroit ofé le faire? La
on auroit fuivi de près, & le fe-
qu'on auroit pu attendre des Ro-
étoit trop éloigné. *Il eft inutile*,

lui dit Appius, *que vous vous excusiez. Je sai ce qui s'est passé, & qui en est l'auteur.* Ce mot jetta Philippe dans de grandes inquietudes. On ne poussa pas cependant la chose plus loin dans cette premiére entrevûe.

Mais le lendemain Appius lui commanda d'envoier sans délai Onomaste & Cassandre à Rome, pour être interrogés par le Sénat sur le fait en question, ajoutant que c'étoit pour lui l'unique moien de s'en justifier. A cet ordre, Philippe changea de couleur, chancela, hésita lontems à répondre. Enfin il dit qu'il envoieroit Cassandre, soupçonné par les Commissaires d'être auteur du massacre; mais il s'obstina à retenir auprès de soi Onomaste, qui, disoit-il, étoit si peu à Maronée dans le tems de cette sanglante tragédie, qu'il n'étoit pas même dans le voisinage. Dans le fond, c'est qu'il craignoit qu'un homme qui avoit sa confiance, & pour qui il n'avoit rien de caché, ne trahît tous ses secrets devant le Sénat. Pour Cassandre, dès que les Commissaires furent sortis de la Macédoine, il le fit embarquer: mais il envoia des gens à sa suite qui l'empoisonnérent en Epire.

Après le départ des Commissaires, qui

en allérent bien convaincus que Philippe avoit ordonné le massacre de Maronée, & qu'il étoit prêt de rompre avec les Romains, le Roi de Macédoine faisant réflexion, seul & avec ses amis, que sa haine contre les Romains & le desir de s'en venger commençoit à éclater, auroit bien voulu prendre incessamment les armes, & leur faire ouvertement la guerre : mais, comme ses préparatifs n'étoient pas encore faits, il imagina un expédient pour gagner du tems. Il prit le dessein d'envoier à Rome son fils Démétrius, qui aiant été lontems en otage dans cette ville, & s'y étant acquis de l'estime, lui parut très en état, ou de le défendre contre les accusations qu'on pourroit intenter contre lui devant le Sénat, ou de l'excuser sur les fautes qu'il auroit en effet commises. Il disposa donc tout ce qui étoit nécessaire pour cette Ambassade, & avertit les amis dont il vouloit que le Prince son fils fût accompagné.

Il promit en même tems aux Byzantins de les secourir, non qu'il prît beaucoup d'intérêt à leur défense, mais parce qu'allant à leur secours, il jetteroit la terreur parmi les petits Souverains de Thrace voisins de la Propontide, & les

empécheroit de mettre obstacle au dessein qu'il avoit de faire la guerre aux Romains. En effet, aiant vaincu ces petits Rois dans un combat, & pris leur Chef, il les mit hors d'état de lui nuire, & retourna en Macédoine.

r. lib. 39 5. 37. On attendoit dans le Péloponnése l'arrivée des Commissaires Romains, qui avoient ordre de passer de Macédoine dans l'Achaïe. Afin qu'on sût ce qu'on auroit à leur répondre, Lycortas convoqua un Conseil, où l'affaire des Lacédémoniens fut discutée. Il représenta ce qu'on avoit à craindre de leur part, les Romains paroissant leur être beaucoup plus favorables qu'aux Achéens. Il insista principalement sur l'ingratitude d'Arée & d'Alcibiade, qui aiant obligation aux Achéens de leur rétablissement, pour récompense s'étoient chargés de l'Ambassade contr'eux devant le Sénat, où ils avoient agi & parlé en ennemis déclarés, comme si les Achéens les eussent chassés de leur patrie, & n'eussent pas été ceux qui les y avoient rétablis. Alors on jetta de tous côtés de grands cris, pour demander que le Président mît l'affaire en délibération. Et comme on n'y écoutoit que la passion & le desir de se venger, Arée

Alcibiade furent condannés à mort. Les Commiſſaires Romains arrivérent peu de jours après. Le Conſeil fut aſſemblé à Clitor en Arcadie. La terreur ſe répandit alors parmi les Achéens, qui voiant paroitre avec les Commiſſaires Arée & Alcibiade qu'ils venoient de condanner à mort, jugérent combien la diſcuſſion qui alloit commencer leur ſeroit peu favorable.

Appius, aiant pris la parole, leur marqua que le Sénat avoit été vivement touché des plaintes des Lacédémoniens, & qu'il n'avoit pu s'empécher d'improuver tout ce qui s'étoit fait à leur égard : le meurtre de ceux qui, ſur la parole de Philopémen, étoient venus pour plaider leur cauſe ; la démolition des murs de Sparte ; l'abolition des loix & des établiſſemens de Lycurgue, qui avoient rendu cette ville fameuſe parmi tous les peuples, & l'avoient fait fleurir pendant pluſieurs ſiécles.

Lycortas, & comme Préſident du Conſeil, & comme uni de ſentimens avec Philopémen auteur de tout ce qui s'étoit fait contre Lacédémone, entreprit de répondre aux reproches d'Appius. Il montra premiérement, que les Lacédémoniens aiant attaqué les Bannis contre

la teneur du Traité, qui leur défendoit en termes formels de rien entreprendre contre les villes maritimes, ces Bannis, en l'absence des Romains, n'avoient pu recourir ailleurs qu'à la Ligue d'Achaïe à qui l'on ne pouvoit pas faire un crime de leur avoir prêté main forte dans un besoin si pressant. Quant au meurtre qu'Appius leur reprochoit, il ne devoit point être mis sur leur compte, mais sur celui des Bannis, qui avoient pour lors à leur tête Arée & Alcibiade, & qui de leur propre mouvement, & sans être autorisés par les Achéens, s'étoient jettés avec fureur contre ceux qu'ils regardoient comme les auteurs de leur exil, & de tous les maux qu'ils avoient soufferts. » Mais, ajouta-» t-il, on prétend que nous ne pouvons » disconvenir que l'abolition des loix » de Lycurgue & la destruction des » murs de Sparte ne soit notre ouvrage. » Le fait est vrai : mais comment peut-» on nous faire cette double objection » en même tems ? Ces murs n'étoient » point l'ouvrage de Lycurgue, mais » des Tyrans, qui depuis quelques an-» nées les avoient construits, non pour » la sureté de la ville, mais pour la leur » propre, & pour se mettre en état d'a-

impunément la discipline établie
e sage Législateur. S'il sortoit au-
'hui du tombeau, il seroit ravi de
ces murs détruits, & il diroit
:'est maintenant qu'il reconnoit
trie & l'ancienne Sparte. Il ne fa-
point attendre Philopémen, ni
chéens : mais vous auriez dû vous-
es, Citoiens de Sparte, démolir
murs de vos propres mains, &
ire tous les vestiges de la Ty-
e. C'étoient-là comme les honteu-
icatrices de votre esclavage : &
vous être conservés libres pen-
près de huit cens ans, & avoir
e été autrefois les dominateurs de
réce sans le secours & l'appui des
, ils sont devenus depuis cent
l'instrument de votre servitude,
ous ont tenu lieu d'entraves & de
ies. Pour ce qui est des anciennes
de Lycurgue, ce sont les Tyrans
vous les ont enlevées, & nous
ons fait qu'y substituer les nôtres,
ous égalant en tout à nous.
essant ensuite son discours à Ap-
» Je ne puis dissimuler, lui dit-
que le discours que j'ai tenu jus-
i, n'est point d'alliés à alliés, ni
e nation libre, mais d'esclaves

» qui parlent à leur maître. Car enfin; » si la voix du héraut, qui avant tous » les autres nous a déclaré libres, n'a » point été une vaine cérémonie; si le » Traité conclu pour lors est solide & » réel; si vous voulez conserver avec » nous de bonne foi l'alliance & l'a» mitié, sur quoi donc est fondée cette » distance infinie que vous mettez entre » vous Romains & nous Achéens? Je » ne m'informe point du traitement que » vous avez fait à Capoue après l'avoir » prise: pourquoi vous informez-vous » de celui que nous avons fait aux La» cédémoniens après les avoir vaincus? » On en a tué quelques-uns: je suppose » que ce soit nous. Eh quoi! n'avez» vous pas fait mourir sous la hache les » Sénateurs Campaniens? Nous avons » démoli les murs de Sparte. Mais vous, » ce n'est pas seulement leurs murs que » vous avez ôtés aux Campaniens, c'est » leur ville & leurs terres. A cela je sens » bien que vous me direz que l'égalité » exprimée par les Traités entre les Ro» mains & les Achéens n'est qu'appa» rente, & seulement de style: que » réellement nous n'avons qu'une liberté » précaire & empruntée, au lieu que » l'empire & l'autorité est chez les Ro-

ins. Je ne le ſens que trop, Appius.
ıis, puiſqu'il faut le ſouffrir, je
ıs prie au moins, quelque diffé-
ce que vous vouliez établir entre
ıs & nous, que vous ne mettiez
: de niveau vos ennemis & les nô-
; avec nous qui ſommes vos alliés,
même que vous ne leur faſſiez pas
meilleur parti qu'à nous. Ils veu-
t qu'en nous parjurant, nous caſ-
ıs & annullions tout ce que nous
ns ordonné avec ſerment, & que
ıs révoquions ce qui étant inſcrit
ıs nos Régîtres, & gravé ſur le
rbre pour en conſerver éternelle-
ıt la mémoire, eſt devenu un mo-
nent ſacré, auquel il ne nous eſt
s permis de toucher. Nous vous
ɔectons, Romains, &, ſi vous le
ılez, nous vous craignons auſſi :
is nous faiſons gloire de reſpecter
de craindre encore plus les dieux
nortels.

plus grand nombre applaudit à ce
ırs, & tous convinrent qu'il avoit
ıblement parlé en Magiſtrat ; de
qu'il faloit, ou que les Romains
:nt avec vigueur, ou qu'ils ſe réſo-
ıt à perdre leur autorité. Appius,
entrer dans aucune diſcuſſion, leur

conseilla, pendant qu'ils étoient encore libres & n'avoient point reçu d'ordres, de se faire un mérite auprès du peuple Romain en ordonnant d'eux-mêmes ce qui pourroit dans la suite leur être enjoint. Cette parole les affligea, mais leur apprit à ne pas s'opiniâtrer dans le refus d'exécuter ce qu'on souhaitoit d'eux. Ils se restraignirent à demander que les Romains décernassent à l'égard de Lacédémone tout ce qu'il leur plairoit, mais qu'on n'obligeât pas les Achéens à violer la religion du serment en cassant eux-mêmes leur Décret. Pour ce qui regarde le jugement porté récemment contre Arée & Alcibiade, il fut abrogé sur le champ.

Liv. lib. 39. n. 48. Rome prononça l'année suivante. Les principaux articles de l'Ordonnance furent : que ceux que les Achéens avoient condannés, seroient rétablis ; que tous les jugemens qui regardoient cette affaire, seroient cassés ; que Sparte demeureroit unie à la Ligue des Achéens. *In Achaic. pag. 414.* Pausanias ajoute un article, dont Tite-Live ne parle point, qui est que l'on rebâtiroit les murs qui avoient été détruits. Q. Marcius fut nommé Commissaire pour aller régler les affaires de la Macédoine & celles du Péloponnése où il

' avoit beaucoup de troubles, sur t entre les Achéens d'un côté, & Messéniens & les Lacédémoniens de re. Ils avoient tous envoié des Amadeurs à Rome. Il paroit que le Séne se mettoit pas fort en peine de re fin à leurs disputes. Il répondit Lacédémoniens que le peuple Rone vouloit plus desormais se mée leurs affaires. Les Achéens deloient que le peuple Romain leur ât du secours contre les Messéniens rmément au Traité : ou que du s il ne permît pas qu'on envoiât te aux Messéniens des armes ou des :. On leur répondit que si quelques se retiroient de la Ligue des ens, le Sénat ne croioit point de- entrer dans ces disputes : ce qui ouvrir une porte à des ruptures des divisions, & même en quelforte les autoriser. Polyb. in Legat. cap. 51.

)n reconnoit dans ces procédés la itique jalouse & artificieuse des Roins, qui ne tendoit qu'à affoiblir ilippe & les Achéens qui leur faisoient ibrage, & couvroit leurs desseins amieux du prétexte de secourir les foies opprimés.

§. X.

Philopémen attaque Messéne. Il est pris par les Messéniens, & mis à mort. Messéne se rend aux Achéens. Célébre convoi de Philopémen, dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succéde.

An.M.3821. Av.J.C.183. *Liv. lib.* 39. *n* 48. *Plut in Philop. pag.* 366-368. *Polyb. in Legat. cap.* 51. 53.

DINOCRATE le Messénien, ennemi particnlier de Philopémen, avoit détaché Messéne de la Ligue des Achéens, & songeoit à s'emparer d un poste considérable près de cette ville, nommé Corone. Philopémen, âgé pour lors de soixante & dix ans, & Général des Achéens pour la huitiéme fois, étoit actuellement malade. Dès qu'il eut appris cette nouvelle, il partit malgré son incommodité, fit une marche forcée, & s'avança vers Messéne avec un escadron peu nombreux, mais composé de l'élite des jeunes gens de Mégalopolis. Dinocrare, qui étoit venu à sa rencontre, fut d'abord enfoncé & mis en fuite : mais cinq cens chevaux, qui gardoient le plat pays de Messéne, étant survenus, & l'aiant renforcé, il tourna visage, & mit à son tour Phi-

lopémen en déroute. Celui-ci, uniquement attentif à sauver les jeunes gens qui l'avoient suivi, fit des actions extraordinaires de courage : mais étant tombé de son cheval, & sa chute l'aiant blessé considérablement à la tête, il fut pris par les ennemis, qui le menérent à Messéne. Plutarque regarde ce malheur de Philopémen comme la punition d'une parole téméraire & arrogante qui lui étoit échapée à l'occasion des louanges que l'on donnoit à un Général. *Comment*, dit-il, *peut-on faire cas d'un homme, qui, les armes à la main, s'est laissé prendre en vie par les ennemis ?*

A la premiére nouvelle qui fut portée à Messéne qu'il étoit pris & qu'on l'amenoit, les Messéniens furent si transportés de joie, qu'ils coururent tous aux portes de la ville, ne pouvant croire que ce qu'on leur annonçoit fût vrai, s'ils ne le voioient de leurs yeux, tant cet événement leur paroissoit hors de toute vraisemblance. Pour satisfaire l'avide curiosité des habitans, dont plusieurs n'avoient pu venir à bout de le voir, il falut produire l'illustre prisonnier sur le théatre, où la multitude s'étoit rendue en foule. Quand ils virent Philopémen qu'on traînoit lié & garroté, la plupart

en furent touchés de compassion jusqu'à verser des larmes. Il se répandit même parmi le peuple un bruit sourd, qui partoit d'un fond d'humanité & de reconnoissance bien louable. » Qu'on devoit se souvenir des bienfaits qu'on » avoit reçus de lui, & de la liberté » qu'il avoit conservée à l'Achaïe en chassant le Tyran Nabis. « Les Magistrats ne le laissérent pas lontems en spectacle, craignant les suites de l'attendrissement qu'ils remarquoient dans le peuple. Ils l'enlevérent brusquement, & après avoir tenu conseil entr'eux, ils le firent conduire dans un lieu appellé *Le Trésor.* C'étoit un caveau sous terre, qui ne recevoit aucun air ni aucun jour du dehors, & qui n'avoit point de porte, mais qui se bouchoit avec une grosse pierre qu'on rouloit à l'entrée. Ils l'enfermérent dans ce caveau ; & mirent des soldats tout autour pour le garder.

Dès que la nuit fut venue, & que le peuple se fut retiré, Dinocrate ouvrit la prison, & y fit descendre l'exécuteur pour porter le poison à Philopémen, avec ordre de se tenir là jusqu'à ce qu'il l'eût avalé. Dès qu'il vit de la lumiére, & cet homme près de lui tenant sa lampe d'une main & la

de poison de l'autre, il se rele-
: peine à cause de sa grande foi-
se mit en son séant, & prenant
e il demanda à l'exécuteur s'il
rien entendu dire de ses Cava-
: sur tout de Lycortas. L'exécu-
dit qu'il avoit oui dire qu'ils
: presque tous sauvés. Philopé-
remercia d'un signe de tête, &
dant avec douceur : *Tu me don-*
une bonne nouvelle, lui dit-il.
sommes donc pas tout-à fait mal-
Et sans faire la moindre plain-
rit le poison, & se recoucha sur
nteau. Le poison fit bientôt son
ar il étoit si abbattu & si foible,
éteint dans un moment.

nd le bruit de sa mort fut ré-
parmi les Achéens, toutes leurs
rent plongées dans un deuil &
abbattement qu'on ne peut ex-
& aussitôt tous leurs jeunes gens
ient en âge de porter les armes,
leurs Magistrats, se rendirent à
polis. Là, dans un grand Con-
i fut tenu, on résolut de ne pas
un seul moment la vengeance
horrible attentat : & aiant élu
ure même Lycortas pour leur Gé-
ils se jettérent dans la Messénie,

où ils mirent tout à feu & à ſang. Les Meſſéniens, ſe voiant ſans reſſource, & hors d'état de ſe défendre par les armes, députérent vers les Achéens pour finir la guerre, & demander pardon de leurs fautes paſſées. Lycortas, touché de leurs priéres, ne crut pas devoir les rebuter comme leur révolte inſenſée & furieuſe ſembloit le mériter. Il leur dit que l'unique moien d'obtenir la paix, étoit de livrer les auteurs de la rebellion & de la mort de Philopémen, de remettre tous leurs intérêts à la diſpoſition des Achéens, & de recevoir garniſon dans la Citadelle. Ces conditions furent acceptées & exécutées ſur le champ. Dinocrate, prévenant le ſupplice qu'il méritoit, ſe tua lui-même, & tous ceux qui avoient été d'avis de faire mourir Philopémen, ſuivirent ſon exemple. Lycortas ſe fit livrer ceux qui avoient conſeillé de tourmenter Philopémen. Ce furent eux ſans doute qui furent lapidés autour de ſon tombeau, comme nous le verrons bientôt.

Alors on ſongea aux obſéques de Philopémen. Après qu'on eut brulé ſon corps, qu'on eut ramaſſé ſes cendres, & qu'on les eut miſes dans une Urne, on ſe mit en marche pour les porter à

lopolis. Cette cérémonie ressem-
moins à un convoi funébre qu'à
sorte de pompe triomphale : ou
t c'étoit un mélange de l'une &
utre. On voioit d'abord les gens
, la tête ceinte de couronnes, &
ondant en larmes. Suivoient les
iers Messéniens chargés de chaî-
uis le fils du Général, le jeune
, portant dans ses mains l'Urne
e de rubans & de couronnes, &
agné des plus nobles & des plus
rables d'entre les Achéens. L'Ur-
it suivie de toute la cavalerie,
iquement armée & montée super-
, qui fermoit la marche, sans
ni de grandes marques d'abbat-
pour un si grand deuil, ni de
signes de joie pour une telle vic-
Tous les peuples des villes & des
des environs venoient au de-
e ce convoi, comme pour l'ho-
u retour d'une victoire. Philopé-
t enterré très honorablement, &
sonniers de Messéne furent lapi-
tour de son tombeau. Toutes
es, par les Décrets publics, lui
rent tous les plus grands hon-
& lui érigérent plusieurs statues
magnifiques inscriptions.

C'est Polyb l'historien, qui pouvoi avoir alor vingt-deu ans.

Trente-sept ans.

Plusieurs années après, dans le tems que Corinthe fut brulée & détruite par le Proconsul Mummius, un calomniateur Romain, comme je l'ai déja raporté ailleurs, fit tous ses efforts pour les faire abbattre, & le poursuivit lui-même criminellement comme s'il eût été en vie, l'accusant d'avoir été l'ennemi des Romains, & de s'être montré toujours mal intentionné pour eux en toute occasion. L'affaire fut portée au Conseil devant Mummius. Le calomniateur étala tous les chefs d'accusation, & expliqua tous ses moiens. Polybe lui répondit, & le réfuta avec beaucoup de force & d'éloquence. On doit bien regretter la perte d'un discours si intéressant. Ni Mummius, ni son Conseil ne voulurent ordonner qu'on détruisît les monumens de la gloire de ce grand homme, quoiqu'il se fût opposé comme une digue aux prospérités des Romains. Car les Romains de ce tems-là, dit Plutarque, mettoient de la différence entre la vertu & l'intérêt, comme il convient de le faire : ils distinguoient le beau & l'honnête de l'utile, & ils étoient persuadés que les gens de bien doivent honorer & respecter la mémoire des grands hommes qui se sont

rendus recommandables par leur vertu, eussent-ils été leurs ennemis.

Tite-Live remarque que les Ecrivains tant Grecs que Latins ont fait observer la mort de trois grands hommes arrivée la même année, ou à peu près ; ce sont Philopémen, Annibal, Scipion : mettant par là Philopémen en paralléle & comme de niveau avec les deux plus célébres Capitaines des deux nations les plus puissantes du monde. Je croi avoir ailleurs assez marqué son caractére. Je me contente ici de faire ressouvenir le Lecteur de ce que j'ai déja dit, que Philopémen a été appellé le dernier des Grecs, comme Brutus le dernier des Romains.

Les Messéniens, qui par leur imprudence étoient tombés dans l'état le plus déplorable, furent par la générosité de Lycortas & des Achéens, réunis à la Ligue dont ils s'étoient séparés. Plusieurs autres villes, qui à leur exemple s'en étoient détachées, y rentrérent aussi. C'est le bon effet que produit ordinairement un acte de clémence placé à propos : au lieu qu'une sévérité outrée & excessive, qui ne respire que punition & vengeance, porte souvent au désespoir, & ne sert qu'à aigrir les maux, loin d'y apporter du reméde.

Quand on apprit à Rome que les Achéens avoient heureusement terminé la guerre qu'ils avoient avec les Messéniens, on n'y tint plus aux Ambassadeurs le même langage qu'on leur avoit tenu avant le succès. Le Sénat leur dit qu'il avoit été attentif à prendre garde que personne ne portât d'Italie à Messène ni armes ni vivres : réponse qui découvre le peu de bonne foi des Romains, & leur politique peu délicate sur ce qui regarde la sincérité. Ils avoient d'abord semblé vouloir donner le signal de la révolte à toutes les villes de la Ligue Achéenne: & maintenant ils veulent faire croire aux Achéens qu'ils ont cherché à les servir.

Il est aisé de voir ici que le Sénat Romain consentit à ce qui avoit été fait, parce qu'il ne pouvoit l'empécher : qu'il voulut s'en faire un mérite auprès des Achéens, qui réunissoient presque toutes les forces du Péloponnése : qu'il évitoit d'indisposer cette Ligue & de l'irriter dans un tems, où il ne pouvoit point compter sur Philippe, où les Etoliens étoient mécontens, & où Antiochus pouvoit, en se joignant à eux, former quelque entreprise qui jetteroit Rome dans l'embarras.

iv. lib. 39. 51. J'ai raporté dans l'histoire des Carthaginois la mort d'Annibal. Au sortir de la

Cour d'Antiochus, il s'étoit retiré chez Prusias roi de Bithynie, qui étoit pour lors en guerre avec Euméne roi de Pergame. Annibal ne lui fut pas d'un médiocre secours. On se préparoit à un combat naval, où la flote d'Euméne étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Bithynie. Annibal substitua la ruse à la force. Il avoit ramassé un grand nombre de serpens venimeux, & en avoit rempli des vaisseaux de terre. Au moment du combat il ordonna aux Officiers & aux équipages de n'attaquer que la galére d'Euméne, & il leur donna un signal pour la connoitre; & de se contenter de jetter leurs pots de terre dans les autres galéres. On ne fit qu'en rire d'abord, & l'on ne voioit pas à quelle fin pouvoient servir ces pots de terre. Mais quand on vit les galéres pleines de serpens, les soldats & les rameurs, occupés uniquement à s'en préserver, ne songérent plus à l'ennemi. Cependant la galére du Roi fut attaquée vivement, peu s'en falut qu'elle ne fût prise, & le Roi eut bien de la peine à se sauver. Annibal fit remporter aussi à Prusias d'autres victoires sur terre. Un jour que ce Prince n'osoit pas donner un combat, parce que les victimes n'annonçoient rien de bon: *Quoi*,

Cornel. Nep in Annib. cap. 10-12.
Justin. l. 32. *cap.* 4.

dit-il, [a] *vous comptez plus sur le foie d'une bête que sur le conseil d'Annibal ?* Pour ne point tomber entre les mains des Romains qui firent demander à Prusias de le leur livrer, il fut obligé de se donner la mort à lui-même en avalant du poison.

322. J'ai marqué ci-devant que Rome, en-
182. tre plusieurs autres articles, avoit statué que Sparte seroit jointe à la Ligue des
1Le- Achéens. Quand les Ambassadeurs furent
53. revenus, & qu'ils eurent rendu compte de ce que le Sénat leur avoit répondu, Lycortas assembla le peuple à Sicyone, & mit en délibération si l'on recevroit Sparte dans la Ligue des Achéens. Pour porter la multitude à l'y recevoir, il représenta que les Romains, à la disposition desquels on avoit abandonné cette ville, ne vouloient plus en être chargés. Qu'ils avoient déclaré aux Ambassadeurs que cette affaire ne les regardoit pas. Que ceux qui dans Sparte étoient à la tête des affaires souhaitoient fort cette union, qui ne pouvoit être que d'une grande utilité à la Ligue Achéenne, vû que les anciens Bannis, dont ils avoient éprouvé l'ingra-

a An tu, inquit, vitulinæ caranculæ, quàm Imperatori veteri mavis credere? . . Unius hostiæ jecinori longo experimento testatam gloriam suam postponi, æquo animo non tulit. *Valer. Max. lib.* 3. *cap.* 7.

titude & l'impiété, n'y seroient point compris, mais seroient chassés de la ville, & d'autres citoiens substitués à leur place. Diophane & quelques autres particuliers prirent la défense des Bannis. Mais, malgré leur opposition, le Conseil décida que Sparte seroit reçue dans la Ligue: & en effet elle y fut reçue. A l'égard des anciens Bannis, on ne fit grace qu'à ceux qu'on ne pouvoit convaincre d'avoir rien entrepris contre la République des Achéens.

Quand l'affaire fut finie, on envoia des Ambassadeurs à Rome au nom de toutes les parties intéressées. Le Sénat, après avoir entendu ceux de Sparte & ceux des Bannis, ne dit rien aux Ambassadeurs de la ville qui marquât que l'on fût mécontent de ce qui s'étoit passé. Pour ceux qui étoient nouvellement exilés, on leur promit qu'on écriroit aux Achéens de leur permettre de retourner dans leur patrie. Quelques jours après, Bippe Député des Achéens étant arrivé à Rome, fut introduit dans le Sénat, & y raporta de quelle maniére les Messéniens avoient été rétablis dans leur premier état: & non seulement on ne desapprouva rien de ce qu'il avoit dit, mais on lui fit encore beaucoup d'honneurs & d'amitiés.

An.M.3823. Av.J.C.181. *Polyb. in Legat. cap.* 54.

Les Exilés de Lacédémone ne furent pas plutôt revenus de Rome dans le Péloponnése, qu'ils remirent aux Achéens les lettres qu'ils avoient reçues pour eux de la part du Sénat, & par lesquelles on les exhortoit à rétablir les Exilés dans leur patrie. On leur répondit qu'on attendroit à délibérer sur ces lettres, que les Ambassadeurs des Achéens fussent de retour de Rome. Bippe en arriva peu de jours après, & raporta que, quand le Sénat avoit écrit en faveur des Exilés, c'étoit moins parce qu'il avoit leur rétablissement à cœur, que pour se délivrer de leurs importunités. Sur cette assurance, les Achéens jugérent qu'il ne faloit rien changer à ce qui avoit été réglé.

An.M.3824. Av.J.C.180. *Polyb. in Legat. cap.* 58.

Hyperbate aiant été choisi Général des Achéens, mit de nouveau en délibération dans le Conseil, si l'on auroit égard aux lettres que le Sénat avoit écrites au sujet du rétablissement de ceux qui avoient été chassés de Lacédémone. Le sentiment de Lycortas fut que, sur cela, l'on devoit s'en tenir à ce qui avoit été arrêté. » Quand les Romains, dit-il, » écoutent favorablement les plaintes & » les demandes des malheureux qui leur » paroissent justes & raisonnables, ils » font en cela ce qui leur convient de fai-

» re. Mais, lorsqu'on leur représente, » qu'entre les graces qu'on veut obtenir » d'eux, les unes passent leur pouvoir, » que les autres feroient deshonneur & un » tort considérable à leurs alliés, ce n'est » pas leur coutume de s'opiniâtrer, & de » forcer ces alliés à leur obéir. C'est au- » jourd'hui le cas où nous sommes. Fai- » sons connoître aux Romains que nous » ne pouvons exécuter leurs ordres sans » violer nos sermens, sans aller contre » les loix sur lesquelles notre Ligue est » établie, ils se relâcheront sans doute, » & conviendront que c'est avec raison » que nous nous défendons de nous sou- » mettre à ce qu'ils nous ordonnent. » Hyperbate & Callicrate furent d'un avis contraire. Selon eux il faloit obéir, & il n'y avoit ni loi, ni sermens, ni Traité, qu'on ne dût sacrifier à la volonté des Romains. Dans ce partage de sentimens, il fut résolu qu'on députeroit au Sénat pour lui représenter les raisons que Lycortas avoit exposées dans le Conseil. Les Ambassadeurs furent Callicrate, Lysiade, & Aratus. On leur donna des instructions conformes à ce qui avoit été délibéré.

Quand ces Ambassadeurs furent arrivés à Rome, Callicrate introduit dans le Sénat fit tout le contraire de ce qui lui avoit

été ordonné. Non seulement il eut l'audace de blâmer ceux qui ne pensoient pas comme lui, mais il se donna encore la Liberté d'avertir le Sénat de ce qu'il devoit faire. » Si les Grecs, dit-il en s'adressant aux Sénateurs, ne vous obéissent pas, si l'on n'a égard chez eux ni » aux lettres ni aux ordres que vous leur » envoiez, c'est à vous seuls que vous » devez vous en prendre. Dans toutes les » Républiques il y a maintenant deux » partis, dont l'un soutient que l'on doit » se soumettre à ce que vous ordonnez, » & que les loix, les Traités, tout en un » mot doit plier sous votre bon plaisir : » l'autre prétend que les loix, les Traités, » les sermens doivent l'emporter sur votre » volonté, & ne cesse d'exhorter le peu» ple à s'y tenir inviolablement attaché. » De ces deux partis le dernier est le plus » du goût des Achéens, & a le plus de » pouvoir parmi la multitude. Qu'arrive» t-il de là ? Que ceux qui se rangent de » votre côté sont en horreur chez le peu» ple, & que ceux qui vous résistent sont » honorés & applaudis. Au lieu que pour » peu que le Sénat voulût bien se décla» rer pour ceux qui prennent à cœur ses » intérêts, bientôt tous les Chefs des Ré» publiques seroient pour les Romains,

& le peuple intimidé ne tarderoit pas à
uivre leur exemple. Mais si vous pa-
oissez indifférens sur ce point, atten-
lez-vous que tous ces Chefs prendront
e parti de se déclarer contre vous,
omme une voie sûre de se faire consi-
lérer par le peuple. Aussi voions-nous
les gens qui n'aiant pour tout mérite
qu'une opposition invincible à vos or-
lres, & un prétendu zêle pour la dé-
ense & la conservation des loix de leur
patrie, sont parvenus aux plus éminen-
es dignités de leur République. Si
ous ne vous embarrassez pas beaucoup
que les Grecs vous soient soumis, vous
ne pouvez pas vous y mieux prendre
que vous le faites. Mais si vous voulez
qu'ils exécutent vos ordres, & qu'ils
eçoivent vos lettres avec respect, son-
gez-y sérieusement. Sans cela je puis
rous assurer que vous les trouverez tou-
ours rebelles. Jugez-en par la conduite
qu'ils gardent actuellement à votre
égard. Depuis combien de tems leur
avez-vous écrit de rappeller les Exilés
le Lacédémone? Cependant, loin de
es rappeller, ils ont donné un Décret
out contraire, & se sont engagés par
erment à ne jamais les rétablir. C'est
pour vous une leçon, qui doit vous



» montrer quelles précautions vous avez
» à prendre pour l'avenir.

Après ce discours, Callicrate se retira. Les Exilés entrérent après lui, expliquérent leur affaire en peu de mots, & de façon à émouvoir la compassion de leurs auditeurs, & prirent congé.

Un discours aussi favorable aux intérêts de Rome que l'étoit celui de Callicrate, ne pouvoit qu'être fort agréable au Sénat. C'est ainsi que les Grecs commencérent à aller de leur propre gré au devant de la servitude, qu'ils prostituérent eux-mêmes leur liberté dont leurs ancêtres avoient été si jaloux, & qu'ils firent à l'égard des Romains des soumissions qu'on avoit constamment refusées au *Grand Roi* des Perses. Quelques flateurs & quelques traîtres ambitieux, occupés de leurs propres intérêts, vendirent & sacrifiérent pour toujours l'indépendance & la gloire de la Gréce, découvrirent le foible de l'intérieur des Républiques, suggérérent les moiens de les affoiblir & de les abbattre, & fournirent eux-mêmes les chaînes pour les mettre aux fers.

En conséquence de ce discours, on n'eut pas de peine à conclure qu'il faloit augmenter le crédit & le pouvoir de ceux qui prenoient en main la défense de l'au-

orité Romaine, & abaiſſer ceux qui ſoient la contredire. Polybe obſerve que e fut alors pour la premiére fois qu'on rit à Rome le funeſte parti d'humilier & e décréditer ceux qui, chacun dans leur atrie, penſoient le mieux, & de combler e biens & d'honneurs ceux qui juſtement u ſans raiſon tenoient pour la puiſſance Romaine: parti, qui peu de tems après multiplia les flateurs dans toutes les Républiques, & diminua beaucoup le nombre des vrais amis de la liberté. Ce fut depuis une maxime conſtante de la politique Romaine, d'accabler par toutes ſortes de voies quiconque oſoit s'oppoſer à eurs projets ambitieux. Et cette ſeule maxime peut nous ſervir de clé pour entrer dans l'intérieur du gouvernement de cette République, pour nous en découvrir les reſſorts ſecrets, & pour nous faire connoitre ce que nous devons penſer d'une prétendue équité & modération qu'ils font quelquefois paroitre, mais qui ne ſe ſoutient pas lontems, & dont on ne peut bien juger que par les ſuites.

Au reſte, le Sénat ne ſe contenta pas, pour rétablir les Exilés, d'écrire aux Achéens: il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens, aux Béotiens, aux Acarnaniens, comme vou-

lant soulever tous les peuples contre les Achéens. Et, dans la réponse qu'il fit aux Ambassadeurs, sans dire un seul mot des autres, il ne parla que de Callicrate, auquel il seroit à souhaiter, dit le Sénat, que tous les Magistrats dans chaque ville ressemblassent.

Avec cette réponse, ce Député revint triomphant, sans considérer qu'il étoit la cause des malheurs qui alloient fondre sur toute la Gréce, & en particulier sur l'Achaïe. Car, jusqu'à lui, on voioit une sorte d'égalité entre les Achéens & les Romains, agréée par ceux-ci en reconnoissance des services considérables que les Achéens leur avoient rendus, & de leur fidélité inviolable dans des tems très difficiles, comme dans les guerres contre Philippe & contre Antiochus. Cette Ligue se distinguoit alors d'une maniére particuliére par son crédit, ses forces, son zéle pour la liberté, & sur tout par le mérite & la réputation de ses Chefs. Mais la trahison de Callicrate, car on peut bien l'appeller ainsi, lui porta une atteinte mortelle. Les Romains, dit Polybe, nobles dans leurs sentimens, & pleins d'humanité, sont sensibles aux plaintes des malheureux, & se font un devoir de soulager ceux qui ont recours à

ır protection : c'est ce qui les disposoit favoriser la cause des Bannis de Lacé- :mone. Mais si quelqu'un, de la fidélité ıquel ils sont sûrs, les avertit des incon- niens où ils tomberoient en accordant :rtaines graces, ils reviennent bientôt à ıx pour l'ordinaire, & réforment autant ı'ils peuvent ce qu'ils ont fait. Ici, au ›ntraire, Callicrate ne cherche qu'à les ıter. Il avoit été envoié à Rome pour aider la cause des Achéens, & par une évarication criminelle & sans exemple, parle uniquement contr'eux, & devient Avocat de leurs ennemis, par lesquels il :roit laissé corrompre. De retour en chaïe, il sut si bien y répandre la terreur ı nom Romain, & intimida tellement peuple, qu'il se fit choisir pour Capi- .ine Général. Il n'eut pas plutôt cette di- ıité, qu'il rétablit dans leur patrie les xilés de Lacédémone & de Messéne.

Polybe loue fort ici l'humanité des Ro- ıains, leur sensibilité aux plaintes des ıalheureux, & leur promtitude à réparer :s injustices qu'ils ont pu commettre uand on les leur fait connoitre. Je ne ıi s'il n'y a pas beaucoup à rabattre de es louanges qu'il leur donne. Il faut se ouvenir qu'il écrit à Rome sous les yeux les Romains, & après que la Gréce est

réduite en servitude. On ne doit pas attendre d'un Historien dépendant & soumis une véracité telle qu'il auroit pu l'avoir dans un Etat & dans des tems libres: & l'on ne doit pas aussi se prêter avec une crédulité aveugle à tout ce qu'il avance de cette sorte : les faits parlent plus clairement que lui. Les Romains ne se pressoient pas de faire eux-mêmes l'injustice, quand ils pouvoient emploier pour cela un ministére étranger, qui leur procuroit le même avantage, & servoit de voile à leur injuste politique.

AN.M.3822. AV.J.C.182. *Polyb. in Legat. cap. 52. 53-55-59.*

Euméne cependant étoit en guerre contre Pharnace Roi du Pont. Celui-ci se rendit maître de Sinope, ville du Pont très forte, dont ses successeurs demeurérent toujours en possession après lui. Plusieurs villes en portérent leurs plaintes à Romé. Ariarathe roi de Cappadoce y envoia aussi ses Ambassadeurs : il étoit uni d'intérêts avec Euméne. Le peuple Romain emploia à diverses reprises sa médiation & son autorité, pour faire cesser entr'eux les sujets de guerre : mais Pharnace agissoit de mauvaise foi, & manquoit à toutes les paroles qu'il donnoit. Malgré la foi des Traités il mit ses armées en campagne. Les Rois alliés y opposérent les leurs. Il y eut quelques en-

:prises de part & d'autre. Quelques an- AN.M. 3824.
es s'étant ainsi écoulées, le Traité de AV.J.C. 180.
ix fut enfin conclu.

Jamais les Ambassades ne furent plus :quentes que dans le tems dont nous rlons. On ne voioit de toutes parts l'Ambassadeurs, soit des provinces à ome, soit de Rome aux provinces, soit s alliés & des peuples entr'eux. Les chéens envoiérent en cette qualité vers tolémée Epiphane roi d'Egypte Lycor- *Polyb.inLe-*
s, Polybe son fils, & le jeune Aratus, *gat. cap.* 57.
our le remercier des présens qu'il avoit :ja faits à leur République, & des offres ouvelles qu'il y avoit ajoutées. Mais cet- Ambassade ne sortit pas de l'Achaïe, arce que, lorsqu'elle se disposoit à par- r, on apprit la mort de Ptolémée.

Ce Prince, après avoir soumis les re- AN.M.3824.
AV.J.C.180.
elles au dedans de son roiaume comme *Hieron.*
: l'ai marqué auparavant, conçut le des- *in Dan.*
:in d'attaquer Séleucus roi de Syrie. Lors- u'il commençoit à se former un plan de ette guerre, un de ses principaux Offi- iers lui demanda où il prendroit de l'ar- ;ent pour l'exécuter. Il répondit, que ses mis étoient son argent. Les principaux le sa Cour conclurent de cette réponse, jue, regardant leur bourse comme le eul fonds qu'il avoit pour cette guerre,

ils alloient tous être ruinés. Pour prévenir ce malheur, auquel ils étoient plus sensibles qu'à leur devoir, ils firent empoisonner le Roi, & terminérent en même tems son projet & sa vie, après qu'il eut régné vingt-quatre ans, & vécu vingt-neuf. Ptolémée Philométor son fils, âgé de six ans, lui succéda. Cléopatre sa mere fut déclarée Régente.

ARTICLE SECOND.

CET ARTICLE second renferme l'espace de vingt années, depuis l'an du Monde 3821 jusqu'à 3840. Dans cet espace sont comprises :

Les vingt premiéres années du régne de Ptolémée Philométor en Egypte, qui en régna en tout trente quatre.

Les cinq derniéres de Philippe, qui régna en Macédoine pendant quarante ans, & qui eut pour successeur Persée qui en régna onze.

Les huit ou neuf derniéres années du régne de Séleucus Philopator en Syrie, & les onze du régne d'Antiochus Epiphane qui lui succéda, & qui exerça d'horribles cruautés contre les Juifs.

On réserve les onze années du régne de Persée en Macédoine pour le Livre suivant,

suivant, quoiqu'elles concourent avec une partie de l'histoire raportée dans cet Article.

§. I.

Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius son fils qui y étoit, est renvoié vers son pere avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frere Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoier de l'un & de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoit quelque tems après son innocence, & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci, il meurt. Persée lui succéde.

DEPUIS que le bruit s'étoit répandu chez les peuples voisins de la Macédoine, que ceux qui alloient à Rome se plaindre de Philippe y étoient écoutés, & que plusieurs s'étoient bien trouvés de l'avoir fait, grand nombre de villes, & même de particuliers, y portérent leurs plaintes contre un Prince dont le voisinage leur étoit fort à charge à tous, dans l'espérance ou d'être

AN.M. 3821
Av. J. C. 183
Liv. lib. 39
n. 46. 47.

effectivement soulagés des torts qu'ils prétendoient avoir reçus, ou du moins de s'en consoler en quelque sorte par la liberté qu'ils auroient de les déplorer. Le Roi Euméne entr'autres, à qui, par l'ordre des Commissaires Romains & du Sénat, les places de Thrace devoient être remises, envoia des Ambassadeurs, à la tête desquels étoit son frere Athénée, pour donner avis au Sénat que Philippe ne retiroit point ses garnisons de la Thrace comme il avoit promis de le faire, & pour se plaindre de ce qu'il avoit envoié du secours en Bithynie à Prusias qui faisoit la guerre à Euméne.

Démétrius, fils de Philippe roi de Macédoine, étoit actuellement à Rome, où nous avons vû que son pere l'avoit envoié pour veiller à ses intérêts. C'étoit à lui naturellement à répondre en détail aux divers chefs d'accusation formés contre son pere. Le Sénat jugeant bien que ce seroit un grand embarras pour un jeune Prince qui n'étoit point accoutumé à parler en public, pour lui épargner cette peine lui fit demander si le Roi son pere ne lui avoit point donné quelques mémoires, & se contenta de lui en entendre faire la lecture. Philippe

ifioit le mieux qu'il lui étoit possi-
r la plupart des faits qu'on lui ob-
; mais il faisoit sentir sur tout
ien il étoit mécontent des Décrets
à son sujet par les Commissaires
Rome avoit nommés, & de la ma-
dont il avoit été traité. Le Sénat
rit aisément où tout cela tendoit;
mme le jeune Prince tâchoit d'ex-
certaines choses, & pour d'autres
it que tout se feroit selon le bon
de Rome, le Sénat lui répondit,
Philippe son pere n'avoit pu rien
le plus sage, ni qui fût plus agréa-
u Sénat, que d'envoier Démétrius
ls à Rome pour faire son apologie.
par raport au passé, le Sénat pou-
dissimuler, oublier, & souffrir
oup de choses: que pour l'avenir,
fioit aux paroles que donnoit Dé-
us. Que quoiqu'il fût prêt de quit-
ome pour retourner en Macédoine,
aissoit pour otage de ses disposi-
son bon cœur, & son attachement
Rome, qu'il sauroit conserver in-
blement sans donner jamais d'at-
au respect qu'il devoit à son pere.
par considération pour lui, on en-
t des Ambassadeurs en Macédoine,
rectifier sans bruit & sans éclat ce

qui jusques-là auroit pu être fait contre les régles. Qu'au reste le Sénat étoit bien aise que Philippe sentît qu'il étoit redevable à son fils Démétrius de la maniére dont le Peuple Romain agissoit à son égard. Ces marques de considération, que le Sénat lui donnoit pour relever son crédit auprès de son pere, ne servirent qu'à exciter contre lui l'envie, & causérent dans la suite sa perte.

Liv. lib. 39. 53. Le retour de Démétrius en Macédoine, & l'arrivée des Ambassadeurs, y produisirent différens effets selon la différente disposition des esprits. Le peuple, qui craignoit extrémement les suites de la rupture avec les Romains & de la guerre qui se préparoit, voioit d'un bon œil Démétrius, dans l'espérance qu'il seroit le conciliateur & l'auteur de la paix. D'ailleurs il le regardoit comme celui qui devoit monter sur le trône après la mort de son pere. Car, quoique pour l'âge il fût le cadet, il avoit cet avantage sur son frere d'être né d'une mere qui étoit femme légitime de Philippe, au lieu que Persée étoit né d'une concubine, & passoit même pour avoir été supposé. On ne doutoit point non plus que les Romains ne dussent placer Démétrius sur le trône de son

e, Persée n'aiant aucun crédit auprès ix. C'étoient là les bruits communs. Auſſi d'un côté, Persée avoit-il beau-ıp d'inquiétude, craignant que l'a-tage de l'âge ne fût pour lui un foi-titre, son frere lui étant supérieur ıs tout le reste : & de l'autre, Phi-pe jugeant bien qu'il ne seroit pas ître de disposer du trône à son gré, ardoit d'un œil jaloux & redoutoit trop grand crédit de son jeune fils. voioit auſſi avec peine se former de vivant même & sous ses yeux com-une seconde Cour, par l'affluence le concours des Macédoniens chez métrius. Le jeune Prince lui-même oit point aſſez attentif à prévenir ou uérir l'indisposition des esprits. Au de tâcher d'amortir l'envie par des ıiéres douces, modestes, complai-es, il ne faisoit que l'aigrir & l'i-r, par un certain air de fierté qu'il it raporté de Rome, faisant valoir marques de distinction qu'il y avoit ıes, & ne diſſimulant point que le at lui avoit accordé plusieurs choses l avoit auparavant refusées à son e.

Le mécontentement de Philippe au-enta encore beaucoup à l'arrivée des



dres qui lui étoient venus d
ordres & Décrets qu'il n'exé
malgré lui, & frémissant en
de colére ; mais qu'il exécuto
pas s'attirer sur les bras une
laquelle il ne s'étoit pas en
préparé. Pour ôter même tou
qu'il y songeât, il porta ses
ques dans le milieu de la Tl
tre des peuples auxquels les R
prenoient aucun intérêt.

Liv. lib. 40. n. 3-5. Mais ses dispositions n'étoie
connues à Rome. Marcius, ur
missaires qui avoit signifié à I
ordres du Sénat, écrivit qu
discours & toutes les démarch
annonçoient une guerre procha
s'assurer davantage des villes 1
il en fit sortir tous les habitan
Dans l'E- familles, les transplanta dan

croioit pouvoir compter davantage. Ce changement excita un murmure général dans toute la Macédoine, & toutes les provinces retentissoient des cris & des plaintes de ces pauvres malheureux qu'on arrachoit de leurs maisons & de leur pays natal, pour les confiner dans des terres & dans des demeures inconnues. On n'entendoit de tous côtés que malédictions & qu'exécrations contre le Prince qui causoit tous ces mouvemens.

Loin d'en être touché, il n'en devint que plus féroce. Tout lui étoit suspect, & lui faisoit ombrage. Il avoit fait mourir un grand nombre de personnes qu'il soupçonnoit d'être attachées aux Romains. Il crut ne pouvoir mettre sa vie en sureté, qu'en s'assurant de leurs enfans, & il prit le parti de les enfermer sous bonne garde, dans le dessein de les faire périr les uns après les autres. Rien n'étoit plus horrible en soi qu'une telle cruauté, mais le desastre d'une famille des plus puissantes & des plus illustres de la Thessalie la rendit encore plus criante.

Il avoit fait mourir plusieurs années auparavant Hérodique un des principaux de ce pays, & quelque tems après ses deux gendres. Ses deux filles, nommées, An.M.382: Av.J.C.18:

Théoxéne & Archo, étoient demeurées veuves, aiant chacune un fils encore enfant. Théoxéne, recherchée par tout ce qu'il y avoit de plus puissant de la Thessalie, préféra la viduité au mariage : Archo épousa un Seigneur du pays des Enianes, nommé Poris, dont elle eut plusieurs enfans, qu'elle laissa dans un bas âge, aiant été enlevée par une mort prématurée. Théoxéne, pour être en état de faire élever sous ses yeux les enfans de sa sœur, épousa Poris, & elle prit de ses enfans le même soin que de son propre fils, comme si elle eût été leur mere. Quand elle eut connoissance du cruel Edit, par lequel Philippe ordonnoit d'enfermer les enfans de ceux qui avoient été tués, prévoiant bien qu'ils alloient être livrés à la brutalité du Roi & de ses satellites, elle prit une étrange résolution, & déclara qu'elle égorgeroit de ses propres mains tous ses enfans plutôt que de les laisser tomber au pouvoir de Philippe. Poris, qui eut horreur d'une telle proposition, lui dit, pour l'en détourner, qu'il feroit passer tous ses enfans à Athénes chez des amis affidés, & qu'il les y conduiroit lui-même. Ils partent donc de Thessalonique pour se rendre à la ville des Enianes, & pour se trouver à une

:e solennelle qui s'y célébroit tous les
s en l'honneur d'Enée leur fondateur.
out le jour s'étant passé en festins & ré-
aissances, sur le minuit, lorsque tout
monde étoit endormi, ils s'embarquent
r une galére que Poris avoit fait prépa-
:, comme pour retourner à Thessalo-
que, mais en effet dans le dessein de
sser en Eubée. Malheureusement un
nt contraire les aiant empéchés d'avan-
r quelques efforts qu'ils fissent, les re-
oussa vers la côte. A la pointe du jour
s Officiers du Roi, à qui la garde du
ort étoit confiée, les aiant aperçus, en-
oiérent aussitôt une chaloupe armée,
'ec ordre, sous de grandes menaces,
: ne point revenir sans la galére. A me-
re qu'elle approchoit, Poris tantôt ex-
ortoit vivement la chiourme de faire effort
our avancer, tantôt levoit les mains au
el & prioit les dieux de venir à leur se-
ours. Théoxéne cependant, revenant à
n premier dessein, & présentant à ses
fans le poison qu'elle avoit préparé &
:s poignards qu'elle avoit apportés avec
le : » La mort seule, leur dit-elle, peut
vous délivrer. Voila dequoi vous la pro-
curer. Dérobez-vous à la brutalité du
Roi par la voie qui vous plaira le plus.
Allons, mes enfans, vous qui êtes plus

» grands, prenez ces poignards : ou, si » vous aimez mieux une mort plus lente, » avalez ce poison. » Les ennemis étoient tout près, la mere les pressoit. Ils obéirent; & tous, ou aiant pris du poison, ou s'étant enfoncé le poignard dans le sein, furent jettés dans la mer. Théoxéne, aiant embrassé son mari, s'y précipita aussi avec lui. Les Officiers se saisirent de la galére, mais la trouvérent vuide.

L'atrocité de ce tragique événement alluma encore de nouveau & augmenta infiniment la haine contre Philippe. On le détestoit publiquement comme un tyran cruel, & l'on faisoit par tout, contre lui & contre ses enfans, d'horribles imprécations; qui eurent bientôt leur effet,
ib. 40. i. dit Tite-Live, les dieux l'aiant livré à une fureur aveugle qui le porta à sévir contre son propre sang.

Persée voioit avec une peine & une douleur infinie que la considération de son frere Démétrius dans la Macédoine, & son crédit chez les Romains, augmentoient de jour en jour. N'aiant plus d'espérance de parvenir au trône que par le crime, il y mit toute sa ressource. Il commença par sonder la disposition de ceux qui étoient les plus puissans auprès du Roi, en leur tenant des discours, encore

obſcurs & ambigus. Quelques-uns d'abord parurent ne point entrer dans ſes vûes, & rejetter ſes propoſitions, parce qu'ils croioient avoir plus à eſpérer de la part de Démétrius. Enſuite, comme on voioit croître ſenſiblement la haine de Philippe contre les Romains, que Perſée travailloit à allumer de jour en jour, & à laquelle au contraire Démétrius s'oppoſoit de toutes ſes forces, ils changérent de ſentimens. Jugeant bien que ce dernier, que ſa jeuneſſe & ſon peu d'expérience rendoient peu précautionné contre les artifices de ſon frere, y ſuccomberoit à la fin, ils crurent devoir ſe prêter à un événement qui arriveroit toujours indépendamment d'eux, & embraſſer dès lors le parti du plus fort. C'eſt ce qu'ils firent, & ils ſe livrérent totalement à Perſée.

Aiant remis à d'autres tems l'exécution des deſſeins plus éloignés, ils convinrent pour le préſent qu'il faloit emploier tous leurs efforts pour animer le Roi contre les Romains, & pour lui inſpirer des penſées de guerre, à quoi il étoit déja fort porté de lui-même. En même tems, pour rendre Démétrius plus ſuſpect de jour en jour, ils affectoient de faire tomber ſouvent la converſation en préſence du Roi ſur les Romains, témoignant du mépris

les uns pour leurs loix & leurs coutumes; les autres pour leurs exploits, plusieurs pour la ville de Rome destituée d'ornemens & de bâtimens magnifiques, quelques-uns même pour ceux des Romains qui étoient les plus estimés, les passant tous en revûe. Démétrius, qui ne pressentoit pas où tendoient tous ces discours, ne manquoit pas de prendre feu par zêle pour les Romains, & par l'envie de contredire son frere. Par là, sans y faire réflexion, il se rendoit suspect & odieux au Roi, & ouvroit la voie aux accusations & aux calomnies qu'on préparoit contre lui. Aussi son pere ne lui communiquoit rien des desseins qu'il rouloit jour & nuit dans sa tête contre Rome, & ne s'en ouvroit qu'à Persée.

Des Ambassadeurs, qu'il avoit envoiés chez les Bastarnes pour leur demander du secours, revinrent dans le tems dont nous parlons. Ils avoient amené avec eux de jeunes gens de qualité, & quelques Princes même du sang, dont l'un promettoit sa sœur en mariage pour un des fils de Philippe. Cette nouvelle alliance avec une nation puissante relevoit beaucoup le courage du Roi. Persée, profitant de cette occasion: » De quel usage, dit-il, tout » cela nous peut-il être? Il n'y a pas tant

à espérer pour nous des secours étrangers, qu'à craindre de la part du dedans. Nous avons dans notre sein, je ne veux pas dire un traître, mais au moins un espion. Les Romains, depuis qu'il a été en otage chez eux, nous ont rendu son corps, mais il leur a laissé son cœur. Presque tous les Macédoniens tournent déja les yeux sur lui, & ne comptent point avoir d'autre Roi que celui qu'il plaira aux Romains de leur donner. »
On aigrissoit par ces discours l'esprit du vieillard, qui étoit déja par lui-même fort mal disposé contre Démétrius.

Il se fit alors une revûe de l'armée dans une fête qui se célébroit tous les ans avec une pompe religieuse, dont voici les cérémonies. On * divise, dit Tite-live, une chienne en deux parts, la coupant en long par le milieu du corps; & l'on en met une moitié sur chacun des bords du chemin. On fait passer les troupes armées à travers les deux parties de la victime ainsi divisée. A la tête de cette marche on porte les armes éclatantes de tous les Rois de Macédoine, en remontant jusqu'à leur

* *On trouve dans l'Ecriture sainte une pareille cérémonie, où, pour conclure un Traité les deux contractans passent à travers les parties de la victime divisée en deux.* Jerem. 34. 18.

origine la plus reculée. Le Roi paroît ensuite avec les Princes ses enfans. Ils sont suivis de toute la maison du Roi, & de toutes les compagnies des Gardes. La marche est fermée par la foule des Macédoniens. Dans l'occasion dont il s'agit, les deux Princes marchoient aux deux côtés du Roi : Persée âgé déja de trente ans, & Démétrius qui avoit cinq années moins : l'un dans la force, & l'autre dans la fleur de la jeunesse ; famille capable de rendre un pere heureux, s'il avoit eu l'esprit sain & raisonnable.

La coutume étoit, lorsqu'on avoit achevé les sacrifices qui accompagnoient cette cérémonie, de donner une espéce de tournoi, & de diviser l'armée en deux corps, qui en venoient aux mains armés simplement de fleurets, & représentoient l'image d'un combat. Les deux jeunes Princes commandoient ces deux corps. Ce ne fut pas une simple représentation de combat. Avec leurs armes simulées, ils se battirent aussi vivement que s'il s'étoit agi du trône : il y eut plusieurs blessures de part & d'autre, & pour en faire une juste bataille il n'y manqua que le fer. Le corps, commandé par Démétrius, fut beaucoup supérieur. Persée souffrit cet avantage impatiemment. Ses amis au con-

taire s'en réjouirent, jugeant que ce seroit une occasion favorable & toute naturelle d'intenter une accusation contre son frere.

Les deux Princes donnérent ce jour-là chacun un grand repas à ceux qui avoient été de leur parti. Persée, que son frere avoit invité à son festin, refusa de s'y trouver. La joie fut grande des deux côtés, & l'on but à proportion. Pendant ce repas, il fut beaucoup parlé du combat, & l'on méla dans le discours beaucoup de plaisanteries, quelquefois très piquantes contre ceux du parti contraire, sans même épargner les Chefs. Persée avoit envoié un espion pour observer ce qui se diroit au repas de son frere. Quatre jeunes gens qui étoient sortis par hazard de la salle, l'aiant découvert, le maltraitérent fort. Démétrius, qui ne savoit rien de ce qui venoit de se passer, dit à la compagnie; » Que n'allons-nous achever notre » fête chez mon frere, pour adoucir sa » peine, s'il lui en reste encore, par une » surprise agréable, qui lui montrera que » nous agissons simplement, & que nous » n'avons rien sur le cœur contre lui? » Tous criérent qu'il faloit y aller, excepté ceux qui craignoient qu'on ne se vengeât du mauvais traitement fait à l'espion.

Mais Démétrius les y entraînant aussi, ils cachérent des épées sous leurs habits, pour se défendre en cas de besoin. Quand la discorde régne dans des familles, rien n'y peut demeurer secret. Un homme prenant les devants, alla trouver Persée, & l'avertit que Démétrius amenoit avec sa troupe quatre jeunes gens bien armés. Il pouvoit facilement en deviner la cause, car il savoit que c'étoient eux qui avoient maltraité son espion. Mais, pour rendre la chose plus criminelle, il fait fermer sa porte, & par une fenêtre de l'appartement supérieur qui donnoit sur la rue, il fait défense d'ouvrir à ces gens qui venoient à main armée pour l'assassiner. Démétrius, qui étoit en pointe de vin, après s'être plaint d'un ton haut & fâché de ce qu'on lui refusoit ainsi l'entrée, retourne chez lui, & se remet à table n'aiant rien sû encore de ce qui touchoit l'espion de Persée.

Le lendemain dès que Persée put approcher de son pere, il entra dans sa chambre le visage tout troublé, & demeura quelque tems en sa présence, mais un peu éloigné, sans ouvrir la bouche. Philippe allarmé lui demandant avec empressement quel étoit donc le sujet du chagrin qu'il faisoit paroitre : » C'est le

plus grand bonheur du monde, lui répondit-il, de ce que vous me voiez encore en vie. Ce n'eſt plus par des embuches ſecrettes que mon frere m'attaque. Il eſt venu de nuit avec des gens armés à ma maiſon pour m'aſſaſſiner. Je ne me ſuis ſauvé de ſa fureur qu'en faiſant fermer mes portes, & en mettant un mur entre lui & moi. » Voiant ſon pere frapé étonnement & de fraieur : » Si vous daignez nous prêter l'oreille, je vous mettrai en état de connoitre évidemment ce qui en eſt. » Philippe répondit u'il ne refuſoit pas de l'écouter, & ſur champ il fit appeller Démétrius. En ıême tems il fit venir Lyſimaque & Onoıaſte pour s'aider de leur conſeil. C'éient deux hommes fort âgés, & de ſes lus anciens amis, qui n'avoient pris auın parti dans la diſpute des deux freres, : qui ne paroiſſoient que très rarement à ı Cour. En attendant qu'ils fuſſent veus, Philippe fit quelques tours dans ſa ıambre, ſeul, & roulant dans ſon eſrit diverſes penſées, pendant que ſon ls ſe tenoit à l'écart. Quand on lui eut ınoncé leur arrivée, il ſe retira dans un ›partement plus reculé avec ces deux nis, & autant de Gardes du corps, & :rmit à ſes fils de faire entrer avec eux

» dans leur mort. Ni le crime des uns suivi d'effets si funestes, ni la vertu des autres accompagnée de succès si heureux, » n'ont pu vous inspirer de l'horreur pour » la discorde, ou vous faire passer à des » sentimens de paix & d'union. Vous avez » l'un & l'autre, moi vivant & respirant » encore, porté vos yeux & vos desirs cri» minels sur mon trône. Vous ne me lais» sez la vie, que jusqu'à ce que, survivant » à l'un de vous, j'assure le trône à l'autre » par ma mort. Vous ne pouvez souffrir » ni frere, ni pere. Ni tendresse, ni res» pect ne vous touchent. L'impatient de» sir de régner étoufe en vous tout autre » sentiment, & en a pris la place. Eh » bien donc, parlez maintenant. Souillez » les oreilles de votre pere par des accu» sations, ou vraies ou supposées. Ou» vrez vos bouches criminelles pour vous » calomnier mutuellement, en attendant » que vous armiez l'un contre l'autre vos » mains parricides. Je suis prêt à vous » écouter, bien résolu de fermer dans la » suite les oreilles aux raports secrets & » aux accusations sourdes du frere contre » le frere. » Après que Philippe eut prononcé ces derniéres paroles avec émotion & d'un ton de colére, tous se mirent à pleurer, & demeurérent lontems dans un morne silence.

'erlée enfin prenant la parole : » Je le
ıi bien, dit-il. Il faloit de nuit ouvrir
a porte, recevoir dans ma maison des
ſaſſins, préſenter ma gorge à leur fer
eurtrier, puiſque le crime n'eſt cru
ı'après qu'il eſt exécuté, & que moi
ıi ai été attaqué, je reçois les mêmes
proches que l'aggreſſeur. Ce n'eſt
ɔint ſans raiſon qu'on dit que vous ne
connoiſſez pour vrai fils que Démé-
ius, & qu'on me regarde comme un
ranger, né d'une concubine, ou ſup-
ɔſé. Car, ſi vous aviez pour moi la
ndreſſe qu'un pere doit à ſon enfant;
ɔus ne croiriez pas devoir ſévir contre
ıoi à qui l'on a dreſſé des embuches,
ıais contre celui qui me les a dreſſées;
: vous ne compteriez pas pour ſi peu
ıa vie, que vous ne fuſſiez touché ni
u danger que j'ai couru, ni de celui
ıquel je vais être expoſé, ſi le crime
e mes ennemis demeure impuni. S'il
ıut mourir ſans ſe plaindre, à la bon-
e heure, gardons le ſilence, & con-
ntons-nous de prier les dieux que le
rime, commencé dans ma perſonne,
y termine, & ne paſſe point juſqu'à la
ôtre. Mais ſi, ce que la nature inſpire
ceux qui ſe voiant attaqués & ſurpris
ans une ſolitude, implorent le ſecours

» des personnes mêmes qu'ils n'ont ja-
» mais vûes, je puis le faire par raport à
» vous en cette occasion : si, lorsque je
» voi les épées tirées contre moi, il m'est
» permis de faire entendre une voie plain-
» tive & suppliante : Je vous conjure par
» le doux nom de pere, dont vous savez
» depuis lontems lequel a fait le plus de
» cas de mon frere ou de moi, de m'é-
» couter dans ce moment comme si,
» éveillé par le tumulte de ce qui s'est
» passé cette nuit, vous étiez survenu
» dans le tems de mon danger & de mes
» plaintes, & que vous eussiez trouvé de
» nuit Démétrius à l'entrée de ma mai-
» son accompagné de gens armés. Ce
» que je vous aurois dit hier tout hors de
» moi & saisi de fraieur, je vous le dis
» aujourd'hui.

» Mon frere, depuis lontems nous ne
» vivons point entre nous comme des
» personnes qui songent à faire ensemble
» des parties de plaisir. Vous voulez ab-
» solument régner. Vous trouvez un obs-
» tacle invincible à vos desirs dans mon
» âge, dans le droit des gens, dans l'an-
» cien usage de la Macédoine, &, ce qui
» est encore plus fort, dans la volonté de
» mon pere. Vous ne pouvez forcer ces
» barriéres, & monter sur le trône, qu'en

m'arrachant la vie. Vous mettez tout en œuvre, & faites essai de tout, pour parvenir à votre but. Jusqu'ici, soit ma vigilance, soit mon bonheur, m'ont préservé de vos mains meurtriéres. Hier dans la cérémonie de la revûe, & du tournoi qui la suivit, vous rendites la bataille presque sanglante & funeste, & je ne me sauvai de la mort qu'en me laissant vaincre moi & les miens. De ce combat vraiment d'ennemis, vous voulutes, comme si ç'avoit été un jeu entre freres, m'entraîner à votre souper. Croiez-vous, mon pere, que j'eusse trouvé à ce repas des convives sans armes, moi chez qui ces mêmes convives sont venus de nuit bien armés? Croiez-vous qu'au milieu des ténébres je n'aurois eu rien à craindre de leurs épées, après qu'en plein jour & sous vos yeux ils m'avoient presque tué avec leurs armes de bois? Quoi! Vous, qui êtes mon ennemi déclaré, qui savez que j'ai un juste sujet de me plaindre de vous, vous venez à moi de nuit, à une heure indue, avec de jeunes gens armés? Je n'ai pas cru pouvoir en sureté me trouver à votre repas: & je vous recevrai chez moi, lorsqu'échauffé par le vin vous vous présentez à ma maison si bien

» accompagné ? Si j'avois alors ouvert » ma porte, mon pere, vous prépareriez » mes funérailles dans ce moment où vous » voulez bien écouter mes plaintes. Je » n'avance rien de douteux, & je ne par» le point sur de simples conjectures. Car » enfin Démétrius peut-il nier qu'il soit » venu à ma porte avec une troupe de » jeunes gens, & que parmi eux il y en » ait eu d'armés ? Qu'on fasse venir ceux » que je nommerai. Je les croi capables » de tout : mais ils n'auront pas la har» diesse de nier ce fait. Si je vous les ame» nois après les avoir surpris chez moi » avec des armes, vous seriez pleinement » convaincu de leur crime : leur aveu ne » doit pas être pour vous une moindre » conviction.

» Vous prononcez des imprécations & » des exécrations contre des fils impies, » qui aspirent à votre trône. Vous avez » raison, mon pere : mais que vos malé» dictions ne soient pas aveugles. Discer» nez l'innocent du coupable. Que celui » qui a formé le dessein de tuer son frere, » éprouve la juste colére des dieux ven» geurs de l'autorité paternelle : mais que » celui qui par le crime de son frere s'est » vû près de périr, trouve un asyle dans » la bonté & la justice de son pere. Car

où

» où en puis-je trouver ailleurs, moi pour
» qui ni la cérémonie de la revûe, ni la
» solennité du tournoi, ni ma maison, ni
» le festin, ni le tems de la nuit accordé
» aux mortels pour le repos, n'ont point
» eu de sureté? Si je vais au repas où mon
» frere m'invite, je suis perdu: je le suis
» encore aussi certainement, si je le reçois
» chez moi lorsqu'il y vient de nuit. Par
» tout des embuches m'attendent : par
» tout la mort m'est préparée. Où faut-il
» donc que je me réfugie?

» Je ne me suis attaché qu'aux dieux,
» & à vous, mon pere. Je n'ai point fait
» ma cour aux Romains, & ne puis re-
» courir à eux. Ils souhaitent ma perte,
» parce que je suis sensible aux injustices
» qu'on vous fait; parce que je souffre
» avec peine & avec indignation qu'on
» vous ait enlevé tant de villes, tant
» de peuples, & tout récemment enco-
» re les côtes maritimes de la Thrace.
» Ils n'espérent point se rendre maîtres de
» la Macédoine de votre vivant, ni du
» mien. Ils savent que, si le crime de mon
» frere me fait périr, & si la vieillesse
» vous enleve, ou si même on n'attend
» pas l'ordre de la nature, le Roi & le
» roiaume de Macédoine seront à eux.

» Si les Romains vous avoient laissé

» quelque ville, quelque pays, hors de la
» Macédoine, peutêtre pourrois-je m'y
» retirer. Mais, me dira-t-on, je trouve-
» rai une protection assez puissante dans
» les Macédoniens. Vous vites hier, mon
» pere, comment les soldats m'attaqué-
» rent dans le combat. Que leur man-
» quoit-il, sinon d'être armés d'épées? ce
» qu'ils n'avoient pas pour lors, les con-
» vives de mon frere l'ont pris pendant la
» nuit. Que dirai-je d'une grande partie
» des principaux de votre Cour, qui at-
» tendent tout des Romains, & de celui
» qui est tout puissant auprès d'eux. Ils
» ne rougissent point de le préférer, non
» seulement à moi qui suis son aîné, mais
» je pourrois presque le dire, à vous mê-
» me qui êtes notre Roi & notre pere.
» Car c'est à lui qu'on prétend que vous
» êtes redevable de ce que le Sénat vous
» a remis une partie de ce qu'il auroit
» exigé de vous: c'est lui qui maintenant
» empêche les Romains de venir à main
» armée dans votre roiaume: enfin, si on
» l'en croit, votre vieillesse n'est en sure-
» té & en paix qu'à l'abri de la protec-
» tion que vous procure un jeune fils. Il a
» pour lui, & les Romains, & les villes
» qu'on a tirées de votre domaine, &
» tout ce qu'il y a de Macédoniens qui

» attendent leur fortune de Rome. Pour » moi, mon pere, je fais gloire de n'a» voir que vous pour protecteur, & de » ne rien espérer d'ailleurs.

» Quel croiez vous que soit le but de » la lettre que Quintius vient de vous » écrire, dans laquelle il vous marque en » termes formels que vous avez agi pru» demment pour vos intérêts d'avoir en» voié Démétrius à Rome, & où il vous » exhorte de l'y renvoier avec de nou» veaux Ambassadeurs, & un plus grand » nombre des principaux d'entre les Ma» cédoniens ? Quintius lui tient lieu » maintenant de tout. Il ne se conduit » que par ses conseils, ou plutôt par ses » ordres. Oubliant que vous êtes son pere, » il semble l'avoir substitué en votre pla» ce. C'est à Rome, & sous ses yeux, » qu'il a formé le plan des desseins secrets » & clandestins qu'il fera bientôt éclore. » C'est pour les faire réussir plus sure» ment, que Quintius vous ordonne d'en» voier avec lui un plus grand nombre » d'entre les principaux de Macédoine. Ils » partent d'ici pour Rome attachés de » bonne foi à votre personne & à vos » intérêts : mais gagnés par les caresses » dont on les y comble, ils en reviennent » imbus & infectés de principes tout con-

» traires. Démétrius ſeul eſt tout pour
» eux : ils oſent déja, de votre vivant,
» l'appeller roi. Si je marque de l'indi-
» gnation pour une telle conduite, j'ai
» la douleur de voir que non ſeulement
» les autres, mais vous-même, mon pere,
» m'accuſez d'aſpirer au trône. Si cette
» accuſation eſt laiſſée commune entre
» nous, je ne m'y reconnois point : elle
» ne peut me regarder. Car qui eſt-ce
» que je déplace, pour m'emparer de ce
» qui appartiendroit à un autre ? Je n'ai
» que mon pere avant moi, & je prie les
» dieux qu'il y ſoit lontems. En cas que
» je lui ſurvive, & je ne le ſouhaite qu'au-
» tant qu'il m'en jugera digne, je recevrai
» la ſucceſſion du roiaume ſi mon pere
» m'y appelle. Celui-là peut être accuſé
» d'aſpirer au trône, & d'y aſpirer d'une
» maniére injuſte & criminelle, qui ſe
» hâte de violer l'ordre & de franchir les
» bornes preſcrites par l'âge, par la na-
» ture, par l'uſage & les coutumes de
» Macédoine, & par le droit des gens.
» Mon frere aîné, dit en lui-même Dé-
» métrius, à qui le roiaume appartient par
» le droit d'aîneſſe & par la volonté de
» mon pere, eſt pour moi un obſtacle. Il
» faut m'en défaire. Je ne ſerai pas le pre-
» mier qui me ſerai fait roi en répandant

» le ſang d'un frere. Mon pere, âgé & » ſans appui, craindra trop pour lui-mê» me pour ſonger à venger la mort de » ſon fils. Les Romains ſeront bien aiſes » de me voir ſur le trône, ils approuve» ront ma conduite, & ſauront bien me » ſoutenir. Ces projets peuvent manquer, » mon pere, je l'avoue; mais ils ne ſont » point ſans fondement. En un mot, voici » où je réduis tout. Vous pouvez mettre » ma vie en ſureté en puniſſant ceux qui » prirent hier les armes pour m'aſſaſſiner: » mais ſi leur crime réuſſit, vous ne ſerez » pas en état de pourſuivre la vengeance » de ma mort.

Après que Perſée eut fini ſon diſcours, tous les aſſiſtans jettérent les yeux ſur Démétrius, comme s'il eût dû répondre ſur le champ. Mais comme Démétrius, accablé de douleur & baigné de larmes, paroiſſoit hors d'état de parler, tous demeurérent lontems dans le ſilence. Enfin ce Prince, preſſé de ſe défendre, fit céder ſa douleur à la néceſſité, & parla ainſi.

» Perſée, en m'accuſant devant vous, » mon pere, & répandant de fauſſes lar» mes pour exciter votre compaſſion, » vous a rendu ſuſpectes les miennes qui » ne ſont que trop vraies, & m'a enlevé

» tous les avantages qu'ont ordinaire-
» ment les accusés. Au lieu que c'est lui,
» qui, depuis que je suis revenu de Ro-
» me, ne cesse jour & nuit, dans les
» secrets entretiens qu'il a avec ses créa-
» tures, de me tendre des embuches; il
» me représente devant vous comme non
» seulement lui tendant des piéges ca-
» chés pour le faire périr, mais l'atta-
» quant à force ouverte & à main ar-
» mée. Il cherche à vous allarmer par
» son péril, pour se hâter de perdre par
» votre moien un frere innocent. Il se
» dit sans refuge & sans asyle, pour
» m'empécher d'en trouver dans votre
» bonté & dans votre justice. Dans l'é-
» tat de solitude & d'abandon où je suis
» ici, sans amis & sans protecteurs, il
» veut me rendre odieux par le reproche
» d'un crédit étranger, qui me nuit plu-
» tôt qu'il ne me sert.

» Remarquez, je vous prie, com-
» ment en accusateur artificieux, il a mê-
» lé & confondu l'action de cette nuit
» avec tout le reste de ma vie, pour ren-
» dre d'un côté suspecte par ma conduite
» passée cette derniére action, dont vous
» connoitrez bientôt l'innocence; &,
» de l'autre, pour appuier par cette fa-
» ble vaine d'une attaque nocturne l'ac-

» cusation également vaine qu'il intente
» contre moi de vûes, d'espérances, &
» de prétentions criminelles. Il a cher-
» ché en même tems à faire croire que
» cette accusation n'étoit point prémé-
» ditée ni préparée, mais que la crain-
» te seule & le tumulte de cette nuit y
» avoit donné lieu. Si je songeois à tra-
» hir mon pere & son roiaume, si j'a-
» vois formé des complots avec les Ro-
» mains, avec les ennemis de l'Etat,
» il ne faloit pas, Persée, attendre la
» fable de cette nuit, mais m'accuser dès
» auparavant de trahison. Si l'accusation
» de trahison, séparée de l'autre, étoit
» dénuée de toute vraisemblance, & ne
» pouvoit servir qu'à prouver votre en-
» vie contre moi, & non mon crime;
» il faloit aujourd'hui n'en point faire
» mention, & différer à un autre tems à
» me poursuivre comme traître à la pa-
» trie, pour n'examiner présentement
» que cette seule question, si c'est moi
» qui vous ai dressé des embuches, ou
» si c'est vous qui m'en avez dressé. Je
» tâcherai néanmoins, autant que le
» trouble d'une accusation subite & im-
» prévûe me le permettra, de distin-
» guer ce que vous avez confondu; &
» de démêler si c'est à vous ou à moi

» qu'on doit imputer les embuches de
» cette nuit.

» Persée avance que j'ai formé le dessein de l'assassiner, afin que par la mort de mon aîné, à qui le trône devoit appartenir par le droit des gens, par l'usage de la Macédoine, & même, à ce qu'il prétend, par votre jugement, je pusse, quoique son cadet, occuper sa place. Que signifie donc cette autre partie de son discours, où il dit que j'ai cultivé avec un soin particulier les bonnes graces des Romains, & que j'ai compté pouvoir monter sur le trône par leur crédit ? Car, si je croiois les Romains assez puissans pour donner le sceptre de Macédoine à qui il leur plairoit, & si je comptois si fort sur mon crédit auprès d'eux, pourquoi commettre gratuitement un parricide ? Quoi ! Aurois-je donc affecté de ceindre ma tête d'un diadême souillé du sang de mon frere, afin de me rendre odieux & exécrable à ceux-là même, chez qui je me suis acquis du crédit, s'il est vrai que j'y en aie quelqu'un par une probité ou feinte ou véritable ? Si ce n'est que vous vous imaginiez que Quintius, par les avis duquel on m'accuse de me laisser con-

» duire, lui qui vit avec une si grande
» union avec son frere, m'ait conseillé
» le meurtre du mien. Il a ramassé tous
» les avantages par lesquels il prétend
» que je puis me promettre la supériorité
» sur lui, le crédit des Romains, les
» suffrages des Macédoniens, & le con-
» sentement presque universel des dieux
» & des hommes : & en même tems,
» comme si je lui étois inférieur en tout,
» il m'accuse d'avoir eu recours à une
» ressource qui n'est emploiée que par
» les plus grands scélérats. Voulez-vous
» qu'on nous juge sur ce principe & sur
» cette régle, que celui de nous deux
» qui aura craint que l'autre ne fût jugé
» plus digne du diadême, soit déclaré
» avoir formé le dessein de faire périr
» son frere ?

» Mais venons au fait, & examinons
» l'ordre & le plan de l'entreprise crimi-
» nelle qu'on m'impute. Il prétend avoir
» été attaqué par plusieurs voies, renfer-
» mées toutes néanmoins dans l'espace
» d'un seul jour. J'ai voulu le faire périr,
» dit-il, en plein jour dans le combat
» dont la céremonie sacrée de la revûe
» fut suivie : j'ai voulu, en l'invitant à
» un repas chez moi, m'en défaire par
» le poison : enfin j'ai voulu l'attaquer à

» force ouverte, quand de nuit des gens
» armés m'ont accompagné chez lui dans
» une partie de plaisir.

» Vous voiez, mon pere, quel tems
» j'avois choisi pour le parricide ; un
» tournoi, un festin, une partie de plai-
» sir. Quel jour encore, & combien
» respectable ! où l'armée passe en revûe,
» où les armes brillantes de tous les Rois
» de Macédoine sont portées à la tête
» de la cérémonie, où l'on passe à tra-
» vers les deux parties de la victime sa-
» crée, où nous avons l'honneur de mar-
» cher à vos deux côtés, suivis de toute
» la foule du peuple Macédonien. Quoi !
» purifié par cet auguste sacrifice des fau-
» tes que j'aurois pu commettre aupara-
» vant, aiant sous les yeux la victime
» sacrée à travers laquelle nous passions,
» j'avois l'esprit occupé de parricide, de
» poisons, de poignards ! Souillé de la
» sorte par les crimes les plus horribles,
» par quelles cérémonies ensuite, par
» quelles victimes aurois-je pu me pu-
» rifier ?

» On sent visiblement que mon fre-
» re, emporté par l'aveugle passion de
» me calomnier & de me perdre, en
» voulant rendre tout suspect & m'en
» faire un crime, se trahit & se contre-

» dit lui-même. Car enfin, mon frere, » si j'ai pensé à me défaire de vous par » le poison dans le repas, qu'y avoit-il » de moins sensé que de vous irriter & » de vous mettre sur vos gardes par un » combat opiniâtre, où j'aurois fait pa- » roitre des desseins violens contre vous, » & de vous empécher par là de vous » trouver au repas où je vous avois in- » vité, comme effectivement vous refu- » sates d'y venir? Mais, après ce refus, » n'aurois-je pas dû travailler à me ré- » concilier avec vous, &, puisque j'a- » vois résolu d'emploier le poison à vo- » tre égard, chercher une occasion d'en » faire usage? Y avoit-il du sens à passer » brusquement le jour même à un autre » dessein, & à entreprendre de vous as- » sassiner sous prétexte d'aller chez vous » en partie de plaisir? Pouvois-je rai- » sonnablement espérer, si j'étois dans » la pensée que la crainte de la mort » vous avoit fait refuser de venir à mon » repas, que la même crainte ne vous » empécheroit pas de me recevoir chez » vous?

» Je ne croi pas, mon pere, devoir » rougir de vous avouer, que dans un » jour de fête & de réjouissance, me » trouvant avec de jeunes gens de mon

» âge, j'ai pris un peu plus de vin qu'à
» l'ordinaire. Informez-vous, je vous
» prie, comment se passa hier notre re-
» pas, avec quels éclats de réjouissance,
» avec quels transports d'une gaieté folâ-
» tre, à quoi ne contribuoit pas peu la
» joie, peutêtre trop indiscrette, de ce
» que dans le tournoi notre parti n'a-
» voit pas eu du dessous. C'est le triste
» état d'une accusation imprévûe, c'est
» le danger où je me trouve maintenant,
» qui n'a que trop aisément dissipé les
» fumées du vin, sans quoi, assassin
» tranquille, je serois encore entre les
» bras du sommeil. Si j'avois eu dessein
» d'attaquer votre maison, pour en tuer
» le maître, est-ce que je n'aurois pu
» m'abstenir pour un jour de prendre
» tant de vin, & imposer la même loi
» à mes compagnons ?

» Mais, pour ne pas laisser croire
» que j'agisse seul avec simplicité, écou-
» tons mon frere, qui agit sans malice,
» & qui n'est point soupçonneux. Tout
» ce que je sai, dit-il, & tout ce qui
» fait l'objet de ma plainte, c'est qu'ils
» sont venus chez moi avec des armes
» sous prétexte d'une partie de plaisir.
» Si je vous demande comment vous l'a-
» vez su, vous serez forcé d'avouer, ou

» que ma maison étoit remplie d'espions
» envoiés de votre part, ou que mes gens
» avoient pris des armes si ouvertement
» que tout le monde le savoit. Que fait
» mon frere? Pour ne pas paroitre avoir
» ci-devant fait épier mes démarches,
» ni maintenant se fonder sur de simples
» inductions, il vous prie de vous infor-
» mer vous-même de ceux qu'il vous
» nommera, s'il n'est pas vrai qu'ils sont
» venus chez lui avec des armes; afin
» que, comme si la chose étoit douteu-
» se, après cette enquête d'un fait qu'ils
» avouent d'eux-mêmes & qu'ils recon-
» noissent, ils passent pour convaincus
» dûment & dans les formes. Est-ce là
» de quoi il s'agit? Que ne demandez-
» vous qu'on s'informe s'ils ont pris des
» armes pour vous assassiner, & s'ils les
» ont prises à ma sollicitation & à mon
» su? Car c'est là ce que vous prétendez,
» & non ce qu'ils avouent hautement,
» & ce qui est clair, qu'ils les ont pri-
» ses pour leur propre défense. S'ils ont
» eu raison de le faire ou non, c'est à
» eux d'en rendre compte. Ne mélez point
» ma cause avec la leur: elles n'ont rien
» de commun. Dites-nous seulement si
» notre dessein étoit de vous attaquer
» ouvertement, ou par surprise. Si c'é-

» toit ouvertement, pourquoi n'avons-
» nous pas tous pris des armes ? Pourquoi
» aucun de nous n'en a-t-il eu, excepté
» ceux qui avoient maltraité votre espion?
» Si ce devoit être par surprise, quel au-
» roit été le plan de l'attaque ? Quoi !
» Après que le repas auroit été fini chez
» vous, & que je me serois retiré avec
» ma troupe, ces quatre hommes armés
» y seroient restés, pour vous attaquer
» lorsque vous seriez endormi ? Comment
» auroient-ils pu se cacher dans la mai-
» son, étant étrangers, m'appartenant,
» & devant être fort suspects, parce que
» quelques heures auparavant ils avoient
» été dans la querelle ? Mais, après vous
» avoir assassiné, comment auroient-ils
» pu se sauver ? Quatre hommes armés
» pouvoient-ils ainsi se rendre maîtres de
» votre logis ?

» Laissez-là cette fable nocturne, &
» venez à ce qui vous pique & vous tient
» au cœur. Pourquoi, semble me dire
» mon frere, pourquoi, Démétrius, par-
» le-t-on de vous faire roi ? Pourquoi
» quelques-uns vous jugent-ils plus di-
» gne que moi de succéder à notre pere ?
» Pourquoi venez-vous rendre douteuse
» & incertaine mon espérance, qui sans
» vous seroit assurée ? Voila ce que pen-

» se Persée, quoiqu'il ne parle pas ainsi: » voila ce qui le rend mon ennemi & » mon accusateur; voila ce qui remplit » le palais & tout le roiaume de soup- » çons & d'accusations. Si je ne dois » pas, mon pere, espérer maintenant le » sceptre, ni peutêtre songer jamais à » le disputer, parceque je suis le cadet, » & que vous voulez que je céde à mon » aîné: il ne s'ensuit pas que je m'en doi- » ve faire juger indigne, soit * par vous, » mon pere, soit par tous les Macé- » doniens; ce qui ne pourroit m'arriver » que par ma mauvaise conduite. Je puis » bien, par modération, le céder à qui » il appartient: mais je ne puis renon- » cer ni à ma vertu, ni à ma réputa- » tion.

» Vous me reprochez l'affection des » Romains, & me faites un crime de » ce qui doit faire ma gloire. Je n'ai » point demandé d'être envoié à Rome » ni comme otage d'abord, ni ensuite » comme Ambassadeur. Vous le savez, » mon pere. Quand vous m'avez ordon- » né d'y aller, je vous ai obéi; & je » croi m'y être conduit de maniére à ne

* *Au lieu d'*indignus te patre, *Gronove dit*, indignus tibi, pater, *ce qui paroit faire une meilleure suite.*

» vous point faire honte, ni à vous, ni
» à votre couronne, ni à la nation. C'est
» donc vous, mon pere, qui avez don-
» né occasion à l'amitié qui me lie avec
» les Romains. Tant que vous aurez la
» paix avec eux, notre amitié subsistera,
» au premier signal de guerre, après
» avoir été chez eux en qualité d'otage,
» & y avoir exercé la fonction d'Ambas-
» sadeur d'une façon qui n'a peutêtre pas
» été inutile à mon pere, je me déclare
» dès le moment même leur ennemi. Je
» ne demande point aujourd'hui que la
» faveur des Romains me soit de quel-
» que secours: je desire & prie seule-
» ment qu'elle ne me nuise point. Elle
» n'a pas commencé dans la guerre, &
» n'est pas destinée à y subsister. Com-
» me otage, & comme Ambassadeur,
» la paix a été mon objet: qu'on ne
» m'en fasse ni un crime, ni un mérite.
» Si j'ai violé en quelque chose le res-
» pect que je vous dois, ô mon pere,
» si j'ai formé quelque entreprise crimi-
» nelle contre mon frere, qu'on me pu-
» nisse comme je le mérite, j'y consens:
» mais si je suis innocent, je demande
» que nul crime ne pouvant m'être re-
» proché, on ne me fasse point succom-
» ber à l'envie. Ce n'est pas d'aujour-

» d'hui que mon frere commence à m'ac-
» cuser: mais c'est d'aujourd'hui qu'il
» commence à le faire ouvertement, sans
» que j'y aie donné lieu. Si mon pere
» étoit fâché contre moi, vous devriez,
» en qualité de frere aîné, intercéder
» pour votre cadet, solliciter sa grace,
» demander qu'on eût égard à son âge,
» & qu'on lui pardonnât une faute com-
» mise par inadvertance. Ma perte me
» vient, d'où je devois attendre mon
salut.

» Presque endormi, après le festin
» & une partie de plaisir, je suis entraîné
» ici tout-à-coup pour répondre à une
» accusation de parricide, & suis obligé
» de plaider moi-même ma cause, sans
le secours d'avocats, ni d'aucune personne qui m'aide de son crédit ou de ses conseils. Si j'avois à parler pour un autre, j'aurois pris du tems pour préparer & composer mon discours; & cependant je ne courrois risque que de ma réputation, & il ne s'agiroit que de faire paroitre mon esprit & mon éloquence. Dans ce moment, sans savoir pourquoi l'on me mande ici, j'entends un pere en colére qui m'ordonne de me défendre, & un frere qui me charge des crimes les plus atroces. Il a

» eu tout le tems qu'il a voulu pour
» préparer son accusation ; & moi, pour
» connoitre de quoi il s'agissoit, je n'ai
» eu que celui où j'ai été accusé. Dans
» ce rapide moment, devois-je être plus
» attentif à écouter mon accusateur, qu'à
» méditer mon apologie ? Surpris par
» une accusation subite & imprévûe,
» à peine ai-je pu comprendre ce qu'on
» m'objectoit, loin de savoir comment
» je dois me défendre. Quelle espérance
» me resteroit-il, si je n'avois pour ju-
» ge mon pere ? Il peut témoigner plus
» d'affection à mon frere comme à l'aî-
» né, mais il me doit plus de compas-
» sion à moi comme à l'accusé. Car moi
» je vous conjure de me conserver pour
» vous & pour moi, au lieu que Per-
» sée vous demande de me sacrifier à sa
» sureté. Que pensez-vous qu'il doive
» faire quand vous lui aurez donné le
» sceptre, puisque dès à présent il exi-
» ge que vous lui soyiez favorable au prix
» de mon sang ?

Pendant qu'il se défendoit ainsi, les soupirs & les sanglots mélés de pleurs lui coupérent la parole. Philippe, les aiant fait sortir l'un & l'autre pour un moment, après s'être entretenu avec ses amis, les fit rentrer & leur dit : » Qu'il

» ne décideroit point leur affaire sur de
» simples paroles & sur des discours d'u-
» ne heure, mais sur l'information qu'il
» feroit de leur conduite, & de la ma-
» niére dont ils se comporteroient dans
» les petites comme dans les grandes
» choses, dans leurs discours & dans
» leurs actions. « Ce jugement fit assez connoitre, que si d'un côté Démétrius s'étoit lavé du crime d'avoir attenté à la vie de son frere, de l'autre néanmoins ses liaisons avec les Romains le rendoient suspect à Philippe. Ce furent là comme les semences de la guerre de Macédoine qui furent jettées du vivant de Philippe, & qui devoient sur tout éclore sous Persée son successeur.

Le Roi, quelque tems après, envoia à Rome en qualité d'Ambassadeurs Philocle & Apelle, moins pour y traiter d'aucune affaire, que pour y sonder la disposition des esprits à l'égard de Démétrius, & pour s'informer sous main des discours qu'il y avoit tenus, principalement avec Quintius, sur la succession au trône. Philippe ne les croioit point attachés à aucun parti, mais ils l'étoient en effet à Persée, & avoient part à son complot. Démétrius, qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit,

AN.M. 3823
Av.J.C. 181
Liv. lib. 40
n. 20-24.

excepté l'accusation de son frere qui avoit éclaté, n'avoit aucune espérance de pouvoir appaiser son pere à son égard, sur tout quand il le vit obsédé de telle sorte par son frere, qu'il ne pouvoit plus en approcher. Il se réduisit à s'observer scrupuleusement tant sur ses discours que sur ses actions, pour ne donner aucune prise aux soupçons & à l'envie. Il évitoit de parler des Romains, & d'avoir aucun commerce avec eux, même par lettres, sachant que c'étoit ce qui aigrissoit sur tout les esprits contre lui. Il auroit dû prendre ces précautions plus tôt. Mais ce jeune Prince qui étoit sans expérience, qui avoit beaucoup de simplicité, & qui jugeoit des autres par lui-même, n'avoit pas cru qu'il y eût rien à craindre pour lui à la Cour dont il devoit mieux connoitre les intrigues & les artifices.

Philippe, sur une opinion vulgaire répandue dans le pays, que du haut du mont Hémus on découvroit la mer Noire & la mer Adriatique, aussi bien que le Danube & les Alpes, eut la curiosité de s'en assurer par ses yeux, croiant que cette vûe pourroit lui être de quelque usage pour le dessein qu'il avoit de porter la guerre en Italie. Il ne mena avec

lui que Persée, & renvoia Démétrius en Macédoine, lui donnant pour l'escorter Didas, Gouverneur de Péonie, l'un des principaux Officiers du Roi. Il étoit vendu à Persée, qui eut bien soin de l'instruire, & qui lui recommanda sur tout de s'insinuer adroitement dans l'esprit du jeune Prince, pour tirer de lui tous ses secrets.

Didas s'acquitta parfaitement de sa commission. Il entra dans les sentimens de Démétrius, plaignit son sort, parut détester l'injustice & la mauvaise foi de ses ennemis qui le décrioient dans l'esprit de son pere, & lui fit offre de ses services dans tout ce qui dépendroit de son ministére. Démétrius songeoit à se retirer chez les Romains. Il crut que le ciel lui en fournissoit un moien sûr, car il faloit passer par la Péonie dont Didas étoit Gouverneur, & il lui découvrit son dessein. Didas, sans perdre de tems, en donna avis à Persée, & celui-ci au Roi Philippe, qui après avoir essuié des fatigues infinies pour arriver au sommet du mont Hémus, étoit revenu de son voiage aussi peu instruit qu'auparavant. On ne détruisit pas néanmoins l'opinion vulgaire, plutôt apparemment pour ne point exposer à la raillerie publique la

folle entreprise d'un voiage si ridicule; que parce qu'ils avoient vû d'un même lieu des mers, des montagnes, & des riviéres si écartées les unes des autres. Quoi qu'il en soit, le Roi étoit actuellement occupé au siége d'une ville nommée Pétra, quand il apprit la nouvelle dont je viens de parler. On arréta Hérodote, le principal des amis de Démétrius, & l'on donna ordre de garder à vûe le jeune Prince.

Philippe revint en Macédoine fort triste. Cette derniére entreprise de Démétrius le touchoit vivement. Il crut pourtant devoir attendre le retour des Ambassadeurs qu'il avoit envoiés à Rome. On leur avoit fait la leçon avant qu'ils partissent de Macédoine. Ils raportérent exactement tout ce qu'on leur avoit dicté, & présentérent au Roi une fausse Lettre scellée du sceau contrefait de T. Quintius, par laquelle » il le » prioit de ne point savoir mauvais gré » à son fils Démétrius de quelques paro» les imprudentes qui pouvoient lui être » échapées à Rome dans des conversa» tions au sujet de la succession au trô» ne, l'assurant qu'il n'entreprendroit » rien contre les droits du sang & de » la nature. Il ajoutoit, en parlant de

lui-même, qu'il étoit fort éloigné de lui donner jamais de pareils conseils. Cette lettre confirma tout ce que Persée avoit avancé contre son frere. Hérodote fut mis à la question, & il mourut dans les tourmens, sans avoir chargé en rien son Maître.

Persée accusa de nouveau son frere devant le Roi. On lui faisoit un crime d'avoir projetté le dessein de s'enfuir à travers la Péonie, & d'avoir corrompu quelques particuliers pour l'accompagner dans sa fuite. Mais ce qui le chargeoit le plus, étoit la fausse lettre de Quintius. Son pere néanmoins ne prononça rien contre lui en public, se réservant de s'en défaire en secret, non par égard pour son fils, mais de peur que l'éclat que feroit sa punition ne découvrît trop ses desseins contre Rome. En partant de Thessalonique pour Démétriade, il chargea Didas de l'en délivrer. Celui-ci aiant mené avec lui Démétrius dans la Péonie, lui donna du poison dans un repas qui suivit la cérémonie d'un sacrifice. Il n'eut pas plutôt pris ce breuvage, qu'il se sentit saisi de douleurs violentes. Il se retira dans son appartement, se plaignant avec amertume de la cruauté de son pere, & accusant hau-

tement le parricide de son frere, & le crime de Didas. Ses douleurs augmentant, deux domestiques de Didas qui étoient entrés dans sa chambre lui jettérent des couvertures sur la tête, & l'étouférent. Telle fut la fin de ce jeune Prince, qui méritoit un meilleur sort.

An. M. 3825. Av. J.C. 179. Liv. lib. 40. n. 54-57.

Il se passa près de deux ans sans qu'on découvrît rien du complot formé par Persée contre son frere. Cependant Philippe, dévoré de chagrins & de remords, déploroit sans cesse la mort de son fils, & se reprochoit à lui-même sa cruauté. Le fils qui lui restoit, qui se comptoit déja pour roi, & à qui les Courtisans commençoient à s'attacher le regardant comme devant être bientôt leur maître, ne lui causoit pas moins d'amertume. Il voioit avec une peine infinie sa vieillesse méprisée, les uns attendant sa mort avec impatience, & les autres même ne l'attendant pas.

Parmi ceux qui l'approchoient, Antigone tenoit le premier rang. Il étoit neveu d'un autre * Antigone, qui avoit été Tuteur de Philippe, & qui sous ce nom & en cette qualité avoit régné pendant dix ans. Il étoit toujours demeuré, au milieu des mouvemens & des

* *Il avoit pour surnom* Doson.

cabales

cabales de la Cour, attaché inviolablement par devoir & par affection à la perſonne du Prince. Perſée ne l'aimoit pas déja par lui-même ; mais cette fidélité & cet attachement inviolable à ſon pere l'en rendit l'ennemi déclaré. Antigone ſentit à quel danger il ſe trouveroit exposé, quand ce Prince ſeroit monté ſur le trône. Quand il vit que l'eſprit de Philippe commençoit à s'ébranler, & qu'il regrettoit de tems en tems avec larmes & ſoupirs ſon fils Démétrius, il crut devoir profiter de cette ouverture ; & tantôt prêtant l'oreille aux diſcours qu'il tenoit ſur ce ſujet, tantôt l'y mettant de lui-même, & regrettant la précipitation avec laquelle on s'étoit conduit dans cette affaire, il entroit dans ſes ſentimens & dans ſes plaintes, & leur donnoit par là une nouvelle force. Et comme la vérité laiſſe toujours après elle quelques veſtiges & quelques traces qui la font diſcerner, il s'appliquoit avec toute l'attention poſſible à découvrir & à démêler les intrigues ſecrettes du complot de Perſée.

Ceux qui y avoient eu le plus de part, & ſur qui les ſoupçons pouvoient tomber le plus juſtement, étoient Apelle & Philocle, qui avoient été envoiés à Rome

en qualité d'Ambassadeurs, & qui en avoient raporté, comme sous le nom de Quintius Flamininus, la Lettre qui avoit été si funeste au jeune Prince. Le bruit commun à la Cour étoit qu'on y avoit mis une fausse signature. Mais ce n'étoit qu'une simple conjecture, & l'on n'en avoit point de preuve. Heureusement Xychus, qui avoit été à Rome avec Apelle & Philocle en qualité de Secrétaire de l'Ambassade, se présenta par hazard devant Antigone. Il le fit arrêter, le fit conduire au palais, & l'aiant laissé entre les mains des gardes, il alla trouver Philippe. » Il m'a paru, lui dit-il, » par plusieurs discours que vous m'avez » tenus, que rien ne vous feroit plus » de plaisir que de savoir au vrai ce que » vous deviez penser de vos deux fils, » & d'être bien assuré lequel avoit dressé » des embuches à l'autre. Vous avez en » votre pouvoir l'homme du monde le » plus capable de vous en éclaircir : c'est » Xychus. Il est dans votre palais, & vous » pouvez le faire venir. « On l'amena sur le champ. Il commença d'abord par nier tout, mais foiblement, & de maniére qu'on vit bien que pour peu qu'on l'intimidât, il découvriroit tout ce qu'on vouloit savoir. En effet, dès que le mi-

nistre de la Justice parut, & qu'on fit mine de le mettre à la question, il avoua tout, dévelopa toute l'intrigue des Ambassadeurs, & expliqua la part qu'il y avoit prise par son ministére. On fit arrêter sur le champ Philocle, qui se trouva à la Cour. Apelle, qui étoit absent, aiant appris que Xychus avoit tout découvert, se sauva en Italie. On ne sait pas bien certainement ce qu'on tira de Philocle. Quelques-uns prétendent qu'après avoir d'abord nié hardiment le fait, lorsqu'on lui eut confronté Xychus, il ne put pas soutenir sa présence. D'autres disent qu'il souffrit constamment la torture, & protesta jusqu'à la fin de son innocence. Tout cela ne servit qu'à renouveller & qu'à redoubler la douleur de Philippe, pere également infortuné & à plaindre, soit qu'il jettât les yeux sur celui de ses fils qui étoit mort, soit qu'il envisageât celui qui lui avoit survécu.

Persée aiant appris que tout étoit découvert, connoissoit trop son pouvoir & son crédit, pour croire qu'il dût songer à se mettre en sureté par la fuite; il prit seulement la précaution de se tenir éloigné de la Cour, attentif alors uniquement, pendant que son pere vi-

vroit encore, à se soustraire à son indignation.

Philippe n'espéroit pas de pouvoir le faire arrêter, pour le punir comme il le méritoit. La seule pensée qui l'occupa, fut d'empêcher qu'avec l'impunité il ne pût encore jouir du fruit de son crime. Dans cette vûe, il fait venir Antigone, à qui il étoit redevable de la découverte du complot, & qu'il jugeoit très propre à remplir le trône de Macédoine par son mérite personnel, & par la réputation & la gloire encore toute récente de son oncle Antigone. » Réduit au triste état, » lui dit-il, de souhaiter pour moi ce » que les autres peres détestent comme le » plus horrible des malheurs, je veux » dire d'être sans enfans, je songe à re» mettre entre vos mains un roiaume » dont je suis redevable à la tutéle de vo» tre Oncle, & que non-seulement il » m'a conservé par sa fidélité, mais qu'il » a encore beaucoup augmenté par son » courage. Je n'ai que vous que je ju» ge digne du sceptre. Si je ne trouvois » personne capable de le porter digne» ment, j'aimerois mieux qu'il périt & » s'anéantît pour toujours, que de le voir » passer entre les mains de Persée com» me la récompense de sa perfide impiété.

» Je croirai Démétrius sorti du tom-
» beau, & rendu à son pere, si je puis
» vous substituer à sa place, vous qui
» seul avez pleuré sur la mort de mon
» fils, & sur la malheureuse crédulité
» qui me l'a fait perdre.

Depuis ce discours, il le combla de toutes sortes d'honneurs pour le mettre en vûe, & le produire en public. Pendant que Persée étoit dans la Thrace, Philippe visita plusieurs villes de Macédoine, & recommanda Antigone aux grands Seigneurs avec beaucoup de zêle & d'affection : &, s'il avoit vécu plus lontems, on ne doutoit point qu'il ne l'eût mis en possession du trône. Etant parti de Démétriade, il s'étoit arrêté lontems à Thessalonique, de là il passa à Amphipolis, où il tomba dans une fâcheuse maladie. On convenoit pourtant qu'il étoit plus malade d'esprit que de corps. Le chagrin lui causoit une insomnie continuelle, & il s'imaginoit souvent voir pendant la nuit l'ombre de son fils, qui lui reprochoit sa mort, & le chargeoit de malédictions. Il expira, en pleurant l'un de ses fils, & prononçant des exécrations contre l'autre. Antigone auroit pu être mis sur le trône, si la mort du Roi eût été d'a-

bord rendue publique. Le médecin Calligéne, qui présidoit aux consultations, n'attendit pas la mort du Roi, & dès les premiers indices qu'il ne pouvoit pas relever de cette maladie, il dépécha vers Persée des courriers qu'il tenoit tous prêts comme ils en étoient convenus ensemble ; &, jusqu'à ce qu'il fût venu, il céla la mort du Roi à tous ceux qui étoient hors du palais. Persée surprit tout le monde par sa promte arrivée, & se mit en possession du roiaume qu'il avoit acquis par son crime.

Son régne fut d'onze années, dont les quatre derniéres furent emploiées dans la guerre contre les Romains, à laquelle il s'étoit préparé depuis qu'il étoit monté sur le trône. Enfin Paul Emile remporta sur lui une célébre victoire, qui mit fin au roiaume de Macédoine. Pour ne point être obligé de couper & d'interrompre le fil de l'histoire de Persée, qui est presque entiérement séparée de celle des autres Rois, je différerai d'en parler jusqu'au Livre suivant, où je la raporterai toute entiére & sans interruption.

§ II.

Mort de Séleucus Philopator, après un régne assez court, & obscur. Son frere Antiochus, surnommé Epiphane, lui succéde. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte, & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une revolte générale, il passe en Palestine, assiége & prend Jerusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergéte surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux freres s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux freres en repos.

LE REGNE de Séleucus Philopator en Asie ne fut pas de longue durée, & n'eut rien de mémorable. C'est sous lui qu'arriva l'histoire célébre d'Héliodore, raportée dans le second livre des Maccabées. La Cité sainte de Jérusalem *II. Macc.* 3.

jouissoit alors d'une paix profonde. La piété & la fermeté du Grand-Prêtre Onias y faisoient observer les loix de Dieu, & inspiroient aux Rois même & aux Princes idolâtres un grand respect pour le lieu saint. Ils l'honoroient de riches présens, & le roi Séleucus dont nous parlons, faisoit fournir des revenus de son domaine tout ce qui étoit nécessaire pour le ministére des sacrifices. Mais la perfidie d'un Juif nommé Simon, préposé à la garde du Temple, jetta tout d'un coup la ville dans le trouble. Cet homme, pour se venger de la résistance que le Grand-Prêtre Onias apportoit à ses entreprises injustes, fit dire au Roi qu'il y avoit dans le trésor du Temple des sommes immenses qui n'étoient point destinées à la dépense des sacrifices, & qu'il pouvoit s'approprier. Sur cet avis le Roi envoia à Jérusalem Héliodore son premier Ministre, avec ordre de faire transporter tout cet argent.

Héliodore, après avoir été reçu du Grand-Prêtre avec toutes sortes d'honneurs, lui déclara le sujet de son voiage, & lui demanda si l'avis qu'on avoit donné au Roi touchant cet argent étoit véritable. Le Grand-Prêtre lui répondit que c'étoient des dépôts, & des som-

mes destinées à la nourriture des veuves & des orphelins : qu'il ne pouvoit absolument en disposer au préjudice de ceux à qui cet argent appartenoit, & qui avoient cru ne pouvoir mieux l'assurer, qu'en le mettant en dépôt dans un temple dont la sainteté étoit révérée par toute la terre. Ces sommes consistoient en quatre cens talens d'argent, (quatre cens mille écus) & en deux cens talens d'or (six millions.) Le Ministre du Prince insistant sur les ordres de la Cour, lui dit nettement qu'il faloit, à quelque prix que ce fût, que cet argent fût porté au Roi.

Le jour pris pour l'enlever, Héliodore vint au Temple dans le dessein d'exécuter sa commission. Toute la ville alors fut remplie de trouble & d'effroi. Les Prêtres revêtus de leurs robes sacerdotales, se prosternoient au pié de l'autel, conjurant celui qui est dans le ciel, & qui a fait la loi touchant les dépôts, de conserver ceux qui avoient été confiés à son Temple. Plusieurs accouroient en troupes, & s'unissoient ensemble pour prier Dieu de ne permettre pas qu'un lieu si saint fût exposé au mépris. Les filles & les femmes, couvertes de cilices, levoient les mains au Ciel. C'étoit un spec-

tacle vraiment digne de pitié, de voir toute cette multitude, & sur tout le Grand-Prêtre accablé d'affliction, dans l'attente de ce qui alloit arriver.

Cependant Héliodore, avec ses gardes, étoit déja à la porte du Trésor, & il se préparoit à la forcer. Mais [a] l'Esprit du Dieu tout puissant se fit voir alors par des marques bien sensibles, en sorte que tous ceux qui avoient osé obéir à Héliodore furent renversés par une vertu divine, & frapés d'une fraieur qui leur ôta la force & le courage. Car ils virent paroitre un cheval richement couvert, qui fondant tout d'un coup sur Héliodore, lui donna plusieurs coups des deux piés de devant. Celui qui étoit monté sur ce cheval avoit un regard effraiant, & ses armes paroissoient d'or. En même tems on vit deux jeunes hommes d'une éclatante beauté, qui s'étant mis aux deux côtés d'Héliodore, le frapoient sans relâche, & lui donnoient de grands coups de fouet. Héliodore étant tombé par terre, on le prit, on le mit dans une chaise; & cet homme, qui un moment auparavant étoit entré dans le Temple avec une multitude d'archers & de

a Sed Spiritus omnipotentis Dei magnam fecit suæ ostensionis evidentiam.

gardes, fut enlevé & chassé de ce saint lieu, sans pouvoir être secouru de personne, parce que la vertu de Dieu s'étoit fait connoitre manifestement. Par un effet de cette même vertu, il étoit couché par terre, sans voix, & sans aucune espérance de vie, tandis que le Temple, auparavant rempli de trouble & de tumulte, retentissoit des cris de joie de tout le peuple, qui benissoit Dieu de ce qu'il venoit de relever la gloire de son lieu Saint par un coup de sa puissance.

Alors quelques amis d'Héliodore suppliérent le Grand-Prêtre d'invoquer pour lui le Très-haut. Aussitôt Onias offrit pour sa guérison une hostie salutaire. Pendant qu'il faisoit sa priére, les deux jeunes hommes dont on a parlé, se présentérent à Héliodore, & lui dirent: » Rendez graces au Grand-Prêtre Onias; » car c'est en sa considération que le Sei» gneur vous a accordé la vie. Après » avoir été châtié de Dieu, annoncez à » tout le monde ses merveilles & sa puis» sance. « Aiant ainsi parlé, ils disparurent.

Héliodore offrit ses vœux, & fit de grandes promesses à celui qui lui avoit redonné la vie. Il remercia Onias, &

s'en retourna, rendant témoignage à tout le monde des œuvres merveilleuses du Tout-puissant, qu'il avoit vûes de ses yeux. Comme le Roi lui demandoit qui il jugeoit qu'on pouvoit encore envoier à Jérusalem, il lui répondit : » Si vous » avez quelque ennemi, ou quelqu'un » qui ait des desseins sur votre Couron- » ne, envoiez-le en ce lieu, & vous le » verrez revenir déchiré de coups, si » néanmoins il en revient. Car celui qui » habite dans le ciel, est lui-même pré- » sent en ce lieu : il en est le protec- » teur, & il frape & fait périr ceux qui y » viennent pour faire du mal.

Le Roi fut bientôt puni de ce sacrilége par celui-là même qu'il avoit emploié pour piller le Temple. Antiochus le Grand, ayant fait avec les Romains, après sa défaite au Sipyle, cette paix ignominieuse dont j'ai parlé, leur avoit donné entr'autres otages Antiochus un
un. in de ses fils, & cadet de Séleucus. Il y
116. avoit treize ans qu'il étoit à Rome. Son frere Séleucus souhaita de l'avoir, on ne sait pas pour quelle raison : (peutêtre pour le charger de quelque expédition militaire dont il le croioit capable) & pour l'obtenir, il envoia Démétrius son fils unique âgé de douze ans à Rome,

pour servir d'otage en la place d'Antiochus. Pendant l'absence des deux héritiers de la Couronne, dont l'un étoit allé à Rome, & l'autre n'en étoit pas encore revenu, Héliodore crut qu'il lui seroit aisé de l'usurper en se défaisant de Séleucus, & il le fit empoisonner. AN. M. 381. AV. J.C. 17

Ainsi fut accomplie la prophétie de Daniel. Après avoir parlé de la mort d'Antiochus le Grand, il ajoute: *Un homme très méprisable, & indigne du nom de Roi, prendra sa place, & il périra en peu * d'années, non par une mort violente, ni dans un combat.* Ce peu de mots désigne clairement le régne court & obscur de Séleucus, & son genre de mort. Le texte hébreu le caractérise encore plus particuliérement. *Il s'élévera en sa place* (d'Antiochus) *un homme, qui, en qualité d'Exacteur, de Collecteur de taxes, fera passer*, fera périr *la gloire du Roiaume.* En effet, ce fut là toute l'occupation de son régne. Il faloit trouver tous les ans mille talens pour les Romains en vertu du Traité de paix; & les douze années de ce tribut finissent justement où finit sa vie. Il ne régna qu'onze ans. *Dan. XI. 20.* *Trois millions.*

Antiochus surnommé depuis Epipha-

* *Le mot hébreu se prend également pour jours & pour années.*

pian. in ne, qui revenoit de Rome en Syrie, apprit à Athénes la mort de son frere Séleucus. On lui donna avis que l'Usurpateur avoit un fort gros parti, mais qu'il s'en formoit pourtant un autre pour Ptolémée, qui prétendoit faire valoir les droits de sa mere, sœur du feu Roi. Antiochus eut recours à Euméne roi de Pergame, & à son frere Attale, qui le placérent sur le trône après avoir chassé Héliodore.

pag. 116. tron. in

Le Prophéte Daniel, depuis le verset 21 du chapitre XI, jusqu'à la fin du chapitre XII, prédit tout ce qui devoit arriver à Antiochus Epiphane, cruel persécuteur des Juifs, & désigné ailleurs par *la petite corne qui devoit sortir de l'une des quatre* grandes *cornes*. J'expliquerai cette prophétie dans la suite.

m. 8. 9.

Ici, dans le verset 21, le Prophéte désigne son avénement à la Couronne. *Un Prince méprisé*, ou, *méprisable lui succédera*, (à Séleucus) *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret* ou *à petit bruit*, & *il se rendra maître du roiaume par fraude.* La conduite d'Antiochus fera voir combien il étoit *méprisable*. Il est dit *qu'on ne lui donnera point les honneurs de la roiauté*. Il ne monta sur le trône, ni

par le droit de sa naissance, puisque Séleucus son frere avoit laissé un fils qui étoit son héritier légitime; ni par le choix volontaire des peuples: Euméne & Attale le placérent sur le trône. Etant revenu d'occident *à petit bruit* pour surprendre son rival, il sut gagner le peuple par ses artifices, & par les dehors d'une clémence étudiée.

Il prit le titre *d'Epiphane*, c'est-à-dire l'*Illustre*: jamais ce titre ne fut plus mal appliqué. Toute la suite de sa vie fera voir qu'il méritoit bien plus celui d'*Epimane* que quelques-uns lui donnérent: ce mot signifie *Insensé*, *furieux*. Athen. l. 5 pag. 195.

On raconte de lui des choses qui prouvent combien est juste l'épithéte de *méprisable* que lui donne l'Ecriture. Il sortoit souvent du Palais avec deux ou trois domestiques, & s'en alloit courir les rues à Antioche. Il s'amusoit à causer avec des orfévres & des graveurs dans leurs boutiques, & à disputer avec eux des minucies de leur art, qu'il se piquoit ridiculement d'entendre aussi bien qu'eux. Il s'abaissoit fort communément jusqu'à entrer en conversation avec la plus vile populace, & se méloit avec elle dans les lieux où elle étoit attroupée. Dans ces rencontres, il buvoit souvent avec

des étrangers de la plus basse condition. Quand il apprenoit qu'il y avoit quelque partie de plaisir faite par des jeunes gens, il alloit, sans rien dire, faire le fou, chanter & boire avec eux, ne gardant aucune mesure ni aucune bienséance. Quelquefois il lui prenoit fantaisie de quitter ses habits roiaux, de mettre une robe à la Romaine, & d'aller par la ville dans cet équipage de rue en rue, comme il l'avoit vû pratiquer à Rome aux élections pour la Magistrature. Il demandoit les suffrages des citoiens, en donnant la main à l'un, & en embrassant un autre; & se mettoit sur les rangs tantôt pour la charge d'Edile, tantôt pour celle de Tribun. Quand il avoit été élu, il se faisoit apporter la Chaire * Curule, & s'y plaçant entendoit les petits procès qui survenoient pour des contrats de vente, & des affaires du marché; & prononçoit sa Sentence avec une attention & une gravité aussi grandes que s'il se fût agi d'affaires de la dernière importance. On dit aussi qu'il étoit fort adonné à l'ivrognerie, qu'il dépensoit une grande partie de son revenu en débauches, & que quand le vin

* *C'étoit une chaire d'ivoire, qui n'étoit accordée à Rome qu'aux premiers Magistrats.*

ui étoit monté à la tête, il alloit sou-
rent courir dans la ville en jettant l'ar-
gent à poignées parmi la canaille, &
criant *Attrape qui peut.* D'autres fois il
ortoit avec une couronne de roses, &
me robe à la Romaine, & marchoit
eul dans les rues, & si quelqu'un s'a-
isoit de le suivre, il avoit toujours dans
es occasions sous sa robe provision de
ierres qu'il lui jettoit. Il alloit aussi sou-
ent se baigner aux bains publics avec
: commun peuple, & y faisoit des ex-
ravagances qui le faisoient mépriser de
ous ceux qui le voioient. Qu'on juge,
près tous ces traits, & j'en passe beau-
oup d'autres, si Antiochus ne méritoit
as à plus juste titre le surnom d'*Insensé*,
ue celui d'*Illustre*.

AN. M. 3830. AV. J.C. 174. *II. Maccab. cap. 4.*

A peine Antiochus étoit-il bien éta-
li sur le trône, que Jason, frere d'O-
ias Grand-Prêtre des Juifs, aiant for-
né le dessein de supplanter son frere, fit
ffrir secrettement à ce Prince trois cens
oixante talens (un million quatre-vingts
nille livres,) outre quatre-vingts autres
our un autre article, (deux cens qua-
ante mille livres) afin d'être mis en
ossession de la charge de Souverain Sa-
rificateur. Sa négociation réussit : Onias,
especté généralement pour sa piété &

sa justice, fut déposé, & Jason mis à sa place. Celui-ci changea toute la religion de ses peres, & fit des maux infinis à sa nation, comme on le peut voir dans le second Livre des Maccabées, & dans Joséphe.

831. En Egypte, depuis la mort de Pto-
173. lémée Epiphane, Cléopatre sa veuve,
n. in sœur d'Antiochus Epiphane, avoit pris la Régence, & la Tutelle du jeune Roi son fils, & s'en étoit acquittée avec beaucoup de soin & de prudence. Mais étant morte cette année, la Régence tomba entre les mains de Lénée, grand Seigneur du pays; & l'éducation du Roi fut commise à Eulée Eunuque. Dès qu'ils furent en charge, ils firent demander la Célé-Syrie & la Palestine à Antiochus Epiphane: demande, qui fut bientôt après la source de la guerre entre les deux Couronnes. Cléopatre qui étoit mere d'un de ces Rois, & sœur de l'autre, avoit empéché, tant qu'elle avoit vécu, qu'on n'en vînt à une rupture. La nouvelle Régence n'eut pas les mêmes ménagemens pour Antiochus, & ne fit point difficulté de lui demander ce qu'ils croioient appartenir à leur maître. Il
nLeg. faut avouer que l'Egypte avoit toujours
-82. été en possession de la Souveraineté de

ces provinces depuis le premier Ptolémée, jusqu'à ce qu'Antiochus le Grand les arracha à Ptolémée Epiphane par la force, & les laissa à son fils Séleucus sans autre droit que celui de conquête. De celui-ci elles avoient passé à son frere Antiochus.

Les Egyptiens, pour soutenir leurs prétentions, alléguoient que dans le dernier partage de l'Empire fait entre les quatre successeurs d'Alexandre qui demeurérent maîtres de tout après la bataille d'Ipsus, ces provinces avoient été assignées à Ptolémée Soter : que lui, & ses successeurs à la Couronne d'Egypte, en avoient toujours joui depuis, jusqu'à la bataille de Panéas, dont le gain avoit mis Antiochus le Grand en état de les leur enlever : que ce Prince étoit convenu, en donnant sa fille au Roi d'Egypte, de lui rendre en même tems ces provinces à titre de dot, & que c'avoit été le principal article de ce mariage.

Antiochus nioit l'un & l'autre de ces faits, & prétendoit qu'au contraire, dans le partage général qui s'étoit fait de l'Empire d'Alexandre, toute la Syrie, y compris la Célé-Syrie & la Palestine, avoient été assignées à Séleucus Nicator,

& que par conséquent elles appartenoient à celui qui occupoit le roiaume de Syrie. Pour l'article du mariage, en vertu duquel on redemandoit ces provinces, il soutenoit que c'étoit une chimére sans réalité & sans fondement. Enfin, après avoir ainsi étalé leurs raisons de part & d'autre sans convenir de rien, il falut avoir recours aux armes pour en décider.

. Maccab. '. 21. 22. Ptolémée Philométor, étant entré dans sa quinziéme année, fut déclaré Majeur. On fit de grands préparatifs à Alexandrie pour la solennité de son couronnement, comme on le pratiquoit en Egypte. Antiochus envoia Apollonius, un des plus grands Seigneurs de sa Cour, avec le caractére d'Ambassadeur, pour y assister, & pour féliciter de sa part le jeune Roi. C'étoit en apparence pour faire honneur à son Neveu: mais le vrai motif étoit de découvrir le dessein de cette Cour par raport aux Provinces de Célé-Syrie & de Palestine, & quelles mesures on y prenoit sur cette affaire. Dès qu'il apprit, au retour d'Apollonius, que tout se disposoit à la guerre, il alla par mer à Joppé, visita la frontiére du pays, & y fit faire tout ce qu'il faloit pour la mettre en état de se bien

défendre contre toutes les attaques des Egyptiens.

En faisant sa ronde, il passa par Jérusalem. Jason & toute la ville l'y reçurent avec beaucoup de magnificence & une grande pompe. Mais les honneurs qu'on lui rendit ne détournérent pas les maux qu'il fit souffrir ensuite à cette ville & à toute la nation des Juifs. De Jérusalem il passa dans la Phénicie, & après y avoir mis ordre à tout, il revint à Antioche.

Le même Apollonius, dont je viens de parler, avoit été envoié à Rome par Antiochus à la tête d'une Ambassade. Il fit des excuses au Sénat de ce que son Maître envoioit le tribut plus tard qu'il n'étoit marqué dans le Traité. Outre la somme dûe, il fit présent au peuple de plusieurs vases d'or. Il demanda, au nom de ce Prince, qu'on renouvellât avec lui l'alliance & l'amitié qui avoit été accordée à son pere; & que le peuple Romain lui donnât les ordres qu'il convenoit de donner à un Roi qui se piquoit d'être un affectionné & fidéle Allié. Il ajouta que son Maître n'oublieroit jamais les marques de bonté qu'il avoit reçues du Sénat, de toute la jeunesse, & de tous les Ordres de la ville pendant son séjour à

Liv. lib. 42. n. 6.

Rome, où il avoit été traité, non comme un simple otage, mais comme un Roi. Le Sénat répondit obligeamment à tous ces chefs, & renvoia Apollonius comblé d'honneurs & de présens. On savoit par le témoignage des Ambassadeurs Romains qui avoient été en Syrie, qu'il étoit fort considéré du Roi, & très affectionné au peuple Romrin.

A.M.3832. A.J.C.172. 2. Macc. 4.23. &c. L'année suivante, Jason envoia à Antioche son frere Ménélas pour paier le tribut au Roi, & négocier quelques autres affaires importantes. Mais, dans l'audience qu'on lui donna, au lieu de se renfermer dans sa commission, ce traître supplanta son frere, & obtint sa charge, aiant offert trois cens talens plus que lui. Ce nouveau choix fut une source de troubles, de desordres, de meurtres, & de sacriléges. La mort d'Onias, généralement aimé & respecté, y mit le comble. Antiochus, quelque dur & insensible qu'il fût, pleura sa perte, & punit le meurtrier comme il le méritoit. Je passe légérement sur ces faits, & j'en omets les principales circonstances, parce qu'elles appartiennent proprement à l'histoire des Juifs, qui n'entre point dans mon plan, & dont je me contente de raporter plus au long quelques endroits seulement,

qui sont trop intéressans pour être passés sous silence, ou pour être abrégés de sorte qu'on n'en sentiroit pas la beauté.

Antiochus, qui depuis le retour d'Apollonius de la Cour d'Egypte s'étoit toujours préparé à la guerre, dont il voioit bien qu'il étoit menacé de la part de Ptolémée pour la Célé-Syrie & la Palestine, se trouvant enfin en état de la commencer, résolut de ne la pas attendre dans ses Etats, & de la porter lui-même dans ceux de son ennemi. Il crut pouvoir mépriser impunément la jeunesse de Ptolémée, qui n'avoit que seize ans, & la foiblesse des Ministres entre les mains de qui il étoit tombé. Il se persuada que les Romains, sous la protection de qui l'Egypte s'étoit mise, avoient trop d'affaires sur les bras pour songer à la secourir, & que la guerre qu'ils avoient avec Persée roi de Macédoine ne leur en laisseroit pas le loisir. Enfin il trouvoit que la conjoncture présente étoit très favorable pour décider la querelle qu'il avoit avec l'Egypte au sujet de ces provinces.

An.M. 3833. Av.J.C. 171. *Liv. lib. 42. n. 9. Polyb. in Legat. cap. 71. 72. Justin. lib. 34. cap. 2. Diod. Legat. 18. Hieron. in Dan.*

Cependant, pour garder quelques mesures avec les Romains, il envoia représenter au Sénat par des Ambassadeurs son droit sur les provinces de Célé-Syrie &

de Palestine, dont il étoit actuellement en possession; & l'obligation où il se trouvoit d'entrer en guerre pour le soutenir: & en même tems il se mit à la tête de son armée, & marcha vers la frontiére de l'Egypte. L'armée de Ptolémée & la sienne se joignirent entre le mont Casius & Péluse, & l'on en vint à une bataille où Antiochus remporta la victoire, dont il profita si bien, qu'il mit la frontiére en état de servir de barriére, & d'arréter tous les efforts que pouvoit faire l'Egypte pour regagner ces provinces. Ce fut là sa premiére expédition contre l'Egypte. Ensuite, sans entreprendre autre chose cette année, il retourna à Tyr, & il mit son armée en quartier d'hiver dans les places voisines.

AN. M. 3834. AV. J. C. 170. *II. Maccab.* IV. 44-50. Pendant le séjour qu'il y fit, trois Députés du Sanédrin de Jérusalem vinrent lui faire des plaintes contre Ménélas, qu'ils convainquirent en sa présence d'impiété & de sacrilége. Le Roi étoit prêt de le condanner: mais, sur l'avis de Ptolémée Macron un de ses Ministres, que Ménélas avoit gagné, il le renvoia absous, & fit mourir les trois Députés comme calomniateurs: injustice, dit l'Auteur sacré, qui n'auroit pas eu lieu même parmi des Scythes. Les Tyriens, touchés

touchés de compassion, les firent enterrer honorablement.

Ce Ptolémée Macron, aiant été autrefois Gouverneur de l'île de Cypre sous le Roi Ptolémée Philopator, avoit retenu pendant sa minorité tous les revenus du pays entre ses mains, & n'avoit jamais voulu les remettre aux Ministres qui les avoient demandés avec de vives instances, & à qui il les avoit constamment refusés, sur les justes soupçons qu'il avoit de leur infidélité. Au couronnement du Roi, il apporta le tout à Alexandrie, & le remit au fisc. Exemple rare de desintéressement dans un homme qui manie les deniers publics! Une somme si considérable, venue si à propos dans l'extrême besoin où se trouvoit l'Etat, lui avoit fait beaucoup d'honneur à la Cour, & l'y avoit rendu fort puissant. Dans la suite, piqué de quelque affront que lui firent les Ministres, ou de ce qu'on ne récompensoit pas comme il l'auroit voulu un service de cette importance, il se révolta contre Ptolémée, entra au service d'Antiochus, & lui livra l'île de Cypre. Il en fut reçu avec toutes sortes d'agrémens. Le Roi le mit au nombre de ses confidens, & lui donna le Gouvernement de

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 126.
II. Maccab. X. 13. VIII. 8. IV. 29.
I. Maccab. III. 38.

la Célé-Syrie & de la Palestine, & envoia à sa place en Cypre Cratès, qui avoit commandé dans le Château de Jérusalem sous Sostrate. Il est beaucoup parlé de ce Ptolémée Macron dans les Livres des Maccabées.

Maccab. 1. Maccab. 7-20. Hieron. in Dan. Diod. in Excerpt. Vales. 311.

Antiochus emploia tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte; &, dès que la saison le permit, il l'attaqua par mer & par terre. Ptolémée avoit mis une nombreuse armée sur pié: mais elle ne tint pas devant Antiochus. Celui-ci gagna une seconde bataille sur la frontiére, prit la ville de Péluse, & entra jusques dans le cœur de l'Egypte. Dans cette derniére défaite des Egyptiens il ne tint qu'à lui de n'en pas laisser échaper un seul homme: mais pour mieux ruiner son Neveu, au lieu de profiter de son avantage, il arréta lui même ses gens en allant de tous côtés après la victoire, faire cesser le carnage. Cette clémence, en effet, lui gagna le cœur des Egyptiens; & quand il avança dans le pays, tous venoient en foule se rendre à lui: de sorte qu'il se vit bientôt sans peine maître de Memphis & de tout le reste de l'Egypte, à la réserve d'Alexandrie, qui seule tint bon contre lui.

Philométor ou fut pris, ou vint se mettre lui-même entre les mains d'Antiochus, qui lui laissa sa liberté entiére. Ils mangeoient à la même table, vivoient en amis; & pendant quelque tems même, Antiochus affectoit de prendre soin des intérêts de ce jeune Roi son neveu, & de régler les affaires comme son Tuteur. Mais, quand une fois il se fut rendu maître du pays, sous ce prétexte il se saisit de tout ce qui lui convenoit, pilla de tous les côtés & s'enrichit, aussi bien que ses troupes, des dépouilles des Egyptiens.

Philométor fit un triste personnage pendant tout ce tems-là. A l'armée il s'étoit toujours tenu aussi loin qu'il avoit pu du danger, & ne s'étoit pas même montré à ceux qui combattoient pour lui. Après la bataille, quelle lâcheté que la maniére dont il se soumit à Antiochus, & dont il se laissa enlever un si beau roiaume, sans rien entreprendre pour le conserver! Ce n'étoit pourtant pas tant en lui manque de courage & de capacité naturelle, car dans la suite il donna des preuves du contraire, qu'un effet de l'éducation molle & efféminée de son Gouverneur Eulée. Cet Eunuque, qui étoit aussi son premier Ministre, avoit emploié tous ses soins à le plonger dans le luxe & dans la mol-

Justin. lib. 34. cap. 2. Diod. in Excerpt. Vales. pag. 310.



lesse, afin de le rendre incapable des affaires, & de se rendre lui-même aussi nécessaire quand ce jeune Prince seroit majeur, qu'il l'avoit été pendant sa minorité, & de conserver ainsi toujours le pouvoir en ses mains.

I. Maccab. I. 20-29. II. Maccab. V. 5-21. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 7. Diod. l. 34. Eclog. I. Hieron. in Dan.

Pendant qu'Antiochus étoit en Egypte, un faux bruit de sa mort se répandit dans toute la Palestine. Jason crut l'occasion propre à recouvrer le poste qu'il avoit perdu. Il vient avec un peu plus de mille hommes à Jérusalem, & avec le secours de ceux de son parti qui étoient dans la ville il la prend, en chasse Ménélas qui se retire dans la Citadelle, commet toutes sortes de cruautés contre ses concitoiens, & fait mourir sans miséricorde tous ceux qui lui tombent entre les mains, & qu'il regardoit comme ses ennemis.

Quand Antiochus apprit ces nouvelles en Egypte, il conclut que c'étoit une révolte générale des Juifs, & se mit aussitôt en marche pour la réprimer. Il étoit particuliérement en colére de ce qu'on lui dit que le peuple de Jérusalem avoit fait de grandes réjouissances sur le bruit de sa mort. Il forma le siége de la ville, la prit d'assaut, &, en trois jours de tems que la ville fut livrée à la fureur du soldat, il en couta la vie à quatre-vingts

mille hommes qu'il fit égorger. Il y en eut outre cela quarante mille faits priſonniers, & pareil nombre vendus aux nations voiſines.

Non content de cela, cet impie entra par force dans le temple juſques dans le Sanctuaire & les lieux les plus ſacrés, ſouillant même par ſa préſence le Lieu très Saint, où le traître Ménélas le conduiſit. Enſuite, ajoutant le ſacrilége à la profanation, il emporta l'autel des parfums, la table des pains de propoſition, le chandelier à ſept branches du Sanctuaire, (le tout étoit d'or) pluſieurs autres vaſes, utenſiles, & dons des Rois, auſſi d'or. Il pilla la ville, & s'en retourna à Antioche, chargé des dépouilles de la Judée & de l'Egypte, qui jointes enſemble faiſoient des ſommes * immenſes. Pour mettre le comble au deſeſpoir des Juifs, en partant il nomma pour Gouverneur de la Judée un Phrygien nommé Philippe, homme d'une cruauté barbare; pour Gouverneur de la Samarie, Andronique d'un caractére tout pareil; & il laiſſa à Ménélas, le plus méchant des

* *Il eſt marqué dans le II. livre des Maccab. chap. 5. verſet 21. qu'il emporta du temple ſeul mille huit cens talens, qui ſont cinq millions quatre cens mille livres.*

trois, le titre de Souverain Sacrificateur avec l'autorité qui étoit attachée à cette charge.

II. Maccab. V. 2-4. Voila le commencement des maux qui avoient été présagés à Jérusalem par d'étranges phénoménes qui y parurent quelque tems auparavant pendant quarante jours. C'étoient des hommes, les uns à cheval, & les autres à pié, armés de boucliers, de lances, & d'épées, qui formant des corps assez considérables, se battoient en l'air comme font des armées ennemies.

AN. M. 3835. AV J.C. 169. Porphyr. in Græc. Euseb. Scalig. Les Alexandrins voiant Philométor entre les mains d'Antiochus, à qui il laissoit disposer comme il lui plaisoit de son roiaume, le regardérent comme perdu pour eux, & mirent son cadet sur le trône, déclarant l'autre déchu de la Couronne. On lui donna dans cette occasion le nom de Ptolémée *Evergéte II*, qui fut bientôt changé en celui de *Cacergéte*. Le premier signifie, *Bienfaisant ;* le second, *Malfaisant*. Il eut dans la suite le sobriquet de * *Physcon*, qui veut dire *Gros ventre*, parce que ses excès de table l'avoient rendu extrêmement gros & replet.

Polyb. in Legat. cap. 81. C'est sous ce dernier titre que la plupart

* Φύσκων. Ventricosus. Obesus *de* Φύσκη. Crassum intestinum. Venter.

des Ecrivains en parlent. Cinéas & Cumanus lui furent donnés pour Ministres, & on les chargea de rétablir les affaires délabrées de cet Etat.

Antiochus, qui eut avis de ce qui se passoit, en prit occasion de revenir encore pour la troisiéme fois en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du roiaume. Il battit les Alexandrins dans un combat naval près de Péluse, entra par terre en Egypte, & marcha droit à Alexandrie dans le dessein d'en former le siége. Le jeune Roi consulta ses deux Ministres. Ils lui conseillérent de faire assembler un grand Conseil composé de tous les hauts Officiers de l'armée, & de prendre leurs avis sur les ressources qu'il seroit possible de trouver pour sortir de l'embarras où l'on étoit. Après bien des délibérations, on convint enfin, que l'état des affaires demandoit qu'on cherchât des voies d'accommodement avec Antiochus, & que l'on engageroit les Ambassadeurs des différens Etats de la Gréce, qui se trouvoient à Alexandrie à emploier leur médiation pour y réussir. On les trouva tout disposés à le faire.

Ils allérent par eau en remontant le fleuve trouver Antiochus, & furent char-

gés des ouvertures de paix : deux Ambaſſadeurs de Ptolémée les accompagnoient, qui avoient les mêmes inſtructions. Il les reçut fort bien dans ſon camp, les régala magnifiquement ce jour-là, & leur marqua le lendemain pour entendre les propoſitions qu'ils avoient à lui faire. Les Achéens parlérent les premiers, & les autres enſuite chacun à leur tour. Tous s'accordérent à charger Eulée, & à attribuer la guerre à la mauvaiſe conduite, & au bas âge de Ptolémée Philométor, faiſant adroitement l'apologie du nouveau Roï, & tâchant de radoucir Antiochus à ſon égard pour le porter à traiter avec lui, appuiant beaucoup ſur la parenté qui ſe trouvoit entr'eux.

Antiochus, dans ſa réponſe, convint de tout ce qu'ils avoient dit ſur la cauſe de la guerre, prit occaſion de là d'étaler les droits qu'il avoit ſur la Célé-Syrie & la Paleſtine, allégua toutes les raiſons qu'on a vûes ci-deſſus, & produiſit les pièces authentiques, qui furent trouvées ſi fortes, que tous les Membres de ce Congrès furent convaincus de la bonté de ſon droit ſur ces provinces. Pour les conditions de la paix, il les renvoia à un autre tems, leur faiſant eſpérer qu'il feroit dreſſer un Traité ſolennel lorſqu'il

Pag. 199.

auroit auprès de lui deux perſonnes abſentes qu'il leur nomma, & ſans qui il leur déclara qu'il ne vouloit point y travailler.

Après cette réponſe il décampa, vint à Naucratis, de là devant Alexandrie, & commença à en former le ſiége. Dans cette extrémité, Ptolémée Evergéte & Cléopatre ſa ſœur, qui étoient dans la place, envoiérent des Ambaſſadeurs à Rome, repréſenter le triſte état où ils étoient réduits, & implorer le ſecours du peuple Romain. Ils parurent à l'audience que le Sénat leur accorda, avec toutes les marques de douleur uſitées alors dans les plus grandes afflictions, & tinrent un diſcours encore plus touchant. Ils repréſentérent que l'autorité du peuple Romain étoit ſi reſpectée par tous les peuples & par tous les Rois, & qu'Antiochus en particulier lui avoit de ſi grandes obligations, que, s'il lui faiſoit déclarer par des Ambaſſadeurs que le Sénat ne trouvoit pas bon qu'on fît la guerre à des Rois alliés de Rome, ils ne doutoient point que ſur le champ Antiochus ne ſe retirât de devant Alexandrie, & ne remenât ſon armée en Syrie Que, ſi le Sénat refuſoit de leur accorder ſa protection, Ptolémée & Cléopatre, chaſſés de

Liv. lib. 44. n. 19. Polyb. Legat. 90.

leur roiaume, seroient obligés au premier jour de se réfugier à Rome; & qu'il ne seroit pas honorable au peuple Romain d'avoir laissé sans secours le Roi & la Reine dans une telle extrémité.

Le Sénat, touché de leurs remontrances, & persuadé d'ailleurs qu'il n'étoit pas de l'intérêt des Romains de laisser si fort aggrandir Antiochus, & que son pouvoir seroit exorbitant s'il joignoit la couronne d'Egypte à celle de Syrie, résolut d'envoier une ambassade en Egypte pour mettre fin à la guerre. C. Popilius Lénas, C. Décimus, & C. Hostilius, furent les trois qu'on choisit pour cette importante négociation. Leurs instructions portoient qu'ils iroient trouver premiérement Antiochus, & ensuite Ptolémée: qu'ils leur déclareroient de la part du Sénat qu'ils eussent à suspendre toutes les hostilités, & à terminer la guerre: & que, si l'un des deux refusoit de le faire, le peuple Romain ne le regarderoit plus comme son ami & comme son allié. Comme le danger étoit pressant, trois jours après la résolution prise dans le Sénat, ils partirent de Rome avec les Ambassadeurs d'Egypte.

Lyb. Legat. Peu de tems avant leur départ il arriva en Egypte des Ambassadeurs de Rhodes,

qui venoient exprès pour tâcher d'accommoder les différens des deux Couronnes. Ils débarquérent à Alexandrie, & de là passérent au camp d'Antiochus. Ils firent tous leurs efforts pour le porter à un accommodement avec le Roi d'Egypte, insistant beaucoup sur l'amitié dont les deux Couronnes les avoient honorés depuis si lontems, & sur l'obligation où elle les mettoit d'emploier leurs bons offices pour rétablir la paix entr'elles. Comme ils s'étendoient beaucoup sur ces lieux communs, Antiochus les interrompit, & leur dit en peu de mots: Qu'il n'étoit pas nécessaire de faire là dessus de longues harangues; que la Couronne appartenoit à l'aîné des deux freres, avec qui il avoit fait la paix, & lié une étroite amitié; que, si on vouloit le rappeller & le remettre sur le trône, la guerre étoit finie.

Il le disoit, mais ce n'étoit nullement son dessein. Il ne cherchoit qu'à embrouiller les affaires, pour venir à ses fins. La résistance qu'il trouvoit dans Alexandrie, dont il vit bien qu'il faudroit lever le siége, lui fit changer de batterie, & conclure, qu'il faloit desormais entretenir l'animosité entre les deux freres, & allumer entr'eux une guerre Liv. lib. 4 n. 11.

qui les affoiblît si fort, qu'il n'eût plus, quand il le voudroit, qu'à se montrer pour venir à bout de l'un & de l'autre qui se trouveroient alors tout-à-fait épuisés. Dans cette vûe, il leva le siége, marcha du côté de Memphis, & remit en apparence Philométor en possession de tout le pays, excepté Péluse, qu'il garda comme une clé pour entrer quand il lui plairoit en Egypte, dès qu'il verroit les choses venues au point où il les faloit pour commencer à agir. Après avoir ainsi disposé toutes choses, il retourna à Antioche.

Philométor commença enfin à revenir de l'assoupissement prodigieux où l'avoit jetté son indolente mollesse, & à sentir les maux que lui avoient fait toutes ces révolutions. Il se trouva même assez de pénétration naturelle pour entrevoir le dessein d'Antiochus. L'article de Péluse retenue par Antiochus lui ouvrit les yeux. Il vit bien qu'il ne gardoit cette porte de l'Egypte que dans le dessein d'y rentrer quand son frere & lui seroient si abbattus par la guerre qu'ils se faisoient, qu'ils ne pourroient plus résister, & qu'ils seroient alors tous deux en proie à son ambition. Ainsi, dès qu'il vit Antiochus parti, il fit dire à son frere

qu'il étoit disposé à s'accommoder avec lui; & l'accommodement se fit effectivement par le moien de Cléopatre leur sœur, à condition que les deux freres régneroient conjointement. Philométor revint à Alexandrie, & l'Egypte eut la paix, au grand contentement des peuples, & sur tout de ceux d'Alexandrie qui avoient beaucoup souffert de la guerre.

Antiochus, si ses discours avoient été sincéres lorsqu'il disoit que le but de son entrée en Egypte étoit uniquement de rétablir Philométor sur le trône, auroit dû apprendre avec joie la réconciliation des deux freres. Mais il s'en faloit bien qu'il pensât si raisonnablement; & j'ai déja remarqué qu'il couvroit sous ce discours spécieux le dessein réel d'accabler les deux freres, après qu'il les auroit affoiblis de part & d'autre par les pertes qu'ils auroient faites.

Les deux freres jugeant qu'Antiochus ne manqueroit pas de revenir les attaquer vigoureusement, envoiérent des Ambassadeurs en Gréce, pour obtenir des Achéens quelques troupes auxiliaires. L'assemblée se tenoit à Corinthe. Les deux Rois demandoient seulement qu'on leur envoiât mille fantassins sous la con- *Polyb. Legat. 89. & 91.*

duite de Lycortas, & deux cens chevaux sous celle de Polybe. Ils avoient donné ordre aussi de lever mille soldats mercenaires. Callicrate, qui présidoit à l'assemblée, s'opposa à la demande des Ambassadeurs, sous prétexte qu'il étoit de l'intérêt de la Ligue de ne pas se méler des affaires étrangéres, & qu'elle devoit réserver ses troupes pour être en état de secourir les Romains qu'on croioit devoir donner au premier jour une bataille contre Persée. Alors Lycortas & Polybe prenant la parole, dirent entr'autres choses, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius qui commandoit l'armée Romaine en Macédoine pour lui offrir le secours que la Ligue des Achéens lui avoit décerné, ce Consul, en le remerciant, lui avoit dit qu'étant une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit plus besoin des forces des Alliés : qu'on ne devoit donc pas se servir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte. Que d'ailleurs, la Ligue étant en état de mettre sur pié, sans s'incommoder, trente ou quarante mille hommes, une aussi petite diversion que celle dont il s'agissoit ne diminueroit point ses forces. Que dans les conjonctures où les deux Rois se trouvoient, il faloit saisir l'occasion de

leur être utiles; qu'on ne pouvoit, sans ingratitude, oublier les bienfaits qu'on avoit reçus de l'Egypte; & qu'en manquant à ce devoir on violeroit les Traités & les sermens sur lesquels l'Alliance étoit fondée. Comme la multitude panchoit à accorder le secours, Callicrate congédia les Députés, sous couleur que les loix ne permettoient pas de délibérer sur une affaire de cette nature dans une telle assemblée.

On en convoqua donc une autre quelque tems après à Sicyone; & comme on étoit prêt d'y prendre la même résolution, Callicrate, sur une lettre supposée de Q. Marcius, qui exhortoit les Achéens à s'entremettre pour finir la guerre entre les deux Ptolémées & Antiochus, fit porter un Décret par lequel on se contentoit d'envoier des Ambassadeurs vers ces Princes.

Dès qu'Antiochus eut appris la réunion des deux freres, il résolut d'emploier contr'eux toutes ses forces. Il envoia de fort bonne heure sa flote en Cypre pour s'en conserver la possession. En même tems il se mit en marche par terre avec une armée nombreuse, dans le dessein de faire cette fois-ci la conquête de l'Egypte tout ouvertement, sans faire

AN.M. 383. Av J.C. 16 Liv. lib. 4 n. 11-13. Polyb. Lega 91.

mine, comme auparavant, de travailler pour un de ses neveux. Il trouva en arrivant à Rhinocorura, des Ambassadeurs de Philométor, qui lui dirent: Que leur Maître reconnoissoit qu'il lui avoit obligation de son rétablissement; qu'il le conjuroit de ne pas détruire son propre ouvrage en emploiant la voie des armes & de la violence, & de lui marquer amiablement ce qu'il souhaitoit de lui. Antiochus levant le masque, ne parla plus de l'affection & de la tendresse dont il avoit jusques-là fait tant de parade, & se déclara sans détour ennemi de l'un & de l'autre. Il dit aux Ambassadeurs qu'il demandoit qu'on lui cédât à perpétuité l'île de Cypre, & la ville de Péluse avec toutes les terres qui sont le long du bras du Nil sur laquelle elle étoit située, & qu'il ne feroit de paix avec eux qu'à ces conditions. Il marqua aussi un jour auquel il vouloit qu'on lui rendît réponse sur sa demande.

Quand il vit ce jour passé sans qu'on lui eût donné la satisfaction qu'il prétendoit, il commença les hostilités, perça jusqu'à Memphis en soumettant tous les pays qu'il traversoit, & là il reçut la soumission de presque tout ce qui restoit. Il prit ensuite la route d'Alexandrie, dans

le dessein de former le siége de cette ville, dont la prise l'auroit rendu maître absolu de tout le roiaume. Il y auroit infailliblement réussi, s'il n'eût trouvé en y allant une Ambassade de Rome qui l'arrêta, & rompit toutes les mesures qu'il avoit prises depuis si lontems pour se rendre maître de l'Egypte.

On a vû ci-dessus comment les Ambassadeurs nommés pour l'Egypte s'étoient pressés de partir de Rome. Ils débarquérent à Alexandrie précisément dans le tems qu'Antiochus se mettoit en marche pour en aller former le siége. Les Ambassadeurs le rencontrérent à * Eleusine, qui n'étoit qu'à un petit quart de lieue d'Alexandrie. Voiant Popilius, qu'il avoit connu très particuliérement à Rome pendant qu'il y étoit en otage, il lui tendit la main pour l'embrasser en qualité d'ancien ami. Le Romain, qui ne se regardoit plus là comme particulier, mais comme homme public, voulut savoir, avant que de recevoir sa civilité, s'il parloit à un ami ou à un ennemi de Rome. Il lui présenta le Décret du Sénat, lui demanda de le lire, & de lui rendre sa réponse sur le champ. Antiochus,

* *Turnébe & Henri de Valois croient qu'il faut lire dans Tite-Live* Eleusinem *au lieu de* Leusinem.

après l'avoir lu, lui dit qu'il en délibéreroit avec ses amis, & lui rendroit sa réponse dans peu. Popilius, indigné que le Roi parlât de délai, fit avec une baguette qu'il avoit à la main un cercle sur le sable autour d'Antiochus, & haussant la voix : *Rendez réponse*, lui dit-il, *au Sénat, avant que de sortir du cercle que je viens de tracer.* Le Roi étourdi d'un ordre si fier, après avoir un peu pensé en lui-même, répondit qu'il feroit ce que le Sénat souhaitoit. Alors Popilius reçut ses civilités, & en usa ensuite à tous égards en ancien ami. Quelle [a] hauteur d'ame! quelle fierté de langage! Ce Romain, d'un seul mot, jette dans l'effroi le Roi de Syrie, & sauve celui d'Egypte.

Ce qui inspiroit à l'un tant de hardiesse, & à l'autre tant de docilité, étoit la nouvelle qu'on avoit reçue tout fraîchement de la grande victoire que les Romains avoient remportée sur Persée roi de Macédoine. Depuis ce moment tout plia devant eux, & le nom Romain devint redoutable à tous les Princes & à toutes les nations.

Antiochus étant sorti d'Egypte dans

a Quàm efficax est animi sermonisque abscissa gravitas! Eodem momento Syriæ regnum terruit, Egypti texit. *Valer Max. lib. 6. cap. 4.*

: jour marqué, Popilius retourna avec :s Collégues à Alexandrie, où il mit le ceau & la derniére main au Traité d'accommodement entre les deux freres qui n'étoit encore qu'ébauché. De là il passa en Cypre, en renvoia la flote d'Antiochus qui avoit remporté une victoire sur celle des Egyptiens, fit rendre toute l'Isle aux Rois d'Egypte à qui elle appartenoit de droit, & revint à Rome rendre compte au Sénat du succès de son ambassade.

Il y arriva aussi presque en même tems des Ambassadeurs de la part d'Antiochus, & de celle des deux Ptolémées & de Cléopatre leur sœur. Les premiers dirent, » Que la paix qu'il avoit plu » au Sénat de donner à leur Maître, lui » paroissoit préférable à toutes les victoi» res qu'il auroit pu remporter, & qu'il » avoit obéi aux ordres des Ambassadeurs » Romains comme à ceux des dieux mê» mes. « Quelle bassesse, & quelle impiété! Ensuite ils félicitérent le peuple Romain sur la victoire qu'il venoit de remporter sur Persée. Les autres Ambassadeurs, non moins outrés dans leurs flateries que les premiers, déclarérent, »Que » les deux freres Ptolémées & Cléopatre » se croioient plus redevables au Sénat » & au peuple Romain qu'à leurs peres

» & meres, & qu'aux dieux mêmes; » aiant été délivrés par la protection de » Rome d'un siége très fâcheux, & ré- » tablis sur le trône de leurs ancêtres, » dont ils etoient presque entiérement dé- » chus. » Le Sénat répondit, » Qu'An- » tiochus avoit fait sagement d'obéir aux » Ambassadeurs; que le Sénat & le peu- » ple Romain lui en savoient bon gré. » Je ne sai s'il est possible de pousser plus loin la fierté. Quant à Ptolémée & Cléopatre, on répondit » Que le Sénat étoit » fort aise d'avoir trouvé une occasion de » leur faire quelque plaisir, & qu'il tâ- » cheroit de leur faire connoitre qu'ils » devoient regarder l'amitié & la protec- » tion du peuple Romain comme le plus » ferme appui de leur roiaume. » Le Préteur eut ordre de faire les présens ordinaires aux Ambassadeurs.

§. III.

Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colère sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias; qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Maccabée rem-

porte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde : il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frape. Il meurt au milieu des plus vives douleurs, après un régne d'onze ans.

An.M. 3836.
Av.J.C. 168.
I. Maccab. I. 30-40. & *II.* V. 24 27. *Joseph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 7.

ANTIOCHUS, à son retour d'Egypte, ...ré de se voir arracher par les Romains ... Couronne sur laquelle il avoit com..., & dont il se voioit déja presque en ...session, fit tomber tout le poids de sa ...ére sur les Juifs, qui ne lui en avoient ...né aucun sujet. Il détacha, en traver... la Palestine, vingt-deux mille hom...s, dont il donna le commandement à ...ollonius, & lui ordonna de détruire ...ville de Jérusalem.

Apollonius y arriva justement deux ans ...ès la prise de cette ville par Antio...us. Il ne témoigna rien du tout au com...ncement qui pût faire soupçonner les ...res cruels qu'il avoit, & attendit pour ... faire éclater, le premier jour de Sab.... Alors, voiant tout le peuple assemblé

paisiblement dans les Synagogues, & occupé à y rendre à Dieu le culte religieux, il s'acquitta de la commission barbare dont il étoit chargé, & lâcha sur eux toutes ses troupes, avec ordre de massacrer tous les hommes, de prendre toutes les femmes & tous les enfans, & de les vendre. Ses ordres furent exécutés avec la derniére rigueur & la derniére cruauté. On n'épargna pas un seul homme, tous ceux qu'on put trouver furent massacrés impitoiablement, & les rues remplies de sang. On pilla la ville ensuite, & on y mit le feu en plusieurs endroits après en avoir tiré tout ce qu'il s'y rencontroit de richesses. On abbattit le reste des maisons, & on se servit des matériaux pour bâtir une bonne forteresse sur le haut d'une des éminences de la Cité de David, vis-à-vis du temple qu'elle commandoit. On y mit une grosse garnison, pour tenir en bride toute la nation des Juifs : on en fit une place d'armes munie de bons magazins, & on y serra les dépouilles prises dans le sac de la ville.

De là, la garnison fondoit sur ceux qui venoient adorer Dieu dans le temple, & répandoit leur sang de tous les côtés du sanctuaire, qu'elle souilla de toutes les maniéres. Ce fut alors que les sacrifices

ſoir & du matin ceſſerent, pas un des
'itables ſerviteurs de Dieu n'oſant plus
ıir l'y adorer.

Dès qu'Antiochus fut de retour à An-
che, il ordonna que toutes les nations
ſes Etats euſſent à quitter leurs ancien-
ı cérémonies religieuſes, & leurs uſa-
ı particuliers; qu'elles ſe conformaſ-
ıt à la religion du Roi, & adoraſſent
mêmes dieux & de la même maniére
e lui. Cette Ordonnance, quoique
nçue en termes généraux, avoit princi-
lement en vûe les Juifs, dont il vou-
ıt abſolument exterminer la religion
ſſi bien que la nation.

I. Maccab. I. 41-64. & II. VI-1. 7. Joſeph. ibid.

Pour tenir la main à l'exécution de ce
glement, il envoia des Intendans dans
utes les provinces de ſon Empire, qui
rent ordre de le faire obſerver, & d'inſ-
ıire les peuples de toutes les cérémonies
coutumes auxquelles ils devoient ſe
ınformer.

Les Gentils eurent moins de peine à
ı réſoudre. Culte pour culte, dieux
ur dieux, on croiroit que cela pouvoit
ur paroitre aſſez indifférent: ils ne fu-
nt pourtant pas inſenſibles à ce change-
ent de religion. Perſonne ne parut en-
er plus aiſément dans ce que deman-
ıit la Cour, que les Samaritains. Ils
éſentérent une requête au Roi, dans la-



quelle ils déclaroient qu'ils n'étoient point Juifs, & demandoient que leur temple, bâti sur le mont Garizim, qui jusques-là n'avoit été dédié à aucune divinité * particuliére, fût désormais consacré à *Jupiter Grec*, & qu'il en portât le nom. Antiochus reçut favorablement cette requête, & donna ordre à Nicanor, sous-Gouverneur de la province de Samarie, de dédier leur temple à Jupiter Grec comme ils le souhaitoient, & de ne les point inquiéter.

Les Samaritains ne furent pas les seuls apostats qui abandonnérent leur Dieu & leur Loi dans cette épreuve. Plusieurs Juifs, soit pour éviter la persécution, soit pour faire leur cour au Roi ou à ses Officiers, soit enfin par inclination & par libertinage, en firent de même. Tous ces différens motifs causérent bien des chutes en Israël; & plusieurs de ceux qui avoient une fois franchi ce pas-là, devenoient, comme cela est assez ordinaire, en se joignant aux troupes du Roi, plus grands persécuteurs de leurs freres que les payens mêmes qu'on avoit chargés de cette commission barbare.

I. Maccab. VI. 21-24.

* *Ils parloient ainsi, parce que le grand nom du Dieu d'Israël* (Jehova) *ne se prononçoit jamais par les Juifs.*

L'Intendant,

L'Intendant, qui fut envoié en Judée & en Samarie pour faire exécuter l'Ordonnance du Roi, étoit Athénée, homme d'âge, & fort versé dans toutes les cérémonies de l'Idolâtrie des Grecs, qu'on jugea par cette raison fort propre à y inviter ces peuples. Dès qu'il fut arrivé à Jérusalem, il commença par faire cesser les sacrifices qu'on offroit au Dieu d'Israël, & à supprimer toutes les observances de la religion Judaïque. On souilla le Temple, de sorte qu'il n'étoit plus propre au service de Dieu: on profana les sabbats & les autres fêtes: on défendit de circoncire les enfans: on enleva & on brula tous les exemplaires de la Loi par tout où on les trouvoit: on abolit toutes les Ordonnances de Dieu dans tout le pays, & l'on fit mourir tous ceux que l'on put reconnoitre avoir contrevenu en quelque point à celle du Roi. Les soldats de Syrie, & l'Intendant qui les commandoit, furent les principaux ministres par le moien desquels se fit la conversion des Juifs à la religion du Prince.

Pour l'établir plus promtement dans toute la nation, on bâtit dans toutes les villes des autels, & des chapelles avec des Idoles: on y ajouta des bois sacrés. On y mit des Officiers, qui y faisoient

ſacrifier tout le monde une fois le mois, le jour du mois auquel étoit né le Roi, & qui leur faiſoient manger de la chair de pourceau, & d'autres bêtes impures qu'on y offroit en ſacrifice.

I. Maccab. I. 1-30. Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 8.

Un de ces Officiers, nommé Apelle, vint à Modin, où demeuroit Mathathias de la race Sacerdotale, homme vénérable & fort zélé pour la Loi de Dieu. Il étoit fils de Jean, & petit-fils de Simon, dont le pere Aſmonée avoit donné à ſa famille le nom d'Aſmonéens. Il avoit avec lui cinq fils, tous gens de cœur, & zélés comme lui pour la Loi de Dieu, Jean ſurnommé *Gaddis*, Simon ſurnommé *Thaſi*, Judas ſurnommé *Maccabée*, Eléazar qui avoit le ſurnom d'*Abaron*, & Jonathas qui avoit celui d'*Apphus*. En arrivant à Modin, Apelle fit aſſembler les habitans, & leur expliqua le ſujet de ſa commiſſion. Enſuite adreſſant la parole à Mathathias, il tâcha de lui perſuader de ſe conformer à la volonté du Roi, afin d'entraîner tout le reſte des habitans par l'exemple d'un homme ſi reſpectable & ſi conſidéré. Il lui promit que s'il le faiſoit, le Roi le mettroit au nombre de ſes amis & dans ſon Conſeil, & que lui & ſes fils recevroient tous des honneurs & des bienfaits de la Cour. Mathathias lui répondit

ec une voix ferme qui le fit entendre de ıte l'assemblée, Que [a] quand toutes les tions obéiroient au Roi Antiochus, & ıe tous ceux d'Israel abandonneroient Loi de leurs peres pour se soumettre à s ordonnances, lui, ses enfans, & ses eres demeureroient toujours inviolable-ent attachés à la Loi de Dieu.

Après cette déclaration, apercevant ı Juif qui se présentoit à l'autel que les ayens y avoient élevé, pour y sacrifier lon l'ordonnance du Roi; saisi d'un le semblable à celui de Phinées, & ansporté d'une * juste & sainte indigna-on, il s'élance contre cet apostat, & tue: puis, soutenu de ses enfans & de ıelques autres qui se joignirent à eux, traita de la même sorte l'Officier & ute sa suite. Aiant comme levé l'éten-art par ce coup d'éclat, il cria à haute oix dans la ville: *Que [a] quiconque est lé pour la Loi, & veut demeurer ferme ans l'alliance* du Seigneur, *me suive.* lors aiant assemblé toute sa famille, &

a Etsi omnes gentes regi ntiocho obediunt, ut dis-dat unusquisque à servi-te legis patrum suorum, consentiat mandatis us: ego, & filii mei, & atres mei, obediemus legi atrum nostrorum.

* *Dieu avoit ordonné à son Peuple de tuer ceux qui voudroient leur persuader de sacrifier aux Idoles.* Deuter. 13. 6-11.

a Omnis, qui zelum ha-bet legis, statuens testamen-tum, exeat post me.



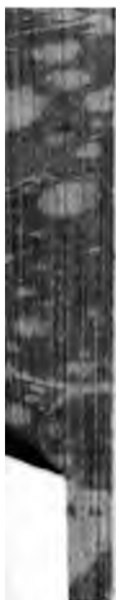
ceux qui étoient véritablement attachés au culte de Dieu, il se retira avec eux dans les montagnes, où ils furent bientôt suivis de quelques autres; & en assez peu de tems, les déserts de Judée furent remplis de ceux qui fuioient la persécution.

I. Maccab. II. 31-41, II. VI. 11. Joseph. ibid. D'abord, comme on les attaquoit des jours de Sabbat, de peur d'en violer la sainteté ils n'osoient se défendre, & se laissoient égorger. Mais ils comprirent bientôt que la loi du Sabbat n'obligeoit personne dans le cas d'une nécessité si pressante.

AN. M. 3837. AV. J.C. 167. *Joseph. de Maccab. cap. 4. & 5.* Antiochus aiant avis que ses ordres ne trouvoient pas en Judée la même soumission que par tout ailleurs, s'y rendit en personne pour les faire exécuter. Il exerça les plus grandes cruautés sur tous les Juifs qui refusoient d'abjurer leur religion, pour obliger les autres, par la crainte de pareils tourmens, à faire ce qu'on demandoit d'eux. Ce fut alors qu'arriva le martyre d'Eléazar, & celui de la mere & de ses sept fils, appellés ordinairement les Maccabées. *II. Maccab. cap. 6. & 7.* Quoique ces histoires soient connues de tout le monde, elles me paroissent trop intéressantes, & trop personnelles à Antiochus dont je décris l'histoire, pour être passées sous silence. Je les raporterai presque dans les termes mêmes de l'Ecriture.

La violence de la persécution fit tomber plusieurs Juifs : mais plusieurs aussi demeurérent fermes, & aimérent mieux mourir que de se souiller par des viandes impures. Un des plus illustres entre ceux-ci, fut Eléazar. C'étoit un vénérable vieillard, âgé de quatre-vingts-dix ans; docteur de la Loi, dont la vie avoit toujours été pure & innocente. On le pressoit de manger de la chair de porc, & on vouloit l'y contraindre en lui ouvrant la bouche par force. Mais Eléazar, préférant une mort glorieuse à une vie criminelle, alla volontairement & de lui-même au supplice; & persévérant dans la patience, il résolut de ne rien faire contre la Loi pour l'amour de la vie.

Ses amis qui étoient présens, touchés d'une injuste compassion, le prirent à part, & le conjurérent de trouver bon qu'on lui apportât des viandes dont il lui étoit permis de manger, afin qu'on pût faire croire qu'il avoit mangé des viandes du sacrifice selon le commandement du Roi, & que par-là on lui sauvât la vie. Mais Eléazar, considérant ce que demandoit de lui son grand âge, les sentimens nobles & généreux avec lesquels il étoit né, & cette vie innocente qu'il avoit menée dès son enfance, répondit selon les ordon-



» à l'âge de quatre-vingts-di
» embrassé la vie des payens
» trompés par cette feinte do
» usé pour conserver un pet
» cette vie corruptible : & ai
» norerois ma vieillesse, &
» rois à l'exécration des hom
» leurs quand je me délivrero
» ment des supplices des h
» ne pourrois néanmoins évit
» du Tout-puissant, ni penda
» ni après ma mort. C'est p
» mourant courageusement,
» digne de la vieillesse ; &
» aux jeunes gens un exemple
» en souffrant volontiers &
» tance une mort honorabl
» vénérables & saintes loix.
qu'il eut achevé de parler,
au supplice. Ceux qui le co

venoit de dire, & qu'ils attribuoient à orgueil. Lorſqu'il étoit près de mourir ſous les coups, il jetta un grand ſoupir; & dit, » Seigneur, qui connoiſſez tou-
» tes choſes par une ſcience toute ſainte,
» vous voiez qu'aiant pu me délivrer de
» la mort, je ſouffre dans mon corps de
» cruelles douleurs; mais que dans mon
» ame je ſens de la joie de les ſouffrir,
» parce que je vous crains. « Ainſi mourut ce ſaint vieillard, laiſſant non ſeulement aux jeunes hommes, mais encore à toute ſa nation, un grand exemple de vertu & de fermeté dans le ſouvenir de ſa mort.

Il arriva que l'on prit auſſi ſept freres avec leur mere; & le Roi Antiochus voulut les contraindre de manger de la chair de porc contre la défenſe de la Loi, en les faiſant déchirer à coups de fouets & d'eſcourgées. Mais l'un d'eux qui étoit l'aîné lui dit: » Que demandez-vous, &
» que voulez-vous apprendre de nous?
» Nous ſommes prêts à mourir plutôt
» que de violer les ſaintes loix que Dieu
» a données à nos peres. « Le Roi entrant en colére, commanda qu'on mît ſur le feu des poëles & des chaudiéres d'airain: & lorſqu'elles furent toutes brulantes, il fit couper la langue à celui qui avoit parlé



le premier; lui fit arracher la peau de la tête, & couper les extrémités des piés & des mains à la vûe de sa mere & de ses freres. Après qu'il eut été ainsi mutilé par tout le corps, on l'approcha du feu, & on le fit rôtir dans la poële. Pendant qu'on le tourmentoit ainsi, ses freres avec leur mere s'encourageoient l'un l'autre à mourir généreusement, en disant: » Le Seigneur Dieu considérera la vérité: il » aura pitié de nous & nous consolera, » comme Moyse le promet dans son Can» tique.

Le premier étant mort de cette sorte, on prit le second; & après qu'on lui eût arraché la peau de la tête avec les cheveux, on lui demanda s'il vouloit manger des viandes qu'on lui présentoit, avant qu'on lui coupât les membres l'un après l'autre. Mais il répondit en langue du pays: » Je n'en ferai rien. « Ainsi on lui fit souffrir les mêmes tourmens qu'au premier. Etant près de rendre l'esprit, il dit au Roi: » Méchant Prince, » vous nous ôtez la vie présente: mais » le Roi du ciel & de la terre nous res» suscitera un jour pour la vie éternelle, » si nous mourons pour la défense de » ses loix.

Après celui-ci, on alla au troisiéme. On lui demanda sa langue, qu'il présenta

aussi-tôt : il étendit les mains constamment, & dit avec confiance : » J'ai reçu » ces membres du ciel ; mais je les méprise » maintenant pour la défense des loix de » Dieu, parce que j'espére qu'il me les » rendra un jour. « Le Roi & tous ceux de sa suite étoient surpris de voir le courage de ce jeune homme, qui comptoit pour rien les plus grands tourmens.

Le quatriéme fut tourmenté de même ; & lorsqu'il alloit rendre l'esprit, il dit au Roi. » Il nous est avantageux d'être » tués par les hommes, parce que nous » espérons que Dieu nous rendra la vie » en nous ressuscitant : mais pour vous, » votre résurrection ne sera point pour » la vie.

Le cinquiéme, pendant qu'on le tourmentoit, dit au Roi : » Vous faites main» tenant ce que vous voulez, parce que » vous avez en main la puissance parmi » les hommes, quoique vous ne soiez » qu'un homme mortel. Mais ne vous » imaginez pas que Dieu ait abandonné » notre nation. Attendez un peu, & vous » verrez sa puissance, & de quelle ma» niére il vous tourmentera, vous & vo» tre race.

Le sixiéme vint après ; & il dit un moment avant que de rendre l'esprit : » Ne

» vous trompez pas vous-même. Il est
» vrai que ce sont nos péchés qui nous
» ont attiré les maux extrêmes que nous
» souffrons : mais ne vous flatez pas de
» l'espérance de l'impunité, après avoir
» entrepris de faire la guerre à Dieu
» même.

Cependant leur mere, soutenue par l'espérance qu'elle avoit en Dieu, voioit avec une fermeté admirable ses sept enfans périr en un même jour. Elle les encourageoit par des discours pleins de force & de sagesse; & alliant un courage mâle avec la tendresse d'une mere, elle leur disoit : » Je ne sai comment vous
» avez été formés dans mon sein. Car ce
» n'est point moi qui vous ai donné l'a-
» me, l'esprit & la vie, ni qui ai assem-
» blé tous vos membres : mais je sai que
» le Créateur du monde qui a formé
» l'homme dans sa naissance, & qui a
» donné l'être à toutes choses, vous ren-
» dra un jour l'esprit & la vie par sa mi-
» séricorde, en récompense de ce que
» vous les méprisez maintenant pour l'a-
» mour de ses loix.

Le plus jeune de ces enfans restoit encore. Antiochus commença à l'exhorter, & l'assura même avec serment qu'il le rendroit riche & heureux, & qu'il le

mettroit au nombre de ses favoris, s'il vouloit abandonner les loix de ses peres. Mais ce jeune enfant étant insensible à toutes ses promesses, le Roi appella sa mere, & l'exhorta à donner à son fils un conseil salutaire. Elle le lui promit : puis s'approchant de l'enfant, & se moquant de la cruauté du tyran, elle lui dit en la langue du pays : » Mon fils, aiez pitié de » moi, qui vous ai porté neuf mois dans » mon sein, qui vous ai nourri de mon » lait pendant trois ans, & qui vous ai » élevé jusqu'à l'âge où vous êtes. Je vous » conjure, mon cher enfant, de regarder » le ciel & la terre & tout ce qui y est » renfermé, & de penser que c'est Dieu » qui a fait de rien toutes choses, aussi » bien que le genre humain. Ne craignez » point ce cruel bourreau ; mais montrez-» vous digne de vos freres, en recevant » la mort de bon cœur, afin que par la » miséricorde de Dieu, je vous reçoive » avec vos freres dans la gloire que nous » attendons.

Lorsqu'elle parloit encore, le jeune enfant dit tout haut : » Qu'attendez-» vous de moi ? Je n'obéis point au com-» mandement du Roi, mais à la loi qui » nous a été donnée par Moyse. Pour » vous, qui êtes l'auteur de tous les maux



» qu'on fait souffrir aux Hébreux, vous
» n'éviterez point la main de Dieu. Il est
» vrai que c'est à cause de nos péchés que
» nous souffrons : mais si le Seigneur no-
» tre Dieu, pour nous châtier & nous
» corriger, s'est mis pour un peu de tems
» en colére contre nous, il s'appaisera
» enfin, & se réconciliera avec ses servi-
» teurs. Mais vous, le plus méchant &
» le plus impie de tous les hommes, ne
» vous flatez pas d'une vaine espérance.
» Vous n'échaperez pas au jugement de
» Dieu, qui peut tout, & qui voit tout.
» Quant à mes freres, après avoir sup-
» porté une douleur d'un moment, ils
» sont entrés dans l'alliance éternelle. A
» leur exemple, j'abandonne volontiers
» mon corps & ma vie pour les loix de
» mes peres, & je prie Dieu qu'il se rende
» bientôt favorable à notre nation; qu'il
» vous contraigne par les tourmens & les
» plaies de confesser qu'il est le seul
» Dieu; & que sa colére qui est tombée
» justement sur notre nation, finisse à
» ma mort & à celle de mes freres.

Le Roi transporté de fureur, & ne pouvant souffrir de se voir insulté, fit tourmenter ce dernier encore plus cruellement que les autres. Ainsi il mourut saintement comme ses freres, dans une

parfaite confiance en Dieu. Enfin la mere souffrit aussi la mort après ses enfans.

Mathathias, avant que de mourir, fit venir ses cinq fils, & après les avoir exhortés à combattre vaillamment & constamment pour la Loi de Dieu contre les persécuteurs, il nomma Judas pour Général, & Simon pour présider au Conseil. Ensuite il rendit l'esprit, & fut enterré à Modin dans le sépulcre de ses ancêtres, extrêmement pleuré & regretté par tous les fidéles Israélites.

An.M. 3838. Av. J. C. 166. I. Maccab. II. 49-70. Joseph. Antiq. lib. 8. cap. 12.

Antiochus voiant que Paul Emile, après avoir battu Persée, & fait la conquête de la Macédoine, avoit célébré des Jeux à Amphipolis sur le Strymon, eut envie d'en faire autant à Daphné près d'Antioche. Il en marqua le tems, envoia de tous côtés inviter des spectateurs, & en attira une foule prodigieuse. Les Jeux se firent avec une pompe & une dépense extraordinaire, & durérent plusieurs jours. Le personnage qu'il y joua pendant tout ce tems-là répondit parfaitement au trait de la prophétie de Daniel, qui l'appelle un *homme méprisable* : j'en ai parlé ailleurs. Il y fit tant d'extravagances en présence de cette multitude infinie de peuple assemblé de différens endroits du monde, qu'il s'attira le mé-

Polyb apud Athen. lib. 5 pag. 193. & Diod. in Excerpt. Vales. pag. 321.

Dan. 11. 21

pris & la riſée de tous les aſſiſtans : plu-ſieurs même en furent ſi choqués, que pour éviter de voir une conduite ſi indigne d'un Prince, & ſi contraire aux régles de la bienſéance & de la pudeur, ils ne voulurent plus aller aux feſtins où ils étoient invités de ſa part.

ir. A peine avoit-il achevé la célébration de ces Jeux, qu'il vit arriver chez lui x-eſ. Tibérius Gracchus, envoié par les Romains en qualité d'Ambaſſadeur pour obſerver quelles étoient ſes diſpoſitions. Antiochus le reçut avec tant de politeſſe & d'amitié, que non ſeulement cet Ambaſſadeur ne conçut aucun ſoupçon contre lui, & ne s'aperçut point qu'il eût ſur le cœur ce qui s'étoit paſſé à Alexandrie, mais qu'il blâma tous ceux qui faiſoient contre ce Prince ces ſortes de raports. En effet, outre les autres honnêtetés qu'Antiochus lui fit, il ſortit de ſon palais pour l'y loger, & peu s'en falut qu'il ne lui cédât auſſi ſon diadême. En habile politique il auroit dû ſe défier de toutes ces honnêtetés : car il eſt certain qu'Antiochus, dès-lors, étoit très réſolu à ſe venger des Romains; mais il diſſimuloit, pour gagner du tems, & s'y mieux préparer.

ib. Pendant qu'Antiochus s'amuſoit à

Daphné à célébrer des Jeux, Judas jouoit un rôle bien différent en Judée. Après avoir assemblé son armée, il fit fortifier les villes, rebâtit leurs forteresses, y plaça de bonnes garnisons, & se rendit formidable dans tout le pays. Apollonius, qui étoit Gouverneur de la Samarie pour Antiochus, crut pouvoir arrêter ses progrès, & marcha droit à lui. Judas le battit, le tua, & fit un grand carnage de ses troupes. Séron, autre commandant, qui s'étoit flaté de venger l'affront fait à son Maître, eut le même sort qu'Apollonius, & comme lui, fut battu & tué dans le combat.

III. 1-26. VIII. 5-7. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 10.

Antiochus entra en furie, quand il apprit ces deux défaites. Il fit aussitôt assembler toutes ses forces, & avec cette grosse armée, il résolut d'aller détruire toute la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres. Quand il fut question de paier ses troupes, il ne se trouva pas assez d'argent dans ses coffres : il les avoit épuisés dans les folles dépenses qu'il venoit de faire. Faute d'argent, il falut suspendre la vengeance qu'il vouloit tirer de la nation Juive, & tous les plans qu'il avoit formés pour en venir à bout avec la derniére rapidité.

Il avoit emploié des sommes immen-

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 11.



ses à ses Jeux. Outre cela, il poussoit la magnificence en toutes sortes de rencontres jusqu'à la profusion dans les présens qu'il faisoit aux particuliers, & à des corps entiers. Fort souvent il donnoit son argent à pleines mains à ceux de sa suite, & à d'autres, quelquefois assez à propos, mais le plus souvent sans raison.
11. 24. Il vérifioit en cela ce que le Prophéte Daniel avoit prédit de lui : *Qu'il répandroit parmi eux le pillage, le butin, & Maccab. les richesses ;* & l'Ecriture dit, *qu'il avoit* 3. *fait des largesses extraordinaires, & qu'il avoit surpassé en magnificence tous les* Athen. lib. *Rois qui l'avoient précédé.* Athénée nous 5. 195. apprend que les fonds d'où il tiroit de quoi fournir à ces dépenses, étoient, en premier lieu, le butin qu'il avoit fait en Egypte contre la foi donnée au Roi Philométor Mineur; puis, ce qu'il tiroit de ses amis comme don gratuit; enfin, & cet article étoit le plus considérable, le pillage d'un grand nombre de temples où il avoit exercé ses sacriléges.

Outre l'embarras où le jettoit la disette d'argent, il en avoit encore d'autres qui lui venoient, selon la prédiction de Da-
11. 44 niel, *des nouvelles de l'Orient & de l'A-* Hieron. in Locum. *quilon qui le troubloient.* Car au Nord, Artaxias, Roi d'Arménie, s'étoit révolté

contre lui ; & dans la Perse, qui étoit à l'Orient, on ne lui paioit plus les tributs réguliérement. Là, aussi bien que dans presque tout le reste de ses Etats, tout étoit pour ainsi dire, bouleversé par la nouvelle ordonnance qui leur ôtoit leurs anciennes coutumes, & y établissoit à leur place celles des Grecs, dont il s'étoit entêté. Ces agitations causoient du désordre par raport aux paiemens, qui dans ce riche & vaste empire s'étoient faits jusques-là fort réguliérement, & avoient toujours fourni aux grandes dépenses qu'il y faloit faire.

I. Maccab. III. 29.

Pour remédier à cet embarras, aussi bien qu'à quelques autres, il résolut de partager ses troupes en deux : de donner une de ses armées à Lysias, qui étoit de la famille roiale, pour dompter les Juifs ; & de mener l'autre lui-même en Arménie, & ensuite en Perse, pour rétablir ses affaires, & remettre l'ordre dans ces provinces. Il laissa donc effectivement à Lysias le Gouvernement de tout ce qui étoit en-deça de l'Euphrate, & le soin de l'éducation de son fils, qui n'avoit que sept ans, & qui fut appellé dans la suite *Antiochus Eupator.* Après avoir passé le Mont Taurus, il entra en Arménie, battit Artaxias, & le fit prisonnier. Il passa

I. Maccab. III. 31-60 &. IV. 1-25. *II.* VIII. 8-28. *Joseph. Antiq. lib.* 12. *cap.* 11. *Appian, in Syr. pag* 1.7. *Hieron. in Dan.* 11. 44.

de là en Perse, où il crut n'avoir qu'à prendre le tribut de cette riche province, & de celles qui étoient dans le voisinage. Il se flatoit d'y trouver de quoi remplir son trésor, & remettre toutes les affaires sur un aussi bon pié qu'elles eussent jamais été.

Pendant qu'il rouloit tous ces projets dans sa tête, Lysias de son côté songeoit à exécuter les ordres qu'il lui avoit laissés, & sur tout ceux qui regardoient les Juifs. Le Roi lui avoit commandé de les exterminer entiérement, & de n'en pas laisser un seul dans le pays, où il mettroit ensuite de nouveaux habitans, à qui il distribueroit les terres par sort. Il crut devoir faire d'autant plus de diligence dans cette expédition, qu'il apprenoit tous les jours les progrès que faisoit Judas, qui s'aggrandissoit en soumettant toutes les places dont il approchoit.

Philippe, à qui Antiochus avoit laissé le Gouvernement de la Judée, voiant les succès de Judas, avoit dépéché des exprès pour en donner avis à Ptolémée Macron, Gouverneur de la Célé-Syrie & de la Palestine, dont la Judée étoit une dépendance; & l'avoit pressé par ses lettres de prendre des mesures pour soutenir les intérêts de leur commun Maître dans

cette conjoncture importante. Macron avoit communiqué ses avis & ses lettres à Lysias. On résolut là-dessus d'envoier incessamment une armée en Judée. Ptolémée Macron fut nommé pour y commander en chef. Il choisit Nicanor son intime ami, pour son Lieutenant-Général, l'envoia devant avec vingt mille hommes, & lui donna Gorgias, vieil Officier d'une expérience consommée, pour l'assister. Ils entrérent dans le pays, & furent bientôt suivis de Ptolémée, avec le reste des troupes destinées à cette expédition. L'armée, après la jonction, vint camper à Emmaüs près de Jérusalem. Elle consistoit en quarante mille hommes d'infanterie, & sept mille chevaux.

Il s'y rendit aussi une autre espéce d'armée : c'étoient des marchands, qui venoient acheter les esclaves qu'ils comptoient qu'on feroit dans cette guerre. Nicanor, qui s'étoit proposé de lever par là de grosses sommes d'argent, & même assez pour payer les deux mille talens que le Roi devoit encore aux Romains de l'ancien Traité de Sipyle, fit publier dans tous les pays voisins, qu'on vendroit les prisonniers qu'on feroit dans cette guerre, & qu'on en auroit quatre-vingts-dix pour un talent. Effectivement on avoit résolu

Six millions.

de paſſer au fil de l'épée tous les hommes faits, & de mettre tout le reſte dans l'eſclavage ; & cent quatre-vingts mille têtes de ces derniers, au prix qu'on vient de dire, auroient fait la ſomme dont il s'agit. Les marchands donc, voiant qu'il y auroit beaucoup à gagner pour eux, parce que ce prix étoit fort bas, s'y rendirent en foule avec des ſommes conſidérables. On compte qu'il y en avoit juſqu'au nombre de mille, tous gros marchands, qui vinrent au camp des Syriens dans cette occaſion ; ſans compter leurs valets, & les gens dont ils avoient beſoin pour conduire les eſclaves qu'ils devoient acheter.

Judas & ſes freres, voiant le danger dont ils étoient menacés à l'approche d'une ſi puiſſante armée, qu'ils ſavoient avoir reçu ordre d'exterminer entiérement leur nation, réſolurent de ſe défendre courageuſement ; de combattre pour eux-mêmes, pour leur Loi & pour leur liberté ; & de vaincre ou de mourir les armes à la main. Ils partagérent les ſix mille hommes qu'ils avoient, en quatre corps de quinze cens hommes chacun. Judas ſe mit à la tête du premier, & donna le commandement des trois autres à ſes freres. Enſuite il les mena à Maſpha, pour y offrir tous enſémble leurs priéres à Dieu, &

nplorer son secours dans le danger ex-
:ême auquel ils se trouvoient exposés.
. choisit cet endroit, parce que Jérusa-
:m étant entre les mains de leurs ennemis,
z le Sanctuaire foulé aux piés, ils ne pou-
oient s'y assembler pour cet acte de reli-
;ion ; & Maspha leur parut l'endroit le
lus propre pour s'acquitter de ce devoir, *Judic. 20. 1.*
arce que c'étoit un lieu où l'on servoit *1. Reg. 7. 5.*
)ieu avant la fondation du temple.

Voila deux armées prêtes à en venir
ux mains, avec un nombre bien inégal,
k des dispositions encore plus différentes.
Elles conviennent en un point, c'est que
toutes deux comptent également sur une
victoire assurée, l'une parce qu'elle a des
troupes nombreuses, aguerries, commandées par des Chefs également braves
& expérimentés ; l'autre, parce qu'elle
met toute sa confiance dans le Dieu des
armées.

Après la proclamation faite selon la * *Deuteron. 20. 5. &c.*
loi, que ceux qui avoient bâti cette année là une maison, ou épousé une femme, ou planté une vigne, ou qui avoient
peur, pourroient se retirer ; les six mille
hommes de Judas se trouvérent réduits à
la moitié. Cependant ce vaillant Capitaine du peuple de Dieu, résolu de combattre la nombreuse armée des ennemis
avec cette poignée de gens, & d'en aban-

donner l'événement à la Providence, s'a-vança avec sa petite troupe, vint camper tout proche de l'ennemi, & déclara à ses gens, après les avoir animés par tous les motifs que la conjoncture présente lui fournissoit, qu'il avoit dessein de livrer bataille aux Syriens le lendemain, & qu'ils eussent à s'y préparer.

Mais, sur l'avis qu'il reçut le soir que Gorgias avoit été détaché du camp ennemi avec cinq mille hommes d'infanterie & mille chevaux, toutes troupes choisies, & qu'il leur faisoit prendre des détours que lui enseignoient des Juifs apostats, dans le dessein de venir le surprendre cette nuit-là dans son camp : il ne se contenta pas de parer le coup qu'on lui vouloit porter, il se servit du stratagéme de l'ennemi même contre lui ; & son dessein lui réussit. Car quittant son camp sur le champ, & le laissant tout vuide, il alla donner sur celui de l'ennemi affoibli par le détachement de ses meilleures troupes, & y jetta si bien la confusion & l'épouvante, qu'on le lui abandonna par la fuite, en y laissant trois mille Syriens tués.

Comme Gorgias & son détachement étoient encore à craindre, Judas, en homme qui entend la guerre, retint ses troupes, & les empécha de s'abandonner

pillage ou à la pourſuite de l'ennemi, ſqu'à ce qu'ils euſſent encore défait ce rps là. Il y réuſſit ſans combat. Gorgias, rès avoir manqué Judas dans ſon camp, l'avoir cherché inutilement dans les ontagnes où il crut qu'il ſe ſeroit retiré, vint enfin au camp; & le trouvant en u, & l'armée débandée & en fuite, il fut pas le maître de ſes ſoldats. Ils jetrent leurs armes & s'enfuirent auſſi. Alors idas & ſa troupe les pourſuivirent viveent & leur tuérent plus de monde qu'ils en avoient tué dans le camp; de ſorte 'en tout il demeura ſur la place neuf ille Syriens, & la plupart de ceux qui ſauvérent furent bleſſés ou eſtropiés.

Après cela Judas ramena ſes gens receillir les dépouilles du camp, où ils ouvérent de grandes richeſſes: & pluеurs de ceux qui étoient venus comme une Foire pour acheter les Juifs, furent pris avec leur argent, & vendus ux-mêmes. Le lendemain, qui étoit le abbat, fut célébré avec beaucoup de eligion. On s'y livra à une ſaninte joie, on rendit à Dieu des actios de graces ſolennelles de la grande & ſignalée délivrance qu'il venoit de leur accorder.

On voit ici ſenſiblement ce que c'eſt qu'un bras de chair contre le bras du

Tout-puissant, de qui seul dépend le sort des batailles. Il est bien évident que Judas sentoit toute sa foiblesse. *Comment pourrons-nous résister devant eux*, disoit-il à Dieu avant le combat, *si vous-même ne nous assistez ?* Et il n'est pas moins évident qu'il comptoit sur un succès assuré. *La victoire*, avoit-il dit auparavant, *ne dépend point de la grandeur des armées, mais c'est du Ciel que nous vient toute la force.* Mais avec cette pleine confiance en Dieu, Judas emploie tout ce que la science la plus parfaite de la guerre & la prudence la plus consommée pouvoient imaginer de plus propre à lui faire vaincre les ennemis. Modéle admirable pour les Généraux ! Prier humblement, parce que tout dépend de Dieu : agir vivement, comme si tout dépendoit de l'homme. Nous avons encore, graces à Dieu, des Généraux qui se font gloire de penser ainsi ; & qui à la tête d'armées nombreuses, composées de soldats les plus braves qui furent jamais, aussi bien que d'Officiers & de Commandans d'un courage & d'un zèle qui ont peu d'exemples, ne comptent point sur tous ces avantages humains, mais uniquement sur la protection du Dieu des armées.

Judas, animé par l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & renforcé par un grand nombre de troupes que ce succès lui attira, se servit de cet avantage pour accabler ses autres ennemis. Sachant que Timothée & Bacchide, deux Lieutenans d'Antiochus, assembloient des troupes contre lui, il marcha à eux, les défit dans une grande bataille, & leur tua plus de vingt mille hommes. *II. Maccab. VIII. 30-33.*

Lysias aiant appris le mauvais succès des armes du Roi en Judée, & les grandes pertes qu'on y avoit faites, fut bien surpris & bien embarrassé. Néanmoins, comme il savoit combien le Roi avoit à cœur d'exterminer cette nation, il fit de grands préparatifs pour une nouvelle expédition contre les Juifs. Il mit sur pié une armée de soixante mille hommes d'infanterie, & de cinq mille chevaux, tous gens de courage, se mit lui-même à leur tête, & les mena en Judée, résolu de ruiner entiérement le pays, & d'exterminer les habitans. AN.M. 3839. AV.J.C. 165. *I. Maccab. V. 26-35. Joseph. Antiq. lib. 12 c. 11.*

Il vint camper à Bethsura, ville située au midi de Jérusalem, vers la frontiére d'Idumée. Judas l'y vint chercher à la tête de dix mille hommes; & ne doutant point de l'assistance de Dieu,

il livra la bataille avec une armée si inférieure en nombre, tua cinq mille hommes des ennemis, & mit le reste en fuite. Lysias, effraié de la valeur des soldats de Judas, qui se battoient avec un courage intrépide résolus de vaincre ou de mourir, ramena à Antioche son armée battue; dans le dessein pourtant de les venir attaquer de nouveau l'année suivante avec une armée encore plus nombreuse.

I. Maccab. IV. 36-61. & V. 1. 2. II. X. 1-8. Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 11.

Cette retraite de Lysias laissant Judas maître de la campagne, il profita de ce repos pour aller à Jérusalem tirer le Sanctuaire des mains des payens, le purifier, & le dédier de nouveau au service de Dieu. La solemnité de cette dédicace dura huit jours, qui se passérent en actions de graces pour la délivrance que Dieu leur avoit accordée; & il fut ordonné qu'on en renouvelleroit la célébration tous les ans. Les peuples voisins, jaloux de la prospérité des Juifs, se liguérent ensemble pour les perdre, & résolurent de se joindre à Antiochus pour exterminer entiérement cette nation.

An.M.3840. Av.J.C.164. *I. Maccab. VI. 1-16. II. IX. 1-29.*

Ce Prince étoit passé en Perse, pour recueillir le tribut qu'on avoit manqué de paier réguliérement. Il fut averti que la ville d'Elymaïde passoit pour avoir de

grandes richesses en or & en argent; & sur tout que dans un temple de cette ville, dédié selon Polybe à Diane, & selon Appien à Vénus, il y avoit des trésors immenses. Il y alla, dans le dessein de prendre la ville, & de la piller avec son temple, de même qu'il en avoit usé à l'égard de Jérusalem. Comme on fut averti de son dessein, les habitans de la campagne & les bourgeois de la ville, prirent les armes pour défendre leur temple, & le repoussérent honteusement. Il se retira à Ecbatane, outré de cette disgrace.

Polyb. in Ex cerpt. Vale cap. 145. Appian. i Syr. pag. 131

Pour surcroit de douleur, il y reçut la nouvelle de ce qui venoit d'arriver en Judée à Nicanor & à Timothée. Transporté de rage il se mit en chemin pour venir en diligence faire sentir à cette nation les effets les plus terribles de la colére, ne respirant tout le long du chemin que menaces, & ne parlant que de ruine & de destruction totale. En s'avançant ainsi vers la Babylonie qui se trouvoit sur sa route, il reçut de nouveaux couriers, qui lui apportoient la nouvelle de la défaite de Lysias, & qui lui apprirent comment les Juifs avoient repris le temple, abbattu les autels & les idoles qu'il y avoit mises & rétabli

leur ancien culte. A ces nouvelles sa rage redouble. Il commande à son cocher de le mener à toute bride afin d'arriver plutôt sur les lieux, & d'assouvir sa vengeance, menaçant de faire de Jérusalem le sépulcre de toute la nation Juive, & de n'en pas laisser un seul. A peine eut-il prononcé ce blasphême, que la main de Dieu le frapa. Il fut attaqué d'une effroiable douleur dans les entrailles, & d'une colique qui le tourmentoit cruellement. *Et ce fut avec beaucoup de justice*, dit l'Ecriture; *puisqu'il avoit déchiré lui-même les entrailles des autres par un grand nombre de nouveaux tourmens.*

Mais ce premier coup n'abbattit point encore son orgueil. Au contraire, se laissant aller aux transports de sa fureur, & ne respirant que feu & flammes contre les Juifs, il commanda qu'on hâtât son voiage. Lorsque ses chevaux couroient avec impétuosité, il tomba de son chariot, & eut tout le corps froissé, & les membres tout meurtris de cette chute. Il falut le mettre dans une litiére, où il souffrit des tourmens horribles. Il sortoit des vers de son corps, toutes les chairs lui tomboient par piéces, avec une odeur si effroiable, que

ute l'armée n'en pouvoit souffrir la
anteur. Ne pouvant lui-même la sup-
rter, *Il est juste*, s'écria-t-il, *que l'hom-*
soit soumis à Dieu, & que celui qui
mortel ne s'égale pas au Dieu souve-
in. Reconnoissant que c'étoit la main
Dieu d'Israel qui le frapoit à cause
s maux qu'il avoit faits dans Jérusa-
n, il promit de combler son peuple
faveurs, d'enrichir de dons précieux
saint temple de Jérusalem qu'il avoit
lé, de fournir de ses revenus les dé-
nses nécessaires pour offrir les sacri-
es, de se faire lui-même Juif, & de
rcourir toute la terre pour publier la
ite-puissance de Dieu. Il espéroit flé-
ir sa colére par ces magnifiques pro-
esses, que la vivacité des douleurs
sentes & la crainte des maux futurs
achoient de sa bouche, non de son
ur. *Mais*, [a] ajoute l'Ecriture, *ce scé-*
at prioit le Seigneur, de qui il ne de-
t point recevoir misericorde. En effet,
[b] meurtrier & ce blasphémateur (ce
it les noms que le saint Esprit substi-
au surnom d'*Illustre* que les hom-

Orabat autem hic scele-
is Dominum, à quo
esset misericordiam
secuturus.

Igitur homicida & blas-
phemus pessimè percussus,
& ut ipse alios tractave-
rat.. miserabili obitu vitâ
functus est.

mes avoient donné à ce Prince) frapé d'une horrible plaie, & traité comme il avoit traité les autres, finit sa vie criminelle par une misérable * mort.

Avant que de mourir, il avoit fait venir Philippe son frere de lait & son favori, & lui avoit donné la régence de Syrie pendant la minorité de son fils âgé pour lors de neuf ans. Il lui avoit mis entre les mains sa couronne, le sceau de l'empire, & toutes les autres marques de la roiauté; en lui recommandant sur tout d'emploier tous ses soins à élever son fils de la maniére la plus propre à lui enseigner l'art de régner, & de gouverner les peuples avec justice & modération. Ce sont des instructions, que la plupart des Princes ne donnent à leurs enfans qu'en mourant, après leur avoir donné pendant toute leur vie des exemples tout contraires. Philippe prit le soin de faire transporter le corps du Roi à Antioche. Ce Prince avoit régné onze ans.

* *Polybe atteste ce fait, & dit qu'Antiochus tomba dans un délire continuel, croiant avoir toujours devant les yeux des spectres, qui lui reprochoient ses crimes. Cet Historien, à qui les saintes Ecritures étoient inconnues, assigne pour cause de cette punition l'entreprise sacrilége que ce Prince avoit formée contre le temple de Diane à Elymaïde.* Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

§. IV.

Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.

COMME Antiochus Epiphane fut un grand persécuteur du temple de Dieu qui formoit l'Eglise Judaïque, & qu'il est la figure de l'Antechrist qui doit persécuter dans la suite des siécles l'Eglise Chrétienne ; la prophétie de Daniel s'étend beaucoup plus sur ce Prince que sur aucun des autres dont elle parle. Cette prophétie a deux parties, dont l'une regarde ses guerres avec l'Egypte, & l'autre la persécution qu'il a faite au peuple Juif. Nous les traiterons séparément, en réunissant les divers endroits où il en est parlé.

I. GUERRES D'ANTIOCHUS EPIPHANE CONTRE L'EGYPTE, PREDITES PAR LE PROPHÉTE DANIEL.

Un Prince méprisé ou *méprisable, lui succédera,* (Séleucus Philopator) *à qui l'on ne donnera point les honneurs de la roiauté. Il viendra en secret, & il se rendra maître du roiaume par fraude.* Ce verset, qui désigne l'avénement d'Antiochus à la Couronne, a été expliqué ci-devant. *Dan. ch. XI vers. 21.*

Les forces de ceux qui auront inondé la Syrie, seront renversées dès qu'il (Antiochus Epiphane) *paroitra : elles seront détruites aussi bien que le Chef de ce parti.* Héliodore meurtrier de Séleucus & ses partisans, aussi bien que ceux du Roi d'Egypte qui avoient quelques desseins sur la Syrie, furent vaincus par les forces d'Attale & d'Euméne, & dissipés par l'arrivée d'Antiochus, dont la présence déconcerta tous leurs desseins. Par *le Chef du parti*, on peut entendre, Héliodore chef du complot qui avoit ôté la vie à Séleucus, ou plutôt Ptolémée Epiphane roi d'Egypte, qui périt par une conspiration de ses propres sujets dans le tems même qu'il songeoit à porter la guerre en Syrie. Ainsi la Providence fit disparoitre ce puissant adversaire, pour applanir les voies à Antiochus, & le conduire sur le trône.

Il paroit que le Prophéte, dans les versets suivans, désigne assez clairement les quatre diverses expéditions d'Antiochus dans l'Egypte.

Première expédition d'Antiochus en Egypte.

23. *Et après avoir fait amitié avec lui,* (avec Ptolémée Philométor son neveu,

Roi d'Egypte) *il le trompera, il s'avancera dans l'Egypte, & prévaudra avec peu de troupes.* Antiochus, quoiqu'il eût déja des desseins de guerre dans le cœur, *conservoit pourtant les dehors d'amitié avec le Roi d'Egypte.* Il envoia même Apollonius à Memphis à la fête du couronnement du jeune Philométor, pour marquer la part qu'il y prenoit. Mais bientôt après, sous prétexte de défendre son Neveu, il marcha contre l'Egypte avec *une armée encore médiocre*, en comparaison de celles qu'il y mena dans la suite. Le combat se donna près de Péluse. Antiochus *prévalut*, & remporta la victoire: après laquelle il retourna à Tyr. Et c'est à quoi se termina sa premiére expédition.

Seconde Expédition d'Antiochus en Egypte.

Il entrera dans les riches provinces de l'Egypte *dans le tems qu'elles jouiront d'une paix profonde; & il fera ce que ne firent jamais ses peres ni ses ayeux. Il partagera* à ses troupes *le butin, les dépouilles, & les richesses de ce roiaume. Il formera des entreprises contre les villes les plus fortes. Mais cela ne durera qu'un tems,* ℣. 24.

5. *Sa force se réveillera : son cœur s'animera contre le roi du midi*, de l'Egypte. *Il l'attaquera avec une grande armée : le Roi du midi armera puissamment pour faire la guerre avec de fortes & nombreuses troupes : mais il ne se soutiendra pas, parce qu'on formera des desseins contre lui.*

26. *Ceux qui mangeront avec lui*, avec le roi d'Egypte, *le ruïneront. Son armée sera accablée, & un grand nombre des siens mis à mort.*

On reconnoit dans ces trois versets les principaux carractéres de la seconde expédition d'Antiochus contre l'Egypte: ses nombreuses armées, ses rapides conquêtes, les riches dépouilles qu'il en emporta, la dissimulation & la fourbe dont il commença d'user à l'égard de Ptolémée.

Antiochus, après avoir emploié tout l'hiver à faire de nouveaux préparatifs de guerre pour une seconde expédition en Egypte, l'attaqua par mer & par terre dès que la saison le permit. » Il entra, dit

accab. » l'Auteur du Livre des Maccabées, dans
10. » l'Egypte avec une puissante armée, » avec des chariots, des éléphans, de la » cavalerie, & un grand nombre de vaisseaux. Ptolémée eut peur devant lui, » & il s'enfuit avec perte de beaucoup

» des siens. Et Antiochus prit les villes » les plus fortes de l'Egypte, & s'enrichit » de ses dépouilles.

Daniel, quelques versets après, prédit le même événement dans un détail encore plus circonstancié.

Le Roi du midi combattra contre lui (il s'agit de Ptolémée) *au tems qui a été marqué ; & le Roi de l'aquilon* (Antiochus) *marchera contre lui comme une tempête avec une multitude de chariots & de gens de cheval, & avec une grande flote.* ℣. 40.

Il entrera dans ses terres ; il ravagera tout, & il passera au travers de son pays. ℣. 41.

Il étendra sa main contre les provinces ; & le pays d'Egypte n'échapera point. ℣. 42.

Il se rendra maître des trésors d'or & d'argent, & de tout ce qu'il y a de plus précieux dans l'Egypte. ℣. 43.

En comparant le récit des Maccabées avec la prédiction de Daniel, on trouve une parfaite ressemblance, si ce n'est que le Prophéte est encore plus clair & plus précis que l'historien.

Diodore dit qu'Antiochus, après cette victoire, se rendit maître de toute l'Egypte. Du moins il s'en falut peu. Car toutes les villes, à l'exception d'Alexandrie, ouvrirent leurs portes au Vainqueur. Il fit la conquête de l'Egypte avec une facilité

In Excerpt. Vales. pag. 310.

étonnante, & exécuta *ce que ses peres & ses ayeux n'avoient jamais pu faire.*

Ptolémée lui-même se remit ou tomba entre les mains d'Antiochus, qui le traita d'abord avec bonté, mangea avec lui familiérement, parut embrasser ses intérêts, & lui laisser la possession de son roiaume, mais en retenant Péluse qui en étoit la clé. Car il n'affectoit tous ces dehors d'amitié que pour le tromper, & pour le perdre plus sûrement. *Ceux qui mangeront avec lui le ruineront.*

Antiochus ne demeura pas pour lors lontems en Egypte. Le bruit d'une révolte générale des Juifs l'obligea de marcher contr'eux.

Cependant les habitans d'Alexandrie, irrités que Philométor eût fait alliance avec Antiochus, mirent sur le trône en sa place Evergéte son cadet.

Antiochus, qui eut avis de ce qui s'étoit passé à Alexandrie, en prit occasion de revenir encore en Egypte, sous prétexte de rétablir le Roi déposé, mais en effet pour se rendre maître absolu du roiaume.

Troisiéme expédition d'Antiochus Egypte.

℣. 27. *Ces deux Rois auront le cœur attentif*

à se faire du mal l'un à l'autre : étant assis à la même table, ils diront des paroles pleines de mensonge, & ils ne réussiront point, parce que la fin est différée en un autre tems.

Antiochus *retournera en son pays avec de grandes richesses.* ℣. 28.

Il seroit difficile de mieux caractériser la troisiéme expédition d'Antiochus. Ce Prince, aiant appris que les Alexandrins avoient mis sur le trône Evergéte, revint en Egypte sous le spécieux prétexte de rétablir Philométor: *per honestam speciem majoris Ptolemæi reducendi in regnum* Après avoir vaincu les Alexandrins à Péluse dans un combat naval, il mit le siége devant Alexandrie. Mais comme il traînoit en longueur, il se contenta de se rendre de nouveau maître du reste de l'Egypte au nom de son Neveu, pour les intérêts de qui il faisoit entendre qu'il travailloit: *cui regnum quæri suis viribus simulabat.* Ils se virent pour lors à Memphis : ils mangeoient ensemble: ils se parloient avec toutes les apparences d'une amitié sincére. L'Oncle paroissoit plein de zêle pour son Neveu, & le Neveu plein de confiance pour son Oncle: mais il n'en étoit rien: de part & d'autre c'étoit pure grimace. L'Oncle

Liv. lib. 1. 19.

Liv. lib. n. 11.

Hieron. Daniel.

songeoit à opprimer son Neveu: *cui regnum quæri suis viribus simulabat, ut mox victorem aggrederetur*; & le Neveu qui s'apperçut bien de son dessein, *voluntatis ejus non ignarus*, songea dès lors à faire son accommodement avec son frere. Ainsi *ils ne réussirent point* de part ni d'autre à se tromper. Il n'y eut encore rien de décidé, & Antiochus retourna en Syrie.

Quatriéme Expédition d'Antiochus contre l'Egypte.

Il retournera quelque tems après, & reviendra vers le midi, mais ce dernier voiage ne ressemblera pas au premier.

Des vaisseaux de Cethim viendront contre lui. Il sera percé de douleur & de dépit. Il s'en retournera, & il répandra son indignation contre l'alliance du Sanctuaire. C'est ainsi qu'on lit dans l'hébreu. La Vulgate porte : *Les Romains viendront contre lui sur des vaisseaux : il sera frapé, il retournera, & il répandra, &c.*

Antiochus, sur la nouvelle que les deux freres s'étoient réconciliés, leva le masque, & déclara alors ouvertement qu'il prétendoit à l'Egypte pour

lui-même. Et pour soutenir ses prétentions, *il retourna vers le midi*, c'est-à-dire en Egypte : mais il n'y réussit pas comme auparavant. Comme il s'avançoit pour former le siége d'Alexandrie, Popilius & les autres Ambassadeurs Romains, qui étoient arrivés sur une flote composée de vaisseaux Macédoniens ou Grecs (c'est ce que signifie le mot hébreu *Kittim*) qu'ils avoient trouvée à l'île de Délos, l'obligérent de mettre bas les armes, & de sortir de l'Égypte. Il obéit, mais *plein de douleur & de dépit, & il répandit son indignation sur la ville & le temple de Jérusalem*, comme on va le voir. Liv. lib. 45. n. 10.

Quand le Prophéte auroit été témoin de cet événement, auroit-il pu le marquer d'une maniére plus claire & plus précise ?

II. Persécutions cruelles exercées par Antiochus contre les Juifs, et prédites par le Prophéte Daniel.

J'ai raporté & expliqué ailleurs la description que fait le Prophéte Daniel du régne d'Alexandre le Grand, & de ses quatre Successeurs :

Un bouc viendra de l'Occident, qui Dan. ch. IV. ỷ. 5.

parcourra tout le monde sans toucher la
terre. . . . Peut-on mieux désigner la ra-
℣. 8. pidité des conquêtes d'Alexandre ? *Ce*
bouc ensuite deviendra extrêmement grand :
après quoi sa grande corne se rompra , &
il s'élevera quatre cornes en sa place , qui
regarderont les quatre vents du ciel. Ce
℣. 9. sont les quatre successeurs d'Alexandre.
De l'une de ces quatre cornes il en sortira
une petite , qui s'aggrandira fort vers le
Midi , vers l'Orient , & contre la force.
C'est Antiochus Epiphane, qui remporta
plusieurs victoires vers le midi & l'orient, & qui s'éleva beaucoup *contre la*
force, c'est-à-dire contre l'armée du Seigneur & le peuple Juif, dont Dieu étoit
le protecteur & la force.

Le Prophéte marque ensuite la guerre qu'Epiphane déclara au peuple de Dieu, aux Prêtres du Seigneur, à ses Loix, à son Temple.

℣. 10. *Il élevera sa grande corne jusqu'aux ar-*
mées du ciel, & il en fera tomber plusieurs
de ceux qui étoient comme *des étoiles,*
& il les foulera aux pieds. Il s'élevera mê-
℣. 11. *me jusqu'au Prince de cette armée*, jus-
qu'à Dieu ; *il lui ravira son sacrifice per-*
pétuel . & il deshonorera le lieu de son
℣. 12. *Sanctuaire. La puissance lui sera donnée*
contre le sacrifice perpétuel à cause des pé-

chés des hommes ; & la vérité sera renversée sur la terre. Il entreprendra tout, & tout lui réussira.

Daniel donne plus d'étendue à cette même Prophétie dans le chapitre XI.

Son cœur se declarera contre l'alliance sainte : il fera beaucoup de maux... Il retournera, concevra une grande indignation contre l'alliance du Sanctuaire.

Chap. XI. vers. 28.

ṽ. 30.

Pendant le siége d'Alexandrie, il avoit couru un bruit qu'Antiochus étoit mort, & on avoit accusé les Juifs d'en avoir témoigné beaucoup de joie. Il marcha contre leur ville, la prit de force, & y commit toutes les violences que lui inspira sa fureur. Il y eut dans l'espace de trois jours, quatre * vingt mille hommes de tués, quarante mille faits prisonniers, & pareil nombre vendus aux nations voisines. Antiochus monta au temple, le fouilla, & en tira tous les vases, les trésors, & les ornemens précieux.

I. Maccab. I. 21-24. II. V. 5. 21. Joseph. lib. de Maccab. &c.

* *Josephe ne compte que quarante mille hommes de tués.*

Quand Popilius l'eut obligé de sortir d'Egypte, outré de fureur il fit tomber sa colére sur les Juifs. Il envoia contr'eux Apollonius, avec ordre de faire mourir tous les hommes en âge de porter les armes, & de vendre les femmes & les enfans. Apollonius fit main basse sur tout ce qu'il trouva à Jérusalem,

I. Maccab. I. 30-34. II. V. 24-26.

brula la ville, abbattit les murailles, & emmena captifs les femmes & les enfans.

℣. 30. *Il reviendra, & il pensera à ceux qui ont abandonné l'alliance du Sanctuaire.*
℣. 31. *Des hommes puissans viendront de sa part,*
& souilleront le Sanctuaire du Dieu fort.
Ils feront cesser le sacrifice perpétuel, &
℣. 32. *ils mettront dans le temple l'abomination*
de la désolation. Et les impies contre l'alliance useront de déguisemens.

I. Maccab. I. 43. &c. II. Maccab. IV. 7. &c. & VI. I. &c. Antiochus se déclara ouvertement pour tous ceux qui renoncérent à la Loi. Aiant donné une ordonnance qui obligeoit tous les Juifs de changer de religion sous peine de la vie, il envoia à Jérusalem des Officiers avec ordre de souiller le temple, & d'y faire cesser le culte du Seigneur. Ils dédiérent ce temple à Jupiter Olympien, & y placérent sa statue. Ils érigérent dans toute la ville des temples & des autels profanes, & contraignirent les Juifs d'y sacrifier, & de manger des viandes immolées aux idoles. Plusieurs, par la crainte des supplices, firent semblant de consentir à tout ce qu'on demandoit d'eux, & portérent même les autres à imiter leur déguisement, pour couvrir leur lâche apostasie.

℣. 32. Antiochus *engagera par ses caresses les*

prévaricateurs de l'alliance à faire semblant d'embrasser l'idolatrie : mais le peuple qui connoitra son Dieu, s'attachera fortement à la Loi, & fera ce qu'elle ordonne. Il est aisé de reconnoitre ici le vieillard Eléazar, les sept freres Maccabées avec leur mere, & beaucoup d'autres d'entre les Juifs, qui résistérent courageusement aux ordres impies du Roi.

Ceux qui seront savans parmi le peuple en instruiront plusieurs, & ils seront tourmentés par la flamme, par la captivité, & par des brigandages qui dureront plusieurs jours. Ceci regarde principalement Mathathias & ses fils. ℣. 33.

Et après qu'ils seront abbattus, ils se releveront par un petit secours, & plusieurs se joindront à eux secrettement & sans bruit. Mathathias & Judas Maccabée soutinrent la nation opprimée & la religion presque généralement abandonnée, avec de si petites forces, qu'on ne peut considérer que comme un miracle le succès que Dieu donna à leurs armes & à leurs travaux. Leur troupe se grossit peu à peu, & devint ensuite fort considérable. ℣. 34.

Il y en aura entre ces savans qui succomberont, afin que passant par le feu de la tribulation, *ils deviennent purs & blancs* ℣. 35.



de plus en plus, jusqu'au tems prescrit; parce qu'il y a encore un autre tems. Les souffrances & la mort de ceux qui refusérent constamment d'obéir au Roi, furent leur gloire & leur triomphe.

ỳ. 36. *Le Roi agira selon qu'il lui plaira : il s'élevera, & il portera le faste de son orgueil contre tout dieu. Il parlera insolemment contre le dieu des Dieux. Il réussira jusqu'à ce que la colére* de Dieu *soit accomplie, parce qu'il a été ainsi arrêté.*

ỳ. 37. *Il n'aura aucun égard au dieu de ses peres : il sera dans la passion des femmes : il ne se souciera de quelque dieu que ce soit, parce qu'il s'élevera contre toutes choses.*

Epiphane traduisoit toutes les religions en ridicule. Il pilla les temples de la Gréce, & voulut encore dépouiller celui d'Elymaïde. Il exerça principalement sa fureur impie contre Jérusalem & les Juifs, sans presque y trouver de résistance. Dieu sembla dissimuler pour un tems toutes les abominations qui se commettoient dans son temple, jusqu'à ce que sa colére contre son peuple fût satisfaite.

ỳ. 44. *Il sera troublé par des nouvelles qui lui viendront de l'orient & de l'aquilon, & il sortira avec une grande colére pour perdre tout, & pour faire un grand carnage.*

Antiochus fut troublé de la nouvelle qu'il reçut, que les provinces d'orient, & qu'Artaxias roi d'Arménie au septentrion, remuoient, & étoient prêts de se soulever contre lui. Tacite [a] assure qu'en ce tems là, c'est-à-dire lorsqu'il s'étoit mis dans la tête de faire changer de religion aux Juifs & de leur faire prendre celle des Grecs, les Parthes s'étoient révoltés contre Antiochus. Avant que de partir pour les provinces de dela l'Euphrate, il donna à Lysias, qu'il laissoit pour gouverner le roiaume en son absence, la moitié de toute son armée, avec ordre d'exterminer la nation Juive, & de donner leur pays à d'autres peuples. *I. Maccab III. 31-39.*

Il dressera ses tentes dans Apadno des deux mers, près la montagne Sainte de Zabi. Il arrivera à sa fin, & il n'y aura personne pour le secourir. Ce verset, traduit ici litéralement selon l'hébreu, souffre de grandes difficultés pour la premiére partie, à cause de ces deux noms, *Apadno* & *Zabi*, inconnus dans la géographie ancienne. On sait que je *ỳ. 45.*

a Antiochus demere superstitionem, & mores Græcorum dare adnixus, quominus teterrimam gentem in melius mutaret, Parthorum bello prohibitus est : nam ea tempestate Arsaces defecerat. *Tacit. lib. 5. cap. 8.*

n'entre point dans ces sortes de difficultés. Porphyre, qui ne doit pas nous être suspect, a cru que ce verset regardoit l'expédition d'Antiochus au delà de l'Euphrate, & sa mort arrivée dans ce voiage. C'est le sentiment de presque tous les Interprétes, & cela doit nous suffire.

Le Prophéte marque donc qu'Antiochus campera près de la montagne de *Zabi*, (la même sans doute que *Taba*[*], où Polybe dit qu'il mourut;) & que là il *trouvera sa fin* & périra abandonné de Dieu *& sans secours*. On a vû comment il étoit mort au milieu des plus vives douleurs, & touché d'un repentir inutile, qui ne servit qu'à augmenter ses tourmens.

Polyb. in Excerpt. Vales. pag. 145.

Théodoret, saint Jérome, & plusieurs Interprétes entendent de l'Antechrist dans un second sens tout ce que le Prophéte Daniel dit d'Antiochus Epiphane. Il est certain que ce Prince également impie & cruel, est une des figures les plus sensibles & les plus expressives de cet ennemi de Jesus-Christ & de sa sainte religion.

ON NE PEUT POINT, en lisant

* Taba étoit dans la Perse, selon Polybe, & dans la Parétacène, selon Quinte-Curce.

cette prophétie, n'être point extraordinairement frapé de la justesse & de l'exactitude avec laquelle le Prophéte peint les principaux caractéres d'un Roi, qui a eu un si grand raport avec l'histoire du peuple de Dieu; & l'on voit bien que c'est pour cette raison que le Saint Esprit, omettant ou ne faisant que parcourir légérement les actions d'autres Princes beaucoup plus éclatantes, s'arréte si lontems sur celles d'Antiochus Epiphane.

Avec quelle certitude Daniel prédit-il une foule d'événemens si éloignés, & qui dépendoient de tant de circonstances arbitraires! Combien l'Esprit qui lui découvroit l'avenir, le lui montroit-il comme présent, & par une lumiére aussi infaillible, que s'il l'avoit vû des yeux corporels! La divinité des Ecritures, & , par une suite nécessaire, la certitude de la religion chrétienne, ne deviennent-elles pas, par de telles preuves, comme sensibles & palpables?

Jamais prophétie n'a eu un accomplissement si clair, si parfait, si incontestable que celle-ci. Porphyre *, l'en-

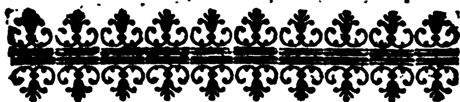
* *Porphyre étoit un savant payen, né à Tyr l'an de J. C. 233, qui avoit écrit un gros volume contre la religion chrétienne.*

nemi déclaré du christianisme, aussi bien que des saintes Ecritures tant de l'ancien que du nouveau Testament, se trouvant infiniment embarrassé par la conformité des faits prédits par Daniel avec ce qu'en disoient les meilleures histoires, ne songea point à la nier, car ç'auroit été heurter le bon sens, & nier le soleil en plein midi. Il prit un autre tour, pour saper l'autorité des Ecritures. Il travailla lui-même, en citant tous les Historiens qu'on avoit pour lors, & qui depuis se sont perdus, à faire voir avec beaucoup d'étendue que tout ce qui est écrit dans l'onziéme chapitre de Daniel, étoit arrivé précisément comme Daniel le dit; & il concluoit de cette parfaite uniformité, que tout ce détail si juste de tant d'événemens, ne pouvoit pas avoir été écrit par Daniel tant d'années avant qu'ils fussent arrivés, & qu'il faloit absolument que ce fût l'ouvrage de quelqu'un qui avoit vécu depuis Antiochus Epiphane, & emprunté le nom de Daniel.

Dans ce procès entre les chrétiens & les payens, le christianisme gagnoit sa cause sans réplique & sans appel, s'il venoit à bout de démontrer par de bonnes preuves que les prophéties de Daniel

niel étoient véritablement de lui. Or c'eft ce que les chrétiens prouvoient d'une maniére inconteftable, en citant un peuple entier de témoins, je veux dire les Juifs, dont le témoignage ne pouvoit être fufpect ni récufé, puifqu'ils étoient ennemis du chriftianifme encore plus violemment déclarés, que les payens mêmes. Le fouverain refpect qu'ils avoient pour les Ecritures, dont la Providence les avoit conftitués gardiens & dépofitaires, étoit porté fi loin, qu'ils auroient regardé comme un crime & comme un facrilége d'y tranfpofer un feul mot, ou d'y changer quelque lettre: combien plus de fuppofer quelques Livres? Voila les témoins qui atteftoient la réalité des Prophéties de Daniel. Vit-on jamais des preuves fi convaincantes, & une caufe fi victorieufe? *Teftimonia tua credibilia facta funt nimis.* Pf. 92. 5.

Fin du huitiéme Tome.



TABLE

DU HUITIÉME VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

LIVRE DIX-SEPTIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

§. I. PTOLÉMÉE PHILOPATOR *régne en Egypte. Court régne de* SELEUCUS CERAUNUS. *Son frere* ANTIOCHUS, *surnommé* LE GRAND, *lui succéde. Fidélité d'Achéus à son égard. Hermias son premier Ministre écarte d'abord Epigéne le plus habile des Généraux, puis le fait mourir. Antiochus soumet les rebelles dans l'Orient. Il se défait d'Hermias. Il entreprend de recouvrer la Célé-Syrie sur Ptolémée Philopator, & s'y rend maître des plus fortes villes. Après une*

courte trêve, la guerre recommence en Syrie. Bataille de Raphia, où Antiochus est entiérement défait. Colére & vengeance de Philopator contre les Juifs, parce qu'ils refusent de le laisser entrer dans le Sanctuaire. Antiochus fait la paix avec Ptolémée. Il tourne ses armes contre Achéus qui s'étoit révolté; il s'en saisit enfin par trahison, & le fait mourir. page 1

§. II. *Les Etoliens se déclarent contre les Achéens. Bataille de Caphyes perdue par Aratus. Les Achéens ont recours à Philippe, qui prend leur défense. Troubles à Lacédémone. Mort funeste de Cléoméne en Egypte. On choisit deux Rois à Lacédémone. Cette République se joint aux Etoliens.* 42

§. III. *Diverses expéditions de Philippe contre les ennemis des Achéens. Etrange abus qu'Apelle son Ministre fait de sa confiance. Irruption de Philippe dans l'Etolie: Therme pris d'emblée: excès qu'y commirent les soldats de Philippe: prudente retraite de ce Prince. Troubles dans le camp: punition de ceux qui en étoient les auteurs. Irruption de Philippe dans la Laconie. Nouvelle intrigue des Conjurés: leur punition. On parle de paix entre Philippe & les Achéens d'un*

côté, & les Etoliens de l'autre. Enfin elle se conclut. 57

§. IV. *Philippe conclut un Traité avec Annibal. Il reçoit un échec à Apollonie de la part des Romains. Son changement de conduite : sa mauvaise foi : ses déréglemens. Il fait empoisonner Aratus. Les Etoliens font alliance avec les Romains. Attale, roi de Pergame, s'y joint, aussi-bien que les Lacédémoniens. Machanidas devient Tyran de Sparte. Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius Préteur des Romains, dans l'une desquelles Philopémen se distingue.* 103

§. V. *Education & grandes qualités de Philopémen.* 128

§. VI. *Diverses expéditions de Philippe & de Sulpicius. Digression de Polybe sur les Signaux par le feu.* 144

§. VII. *Célébre victoire remportée près de Mantinée sur Machanidas Tyran de Sparte par Philopémen. Estime qu'on faisoit de ce Général. Nabis succéde à Machanidas ; traits de son avarice & de sa cruauté. Paix générale conclue entre Philippe & les Romains, dans laquelle furent compris tous les Alliés de part & d'autre.* 167

§. VIII. *Expéditions glorieuses d'Antio-*

chus vers l'Orient dans la Médie, la Parthie, l'Hyrcanie, & jusqu'à l'Inde. De retour à Antioche il apprend la mort de Ptolémée Philopator. 186

LIVRE DIX-HUITIÉME.

ARTICLE PREMIER.

§. I. *Ptolémée Epiphane succéde à son pere Philopator dans le roiaume d'Egypte. Antiochus & Philippe se liguent ensemble pour envahir ses Etats. Le jeune Roi est mis sous la tutelle des Romains. Antiochus se soumet la Palestine & la Célé-Syrie. Guerre de Philippe contre les Athéniens, Attale & les Rhodiens. Il assiége Abyde: fin tragique de cette ville. Les Romains déclarent la guerre à Philippe. Le Consul Sulpicius est envoié en Macédoine.* 195

§. II. *Expéditions du Consul Sulpicius dans la Macédoine. Les Etoliens attendent l'événement pour se déclarer. Philippe est vaincu dans une bataille. Villius succéde à Sulpicius. Pendant son année il ne se passe rien de considérable. Flamininus prend sa place. Antiochus recouvre la Syrie qu'Aris-*

comène Ministre d'Egypte lui avoit enlevée. Différentes expéditions du Consul dans la Phocide. Les Achéens, après une longue délibération, se déclarent pour les Romains. 216

§. III. On continue le commandement à Flamininus comme Proconsul. Il a une entrevûe inutile avec Philippe sur la paix. Les Etoliens se déclarent pour les Romains, aussi bien que Nabis Tyran de Sparte. Maladie & mort d'Attale. Bataille gagnée par Flamininus sur Philippe près de Scotusse & de Cynoscéphales en Thessalie. Paix accordée à Philippe, laquelle termine la guerre de Macédoine. Joie extraordinaire des Grecs aux Jeux Isthmiques, quand on leur déclare que Rome les rétablit dans leur ancienne liberté. 257

§. IV. Sur les plaintes & les soupçons formés contre Antiochus, les Romains lui envoient une Ambassade ; elle n'aboutit qu'à disposer les choses de part & d'autre à une rupture ouverte. Conspiration de Scopas Etolien contre Ptolémée : il est mis à mort avec ses complices. Annibal se retire chez Antiochus. Guerre de Flamininus contre Nabis. Il l'assiége dans Sparte, l'oblige à demander la paix, & la lui accorde. Il entre

à Rome en triomphe. 296

§. V. *Tout se prépare à la guerre entre Antiochus & les Romains. Mutuelles Ambassades & entrevûes de part & d'autre qui ne terminent rien. Les Romains envoit des troupes contre Nabis, qui avoient rompu le Traité. Philopémen remporte contre lui une victoire. Les Etoliens appellent Antiochus. Nabis est tué. Enfin Antiochus passe en Gréce.* 326

§. VI. *Antiochus fait tenter vainement les Achéens. Il se rend maître de Chalcis, & de toute l'Eubée. Les Romains lui déclarent la guerre, & envoient contre lui dans la Gréce le Consul Manius Acilius. Antiochus profite mal des conseils d'Annibal. Il est vaincu près des Thermopyles. Les Etoliens offrent de se soumettre aux Romains.* 358

§. VII. *Polyxénide Amiral de la flote d'Antiochus, est battu par Livius. L. Scipion, nouveau Consul, est chargé de la guerre contre Antiochus: Scipion l'Africain, son frere, sert sous lui. Les Rhodiens défont Annibal sur mer. Le Consul marche contre Antiochus, & passe en Asie. Il remporte sur lui une célébre victoire près de Magnésie. Le Roi obtient la paix, & par le Traité*

céde toute l'Asie en deça du mont Taurus. Dispute entre Euméne & les Rhodiens devant le Sénat de Rome au sujet des villes Grecques de l'Asie. 383
Réflexion sur la conduite des Romains à l'égard des Républiques Grecques, & des Rois tant de l'Europe que de l'Asie. 436
§. VIII. *Le Consul Fulvius soumet les Etoliens. Les Spartiates essuient un cruel traitement de la part de leurs Bannis. Manlius, l'autre Consul, soumet les Gaulois de l'Asie. Antiochus, pour paier aux Romains le tribut, pille un temple dans l'Elymaïde : il est tué. Explication de la prophétie de Daniel qui regarde Antiochus.* 444
§. IX. *Séleucus Philopator succéde à son pere Antiochus. Commencemens du régne de Ptolémée Epiphane en Egypte. Diverses Ambassades envoiées aux Achéens & aux Romains. Plaintes contre Philippe. Rome envoie des Commissaires pour examiner ces plaintes, & pour prendre aussi connoissance du mauvais traitement fait à Sparte par les Achéens. Suite de cette derniére affaire.* 475
§. X. *Philopémen attaque Messene. Il est pris par les Messéniens, & mis à mort. Messéne se rend aux Achéens. Célébre*

convoi de Philopémen, dont les cendres sont portées à Mégalopolis. Suite de l'affaire des Bannis de Sparte. Mort de Ptolémée Epiphane. Philométor son fils lui succéde. 506

ARTICLE SECOND.

§. I. *Plaintes contre Philippe portées à Rome. Démétrius son fils qui y étoit, est envoié vers son pere avec des Ambassadeurs. Complot secret de Persée contre son frere Démétrius au sujet de la succession au trône. Il l'accuse devant Philippe. Plaidoier de l'un & de l'autre. Philippe, sur une nouvelle accusation, fait mourir Démétrius. Il reconnoit quelque tems après son innocence, & le crime de Persée. Dans le tems qu'il songeoit à punir celui-ci, il meurt. Persée lui succéde.* 529

§. II. *Mort de Séleucus Philopator, après un régne assez court, & obscur. Son frere Antiochus, surnommé Epiphane, lui succéde. Semences de guerre entre les Rois d'Egypte & de Syrie. Antiochus remporte une victoire sur Ptolémée. Le Vainqueur se rend maître de l'Egypte, & de la personne même du Roi. Sur le bruit d'une revolte générale, il passe en Pa-*

lestine, assiége & prend Jérusalem, & y exerce d'horribles cruautés. Les Alexandrins, à la place de Philométor qui étoit entre les mains d'Antiochus, nomment pour roi son cadet Ptolémée Evergète surnommé aussi Physcon. Antiochus recommence la guerre en Egypte. Les deux freres s'accordent. Il marche vers Alexandrie pour l'assiéger. Popilius, un des Ambassadeurs Romains, l'oblige de sortir d'Egypte, & de laisser les deux freres en repos. 583

§. III. *Antiochus, outré de ce qui lui étoit arrivé en Egypte, fait tomber sa colére sur les Juifs. Il entreprend d'abolir le culte du vrai Dieu adoré à Jérusalem. Il y exerce les plus grandes cruautés. Généreuse résistance de Mathathias; qui, en mourant, exhorte ses fils à combattre pour la Loi de Dieu. Judas Maccabée remporte plusieurs victoires sur les Généraux & les armées d'Antiochus. Ce Prince, qui étoit allé en Perse pour y amasser des trésors, entreprend de piller un riche temple à Elymaïde: il en est honteusement repoussé. Aiant appris la défaite de ses armées dans la Judée, il part brusquement pour exterminer tous les Juifs. En chemin, la main de Dieu le frape. Il meurt au milieu des plus vi-*

ves douleurs, après un régne d'onze ans. 620
§. IV. *Prophéties de Daniel qui regardent Antiochus Epiphane.* 655

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le huitiéme Volume de *l'Histoire Ancienne*, *&c.* de M. Rollin, je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression, & je croi qu'il sera aussi favorablement reçu du Public, que l'ont été les précédens. Fait à Paris, ce 13 de Novembre 1734.

SECOUSSE.

